

Frédérique  
Deghelt

Les brumes  
de l'apparence

roman



par l'auteur de

*La vie d'une autre*

ACTES SUD

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Quand un notaire de province lui annonce qu'elle hérite d'une mesure au milieu de nulle part dans l'isolement d'une forêt, décidée dans l'instant à s'en débarrasser, Gabrielle (parisienne, quarante ans) s'élanche sur les routes de France pour rejoindre l'inattendu lieu-dit, signer sans état d'âme actes de propriété et autres mandats de mise en vente, agir avec rigueur et efficacité.

Un paysage, un enchevêtrement d'arbres et de ronces à l'abandon, où se trouve blottie depuis des décennies une maison dont une seule pièce demeure à l'abri du ciel, dix hectares alentour, traversés par le bruissement d'une rivière et d'une nature dévorante. Tel est le territoire que découvre Gabrielle, insensible à la beauté étrange, voire menaçante, des lieux, après des heures de route.

Contrainte de passer la nuit sur place, isolée, sans réseau téléphonique, Gabrielle s'endort sans avoir peur. Mais son sommeil est peuplé de rêves, d'odeurs de fleurs blanches et de présences.

Dans les jours qui suivent, toutes sortes de circonstances vont l'obliger à admettre ce qu'elle refuse de croire : certains lieux, certaines personnes peuvent entretenir avec l'au-delà une relation particulière. Gabrielle en fait désormais partie : elle se découvre médium.

De livre en livre, Frédérique Deghelt interroge notre désir d'une autre vie, explore les énigmes de notre perception, dévoile ce qui en nous soudain libère le passage entre la rationalité et l'autre rive.

Un roman jubilatoire, profond et inquiétant.

# FRÉDÉRIQUE DEGHELT

Après avoir été journaliste et réalisatrice de télévision, Frédérique Deghelt consacre désormais tout son temps à l'écriture. Elle est notamment l'auteur chez Actes Sud de *La Vie d'une autre* (2007), porté à l'écran en 2012 par Sylvie Testud, avec Juliette Binoche et Mathieu Kassovitz, *La Grand-mère de Jade* (2009) et *La Nonne et le Brigand* (2011) ; ce livre est son quatrième roman aux éditions Actes Sud.

## DU MÊME AUTEUR

LA VALSE RENVERSANTE, Sauret, 1995.

JE PORTE UN ENFANT ET DANS MES YEUX L'ÉTREINTE SUBLIME QUI L'A  
CONÇU, Actes Sud, 2007.

LA VIE D'UNE AUTRE, Actes Sud, 2007 ; Babel n<sup>o</sup> 897.

LA GRAND-MÈRE DE JADE, Actes Sud, 2009 ; Babel n<sup>o</sup> 1128.

LE CORDON DE SOIE, Actes Sud, 2009.

LA NONNE ET LE BRIGAND, Actes Sud, 2011 ; Babel n<sup>o</sup> 1155.

MA NUIT D'AMOUR, Actes Sud Junior, 2011.

UN PUR HASARD, Éditions du Moteur, 2012.

Photographie de couverture : Oleg Oprisco

© ACTES SUD, 2014

ISBN 978-2-330-03321-7

FRÉDÉRIQUE DEGHELT

**Les brumes  
de l'apparence**

roman

[ACTES SUD](#)

à mon père, Lucien

Les esprits sont comme les parachutes, ils ne  
fonctionnent que lorsqu'ils sont ouverts.

LORD THOMAS DEWAR

Peut-être qu'à un moment je me suis dit qu'il valait mieux oublier tout ça, ne jamais en parler à personne, continuer ma vie qui, somme toute, me plaisait bien. Peut-être qu'il est impossible d'oublier ce qu'on a vu quand on ouvre une porte sur l'inconnu et qu'on comprend que de l'autre côté il se passe quelque chose d'immense. Peut-être que je me raconte des histoires et que tout ce qui est arrivé là, je l'avais désiré, manigancé à mon insu.

Le temps n'a plus d'importance. Je suis comme les enfants, comme les vieux et les âmes libres. Une minute peut me paraître une éternité, et cent ans un instant. Il suffit que je le décide. J'hésite entre la fiction et la réalité, mais raconter une histoire comme un joli conte de fées, c'est toujours la même imposture : rien n'est autobiographique, mais tout est vécu. Qu'est-ce que je pense maintenant du parcours de cette fille qui a grandi sans trop de problèmes et qui est devenue une femme, ni meilleure ni pire qu'une autre ; une femme comme il en existe des milliers, flanquée d'un mari, d'un enfant, une bourgeoise sans prétention qui vit comme on roule sur une autoroute, en mettant de l'essence dans le véhicule et en payant le péage jusqu'à destination ?

## CHAPITRE 1

Depuis quand nos désirs seraient-ils devenus la mesure du réel ? Et du reste comment ferait le réel pour se plier à la multiplicité contradictoire de nos désirs ?

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN

C'est l'année de la crise. Pas celle d'un pays ou celle du monde : la mienne. J'ai quarante ans. J'ai passé la moitié de ma vie à combattre un père-mère, et l'autre moitié à élever un fils. Dans un cas comme dans l'autre, je crois bien que j'ai échoué. Même si mon échec a des airs de réussite. Mon père continue à avoir toujours raison quand il joue la mère poule, et mon fils ne cesse jamais de me dire que j'ai tort. Quant à mon homme, chirurgien esthétique de renom, je guette avec angoisse le matin où il me regardera en évaluant le coût et le temps des travaux. Il rit quand je lui fais part de mes inquiétudes. Il répond que ce n'est pas ça qu'il regarde quand il rencontre une femme. Il aime le naturel et s'efforce de le reproduire, c'est son sens de la perfection. Sur le visage des femmes refaites et qui sortent d'autres mains que les siennes, il guette les erreurs des confrères, sur celles qui ont enduré les outrages du temps, il apprend la sculpture invisible. Quand je lui reproche de naviguer à la surface des êtres, il me répond que ce qui affleure n'est pas différent de la personne qui l'a produit. Il a l'humour noir facile, il est brillant, parfois pénible, mais avoir passé de nombreuses années avec lui ne m'a jamais lassée pour autant. Il y a des jours où il m'insupporte, j'ai heureusement conscience de lui être aussi odieuse qu'il m'est invivable. Alors je fais comme quatre-vingt-dix pour cent des couples qui restent ensemble : je me concentre sur mon travail et

je lorgne en souriant les hommes qui sont pires que lui en me disant que si beaucoup de femmes souffrent derrière un génie, il y en a un nombre incalculable qui souffre plus encore derrière un fieffé imbécile.

Revenir au début de l'histoire, c'est me revoir avec tout ce qui compose ce moi-même rassurant et construit. Cette appartenance à ce qu'on croit nous appartenir. Mon mari, mon enfant, mon père, mon métier : mes mots pour les décrire, cet humour distancié, ce confort caustique qui laisse croire qu'on est honnête parce qu'on sait rire de soi-même. Je me revois et voudrais me décrire comme j'étais au monde, ou comme je désirais le monde, va savoir...

Je voudrais raconter cet été de la métamorphose avec le plus de clarté possible, d'honnêteté. Retourner comme une crêpe tout ce qui me dérange aujourd'hui, tout ce que je fus il n'y a pas si longtemps, sans même en souffrir.

Il fait chaud, très chaud, même s'il pleut encore. C'est un de ces retournements parisiens, après d'interminables jours bloqués sur le programme rinçage à dix degrés, qui basculent sans crier gare dans un été caniculaire. Ça m'ennuie d'avoir à prendre ma voiture, mais je n'ai pas le choix. Ce terrain, cette forêt, ces hectares dont j'ai hérité, sont paumés dans une région de France dont j'ignore tout. Ce n'est pas le Sud, ce n'est pas la mer, ce n'est pas la montagne, c'est vers le milieu ! Dans une campagne indistincte, sans aéroport et sans TGV. C'est un coin de France où personne ne va de son plein gré, à moins, comme moi, d'avoir hérité d'un terrain dans cet endroit sans y être née.

La campagne ! Le mot même sonne comme une conquête napoléonienne. Et c'en est une en vérité : j'ai toujours pensé que vivre à la campagne, c'est essayer de gagner du terrain sur une nature hostile et grouillante, en quelque sorte s'engager dans un

combat perdu d'avance. Et je n'aime pas les luttes qu'on ne peut emporter ! J'aurais aimé que ça arrive à une autre. Je supporte à peine les jardins, et voilà que j'hérite d'une forêt rebelle au milieu de la France profonde. Alors que j'essaie de situer l'endroit sur une carte, mes impressions se confirment. Si on y est, on y reste, et si on n'y est pas, on n'a aucune raison d'y aller. Le train me propose douze heures de voyage et quatre changements pour cinq cents kilomètres, une aventure donc. J'ai vite compris : il me faut joindre l'inutile au désagréable. Mais comme mon optimisme n'a pas de bornes et que nous venons de signer trois nouveaux contrats d'événements à préparer, je me dis que je réfléchirai en voiture. Je n'aime pas non plus les lamentations, voyons dans le pire ce qu'il y aurait de meilleur : je vais passer une nuit au vert et rafraîchir mes neurones créatifs.

Passé le périphérique, c'est la jungle... plus couramment appelée la banlieue. Enlacée à la pire des natures, une succession de verdure et de zones industrielles où les humains viennent satisfaire leur appétit compulsif d'achat et oublier l'ennui mortifère qui les abat. La France laide. Il paraît que j'ai une vision catastrophique des paysages en dehors des villes ; mes amis s'en plaignent, mais ne savent pas me démontrer que j'ai tort de noircir ainsi les choses.

C'est tout de même dommage d'hériter d'un terrain pareil alors que ma mère était une amoureuse des villes de la Côte d'Azur, dans lesquelles elle a dilapidé son argent entre les différents casinos. Appartement à Cannes, maison à La Baule, gentilhommière à Biarritz, tout a été vendu pour couvrir ses astronomiques dettes de jeu. On se demande pourquoi ils n'ont pas voulu de ce terrain-là. Ne valait-il rien ? Je le saurai chez le notaire qui, deux ans après la disparition de ma mère – peut-être hiberne-t-on là-bas ? –, m'a retrouvée pour me communiquer l'aubaine de mon année.

— C'est frais d'avoir des hectares au milieu de nulle part, s'est exclamé mon ado de fils avec son sourire charmeur et la fossette de son enfance qui, je ne sais par quel miracle, est restée accrochée à sa joue.

— Très cool, ai-je répondu. Je songeais justement à t'envoyer en stage d'agriculture quelque part avec ta bande de copains.

— Il y a une maison ?

— Une masure en ruine au milieu des buissons, d'après ce que j'ai compris, une rivière, et à proximité un village de deux cents habitants sans boulangerie, mais avec une petite épicerie.

— Ça s'appelle comment ?

— Saint-Maboul-les-Oies, un truc dans le genre. Vous pourrez aussi retaper la maison, tant qu'on y est ! Un peu de travail manuel vous ferait le plus grand bien ! Remplacer les manettes de jeux vidéo par de bons vrais outils, ça ne te tente pas ?

Il hausse les épaules. J'ai fini par le dégoûter.

Au téléphone, Jean-Pierre Moulin, agent immobilier de son état, le seul que j'ai trouvé dans le coin, n'a pas l'air étonné que je veuille vendre. Il m'attendra à l'entrée du village, je devrai l'appeler quelques minutes après avoir passé un petit bourg dont j'ai oublié le nom. "Ainsi nous arriverons ensemble", m'a-t-il assuré. Il connaît l'endroit et m'a glissé comme une confidence qu'il est magnifique. "Peut-être n'aurez-vous plus envie de le vendre, une fois que vous l'aurez vu... – Ça m'étonnerait !" Ma réponse a fusé. Je l'ai fait rire et ça m'a décontenancée. Il n'est jamais agréable de découvrir qu'on est prévisible.

Je m'arrête dans une station d'essence, tant que je suis encore sur l'autoroute. Après, c'est l'aventure, je ne sais pas si je pourrai trouver du carburant. Je n'aime pas particulièrement ces grands axes autoroutiers, mais leur côté pratique me rassure. Parfois quelques spécialités locales évoquent la région, dont on

ne sait rien tout en la traversant de part en part. Je bois un café, qui n'en a que le nom, lorgne les quelques magazines à ma portée, achète un paquet de menthes fortes. En pleine semaine, il n'y a autour de moi que des habitués de la route, routiers ou représentants qui arpentent les lieux comme s'ils étaient au bureau. J'ai envie d'appeler Stan. Avec un peu de chance, il ne sera pas en salle d'opération. "Tu es arrivée ?" Je ris. "Tu as oublié que je vais au bout du monde. Je profite de l'aubaine. Je suis encore en zone civilisée ; il y a du réseau." Stan s'étonne, "Tu crois que là-bas il n'y en aura plus ?" Je n'en suis pas sûre. Il dit que ce soir, ils sortiront entre hommes avec Nico. Je sais qu'il est inquiet, un peu mal à l'aise quand il est seul avec notre fils. Il ne sait pas où le rejoindre, ni trouver ce qui, en lui, pourrait engager la conversation avec ce petit rebelle qui le prend pour un bourgeois et lui jette sa vocation scientifique au visage comme une provocation. Avec son père, il joue au génie glandulaire, comme dirait le mien. J'ai moins de mal que Stan. Je ne crois pas aux bravades d'adolescent. Je le prends avec humour. Ce qu'il est me séduit, et je me fiche pas mal de savoir ce qu'il fera comme métier et combien il gagnera, ce qui est une des préoccupations récurrentes de Stan. De temps en temps, Nicolas nous fait miroiter comme une menace qu'il pourrait devenir guitariste. Mais cela non plus ne m'inquiète pas. J'ai la faiblesse de croire qu'il faut faire confiance à la vocation, qui est un gage de réussite. De toute façon, choisir une voie, c'est s'engager à travailler.

Je sors de l'autoroute. Dans quelques minutes, ce sera la brousse, la pampa, l'ingérable nature ! Ça y est, on m'appelle. Un client. Comme souvent, je gère la conversation en pensant à autre chose. J'ai une habitude si grande de ces problèmes qui n'en sont plus... Je sais par où passer pour obtenir telle ou telle réponse, ce qui est incontournable dans le rapport à l'autre

quand on veut le satisfaire. Je jongle avec les réticences acceptables, les désirs convenus, les fantasmes de ceux qui me confient l'organisation de ce qu'ils aimeraient savoir faire. À la fin d'une première rencontre, je sais où sont les limites d'un budget, je peux deviner ce point subtil où l'ego d'un chef d'entreprise ne résistera pas. Je ne m'en sers pas à outrance, mais ça m'amuse de constater que je suis très rarement surprise. Les coups de fil de mes collaborateurs se succèdent. Je prends les appels tout en ayant l'impression que la route défile sous mes roues immobiles... Une route qui ne mènera nulle part. Et puis à un moment tout s'arrête, au milieu d'une phrase concernant le fournisseur de champagne d'une soirée imminente, le réseau disparaît de mon écran et j'étouffe un sourire de triomphe. Je le disais bien que c'était paumé, cet endroit ! Je refais le numéro deux ou trois fois sans succès, puis j'arrête d'essayer. Personne n'est irremplaçable et ceux qui pensent le contraire auront mille fois l'occasion de constater qu'ils se trompent. Je m'arrête pour le plaisir d'une cigarette. Je n'aime pas fumer en conduisant, je n'aime pas l'odeur du tabac froid dans une voiture et j'adore enfumer les environnements naturels.

Pour la énième fois je me demande comment on peut vivre toutes ses journées quand on habite dans un endroit où il n'y a rien, où le premier cinéma est à vingt bornes de là. Il est 14 heures, j'ai sauté l'arrêt déjeuner et je commence à sentir un léger malaise dans mon estomac. J'avais oublié que, sortie de Paris, il me serait quasiment impossible de manger hors des heures normales de repas. C'est quoi, une heure normale de repas ? Dans la plupart des pays d'Amérique du Sud ou du Nord, on peut manger à n'importe quelle heure. Vieille France ! "Tu vas arrêter de râler", me murmure mon double. Dès que j'aurai le ventre plein, sûrement. Même les épiceries que je

croise dans les villages sont closes. Quand ce n'est plus l'heure, donc, on peut crever de faim. Dire que j'étais censée changer d'avis sur les charmes de la province. J'envoie un message à l'agent immobilier. Miracle, ça passe et il me rappelle. Au son de sa voix, j'essaie d'imaginer un physique. Mais comme c'est celui de George Clooney qui se présente, j'arrête tout. Pourquoi l'acteur qui a commencé sa carrière en jouant dans *Le Retour des tomates tueuses* est-il l'immédiate représentation que je me fais d'un agent immobilier ? À n'en pas douter parce que c'est un type qui a un visage à vous faire acheter un château dans une zone industrielle. Je nourris le vœu secret que ce cliché de gendre idéal ait le talent de me débarrasser de mon terrain. J'espère surtout qu'il saura trouver de quoi me sustenter dans un village déjà prévisible : Fermet-le-Bois, son église, sa place déserte, son absence totale de restaurant !

Il descend d'une voiture impeccable qui pourrait être celle d'un garde du corps. Il me salue très poliment en s'inclinant légèrement au moment de me serrer la main. Je reconnais son parfum délicat sans parvenir à me souvenir de son nom. Armani ? Dior ?

Informé de mon état hypoglycémique, Jean-Pierre Moulin m'emmène dans le village d'à côté, chez mon éventuel logeur, qui accepte parce qu'ils se connaissent, mais de très mauvaise grâce, de me préparer un sandwich au jambon. Je préfère en rire et lui chuchote :

— Quand on sait l'amitié qu'il vous porte, on se demande comment il est avec ses ennemis !

Moulin sourit.

— Il est susceptible. Il pourrait décider de ne pas vous donner de chambre si vous mettez en doute son hospitalité.

— Vous croyez qu'il va me faire un sandwich avec du pain frais ou me refiler celui de l'avant-veille ?

— Vous avez vu le notaire, ou suis-je le premier que vous rencontrez ici ?

— J'ai rendez-vous avec M<sup>e</sup> Brousse cet après-midi. Dites-moi, comme nom pour un notaire de campagne, c'est un vrai pléonasma, non ?

— Il a grandi ici. Son père avait cette étude avant lui... Comme souvent.

— Quelle horreur !

— Vous n'aimez pas les transmissions familiales ?

— Je repars demain et comme il ne pouvait pas me recevoir avant, j'ai pensé discuter avec vous d'abord... Même si je n'ai pas exactement le plan précis du lieu.

— J'ai vendu une propriété qui touche votre forêt, j'ai donc au moins une petite idée de certains tracés du terrain.

— L'endroit est donc arboré ? À combien l'estimez-vous ?

— Je crois que votre problème, et le mien, si vous me confiez votre propriété, ne va pas se situer dans la somme que vous voulez en tirer...

— J'imagine ! Dans un endroit pareil, il ne doit pas y avoir grand-chose qui se vend. Au pire, je le braderai.

— Peut-être que gratuitement, vous aurez encore des soucis pour le fourguer à quelqu'un.

— Pour un agent immobilier, vous êtes plutôt décourageant en affaires, vous !

— Lucide, chère madame, et conscient de ce que représente ce bout de terre. Savez-vous comment il est arrivé dans votre famille ?

— À vrai dire, je ne sais pas comment j'ai pu hériter de quoi que ce soit dans cet endroit. Les biens de ma mère étaient à Monaco ou dans ces villes vouées aux jeux et aux casinos. Ici, c'était le village de ses parents et arrière-grands-parents que je n'ai pas connus. Ma mère n'en parlait jamais, ou seulement

pour dire que c'était des bouseux... à fuir.

— Je vois, ponctue Jean-Pierre Moulin.

Ce type est étrange. Et le plus drôle, c'est qu'il n'est pas loin de ressembler à l'image cinématographique que je m'en faisais. Il doit avoir quarante-cinq ans, peut-être un peu plus, il m'observe en plantant son regard vert doré dans mes yeux, comme s'il cherchait à savoir ce que je ne lui dis pas pendant que je lui parle. Ça doit être sa façon à lui d'écouter. Ses cheveux un peu longs et grisonnants forment une masse éparsse qu'il balance en arrière d'un geste ample de la main gauche. Il est d'un calme absolu, plutôt d'un genre sympathique, il me fait l'effet d'être un faux qu'on aurait envoyé à la place d'un autre, sans lui apprendre comment il doit se comporter. Après avoir réglé mon sandwich et mon Coca, je demande à mon éventuel logeur s'il aura une chambre pour moi ce soir. Il me marmonne cette réponse énigmatique : "C'est trop tôt pour le dire, repassez à la fin de l'après-midi." Je jette un coup d'œil surpris à Jean-Pierre Moulin, qui lève les yeux au ciel. Je remballe mon exaspération et lui signale que, bien sûr, je vais revenir. Je crois que mon ton est fermement implorant, pour qu'il sente bien qu'il n'est pas question que je me retrouve sans une chambre. Je voudrais bien savoir ce qui pousse un être humain à refuser de dire ce qu'il sait déjà. Qu'est-ce qui lui permettra d'accepter ce soir que je lui loue une chambre et qu'il ne peut me révéler dans l'instant ?

Très vite, je réalise. Je devrais le savoir, pourtant : le pouvoir ! Je passe ma vie à côtoyer ceux qui ne cessent de vérifier qu'ils l'ont bien, ce pouvoir. Celui de dire ce qu'ils veulent et comment ils le veulent et, surtout, celui de croire qu'ils ont exactement tout conçu dans leur imaginaire, dont je ne suis que l'exécutante docile. Les événements que je propose et prépare sont la plupart du temps complètement hors de portée de leurs

conceptions classiques, mais ils sont mitonnés au point qu'ils leur ressemblent et qu'ils auront oublié que quelqu'un d'autre a pris possession de leur esprit pour en extraire ce qu'ils ont sous les yeux. L'important vient des autres et de leurs compliments. Je m'arrange toujours pour que toute facture soit réglée avant le lancement de la fête, sinon ils seraient vite persuadés qu'ils ne doivent rien à personne. La plupart du temps, je n'ai pas le temps d'y penser, mais aujourd'hui, en l'envisageant concrètement, je suis agacée de me dire que ces ego surdimensionnés forment quatre-vingts pour cent des hommes et des femmes avec lesquels je travaille. Il me semble que j'étais plus indulgente autrefois ou alors je diluais ces inconvénients dans la passion que j'avais pour mon métier. Je me concentrais sur ce que j'avais à inventer. J'étais plus jeune, plus malléable, moins habituée à ruser avec les plus âgés. J'ai perdu cette innocence. En bref, je vends de l'éphémère à des crétins narcissiques.

— Et comment avez-vous choisi de devenir agent immobilier ?

La question est sortie presque à mon insu. Est-ce que l'on est ce que l'on fait ? Déterminé, prédestiné, ou toujours libre, mais sans le savoir ?

— Les maisons et leurs propriétaires me fascinent. Qu'ils la cherchent ou qu'ils la vendent, les hommes et les femmes que je rencontre investissent en elle tout un univers.

— Oui, dans un endroit pareil, j'imagine que vous n'avez pas fait ça pour faire fortune. Même si ça ne me regarde pas...

— Je suis un gitan de l'immobilier, chère madame. Et pour répondre à votre souci sur la prodigalité de mon travail, mes transactions ne se limitent pas à cette région. J'ai même quelques affaires à Paris. Je vous emmène visiter votre domaine ?

Nous longeons une forêt touffue et sombre que Jean-Pierre Moulin désigne comme étant une part de mon terrain. C'est au bout de ce chemin de terre que se trouve, paraît-il, uneasure délabrée. Depuis notre première conversation téléphonique, il a employé ce terme et je l'ai adopté. La ruine dont j'ai hérité émerge d'un fouillis de ronces, telle une construction de Belle au bois dormant, sans le charme nécessaire à la visite d'un prince. Une forte odeur de fleurs sauvages et d'humidité se dégage de l'endroit. Difficile de dire si le lieu fut un jour habitable. La maison est un ensemble de trois pièces en rez-de-chaussée dont une seule est encore à l'abri du ciel. Dans celle qui dut être à la fois la salle à manger et la cuisine se trouvent une cheminée, une vieille cuisinière et même un lit. Quelques bouteilles de bière brisées gisent sur le sol, des emballages de biscuits et de yaourts. Dans les deux chambres attenantes, le toit a déclaré forfait. Seule reste la charpente, sommairement couverte de branchages. On dirait qu'un immense oiseau a fait là son nid. La végétation autour de la maison me paraît très différente de celle que nous avons aperçue en chemin. Selon M. Moulin, le terrain a été laissé à l'abandon pendant plus de quarante ans, ce qui expliquerait que la nature, livrée à elle-même, ait repris ses droits. Il doit y avoir environ dix hectares parcourus par une rivière, mais il ne sait pas où elle se trouve. "Je me suis un peu renseigné sur l'endroit", commence-t-il d'un air pensif, mais il ne me livre pas ce qui a l'air de tant l'absorber. Il examine attentivement l'amoncellement de buissons et de branchages à travers lesquels il paraît bien difficile de se frayer un chemin. Il ne semble pas y avoir d'autre accès que celui qui nous a permis d'arriver jusqu'à la maison.

Jean-Pierre Moulin me renseigne sur mes voisins, comme si nous devions devenir des amis, et me les décrit comme de valeureux paysans ou élégants propriétaires de maisons de

famille venant habiter là au moment des vacances scolaires, mais guère plus dans l'année. Est-ce que ma terre pourrait intéresser ces agriculteurs ? La présence de l'eau n'est-elle pas un avantage ? “Les histoires sont tenaces dans les parages, lâche-t-il dans un ultime effort. Votre terrain ne sera pas facile à vendre. Pourquoi ne le garderiez-vous pas ?”

Quelles histoires ? Je ne comprends pas pourquoi il essaie de me convaincre qu'il est inutile de chercher un acquéreur. Fait-il tant d'affaires pour avoir si peu besoin de travailler ?

Après quelques tentatives infructueuses pour tenter de voir au-delà de la forêt tissée en jungle impénétrable, nous convenons d'un rendez-vous le lendemain matin, après mon entrevue chez le notaire.

Maison cossue, environnement de bourgeois de province : je suis visiblement chez un notable du lieu. Sa famille fut celle des notaires de la mienne. Il le dit avec un petit air obséquieux, sans doute pour me rappeler que moi aussi, j'ai quelque chose à voir dans cet endroit et couper court à ma supériorité de Parisienne. Pour l'heure, la seule chose qui m'intéresse, c'est de savoir pourquoi ce terrain n'a pas été vendu, comme tout le reste, afin de rembourser les dettes de ma mère. Il s'excuse de ne pas m'avoir prévenue, me parle comme si nous entretenions des liens ancestraux autour de mon patrimoine. Il ignorait que ma mère fût décédée, il en a été informé par l'un de ses confrères de Monaco. Je lui apprends que ma mère est morte en pleine action, au volant, après un passage remarqué à la table d'un casino où elle venait de gagner une somme astronomique et l'automobile qui l'a emmenée vers la mort. J'ai appris à parler d'elle avec distance, comme s'il était naturel d'avoir une mère que seul le jeu intéresse. Ce sont mes interlocuteurs qui, la plupart du temps, affichent un embarras dont je m'amuse. Avoir

eu pour mère cet être irresponsable et fantasque ne m'a pas empêchée de me construire, d'être heureuse, de faire des études... Mais ça ne rentre visiblement pas dans le schéma qu'on se fait d'une mère "casinophile".

Même enfant, j'aimais ses folies. Ma mère ne ressemblait à aucune autre, me réveillant en pleine nuit pour aller admirer des étoiles ou se promener dans une ville illuminée par une fête. Pourquoi faudrait-il avouer des traumatismes que l'on n'a pas ressentis en vivant dans une famille politiquement incorrecte ? Mon père était un homme sérieux, celui qui accompagnait mes études et mon équilibre. Quand elle était là, elle mettait le bazar, me faisait rire, transformait mon environnement en conte de fées ou en cauchemar suivant l'humeur du jour, ou plus exactement selon ses gains au jeu. C'était un peu comme si j'avais eu une copine, une mère un peu folle toujours prête à m'entraîner sur de mauvais chemins. Mon paternel avait en quelque sorte deux filles à surveiller.

— Votre mère n'était pas propriétaire de ce terrain, elle en avait seulement la jouissance. Savez-vous que les habitants de la région l'appellent la forêt des Brumes ou la terre des Sorciers ? Il a la réputation d'être hanté. Je ne sais pas ce que vous déciderez, mais si vous voulez le vendre, vous avez tout intérêt à trouver un acquéreur qui ne soit pas d'ici.

— À qui appartenait-elle, cette forêt ?

— À votre tante. C'est elle qui vous l'a léguée. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue. Francesca Ambrosine... Elle a un délicieux prénom, vous ne trouvez pas ?

— Vous dites qu'elle vit encore ? Vous avez son nom de famille ? L'endroit où elle habite ? Je n'ai jamais entendu parler d'elle. Vous êtes sûr que c'est ma tante ?

— Aucun doute là-dessus ! C'est la sœur de votre mère, j'en suis absolument certain. Francesca Ambrosine Molliane.

M<sup>e</sup> Brousse semble prendre un vrai plaisir à prononcer son nom comme s'il le mâchait.

— Molliane, c'est bien le nom de jeune fille de votre maman, non ? Je pense que je devrais retrouver ses coordonnées dans ce dossier. C'est dommage que vous ne la connaissiez pas. C'est une femme tout à fait charmante. Enfin, les histoires de famille, vous savez.

Il a ce geste de lassitude de ceux qui en ont vu d'autres et n'ajoute pas "ma bonne dame", mais je l'entends dans son silence. Je sors de l'étude du notaire, un peu sonnée. Il fait très chaud. J'ai presque mal à la tête. J'avais décidé de revenir sur le terrain, mais ce sera pour plus tard. L'histoire de cette tante m'intrigue. Je n'avais jamais imaginé que la version officielle de ma mère pût être un mensonge. "De mon côté tout le monde est mort, avait-elle coutume de dire. Je les aimais bien mais, à part les problèmes de la ferme, ils n'avaient pas grand-chose à raconter." Je m'en suis toujours tenue à cette version sobre des choses. Pourquoi en aurais-je cherché une autre ? Après tout, ma mère avait bien le droit de haïr les agriculteurs de sa famille et de n'aimer que les villes.

Grâce à cela, j'ai passé la première moitié de ma vie à New York et la seconde moitié à Paris. La ville, c'était l'eldorado de mes parents. Celui de la réussite intellectuelle pour mon père, celui de la mode et de l'élévation sociale pour ma mère. Personne ne devait comprendre comment ces deux-là avaient fait pour passer vingt ans ensemble. Pendant longtemps, dans le rire heureux de mon père quand il regardait sa femme-enfant, je percevais quelque chose de sécurisant qui venait de très loin, de ma propre enfance, je suppose. Avec la distance curieuse qu'impose le devenir adulte, je me dis que chacun d'eux devait apporter à l'autre tout un monde dont il se sentait exclu. Ma mère, écervelée et frivole, n'avait rien compris aux études ni à

l'école, ni même aux chiffres, qui n'étaient devenus, au fil des années passées à jouer, que des gains ou des pertes. Mon père était l'incarnation même d'un Américain du Middle West. Il avait effacé sa jeunesse en travaillant pour échapper à son milieu modeste et, de bourses en bourses, était devenu ce professeur de physique quantique respecté et invité dans les plus grandes universités du pays. J'ai très vite appris son langage, car ça me paraissait hautement sensuel de déclarer que mon physicien de père fricotait avec des accélérateurs de particules. Ce que j'aimais surtout, c'était l'air inspiré bien que incrédule de mes interlocuteurs. À l'époque de l'adolescence, j'avais demandé à mon père la définition la plus abrupte et néanmoins juste qu'on puisse refiler à un néophyte pour décrire son activité quotidienne. Et nous avons mis au point un petit scénario : "Pour être plus claire, disais-je avec le plus grand sérieux, mon père s'occupe de spectroscopie d'absorption ou de dichroïsmes circulaires magnétiques, suivant les jours." Cela donnait tout de suite envie à mes interlocuteurs de le rencontrer. Ensuite, il devenait plus facile d'avouer que ma mère jouait aux courses et au black-jack. On en comprenait plus ou moins la raison.

J'adorais vivre aux États-Unis, et je rêvais de vivre à Paris. La famille de mon père était un poème sur le sol américain, celle de ma mère était morte, absente, incertaine. Je ne me posais pas de questions. Rien ne me manquait ; ou si c'était le cas, je ne le savais pas.

Cette petite maison à l'orée du village me semble correspondre à la description du notaire. Avec un peu d'hésitation, je frappe à la porte de bois après avoir en vain cherché une sonnette. Le jardin est minuscule et fort bien entretenu. Partout, accrochés aux arbres et en suspension aux volets de la maison, des pots de plantes grimpantes, des petits

nids d'oiseaux, des mangeoires, des mobiles qui tintinnabulent. Tandis que j'examine le perron envahi de végétation, j'entends des pas qui se rapprochent, le bruit d'un verrou qui grince. La fenêtre du rez-de-chaussée est entrouverte. Une dame aux cheveux blancs remontés en chignon m'ouvre la porte.

— Entre, ma chérie. Je ne suis pas très rapide, mais je finis toujours par atteindre la porte. Je pensais que tu viendrais hier, mais je me suis trompée. Je vieillis et mes intuitions sont moins fines.

J'imagine qu'elle doit me prendre pour une autre, et je vérifie d'abord que l'erreur ne vient pas de moi :

— Vous êtes bien Francesca Ambroisine Molliane ?

Elle acquiesce, s'écartant pour me laisser entrer dans sa cuisine très sombre. Venant du grand soleil, je mets un peu de temps à en distinguer le décor. Un évier d'autrefois, un poêle à bois, une table de ferme, et partout des étagères remplies d'ustensiles. J'ai l'impression d'être dans la cuisine des petits nains. Elle attrape deux tasses qu'elle pose sur la table avec un sourire.

— Veux-tu un peu de café ? Je viens de le faire. Chère Gabrielle, comme tu es devenue belle. – Elle semble réfléchir, puis ajoute : Tu étais déjà très jolie mais, comment dire, tu étais une petite fille la dernière fois que je t'ai vue. Tu ne devais pas atteindre encore la hauteur de ce buffet. Tu avais le nez au ras de la table, je m'en souviens car tu étais très intéressée par un gâteau au chocolat que je venais de sortir du four et qui répandait une fameuse odeur. Si j'y avais pensé, je t'en aurais refait aujourd'hui.

— Pardon, mais... je suis déjà venue chez vous ?

— Mais oui, avec ta grand-mère, peut-être un an avant son décès. Quand tu étais bébé, ta mère venait en France chaque année. Elle laissait notre mère s'occuper de toi, parfois elle

repartait, puis revenait te chercher. Ensuite, elle n'a plus fait le voyage.

Elle pousse un soupir, avant d'ajouter : "Ma petite sœur Colette, si amoureuse de ce qui brille !", puis elle s'approche de moi, et maintenant que je vois son visage de plus près je suis frappée par sa ressemblance avec ma mère. Elle paraît beaucoup plus vieille, bien sûr, ma mère avait tenu à se faire opérer. Elle avait expliqué à Stan, qui tentait de la dissuader, qu'elle avait bien le droit de s'acheter une jeunesse, et qu'après tout il n'avait qu'à se comporter comme avec les autres, prendre son argent et l'opérer sans poser de questions. Ce qu'il avait fait, sans toutefois lui facturer l'opération.

Comme c'est étrange de regarder évoluer cette femme qui ressemble tant à ma mère, si elle n'avait pas été ce qu'elle était : une enveloppe, un mannequin n'abritant qu'une seule obsession : celle de gagner. Je déteste quand je pense à elle comme ça. Je suis injuste, comme si je lui en voulais aujourd'hui pour ce qu'elle ne m'a pas donné autrefois.

Par où commencer sans faire de gaffe ? Francesca sait-elle à quel point j'ignorais son existence ? Ma mère m'avait bien dit que toute sa famille était morte. Je n'ose pas lui demander si elles étaient fâchées. Et quand on ne sait rien, il est plus facile de partir du plus simple.

— Je suis venue pour le terrain...

— Oui, je m'en doute... Je ne savais même pas que ta maman était décédée. C'est le notaire qui me l'a écrit, il y a quelques jours. Mais je suis bien contente de te revoir avant de quitter cette terre. Donne-moi tes mains.

Quelle étrange femme qui m'accueille comme si elle m'attendait et se comporte comme si nous étions les meilleures amies du monde ! Elle a l'air si petite et fragile que j'ai peur de la heurter avec toutes mes questions. Elle tient mes deux mains

et n'a plus l'air de me voir. Elle racle sa gorge deux ou trois fois. Comment va-t-il, cet enfant ? C'est un garçon, n'est-ce pas ? Nicolas ? Benjamin ?

Je suis médusée. Benjamin est le deuxième prénom de Nicolas. Qui lui a parlé de notre famille si elle ne voyait plus ma mère ? Visiblement, elle sait que j'ai un fils et même si elle l'a appris par le notaire, comment connaît-elle son deuxième prénom ?

— Il a dix-sept ans, il est plutôt comme son grand-père. Enfin, il a des côtés scientifiques comme mon père.

— Ton père vit toujours ?

— Il est à la retraite, mais il entretient son cerveau en continuant ses recherches. Il s'intéresse à tout. Vous connaissez mon père ?

— Malheureusement non. Colette ne l'a jamais amené ici et je ne crois pas qu'elle ait désiré nous le présenter.

Cette phrase me rassure vaguement. Francesca a l'air de savoir que ma mère nous a isolés de sa famille. C'est une drôle de chose, quand on y pense, d'avoir à se dépatouiller avec des relations dont on ignore tout, des différends qui ne nous concernent en rien et dont on hérite par le simple fait d'être le fils ou la fille d'une personne qui nous a inscrits dans son macramé personnel.

Le café de ma tante ressemble à celui qu'on boit chez les vieilles personnes ou dans la salle des professeurs au lycée. Son goût, qui pourtant s'apparente à du mauvais café, me rappelle trop de souvenirs pour que je le refuse. Me concentrer sur ce détail m'empêche de réfléchir aux raisons qu'avait ma mère de cacher mon père à sa famille ou l'inverse. Mais il va bien falloir que je me lance et le regard bienveillant de Francesca m'encourage.

— Pourquoi m'avez-vous légué ce terrain ? Car c'était bien le

vôtre, n'est-ce pas ?

— Il appartenait également à ta mère, mais ta grand-mère et moi l'avons protégé afin qu'il ne soit pas englouti dans ses folies. Elle en avait donc la jouissance, mais ne pouvait le vendre ou le perdre. Il te revient, ma petite Gabrielle. Je suis sûre que tu vas y trouver les fluides et les forces dont tu auras besoin pour accomplir ce que tu vas faire. Je suis très confiante. Cette terre est très riche. Tu devras peut-être faire arranger la maison. Mon Dieu, il y a si longtemps que je n'y ai pas mis les pieds. Elle doit être dans le même état que moi. Peu importe, ce que nous avons décidé avec ta grand-mère est désormais entre tes mains. Tu feras tant de bien à tellement de personnes...

À ce stade, je regarde autrement Francesca. Cette petite pomme toute ridée et si souriante me paraît un brin barrée à l'ouest. Ce que j'ai pris jusqu'à maintenant pour une tête bien en place, sachant mon prénom, ceux de mon fils, et ne trouvant pas étrange de me voir débarquer un jeudi après-midi après trente-cinq ans d'absence, n'est que l'expression d'un esprit quelque peu dérangé. Cette petite dame de ma famille a tout simplement les inconvénients de son âge. J'explique gentiment à Francesca que ma vie est à Paris, et que je ne vais pas garder ce terrain, qui fut sans doute un bien de ma famille, mais avec lequel je n'ai aucun lien. Je lui propose d'améliorer son quotidien en m'occupant de tout et en lui faisant parvenir l'argent de la vente, ce qui me paraîtrait plus juste. J'essaie, sans la heurter, d'être la plus honnête possible. Mais Francesca secoue la tête avec un petit rire...

— Ma chère Gabrielle, je comprends. Tout ça doit te paraître bien étrange. Mais je crois que tu ne vendras pas la forêt des Brumes car personne ne l'achètera. Tu verras, tu apprendras à aimer cette terre et elle te nourrira comme elle nous a tous nourris. Elle fera fructifier tes dons. Fais bon usage de ce que tu

as reçu et, surtout, n'hésite pas à demander de l'aide. Quand je serai partie, j'espère que je pourrai t'apporter la mienne. Mais d'autres que moi sauront te renseigner sur ce qui pourrait te manquer. Je suis confiante. Va, ma Gabrielle. Il y a des générations que nous n'avons pas eu un degré de vibration pareil chez nos guérisseurs. Ne te préoccupe plus de ce que diront les autres. Prends le chemin, et que Dieu te bénisse. Je vais aller dormir un peu maintenant. Si ça ne t'ennuie pas trop, pourrais-tu laver les tasses avant de partir ? Ce n'est pas très moderne chez moi, il faut encore faire marcher ses petits doigts et les miens ne sont plus très lestes. Laisse-moi encore une fois te toucher.

Avant que j'aie le temps de faire quoi que ce soit, Francesca s'empare de mes deux mains et les retourne pour en regarder les paumes. Et soudain elle les embrasse, et relevant la tête plante son regard dans le mien. Au fond de ses yeux gris délavés, je vois une lueur extrêmement forte, presque inquiétante. C'est difficile de décrire cette sensation d'avoir affaire à une personne pas du tout folle apparemment et dont le comportement et les paroles le sont totalement. Car il faut bien l'avouer, ce qu'elle m'a dit est incompréhensible. Je suis perplexe et, comme je m'apprête à lui poser d'autres questions pour essayer d'éclaircir ce qui ressemble à une fable ou à un conte pour enfants, Francesca affiche ce sourire désarmant et me dit avant de quitter la pièce :

— Les paroles ne sont pas des preuves ; ma chérie, il faut éprouver pour comprendre. On ne peut expliquer à l'aveugle ce qu'est une couleur. Au revoir, Gabrielle.

Je lave les tasses en dressant l'oreille. J'ai envie de fuir et tout à la fois un fort désir de continuer à faire parler cette dame. Je ne sais même pas si j'arrive à croire à cette filiation. Cette femme serait la sœur de ma mère, une inconnue pour moi. Elle est son

portrait craché tout en étant à mille lieues de son comportement. Mais que sais-je de cette mère qui ne parlait jamais de son enfance ou seulement pour maudire la campagne, la ferme de ses parents et le manque d'argent ?

Je me suis souvent demandé pourquoi elle n'avait pas épousé un millionnaire. C'eût été simple en fréquentant comme elle le faisait les casinos. Mais j'ai fini par comprendre qu'elle avait rencontré mon père avant d'être accrochée au jeu. Ma mère avait besoin d'être adulée. Peut-être qu'il était le seul à être aussi fasciné par cette étrange petite femme qui semblait ne s'inquiéter de rien que de faire la fête. J'imagine bien ce physicien émergeant de ses livres et voyant une princesse qui lui propose de sortir à Saint-Germain-des-Prés. Quoi de plus magique pour un Américain ? Cette histoire-là, je la connais bien. Elle qui détestait tant la nostalgie me la racontait souvent. Mais je ne sais pas quand exactement elle a commencé à jouer.

En quittant la petite maison de Francesca, je me sens désemparée. Je suis arrivée ici avec l'idée de liquider une affaire, comme on s'attaque à une pile de papiers administratifs incontournables, et je me retrouve avec une révélation familiale, une tante qui a l'air de perdre la tête, et une forêt invendable. Sur ce point au moins, il faut noter que les trois interlocuteurs que j'ai rencontrés sont d'accord.

Fin d'après-midi. Il faut que je repasse chez mon logeur. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai un poids sur l'estomac rien qu'en repensant à ce bonhomme et à ses manières d'ours mal léché. Si la chambre ne me plaît pas, je dormirai à la belle étoile. L'idée me fait sourire. Ça n'a pas dû m'arriver depuis l'adolescence. C'est vrai qu'ici, s'endormir sur la plage ne sera pas possible ! On est au moins à mille kilomètres de la mer, quel que soit l'horizon vers lequel on se tourne. Je traverse le jardin du petit hôtel, cueille quelques framboises et suis interrompue par un

juron : “Hé, vous, la grognasse, ne vous gênez pas !” Je lui souris béatement.

— Vous me reconnaissez ? C’est à moi que vous devez louer une chambre ce soir. Je suis venu avec Jean-Pierre Moulin vous demander un hébergement pour la nuit.

— J’ai pas de chambre, c’est fermé !

— Mais vous m’aviez dit de repasser...

— Allez-vous-en, je vous dis !

Je perds patience, le traite de roi des cons et de bouseux arriéré. J’en ai assez d’être gentille !

Enfin l’échange devient à égalité : je suis la Parisienne hautaine, il est le souverain des péquenots. Je claque le portillon et reprends ma voiture pour stopper cinquante mètres plus loin devant l’épicerie du village. Non, il n’y a pas d’hôtel dans le coin, ni de maisons d’hôte. Le premier hébergement est à cinquante kilomètres de là. J’achète de quoi pique-niquer avec l’idée que ma nuit à la belle étoile est en train de devenir une réalité. Et comme l’épicière a l’air plus agréable que son voisin hôtelier, je demande innocemment :

— Vous connaissiez Philomène Molliane, la mère de Francesca ?

— Mais parfaitement. Tout le monde la connaissait et pas seulement parce qu’elle était toujours prête à rendre service. Elle en a soigné plus d’un dans le village et bien au-delà. Elle barrait le feu.

— Elle quoi ?

— Vous êtes une fille de la ville, vous ! Elle barrait le feu. Elle enlevait les brûlures, si vous préférez.

— Je ne sais pas si je préfère... Je ne comprends toujours pas ce que vous voulez dire. Elle soignait, c’est ça ? Comment faisait-elle pour enlever les brûlures ?

— Ah ça, je ne sais pas ! Elle mettait ses mains, elle récitait

des prières, je crois. Et tout ce que je sais, c'est qu'on n'avait plus mal et que les cicatrices n'étaient pas comparables à celles horribles qu'on pouvait voir sur la peau de ceux qui n'avaient pas la chance d'être soignés par elle. Elle m'a enlevé le feu quand j'étais petite. Et je sais que la douleur a disparu tout de suite, parce qu'à cet âge on ne peut rien vous faire croire : vous hurlez de douleur ou vous n'avez plus mal !

Je suis sidérée par ce que raconte cette femme.

— Et Francesca, vous la connaissez aussi ?

— Oui, mais c'était différent. Elle, c'était surtout l'avenir qu'elle prédisait. Elle soignait avec des plantes aussi. Et puis il y avait aussi la petite sœur, Colette, qui ne voulait jamais entendre parler de tout ça. Du reste, elle n'est même pas venue enterrer sa mère. Enfin, ça ne l'a pas empêchée d'avoir un cortège immense, la Philomène. Je crois que tous les gens qu'elle avait soignés étaient là. Vous êtes de la famille ?

Prudemment, je préfère éviter d'avouer ma filiation.

— Je suis venue m'occuper de la vente de leur terrain, les bois...

Cette fois, c'est l'épicière qui a l'air médusée.

— Vous allez vendre la terre des Sorciers ? La forêt des Brumes ne peut pas se vendre, madame ! Elle est hantée par les esprits des guérisseurs. Et puis elle n'est pas morte, Francesca, que je sache !

— Non, c'est Colette qui est décédée.

L'épicière a haussé les épaules.

— En attendant, ça vous fait 14,50 euros. Et prenez ce melon, il sera perdu si on ne le mange pas ce soir !

Je sors de la chaleur étouffante de cette petite boutique. Aux États-Unis, une épicerie, même la plus perdue dans la pampa, a une climatisation. La France est un village médiéval. Je dépose mes emplettes dans la voiture et m'installe au volant, immobile,

moteur en route, le temps de me mettre au frais. Ce que je viens d'apprendre tourne en boucle dans ma tête. Direction : mon terrain invendable. Terre des Brumes, forêt de Sorcières, ou l'inverse, lieu sacré, j'en passe et des plus abracadabrants. Est-ce qu'ils croient ce qu'ils disent ? Je grignote la glace que je viens d'acheter en m'engageant dans le chemin cabossé. Je sens que je vais en mettre partout. Avant de continuer, je m'arrête pour finir ma vanille glacée tout en listant mentalement mes chances de passer une bonne nuit. Je ne suis pas à proprement parler une aventurière. Heureusement, j'ai toujours un duvet dans la voiture, une habitude que j'ai prise à la naissance de Nicolas, ainsi que des oreillers, des grands carrés de tissus, des torches, tout un matériel qui appartient aux événements que j'organise. Juste avant que je ne redémarre, d'énormes corbeaux sortent d'un buisson et prennent leur envol dans un concert de croassements sordides. Je crois n'avoir jamais vu une forêt aussi sombre et aussi inquiétante que celle que je traverse en prenant ce chemin pour rejoindre la maison. Si je devais faire un remake de Hansel et Gretel, à coup sûr je viendrais ici pour filmer. Heureusement que le jardin sauvage qui entoure la mesure est plus clairsemé et joyeux que cette futaie obscure dans laquelle s'enfonce ma voiture.

Au moment où je m'apprête à emporter mon équipement dans la maison pour m'inventer une chambre, mon téléphone sonne et vibre : retour du réseau en grande fanfare. Je me précipite.

— Tu as trouvé un petit hôtel sympa ?

— Pas exactement, non.

— Laisse-moi deviner : tapisserie à grosses fleurs, lit mou, salle d'eau à l'étage ?

— Même pas ! Tapis de gazon, mesure en pierre, bref, "nature à donf", comme dirait ton fils ! Je vais dormir dehors !

Stan éclate de rire. Ça me ressemble si peu de faire du scoutisme. Il peut se moquer ; aussi loin que je remonte, mon homme aspirait au luxe. Même quand il n'avait pas d'argent, il préférerait squatter dans un club de vacances quatre étoiles plutôt que partir à la bonne franquette sur un coin de plage. Il claquait l'équivalent du prix du séjour au bar, et se faisait suffisamment remarquer pour ne pas être repéré. Être fauché en ayant l'air d'être "pété de thunes" était la seule issue honorable pour draguer les minettes et se croire finalement aussi riche qu'il prétendait l'être.

— Et la campagne ? Toujours aussi allergique ?

— Peut-être pas. Je te le dirai après avoir passé la nuit sur ce terrain invendable et hanté, selon les autochtones.

— Des histoires de fantômes ?

— Mieux que ça. Je ne suis partie que depuis ce matin, mais, pour te résumer les choses : la propriétaire de ce terrain me l'a légué afin que je devienne l'héritière officielle d'une lignée de sorcières. Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— J'en dis qu'en attendant de pouvoir goûter à tes brouets magiques, nous allons déguster quelques grillades à la churrasceria, avec ton fils préféré. Et ensuite, nous irons voir un film d'hommes, si j'ai l'énergie.

— Profitez-en bien. Et pas d'inquiétude, surtout, c'est la première fois que j'arrive à avoir un peu de réseau, mais je ne sais pas si tu pourras me joindre aussi facilement la prochaine fois. Je vais tenter de repérer les zones où le téléphone marche. Passez une belle soirée et embrasse-le pour moi.

— Bises, ma chérie. Sois prudente.

— Pas de souci. Je ne crois pas qu'il puisse m'arriver grand-chose à part mourir d'ennui dans ce qu'on a coutume d'appeler le "paradis de la nature".

Je raccroche en me demandant ce que c'est, un film

d'hommes. Puis je m'attaque à l'organisation de ma soirée ! Tout me semble compliqué, je m'énerve sur les choses, pourtant je sais que ça ne sert à rien de monter au créneau dans une situation qu'on ne peut maîtriser. Maudire les impondérables, ça ne les rend pas plus souples à ce qu'on voudrait en faire. Comme les machines informatiques et leurs comportements incompréhensibles dans certaines situations, le monde le plus étrange n'est pas celui dans lequel nous vivons, mais celui que nous avons créé. C'est la seule leçon que donnent les années : une sorte de patience obligatoire. Fugitivement, je revois le vieux con qui m'a refusé une chambre. Aurais-je obtenu une chambre en usant de cette diplomatie hors de portée de mon agacement ? Je n'en suis même pas sûre et, pour l'heure, je n'en ai cure ; la situation me ravit. Il arrive un moment où les sales surprises peuvent devenir un espace pour cultiver son imaginaire. Peut-être avais-je besoin de cette cassure insolite, de ce paysage qui me surprend et de cet isolement, qui se sont imposés par la force du hasard ? Le sort n'est pas si maussade, il a laissé passer l'appel de mon homme. Maintenant, mon téléphone a de nouveau sombré dans une apathie insolite. Combien d'appels quotidiens dois-je endurer par jour ? Plus d'une centaine, je crois. Combien me sont essentiels ? Combien concernent des questions que ceux qui me contactent pourraient résoudre seuls ? Jusqu'à quel point vais-je supporter qu'on ait besoin de mes réponses ? Que m'apporte cette dépendance ? Est-ce qu'elle me rassure ? Ai-je malgré moi envie de découvrir que si je ne vivais plus cette tyrannie de communication, je serais quelqu'un d'autre, inutile ou plus sereine ?

## CHAPITRE 2

Toutes les vérités que l'on tait deviennent venimeuses.

FRIEDRICH NIETZSCHE

Parfois, il faudrait emmener ses proches dans des situations extrêmes. Ça reste le meilleur moyen de savoir si on a encore des choses à se dire, à partager. Vérifier de temps à autre que ceux qui gravitent dans le cercle rapproché ont une aptitude à faire face à des événements imprévus. Cela éviterait les déboires de la découverte tardive car c'est au moment où on a le plus besoin d'eux que nos amis manifestent la plus grande envie de fuir. Je sais bien que certains me reprochent mon cynisme, mais c'est une curieuse idée d'en vouloir à la seule qualité qui me sauve des indécidables de mes semblables. Prendre tout avec humour et sans illusion. Pour ma part, j'ai remis la naïveté au rayon bonnes sœurs et je me pose systématiquement la question : "Dans quel but ?" quand on me fait un compliment, ou quand on critique quelque chose ou quelqu'un. Ce n'est pas de la méfiance, mais s'il faut faire ronronner mon ego ou détruire ceux que j'aime, j'ai le droit de connaître les motivations de mon interlocuteur. Examiner les raisons pour lesquelles un être humain nous dit quelque chose avant d'entendre véritablement ce qu'il dit donne une bien meilleure analyse de la situation.

Il n'y a pas d'endroit ici où le reflet des arbres, les parfums, la chaleur d'une fin de journée, la lourdeur de l'air épargnent le corps, au point de lui souffler des pensées inhabituelles. J'ai laissé la voiture ouverte. Le détail a son importance. Habitué à tout cadenasser, je me sens ici en sécurité. Je n'ai pas revisité la mesure qui doit m'héberger ce soir. Je traîne aux abords. Ai-je assez de bâches pour aménager un endroit où dormir ? Je suis

irrésistiblement attirée par le soleil qui joue à trouer les feuillages. Les taches de lumière au sol font briller la mousse et teintent les buissons d'ocre. Je trouve le directeur photo excellent. Peut-être que mon problème avec la campagne, c'est paradoxalement de ne pas la trouver naturelle. Dans un film, ou dans un spectacle que l'on crée, on sait bien que tout a un sens. Le monde qui surgit doit coller à une histoire dans laquelle on veut embarquer l'autre. Les acteurs ne meurent pas, ne font pas l'amour, ne souffrent pas et ne sauvent pas le monde. Cette imposture permanente nous cheville à un écran, nous plonge dans l'admiration devant une scène sur laquelle se joue ce qui nous arrache à une réalité qui sans doute nous déchire et que, l'espace d'un instant, nous pouvons oublier. L'époque est fictive. Plus folle, plus sanglante, plus déjantée que ne l'est la réalité du quotidien. Ensuite, nous pouvons arrêter de pleurer et regarder le monde qui est en marche vers ce qui n'a jamais existé : une vérité insoutenable et contre laquelle nous sommes encore impuissants. Avoir peur pour de faux, comme disent les enfants, nous protège de nos véritables angoisses. Choisir le désespoir de pacotille, la destruction organisée donne l'illusion de maîtriser ce qui nous échappe. La joie pure, l'amour simple, l'épanouissement, le courage.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Il faut admettre que depuis que mon téléphone la boucle, la machine à cogiter est en surchauffe. D'où me viennent toutes ces pensées qui semblent jaillir d'une enveloppe trop étroite qui ne peut plus les contenir ? La marche est agréable même s'il n'y a pas l'ombre d'un sentier, et je me fraie un chemin à travers les branchages. Je me suis mise à visiter le terrain instinctivement et j'ai trouvé le petit passage qui manquait à l'inspection que nous avons faite avec l'agent immobilier. J'ai enjambé un buisson, puis un autre et me voilà en pleine forêt vierge. Je suis prête à en découdre avec toutes ces

idées qui me traversent et s'accordent au paysage qui me fait face. Il est touffu, donne envie de l'explorer ou de le fuir en pensant que le décorateur aurait pu dégager un peu mieux les accès.

J'ai trouvé un grand bâton avec lequel je me débrouille sans trop me griffer. À l'heure qu'il est, je devrais être en rendez-vous dans une salle de réunion, avec un responsable de communication, un décorateur, les patrons d'une société qui fabrique des automobiles, en train de justifier le budget exorbitant d'une soirée au cours de laquelle ils sont censés prouver à leurs clients et fournisseurs que tout va bien pour eux, et qu'ils sont là, prospères, pour les cent ans à venir. Toute la saveur de mon escapade m'apparaît en cet instant où, luttant contre quelques ronces, je vais accéder à une rivière que j'entends depuis un petit bout de temps, sans parvenir à la localiser. Parfois il me semble que je marche vers elle, puis le son me paraît venir de derrière moi, comme si elle essayait de me prendre à revers. Ce jeu de cache-cache insolite me séduit.

Si je devais décrire l'endroit où je me trouve en ce moment, malgré mon hostilité naturelle envers la campagne, il me faudrait une grande mauvaise foi pour déclarer que c'est laid. Il fait trente-trois degrés, peut-être plus. Le soleil continue à décliner, il joue entre les feuillages des arbres innombrables. Ce qui m'étonne le plus dans cette forêt, c'est qu'elle a la sauvagerie d'une contrée tropicale, mais plantée d'arbres européens. La nature laissée à l'abandon semble avoir créé ses propres règles et s'est enchevêtrée comme pour protéger un secret. Pour une raison que j'ignore, à certains endroits des clairières dégagées donnent naissance à des scènes improvisées en plein air. Comme si un géant invisible repoussait avec force les buissons, le temps de mon passage. Captée par ce paysage de conte, cette lumière irréaliste, je me laisse guider. Des zones plus humides

succèdent aux espaces de chaleur sèche qui imprègnent l'atmosphère. Des tapis de mousse vert tendre couvrent le sol de minuscules petites collines. Des rochers sans doute drapés de cette étrange végétation. Le bruit d'eau s'intensifie. La fameuse rivière dont parlait Moulin ne doit pas être loin. J'avance désormais vers son chant qui rebondit sur des parois invisibles. Écho magique... Je finis par déboucher sur un promontoire mousseux. D'un vert clair qu'un styliste aurait trouvé osé, entre les rochers gris et les herbes folles, je l'aperçois. Un peu plus loin sur la gauche, elle s'élargit, formant une vasque d'eau transparente. J'ai envie d'applaudir. J'attends l'ondine, la musique, la fée qui soulèverait le rideau de branches d'un saule pleureur. Je me penche au-dessus de l'eau, tends une main qui effleure le miroir glacé. Je bois, me mouille le visage. Quoi ? Personne n'achèterait ce paradis en croyant aux sordides racontars de ces villageois trop couards ?

J'ai trouvé une pierre ronde, lisse, un appel à la méditation, comme dirait Éva. Je photographie l'endroit, pousse un juron devant l'absence de réseau, enrage de ne pouvoir lui envoyer tout de suite et réalise la bêtise de notre monde de l'immédiateté. Vivre en différé, attendre, perdre du temps, de l'espace : un luxe que je ne connais plus. Tout, tout de suite, à portée de main, d'ordinateur, de regard, de compréhension. Monde du non-désir, tout avoir et ne plus rien sentir. L'exigence est devenue ma règle de vie. J'ai réalisé mes premiers événements en fouillant les bibliothèques, en donnant libre cours au hasard des rencontres. J'abats deux ou trois fois plus de boulot qu'avant, je gagne plus du double, j'en file la moitié aux impôts, j'ai des problèmes de riches. Je me plains un jour sur deux, j'aspire à quelque chose d'autre mais je ne sais plus à quoi. Parfois je me réveille fatiguée, aussi crevée que la veille, quand je me suis abandonnée à ma couche avec l'espoir d'y trouver le repos.

Mon tempérament passionné s'est émoussé sur ce quotidien sans faille et j'ai même oublié de m'en apercevoir. Et me voilà, avec la surprise d'une apparition, là où je ne l'attendais pas, celle de ma vie vécue. Quelle ironie de venir à la campagne, ce lieu que je déteste, pour oser m'avouer que plus rien ne me saisit, ne m'interroge, ne me fait vibrer. J'essuie mes tempes. Il fait si chaud, l'orage n'est pas loin. Je soupire en maudissant le temps si lourd en cette fin de journée qui ne promet aucune fraîcheur. Je regarde autour de moi. Depuis combien de temps ce rocher n'a-t-il vu personne ? Ça me paraît incroyable qu'un endroit si sauvage existe encore à proximité d'un village. Il est vrai que nous ne sommes ni dans le Sud ni dans ces lieux touristiques balisés où la moindre parcelle de terrain ressemble à un parc d'attractions. N'exagérons rien. La France sauvage, je ne la connais pas, je ne la recherche pas, et le plus drôle c'est que je suis en train de me demander si je n'ai pas tort.

Quelques petits points rouges à travers le feuillage attirent mon attention. Un cerisier sauvage qui, probablement, a destiné ses fruits aux oiseaux depuis fort longtemps. Quand je vois des cerises à Paris, je pense aux clafoutis que je mangeais autrefois. Quand je goûte les premières cerises, chaque début d'été, une bouffée d'enfance remonte de je ne sais où. Je revois un arbre que j'adorais, mais où était-il ? Quelque chose en moi a envie de dire que j'y allais avec ma grand-mère dans un jardin dont je ne sais plus le nom, mais je n'ai pas le souvenir d'une aïeule, ni d'une récolte de cerises en sa compagnie. Pourtant je me revois, bien cachée sur une branche, avec la sensation d'être perchée sur l'univers le plus gourmand du monde. Je remplissais mon ventre et mon panier. Je tachais mes habits, je crachais les noyaux, où était-ce ? Seule la mémoire des papilles me jette dans cette euphorie. À Paris, les fruits n'ont pas d'odeur. Les fraises sont devenues comme les gens, ils ne sentent plus rien.

J'en oublie la rivière. Une branche plus basse, je l'utilise comme appui. Les oiseaux ont déjà picoré, mais il en reste encore de bien mûres que je vais me faire une joie de leur disputer. J'ai envie d'éclater de rire. Seule, perchée sur ma branche avec mes gourmandises d'un franc rouge foncé. Je les ai mises sur chaque oreille, je retombe en enfance et ça fait un bien fou. Et me vient une idée plus folle encore : y a-t-il eu un moment où je ne détestais pas la campagne ? Peut-être, quand j'étais très petite. Avant que la ville ne devienne mon terrain de jeu exclusif. Avant que mon père ne soit le guide de toutes mes sorties. C'est à lui que je dois mon amour du théâtre, des expositions : tout ce qu'une ville offre d'artistique et d'intelligent. Je ne me rappelle plus avoir vécu ailleurs que dans les villes. Les premiers souvenirs sont à Brooklyn, puis plus tard, dans ce confortable appartement, près de Central Park, ma campagne la plus sauvage. Nous y organisions des pique-niques avec nos amis, nous assistions à des concerts, nous allions marcher avec mon père, en quête d'écureuils et de lucioles. Dans ces moments de promenade, nous parlions de ma mère et de ses idées fantasques. Elle nous faisait rire et pleurer, et nous n'étions pas trop de deux pour affronter chaque jour ses inventions loufoques. Les autres parents me semblaient avoir une triste vie. Tout ce que j'ai appris sur une famille, je l'ai découvert avec Stan, quand notre fils est né. Je ne regrettais rien. Quand ma mère avait un éclair de lucidité, une fulgurance sur sa vie, elle devenait mélancolique ou, pire, coupable. Je la regardais, consternée. "Joue au poker, maman, je te préfère quand tu arrêtes de philosopher." Elle m'assénait alors cette phrase, plutôt renversante venant d'elle : "On ne peut jamais parler sérieusement avec toi !"

J'ai très chaud soudain sur ma branche. Le doux bruit de la rivière roucoule à nouveau comme un appel. Je ramènerais bien

quelques cerises, mais je n'ai rien pour les transporter. Me voilà donc condamnée à me régaler sur place comme une voleuse.

La rivière miroite, à peine dissimulée par un rideau de branches pleureuses, inondée de soleil en son centre. Une envie de me baigner dans cette eau si transparente m'assaille. Je regarde à nouveau tout autour. Certainement peu de chances qu'on me surprenne dans cet écrin de verdure sur un terrain privé. Très vite, comme si j'étais coupable, j'ôte mon pantalon et mon chemisier. Un dernier regard circulaire inquiet, avant de virer string et soutien-gorge. Je me fais l'effet d'une gamine qui ferait le mur pour la première fois. J'ai le cœur battant et frissonne en entrant dans l'eau vraiment froide. Au niveau du ventre, j'hésite, pousse un petit cri d'encouragement et me jette en avant. Après quelques mouvements frénétiques, je me détends et gagne le centre du bassin naturel. Je ferme les yeux, plonge ma tête, puis remonte en laissant traîner mes cheveux en arrière. Soudain, une sensation très forte me fait dresser la tête. Quelqu'un est là, et m'observe. Dans l'eau jusqu'aux épaules, je regarde tout autour de moi, mais je ne vois rien. Les oiseaux ne cessent de chanter, il n'y a pas un souffle d'air. Pas le moindre bruit suspect, branchage qui craque ou bruissement de feuilles. Non, rien de tout ça. Juste la sottise impression d'avoir quelques paires d'yeux braqués sur moi durant ce bain improvisé. Est-ce la beauté sauvage de l'endroit, une impalpable douceur due à cette promenade commencée presque à mon insu ? Je n'ai pas peur, mais je sais que les paroles du notaire ou de ma vieille tante ne sont pas étrangères à ces sensations. C'est surtout depuis que je suis dans cette eau que je sens une présence. Je sors et m'assois nue sur le rocher encore ensoleillé. Je me sèche sans me rhabiller. Après tout, si quelqu'un est là, il ne verra rien d'autre qu'une femme abandonnée au soleil. Depuis combien de temps n'ai-je pas pris de vacances ? Juillet,

août, l'année dernière ? Presque un an. Quelques week-ends volés ici ou là, une escapade de trois jours à Barcelone avec notre fils, tout cela sans oublier un instant le téléphone et les problèmes de contrats à régler. Stan travaille autant que moi. Aucun de nous deux ne s'en plaint. Nicolas partira cette année avec ses copains. Je ne lui ai jamais demandé si ça lui pesait d'être enfant unique. Petite, j'aurais adoré avoir des frères et sœurs ; cela me semblait le summum du bonheur. J'étais amie avec une fille dont les parents avaient six enfants. Leur maison était toujours pleine de cris, de jeux, de poursuites. Ils n'avaient besoin d'inviter personne, ils jouaient ensemble et possédaient une cabane, leur cabane dans un jardin de Long Island. Curieux, je n'avais jamais repensé aux vacances que j'ai passées avec cette tribu si gaie. Mais je m'en souviens, maintenant, de ce jour où, confiant à ma mère que j'aurais aimé avoir une sœur pour savoir si elle avait désiré la même chose, elle m'avait répondu sèchement : pour partager avec elle le peu que j'avais ou nos impressions sur la misère ? Je suis sûre maintenant qu'elle ne m'a jamais parlé de cette sœur. Depuis combien de temps Francesca vit-elle seule ? A-t-elle été mariée ? A-t-elle des enfants ? Son mari est-il mort ? Ou parti ? Je suis honteuse. Je ne lui ai posé aucune question. Perturbée par ses propos incohérents et sceptique parce qu'ils étaient proférés avec le plus grand sérieux, j'en ai oublié de vérifier si cette aïeule pouvait me raconter quelque chose de notre vie familiale dont, apparemment, de grands pans me sont restés cachés.

L'eau est si limpide que j'ai envie de me baigner encore. Elle est à la fois fraîche et superficiellement réchauffée par le soleil. Je glisse en surface, les yeux tournés vers le ciel, j'éprouve l'abandon du flottement. Au-dessus de moi, les branches de je ne sais quel arbre retombent en lianes souples et feuillues. Certaines frôlent la surface de l'eau ; leur reflet tremblotant

confère à la rivière des allures de miroir vivant, voire magique. Je regarde plusieurs fois mes affaires, posées sur le rocher. J'ai l'impression d'avoir déjà vécu ce moment, d'en reconnaître les contours, les parfums, les lumières, les sons et même les sentiments éprouvés. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, mais la sensation est plus ou moins forte suivant les jours, et là, j'en ai presque la nausée. Comme si mon corps savait, sans pouvoir me souffler quelles pistes emprunter pour retrouver ces moments que je ne crois pas avoir vécus réellement. Cette fois, je décide de me rhabiller mais, avant, je goûte à nouveau le plaisir de me sécher entièrement nue, de sentir la tiède caresse des derniers rayons, qui m'évitent un frisson. Près de la rivière, l'air est moins étouffant que dans le village. Mais quelle est cette arête au fond de ma gorge ? Cette force de l'été qui me ramène à autrefois, quand j'étais enfant et que je sortais de la sieste de ces après-midi très lourds où l'orage menaçait.

Pour une fois, je goûte au luxe de ne plus discipliner ma pensée, de ne même pas avoir à le faire. Tout ce qui me vient au quotidien est en principe dicté par ce que je dois faire ou créer. Habituellement, les vagabondages nécessaires de mon esprit, et qui me donnent l'impression d'être libre d'exercer ce métier formidable, ce sont ces marches dans Paris, ces visites d'exposition, ces recherches dans les livres pour nourrir les événements que j'organise. Je le rappelle souvent à mes collaborateurs : "Nous vendons du vent." Et pour mieux légitimer ce quelque chose qui ne doit pas rester, nous devons appuyer ces heures éphémères sur l'histoire, l'art, la géographie, le savoir, la science, l'intelligence. C'est ce qui rend notre travail crédible et monnayable. Je peux engager une collaboratrice qui a de la culture et pas de diplôme, mais pas l'inverse. Je viens d'ailleurs de le faire avec la nouvelle engagée. Une drôle de

petite jeune fille qui m'a paru plus motivée que son curriculum vitae. J'aime les esprits indisciplinés, ceux qui pensent à contresens, mais parlent avec justesse de leurs idées folles. Tout ça ne me quitte jamais, même si je vais voir une pièce de théâtre, un film, ou que je suis avec des amis. Je continue à travailler.

Cinq hectares, de la forêt presque vierge, des arbustes, une rivière, une mesure à peine envisageable. Je verrai bien cette nuit si je prends la pluie. Il y aura sûrement un orage pour parfaire l'aventure. S'il était plus près de Paris, je saurais quoi faire de cet endroit. Mais là, vraiment, non. C'est trop paumé ! Au bas mot, il faut au moins huit heures pour venir de la capitale. Dommage.

En attendant, le soleil commence sérieusement à décliner et si je ne veux pas me retrouver dans les broussailles à la nuit noire, j'ai intérêt à me mettre en route. Je suis venue ici, guidée par le chant de la rivière, mais dans l'autre sens rien ne me ramènera à ma voiture, garée près de la mesure. Et je crois avoir encore du travail pour la rendre vivable cette nuit. Quelle folie m'a poussée à dormir ici ? J'aurais pu tout aussi bien accepter de faire quelques kilomètres pour trouver un bon hôtel. Je ramasse mes affaires et m'étonne d'éprouver une légère tristesse en quittant cet endroit qui sera désormais le souvenir inoubliable d'une nudité éblouie. J'attribue ma mélancolie au bien-être que m'a accordé ce bain tandis que je sens poindre une petite faim et l'envie très nette de boire un verre de rosé. Évidemment, je n'avais pas prévu mettre ça avant de coucher dans la nature, et à part de l'eau minérale, je ne crois pas avoir le moindre alcool à bord. Je repense à ma conversation avec l'épicière. "Vous ne vendrez pas la forêt des Sorcières", a-t-elle dit. Eh bien, c'est ce que nous verrons ! J'ai maintenant des arguments imparables sur la douceur extatique du lieu. Je presse le pas. Je crois être dans la bonne direction, mais nous sommes entre chien et loup,

et la lumière décline vite. La forêt n'est plus qu'une sorte de lutte entre la pénombre et quelques restes de lumière rose qui zèbrent le bleuté de la nuit. Si je n'avais aucun doute en venant sur la direction à prendre, pour le retour, il n'en est pas de même. J'hésite, je tente de reconnaître un passage, une branche cassée, un arbre à la forme particulière que ma mémoire aurait enregistrée à l'aller. Je presse le pas, mais je ne suis pas inquiète. La béatitude de ce bain improvisé m'a remplie d'une sérénité sans partage. Même si je sais ce qui me trouble dans ce lieu : c'est son côté vivant. La forêt a des yeux ! Je sens son regard, le frémissement de ses arbres. Mais il est dans ma nature de n'avoir jamais peur. Je n'en tire aucune gloriole particulière car ce trait de caractère m'a procuré mon lot de mésaventures. Plus jeune d'abord, quand je disais que je n'avais pas peur, vraiment peur de rien, on m'enjoignait de le prouver en me défiant, en me faisant faire des choses dangereuses que j'accomplissais en haussant les épaules. Loin de susciter la seule admiration de mon entourage, je provoquais l'envie et la jalousie des garçons, qui me vivaient comme une concurrente. J'ai mis du temps à réaliser qu'un garçon manqué n'était en réalité qu'une fille réussie ! J'allais, seule, chercher je ne sais quel trésor dans les jardins sombres, je grimpais sur des rochers d'où je plongeais, je tenais tête à des voyous qui auraient pu me faire très mal. Dans cette course à la démonstration d'un courage qui ne me coûtait rien, j'ai bénéficié d'une grande chance. J'ai découvert l'essentiel de ce qui a ensuite modelé ma vie. Rien n'existe tout seul. Les choses qui arrivent sont tout d'abord une pensée, un désir, un projet. Ce que l'on veut n'est rien d'autre que la réalisation d'un désir accompli. J'ai fait mienne la phrase de Mark Twain : "Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait." Parce que je connais la vraie signification de cette phrase : on ne peut rendre les choses possibles qu'en y croyant

vraiment.

Un moment d'hésitation, deux chemins s'offrent à moi ; je prends celui de gauche, mais je ne sais pas pourquoi. Un parfum exquis se dégage soudain. Il n'y a pourtant aucune fleur autour de moi. Nez au vent, j'essaie de comprendre d'où il vient. Il est si subtil que même si je me suis trompée de route, je ne le regretterai pas. Il fait encore très chaud malgré l'heure tardive. Je commence à sentir que mon estomac réclame avec plus de force quelque chose de consistant. La perspective de ma dînette en solitaire m'enchante. Stan serait médusé de voir sa Parisienne crapahuter dans la nuit presque noire au fond d'une forêt franchement sauvage et se réjouir de dormir à la belle étoile après avoir fait un feu de cow-boy devant une mesure inhabitable. Je ne vais pas risquer la cheminée qui au bout de tant d'années me crachera sans doute un retour de flammes. Je ferai un petit feu entre quelques pierres dans la cour de la maison. Je vais pouvoir tester la phrase d'Audiard que je préfère : "La campagne c'est affreux : la journée on s'ennuie, et la nuit on a peur."

Soudain, le craquement d'une branche dans mon dos m'arrache à mes pensées. Surprise, je fais volte-face ; une biche se tient à deux mètres de moi, étonnée, immobile, elle ne me quitte pas des yeux. Je n'ose plus bouger. Nous nous regardons un moment, puis elle me tourne le dos et s'enfuit. Troublée par cette apparition, je marche comme si j'étais sûre d'être dans la bonne direction. Avec beaucoup d'étonnement, j'aperçois le capot de ma voiture. Je ne suis pas du tout revenue par le même chemin, comme je le pensais, j'ai même dû faire un détour.

Dans la pénombre, l'aspect dégingué de la mesure s'est accentué. Un concert de grenouilles ou de crapauds, je ne sais pas trop, s'élève, s'arrête, puis reprend à intervalles presque réguliers. Il doit y avoir un autre point d'eau, ou un petit

marécage derrière la maison. Je me précipite à l'intérieur de mon coffre pour sortir ce dont j'ai besoin avant que la nuit ne soit complètement noire : quelques grands carrés de tissus, la bâche, le duvet, un confort grâce auquel le sommeil sera beaucoup plus envisageable. Je retrouve les lampes, vérifie qu'elles fonctionnent. J'ai quelques torches et je pourrais presque aménager une allée lumineuse, une arrivée sublime pour cette maison délabrée. L'idée me fait sourire. J'inspecte les lieux : est-ce la perspective d'y dormir qui a changé mon regard ? Je trouve l'intérieur moins écroulé que lors de ma visite. J'examine à nouveau ce drôle de toit moitié charpente, moitié toiture de broussailles et d'arbustes, si enchevêtrés qu'ils sont peut-être aussi efficaces que des tuiles pour protéger de la pluie. Entre les voliges, j'aperçois des nids, et si je relativise, l'état du toit semble meilleur dans la pièce principale. Il m'a tout l'air de bien vouloir tenir une nuit de plus. Dans ce qui fut la cuisine, le vieux poêle est probablement hors d'usage. L'évier sombre a tout d'un lavoir de village. Le décor est plutôt modeste. Une partie de la cuisine contraste avec quelques vieilles moulures et le reste d'un rideau fantomatique. La plupart des fenêtres sont obstruées par le lierre et les différentes branches des buissons qui enserrant la maison comme s'ils étaient chargés de la tenir debout. Tout cela donne à l'ensemble un charme presque comique. Je comprends pourquoi on m'a parlé d'un terrain, d'une forêt, des quelques hectares, mais jamais d'une maison. Rénovée, elle pourrait ressembler à la maison des sept nains, mais les arbres qui l'entourent, la pénombre qui la mange donnent ce soir le sentiment que c'est plus certainement la méchante reine qui va surgir que Blanche-Neige. Je m'installe dans ce qui devait être la cuisine autrefois et que j'ai désignée pompeusement comme étant ma chambre pour la soirée. Une sorte de lit en fer trône dans un coin de la pièce. J'en examine le matelas, qui m'a l'air

douteux. Je le recouvre de tissus et masque les bords rouillés qui servent de montant. Le résultat est un jeu de cache-misère, mais avec mon duvet je devrais passer une nuit correcte. Je ne sais pourquoi toute cette intendance de survie trouve grâce à mes yeux. Même si le ridicule de la situation ne m'échappe pas ! Livré à soi-même, on est vite rendu aux préoccupations humaines les plus basiques : l'eau, l'abri, la nourriture, le feu.

La ville ne m'a jamais paru hostile. Je ne peux même pas dire que l'indifférence urbaine me navre, parce que j'ai oublié moi aussi d'en être affectée. Pourtant, je le sais, notre temps est touché par la disgrâce. L'élégance, le panache, l'espérance, voilà des mots qui ont l'air si vieux qu'ils ne désignent plus rien. Ce sont des mots pour les livres, pour les aventures d'une autre époque. Et si mes états d'âme ne font que frôler sans danger la déprime, je m'en veux de me formuler à moi-même ces pensées tristes. J'ai pour habitude de ne rien en dévoiler aux proches pour éviter de les propager. Gaby la joyeuse, l'optimiste Gabrielle ne peut pas être si sombre. Gabrielle danse, organise des fêtes, des feux d'artifice, un feu de joie permanent. Gaby fait du sport, elle nage, elle réfléchit, se cultive, bref, elle vit heureuse dans un monde chagrin.

Ce soir, il m'a suffi d'être loin des autres, loin de Paris, de jouer d'être dans un arbre en dégustant des cerises trop mûres dans la chaleur morne de l'été, pour prendre conscience de mon ivresse de désespérée. Finalement, je combats chaque jour la morosité ambiante, je contourne les avancées du désespoir chronique, je mets de l'ambiance dans le cloaque du travail. Mon activité dérisoire séduit, éblouit, fait recette, disparaît aussi vite qu'elle est venue, laisse un parfum éphémère, les ersatz d'un monde différent... Peut-être.

Je fais trois pas en arrière pour admirer ma cabane improvisée. C'est la première fois que je crée un événement pour moi toute

seule ! Et me voilà assez satisfaite du résultat. Je sors deux tréteaux, une planche de bois, un paréo comme nappe, j'installe mon buffet. Je prends quelques photos avec mon téléphone. On ne sait jamais, cette expérience pourrait avoir une suite. L'humeur légère de mon bain dans la rivière perdure. Mon téléphone se met à émettre des bips me signalant que j'ai des mails. Ordinairement, je ne fais plus attention à cet élément sonore qui vient ici de me faire sursauter. L'habitude s'éloigne si vite. Je décide de ne pas les lire. Surtout ne pas replonger dans cette autre vie. Laisser la magie de cette soirée solitaire suivre son cours. Chaque geste prend de l'importance : ouvrir le plastique de ma salade de taboulé, préparer un fruit, trancher le melon, tout goûter. Mûr à souhait, il répand dans l'espace une odeur sucrée. J'ai frêmi en imaginant que j'avais égaré mon mythique Opinel qui ne quitte jamais ma boîte à gants. Mais il était bien là. Quand j'ai terminé de dresser la table, il me semble être conviée à une fête. Telle une gamine, j'éprouve la joie profonde d'être seule, oubliée, dans ce morceau de nature que je dois vendre au plus vite. Même ce paradoxe m'enchanté. Comment l'ont-ils appelée déjà ? La forêt des Sorciers ? des Sorcières ? Entrez, chers magiciens, le repas est prêt !

Le concert des grenouilles gagne en intensité. Pas un bruit de voiture, aucun son venant du village, rien. Je tends l'oreille et n'entends que la nature. Ça doit faire cent deux ans que cela ne m'était pas arrivé. Dans ce silence nocturne habité, le disque parfaitement rond de la lune fait son apparition. C'est d'une beauté à couper le souffle. J'éteins quelques lampes pour profiter de ce spectacle en grignotant des crudités. Si j'avais une connaissance plus grande du terrain, je serais bien retournée au bord de la rivière pour y admirer le reflet du clair de lune. La nuit est douce, le repas qui n'a rien d'extraordinaire me semble succulent. Un petit feu crépite entre les pierres, les broussailles

étaient sèches, elles répandent une odeur d'église. Mon téléphone est à nouveau muet, il a replongé dans le "sans réseau" tandis que mes artères vibrent au temps présent. Je regrette de n'avoir pas sous la main un recueil de poèmes. Seul livre dans ma voiture, le Traité d'athéologie de Michel Onfray, dont je me passerai ce soir. Mauvais choix pour admirer cette nuit divine, soufflerait Claire, mon amie la plus croyante. Au contraire, lui répondrais-je, la beauté de la nature existe en soi. Point n'est besoin de lui flanquer un créateur aux basques.

Quelles discussions enflammées nous avons eues ensemble ! Même si Claire sait qu'elle ne peut en rien me convaincre, elle roule pour Dieu. Sa foi inébranlable mènerait des séminaires entiers au suicide. C'est une théologienne, une dominicaine, une puissante au raisonnement fiable que Dieu devra consulter si un jour il lui arrive de douter de lui-même. Je l'aime beaucoup car son intelligence ne lui sert pas qu'à défendre son Créateur. Cette femme est un puits de connaissance. Par ailleurs, c'est une amie fidèle et attentive. Nous nous sommes rencontrées à mon arrivée à Paris, et quand je dis arrivée, je ne pouvais pas mieux faire. Nous attendions nos valises à l'aéroport, nous avons attendu plus longtemps que les autres, jusqu'à ce que plus aucun bagage ne glisse sur le tapis. Nous étions toujours là, plantées, dans l'espoir de récupérer nos affaires. Quand le tapis s'est arrêté de tourner, nous nous sommes regardées et nous avons partagé rires et indignation. Notre rencontre fut le point positif de cette journée. Nos valises, parties faire le tour de la Terre ensemble, ne sont rentrées qu'une semaine plus tard. Je n'avais plus rien, elle habitait Paris, elle m'a prêté des fringues et pilotée pour acheter une petite garde-robe de secours. Elle m'a hébergée le premier soir parce que nous devions retourner ensemble à l'aéroport le lendemain matin, puis le deuxième soir, puis encore le troisième parce que nous n'avions pas fini de nous raconter ce que nous

avons à nous dire. Dommage qu'elle ne soit pas là cette nuit ! Elle aurait adoré cet endroit, elle qui aime vraiment la campagne. Elle n'aurait pas manqué de se moquer de mes contradictions.

Chouette ? Hibou ? Je ne sais pas. La sérénade des oiseaux de nuit commence. Ils semblent se répondre, et connaître aussi les grenouilles. Il continue à faire très lourd. J'espère qu'aucun orage ne me permettra de découvrir que l'étanchéité du toit est un leurre. Et puis peu importe... Je pourrai toujours me réfugier dans la voiture. L'envie de retourner au bord de la rivière, sous la lumière de la lune qui s'est maintenant accrochée plus haut dans le ciel, m'effleure à nouveau. Mais je ne crois pas que ce soit une si bonne idée que de tester mon sens de l'orientation en pleine nuit, dans cette forêt. Pour l'instant, j'ai cessé de la détester, il s'agirait de ne pas changer d'avis. Je débarrasse les restes de mon repas en repensant au village. De quoi peuvent-ils bien vivre ici toute l'année ? Et comment passent-ils le temps ? Il n'y a absolument rien à faire. Rien qui donne envie de sortir de chez soi pour une quelconque raison. Habiter ici, c'est un enterrement de première classe. Je comprends la terreur de ma mère, qui ne rêvait que de belles robes, de villes animées, de nuits folles et magiques. Elle a fui l'enfer, puis il est devenu son silence. Seuls les vieux peuvent s'accommoder d'une vie aussi monastique, me dis-je, et encore... Ça ne doit pas être une question d'âge. Ma mère ne serait jamais revenue, même à soixante-dix ans.

Qui a bien pu habiter cette maison ? La tante Francesca ? La grand-mère Philomène ? Ma mère quand elle était enfant ? Qui d'autre m'a-t-on caché dans cette famille rendue inexistante par le seul crime d'habiter à la campagne ? Peut-être pourrais-je en savoir plus en soumettant l'épicière à un interrogatoire plus poussé ? Elle avait l'air très au courant, cette brave dame.

Et l'agent immobilier ? Pas très clair lui non plus.

Probablement plus au fait des histoires qui courent sur la maison que ce qu'il a bien voulu m'en dire. Pourquoi par exemple ne m'a-t-il pas raconté d'emblée que les rumeurs de sorcellerie rendraient la vente plus difficile ? Il devait savoir comment les autochtones appellent cet endroit, ce qu'il signifie pour eux, sinon il n'aurait pas eu ces réticences. Que ce pays peut être disparate ! Voyager à l'intérieur de la France revient à voyager dans le temps. J'ai quitté Paris, et je me retrouve au Moyen Âge. Je pourrais attendre la diligence, les chevaux et les jeteuses de sorts. Je regrette encore un peu plus de n'avoir pas questionné Francesca. J'étais tellement troublée de m'apercevoir qu'elle débloquent, sous ses airs lucides, que je n'ai même pas songé à lui demander quand elle a vu ma mère pour la dernière fois. Qu'aurait-elle pensé si je lui avais avoué qu'on ne m'a jamais parlé d'elle ? Qu'a-t-il bien pu se passer dans la tête de ma mère pour qu'elle ne mentionne jamais l'existence de cette sœur ? Ses parents aussi étaient originaires de l'endroit et, bien que n'ayant pas aimé son enfance, elle parlait d'eux quelquefois. Mais cette impasse, n'avoir jamais trahi des années de souvenirs avec une sœur, relève d'une tout autre forme de mensonge. J'ai soudain envie de demander à mon père s'il a déjà entendu parler de Francesca. Je soupire en me souvenant qu'il n'y a pas de réseau. Peut-être ferais-je une erreur. Nous parlons rarement de ma mère depuis sa mort. Je sais qu'il se reproche de n'avoir pas su l'arracher à son addiction au jeu. Je proteste et tente de lui dire qu'il a fait le maximum. Il ne l'a jamais abandonnée ; il a toujours payé ses dettes. Il faut se faire une raison : il va rester ce coupable, persuadé qu'il aurait dû la dissuader de jouer et qu'ainsi elle ne serait pas morte. C'était un accident, lui ai-je répété. Ce n'était pas une maladie ni un suicide. Sa tristesse me dévaste. Je crois qu'il s'en aperçoit, il change de sujet, me demande si j'ai lu tel ou tel ouvrage sorti récemment. Notre

relation est pavée de livres, sertie de joutes philosophiques, de complicités théâtrales et d'interprétations joyeuses sur les tableaux des peintres que nous aimons. Ma mère était comme ma fille, et elle était son enfant chéri : un psychanalyste y trouverait son compte. Et, pourquoi le taire ?, nous portons ensemble l'échec de ne pas lui avoir fait comprendre que notre amour était plus précieux que les trépidations d'une roulette. Elle est morte, soûle, au volant d'une voiture qu'elle venait de gagner, et je crois que nous refusons lui et moi d'avoir été le mari et la fille d'une extravagante sans cœur. Soyons honnêtes : ce que j'ai pressenti dans les révélations que risquait de me faire Francesca m'a interdit de prospecter plus loin et sa soi-disant santé mentale n'a rien à faire là-dedans. Ma lucidité me désespère. Est-ce que je pourrais arrêter de penser cinq minutes pour écouter les crapauds ou admirer la lune ?

Craquements, bruits de feuilles, frôlements dans la voilure des grands arbres, souffle du vent qui agite la forêt comme si une vague de marée montante arrivait jusqu'à moi... Si j'étais peureuse, j'aurais déjà plié bagage. Parfois la flamme de la lampe vacille, presque soufflée par une invisible bouche. Imperturbable, je goûte à la joie de cette soirée sans partage. De mon lit, que j'ai rapproché de la porte – on ne sait jamais, si tout ou partie du toit s'effondrait –, j'aperçois un morceau de voûte céleste peuplée d'étoiles. La lune, à califourchon sur l'autre bord du ciel, kidnappe la lumière des plus faibles. Je me suis interrogée sur la probabilité d'une bête sauvage pointant son nez dans mon refuge. Sanglier ? Renard ? Je crois avoir peu de chances d'être attaquée par un animal quelconque. J'opte pour la porte ouverte. Je me suis allongée sur le lit et je ne me souviens pas de m'être endormie.

Je marche sous la lune, persuadée cette fois de retrouver la rivière. Je l'entends nettement mieux que cet après-midi et le

sentier me paraît plus dégagé. Ai-je pris le même ? J'emprunte le chemin qu'ouvre devant moi la lumière lunaire. Les branches scintillent, me frôlent, semblent parfois s'écarter. Sommes-nous plusieurs à marcher côte à côte dans un ensemble joyeux ? Quelque chose tinte, comme des clochettes, des grelots, un son de petits carillons. Un parfum de fleurs se répand, cela ressemble au jasmin que vendent les Indiens dans les restaurants parisiens. Tout autour de moi, des lucioles allument puis éteignent leurs ailes, clins d'œil minuscules. Au-dessus de la vasque où je me suis baignée un peu plus tôt, elles semblent concentrées en un ballet luminescent. Je m'assois quelques minutes sur la pierre plate. La fraîcheur se fait sentir soudain, et je décide de rentrer. Puis je m'éveille brusquement. Aucun souvenir du retour. Comment ai-je retrouvé mon chemin, je l'ignore. Je ne sais pas si j'ai rêvé cette balade, je crois ne pas avoir bougé de mon lit, mais son souvenir est réel... Ou alors j'avais tellement envie de retourner au bord de la rivière que j'en ai rêvé, voilà tout. Je me sens très fatiguée, comme embrumée. Je m'extrais de mon duvet, je sors un instant et constate que tout a l'air normal. Je me recouche et repousse à demain l'explication de ma sortie nocturne. Ma dernière pensée avant de sombrer est pour ma mère, que je vois dans une robe blanche, celle que j'ai vue sur les photos de son mariage avec mon père. Un peu plus tard, quelques coups de tonnerre me tirent du sommeil, mais l'orage est loin et il ne pleut pas.

## CHAPITRE 3

Le sommeil et la mort sont liés au silence, c'est-à-dire au secret.

CÉCILE GUILBERT

Je conduis, il fait beau. Je garde un joyeux souvenir de la nuit dans la mesure de la forêt. Je suis heureuse de rentrer à Paris. J'ai ouvert la vitre de mon côté et je sens le soleil sur mon bras. Je n'aime pas l'air conditionné, je préfère le vent chaud, le courant d'air que je crée dans la voiture a cette fraîcheur peu naturelle dispensée par la climatisation. Après un virage très sec dans la campagne déserte, j'aperçois à quelques mètres de moi le spectacle d'un accident qui, visiblement, vient juste de se produire. Je freine brusquement, braque sur la gauche pour éviter une voiture complètement emboutie par une autre. À l'arrière, un camion s'est renversé, il a percuté un arbre et gît dans le fossé. En descendant, je m'aperçois que je suis passée à quelques centimètres d'un corps étendu sur la chaussée et que je ne me souviens pas d'avoir vu. Les voitures sont encore fumantes, et personne ne semble vivant dans cette vision de cauchemar. En m'approchant lentement, je distingue des corps, dont un a l'air de se mouvoir. Je me dirige vers cette femme ensanglantée, je m'accroupis et elle saisit brusquement ma main. Bien que l'air soit chaud, je sens tout autour de moi des courants froids, comme en mer quand on nage et traverse des eaux plus profondes. Mes mains, elles, sont glacées, je les tends au-dessus du corps de la femme, qui cesse de s'agiter. Elle ne me quitte pas des yeux. Elle est calme, elle me sourit. Je suis concentrée ; je suis pleine d'amour et j'entends les oiseaux qui continuent à chanter. Un parfum de jasmin, mêlé à des

fragrances de rose que je reconnais sans aucune hésitation. Le temps s'étire et se distend. Je suis maintenant devant le corps d'un homme qui geint et balbutie. Il est coincé entre le volant et le siège ; je ne le touche pas. Mes mains sont brûlantes cette fois, je les passe à quelques centimètres de son front et de ses joues sans même l'effleurer. Il ferme les yeux et cesse de gémir. Sur le bord du fossé, une petite fille gît, inanimée. Là, je suis entourée de brume, le vent souffle et j'entends tintinnabuler des carillons légers. Tout est calme, je n'ai pas peur. Je passe de corps en corps, survolant de mes mains les visages, les thorax, les jambes. Je sens au creux de mes paumes le battement des cœurs. Je respire et le parfum enivrant des fleurs se joint au clapotis très doux d'une rivière. Je suis à genoux près d'un sixième corps sans me souvenir de les avoir comptés et, quand je relève la tête, une femme me sourit. Elle porte une petite robe bleue. Elle met ses mains au-dessus des miennes. Déstabilisée par cette vision soudaine, je retire mes mains et repousse d'un geste brusque le duvet sous lequel j'étouffe.

Il fait jour. Le toit habité de la mesure est encore au-dessus de ma tête et je suffoque en m'asseyant brusquement dans mon lit improvisé. Je bondis, sors de la pièce, aspire une grande bouffée d'air matinal et rallume mon portable pour avoir l'heure. 7 h 30. Quel étrange cauchemar ! Je ne sais quoi en penser. Je ne comprends pas pourquoi, dans cette situation si catastrophique, sanglante, d'accident sordide, j'étais si sereine. Comme si je n'étais pas consciente de la tragédie qui se déroulait sous mes yeux. Qu'est-ce que c'était, ce geste incongru d'imposer les mains, ces incantations intérieures et, par-dessus tout, cet indéfinissable sentiment d'amour, profond, immense ? En réalité, je suis encore imprégnée de ce que j'ai ressenti tout en étant totalement effarée par le ridicule de la situation. J'ai fait un

rêve, un terrible rêve qui n'a pas l'air de m'appartenir. Si j'avais été à la place que j'occupais dans ce songe, jamais je n'aurais agi de cette manière. Je me sens de mauvaise humeur, je n'ai évidemment pas de café, et j'ai envie de prendre une douche. Quant à cet endroit, je ne sais plus trop comment le qualifier. Vivement qu'il soit vendu ! Je bois lentement un verre d'eau. Ça ne me calme pas. J'embarque un bout de tissu et me dirige vers la rivière. Je ne reconnais pas le chemin d'hier après-midi, ni même celui de la nuit, si je l'ai vraiment fait ! Ce dernier est plus obscur encore car je suppose que je n'ai pas quitté mon lit. Mais je suis à nouveau guidée par le son de l'eau. Quand j'arrive au bord de la pierre plate, la première chose que j'aperçois, c'est mon foulard en soie. Je le portais hier soir, je l'ai mis autour de mon cou au moment de me coucher. Je suis bien revenue ici cette nuit. Je n'ai donc pas rêvé. Cette découverte me consterne. J'étais tellement sûre que ce n'était qu'un rêve... Pourtant les lucioles, cet endroit sous la lune... Je n'avais pas bu. Je décide de me baigner et d'arrêter de tergiverser. L'eau semble encore délicieuse, salvatrice même. Mais sous ses airs limpides et tempérés, elle est trompeuse et m'arrache un petit cri quand elle atteint mon ventre. En réalité, elle est glacée ! Cette piscine naturelle dans laquelle je me suis prélassée hier au soleil est maintenant dans l'ombre. Je m'empresse de remonter sur le rocher pour me sécher. Je ferme les yeux un instant, et j'ai à nouveau la sensation de ne pas être seule. Autour de moi, les arbres ont ce matin des teintes bleutées. Ils caressent l'image de leurs branches courbées. Frissonnante, je me rhabille assez vite. Quand j'arrive à côté de ma voiture, j'aperçois celle de Jean-Pierre Moulin. Il sort de la mesure et s'avance avec un demi-sourire en s'exclamant :

— Alors, vous ne faites rien à moitié, vous ! Vous avez dormi là ?

J'éclate de rire devant son air incrédule.

— Il faut bien avoir de la ressource dans un village où le taulier est prêt à vous occire quand votre tête de Parisienne ne lui revient pas !

— Il ne vous a pas donné de chambre ?

— Non, monsieur.

— Et vous n'avez pas eu peur de dormir dans cet endroit... enfin...

— Hanté, voulez-vous dire ? La terre des Sorciers ? La forêt des Brumes ?

— Ah, je vois que les histoires vont vite !

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit hier ?

— Parce que je suis agent immobilier et que je ne suis pas censé écouter les racontars d'un village pour en faire part à mes clients. J'ai néanmoins essayé de vous en parler, souvenez-vous. Vous m'avez écouté comme une Parisienne néglige un bonimenteur lui fourguant une baraque ou un terrain sans autre état d'âme que le prix qu'elle en demande.

Un bon point pour lui. Il n'est pas l'affable gestionnaire de biens que j'avais cru deviner hier.

— Maintenant que nous sommes sur un terrain d'entente où chacun sait ce que l'autre ne voulait pas lui dire, que fait-on ?

— On boit un café, si vous voulez. J'ai amené un thermos.

— Vous ne saviez pas que j'avais dormi là, pourtant...

— Non, mais je connais le café du père Henri, chez qui vous n'avez pas dormi. Le mien est un café italien...

— Vous remontez carrément dans mon estime !

— Ah bon, j'étais déjà tombé si bas ?

— Avouez que vous n'avez pas montré une motivation digne d'un marchand de biens. Il y avait de quoi se poser quelques questions.

— Voulez-vous du sucre ?

— Vous avez ça aussi ?

— J'ai tout ce que vous pourriez désirer ici, excepté un acheteur pour des hectares qui appartiennent depuis des siècles à des sorcières de mère en fille et autres jeteuses de sorts en contact avec les morts.

— Vous avez l'air de connaître ma famille mieux que moi !

— Que voulez-vous, à la campagne on a le temps de causer, et c'est le genre d'histoires qui se transmet et qui a la vie dure.

— Je pourrais le vendre à quelqu'un qui n'est pas d'ici et ne saurait rien de tout ça.

— Bien sûr. Combien de temps avez-vous mis pour apprendre quelle était la véritable nature de votre forêt ? Quelques heures ? Ne pensez-vous pas que votre éventuel acheteur sera aussi bien renseigné que vous ? C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je ne vous ai rien dit !

— Vous pensiez que je ne vous croirais pas ?...

— Quelque chose comme ça. Vous n'auriez pas mesuré l'ampleur de la réputation d'un terrain pareil dans un village...

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Si vous en tirez 50 000 euros, vous aurez beaucoup de chance. Cela vaudrait largement le double. Si j'étais vous, je le garderais, je ferais rénover la bergerie, je creuserais une piscine et je le louerais à des vacanciers. Ou mieux, j'en profiterais, tout simplement.

— Vous ne croyez pas aux sorcières et aux fantômes, alors ?

— Je n'en ai jamais vu qui vous empêchent de rénover une maison et de l'habiter. Mais j'en connais dont la réputation laisse bien des demeures à l'abandon pendant des siècles.

— Votre raisonnement me semble juste, mais néanmoins, après une première nuit passée ici, je préférerais qu'on essaie de vendre.

— Vous avez croisé des ancêtres ?

— Pas exactement. Vingt-quatre heures ici m'ont amplement suffi. Votre café est délicieux.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas rénover la maison ? Au moins pour rendre l'ensemble plus vendable ? Vous savez, la plupart des acheteurs n'ont aucune imagination et préfèrent quand tout est déjà en bon état. Ils hésitent à s'engager devant une maison en ruine.

— Ça ressemble à de bons conseils, mais je n'ai pas l'intention d'engager des frais pour cet endroit. Pour vous aider, je passerai une annonce dans un journal parisien.

— Naturellement...

— Savez-vous autre chose sur ma famille ?

— Pas grand-chose. Je suis un transplanté, moi aussi. Je ne suis là que depuis sept ans. Votre terre appartenait à des sorciers guérisseurs depuis le Moyen Âge. Votre mère a fui le village quand elle était une toute jeune fille, pour Paris, puis l'Amérique, où elle a épousé un professeur. Sa sœur est restée avec votre grand-mère, qui après votre arrière-grand-père semblait dépositaire de nombreux pouvoirs parmi lesquels : barrer le feu, accompagner les mourants, parler aux morts, guérir certaines maladies, exorciser le diable et autres maléfices... et certainement prédire l'avenir.

Je reste stupéfaite de son silence de la veille en constatant qu'il en est au même point que moi.

— Pas mal. Et quel rapport avec cette forêt ?

— Elle est sacrée, toujours d'après ce qu'on en dit, et toutes les sorcières y sont enterrées, mais on ne sait pas où. Il n'y a aucune tombe. Personne n'y vient la nuit, à part ceux qui ont le courage de faire une demande quand une personne de la famille est gravement malade. Il faut se rendre au bord de la rivière, sur une pierre plate, et les âmes des sorcières de la rivière emportent votre demande auprès du divin... Quelque chose dans ce genre.

— Fascinant ! Vous êtes déjà allé au bord de cette rivière ?

— Non, je vous l'ai dit hier, je n'ai pas encore eu le temps d'y mettre les pieds. Quand vous m'avez appelé, j'avais l'intention de visiter le terrain avant votre arrivée, mais un imprévu m'en a empêché. Qu'en pensez-vous, si je faisais nettoyer un peu les abords et dégager quelques chemins afin de le rendre praticable ?

Instinctivement, j'ai envie de répondre non, mais je réalise que c'est ridicule. J'acquiesce et cela me contrarie sans que je puisse raisonnablement expliquer pourquoi. Comme il a l'air de m'observer, je m'absente en farfouillant dans mon sac à main.

— Voici ma carte, dis-je précipitamment, je vous ferai parvenir les textes des annonces ainsi que les journaux dans lesquels je vais les faire paraître.

— Parfait. Vous repartez ce matin, je suppose ?

Il l'a demandé sans rire, mais ses yeux sont pleins de malice.

— Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que je prolonge mon séjour. Mon téléphone ne reçoit plus ni mails ni appels, et même la batterie ne va pas tarder à me lâcher.

— Ce qui n'est pas le cas du reste du village...

— Pardon ?

— Je voulais simplement vous signaler que tout autour d'ici les téléphones marchent parfaitement bien, à part quelques exceptions... Comme votre terre par exemple. On ne peut sans doute pas tout avoir : des communications avec l'au-delà et un réseau pour le portable !

— Je vois que vous avez de l'humour ! Gardons-le pour les mois à venir car je crois que notre affaire ne va pas être simple !

— Très simple au contraire : quoi qu'il arrive, vous serez mal vue ! Soit nous trouvons un acheteur, soit vous restez avec cette forêt sur les bras. Mais n'oubliez pas que vous êtes dans un village et qu'ils considèrent que cette terre est sacrée ou

magique. Bon nombre d'entre eux ont peur de la colère que vous pourriez provoquer en la vendant. Une colère qui pourrait retomber sur eux...

Ce raisonnement arriéré me laisse entre consternation et fou rire.

— Eh bien, dites-leur que le diable s'est porté acquéreur et que j'ai dit oui ! On fera une école pour mauvais esprits avec des diplômes d'enfer.

Cette fois, mon agent immobilier est hilare :

— Je vais finir par croire que la propriétaire est plus dangereuse que sa propriété.

Nous nous séparons sur cette plaisanterie et, bien que je ne sois pas plus avancée qu'hier, j'ai quand même l'impression d'avoir un allié. Dire que je l'ai pris pour un commercial de maison de campagne du style "Je crois que j'ai ce qu'il vous faut, un concept avec beaucoup de charme". Ce mot suspect qui désigne ce qui vous convient obligatoirement et flatte votre goût certain pour les vieilles bâtisses supposées vous rendre au bonheur campagnard et ébloui de Dame Nature.

Après avoir rangé mon campement de fortune, je jette un dernier regard à la ruine familiale, que je rends aux oiseaux et aux rongeurs, en essayant d'évaluer le prix des travaux. Probablement plus élevé que le prix du terrain que m'a proposé M. Moulin. Pendant assez longtemps, le bonheur a constitué un objectif qui m'obligeait à désirer ce que je n'avais pas encore, puis à convoiter ce que je ne pourrais jamais avoir en me débrouillant pour l'obtenir quand même. Jamais je n'avais songé que le bonheur pouvait être de s'interroger sur ce qu'on peut recevoir sans l'avoir désiré. Ce qui ne demande ni efforts ni désir m'a toujours semblé négligeable, et cependant je me sens attachée, sans savoir pourquoi, non pas à cet endroit mais à ce

que je viens d'y vivre. Je suis toujours incapable de dire si j'ai rêvé ma balade au clair de lune, bien que mon foulard au bord de l'eau ait déjà tranché sur ce point. La seconde partie de mon rêve continue à me poursuivre, notamment du fait de la violence de la découverte. Ces corps ensanglantés me perturbent bien plus depuis que je suis réveillée qu'ils n'ont eu l'air de me déranger durant mes opérations obscures d'imposition des mains. Pourquoi ce que j'ai envie de qualifier de cauchemar reste-t-il dans mon souvenir d'une douceur indicible ? Jusqu'à aujourd'hui, je ne me rappelle pas avoir rêvé quelque chose qui remettait en question la façon dont je me comporte. Des rêves fous, des situations stupides, voire effrayantes, ça oui, mais je ne crois pas avoir déjà eu cette sensation d'être dans le corps d'une personne qui a des pratiques étranges qu'elle n'aurait sûrement pas une fois sortie de son rêve. Peut-être m'a-t-il suffi de sortir de mon quotidien pour que mes songes se modifient... Les limites de nos voyages nocturnes ne sont-elles pas le fruit de notre quotidien ? Je naviguerais donc habituellement avec des rêves prévisibles ou étriqués. En voilà, un programme alléchant ! On croit tellement à l'importance de ce que l'on fait et qui est si dérisoire à l'échelle d'une pensée plus vaste.

J'ai des scrupules quand j'essaie d'écarter ce cauchemar parce que je ne peux m'empêcher de me dire qu'il a une signification. Ma mère aurait balayé tout ça d'un geste : "On se prend déjà bien assez la tête avec la réalité, s'il fallait en plus faire cas de nos rêves, délires et autres produits rocambolesques sortis de notre imagination !..." Je l'entends comme si elle était encore là. Je la revois dans ses tenues chics, sa façon de me tourner autour jusqu'à ce que je remarque une robe neuve, une nouvelle coiffure, un bijou. Elle était prête à me dire : "Je te le donne" dès qu'un foulard ou un bracelet qu'elle portait me plaisait. Il m'est arrivé une ou deux fois d'accepter. "En voilà un

que je ne perdrai pas au jeu”, soupirait-elle. Elle avait l’air heureuse qu’il soit en de bonnes mains, mais je n’étais pas dupe. Les tables de casino, les amis ou sa fille ne lui servaient qu’à dispenser une fortune dont elle se savait dépossédée au départ et qu’elle se donnait l’illusion de mériter jusqu’à la reperdre indéfiniment. Ma mère a été un exemple vivant d’une lutte acharnée entre l’avoir et l’être. Pour être vraiment, elle pensait qu’il fallait tout avoir. Et quand elle avait tout, elle en était étouffée et criait à toute personne ayant le courage de l’écouter : “Je ne suis plus moi-même quand je suis trop riche !” Elle était gâtée, pourrie par mon père et elle avait des problèmes de pauvresse, des complexes de fille modeste. Je ne l’ai jamais vue vraiment heureuse dans la simplicité. Elle était euphorique ou abattue, comme un ascenseur qui n’aurait jamais fait d’arrêt aux étages intermédiaires.

Maintenant que je repense à la petite femme qui m’a déclaré être sa sœur, les quelques traits fugitifs de leur ressemblance disparaissent dans leur comportement si différent. Je revois la tante Francesca, petite souris s’activant dans sa cuisine pour me servir le café, la fixité intense de son regard sur moi, quelques instants plus tard. Ma mère cultivait l’indolence, la lenteur de ceux qui n’ont rien à faire, et pour capter son regard il fallait prendre rendez-vous. Je ne suis même pas sûr qu’un ophtalmologue ait réussi cette prouesse. Elle ne regardait jamais les autres, elle ne voyait que son propre reflet dans leurs yeux.

On s’habitue vite à se libérer des chaînes de la communication. Je n’ai même pas songé à recharger mon portable sur mon allume-cigares. Je me sens dans une forme éblouissante. Étonnamment, je n’ai pas la sensation d’avoir mal dormi, et si je laisse de côté mes scrupules et mes questions sur ce rêve étrange, je n’ai que des belles images de cette nuit insolite. Mon bain de ce matin, comme celui d’hier soir, m’a

plongée dans une eau cristalline qui m'a presque entourée sans me mouiller.

Je suis partie hier d'un Paris pluvieux avec l'impression de m'extirper de l'hiver, j'ai passé vingt-quatre heures dans la pureté ouatée de l'été. Je suis prête à abattre des montagnes de boulot comme si je jouais à la pétanque en buvant du pastis.

Travaux, déviation ! Merde ! J'attendais impatiemment le panneau me signalant que j'étais enfin sur l'autoroute de Paris et je vais devoir prendre cette départementale. Quelque chose veut que je m'engluie dans cette région ! Je bifurque dans la direction indiquée, un petit bip m'indique que mon téléphone vient de refaire son entrée dans la civilisation des connectés. Vu la route que je viens de prendre, ce miracle ne devrait pas durer. À la sortie d'un long virage, mon cœur se serre, je freine instinctivement avec l'impression féroce d'avoir déjà vécu ce moment.

À quelques mètres devant moi, une voiture en travers, de la fumée, une autre voiture derrière sur le toit et, à l'arrière-plan, le camion dans l'arbre. Les corps éparpillés, le lieu, la situation... Je stoppe brusquement après les avoir évités, coupe le moteur. En état de sidération. Je n'ose pas descendre. Je baisse ma vitre, des gémissements me parviennent. Je reste pétrifiée, puis me saisis de mon téléphone. Peu de réseau, mais ça devrait suffire. En tremblant, je compose le numéro des urgences. Je m'explique en bafouillant. Je mélange le lieu où se trouve l'accident, l'endroit d'où je suis partie, j'insiste sur la gravité de la situation. Ça coupe. Je crie non. Je tente de rappeler, mais la communication ne passe pas. Paniquée, je descends de la voiture, marche vers les premiers corps tout en surveillant mon téléphone. Je ne veux pas voir les blessés. Peut-être sont-ils tous morts... Je suis sûre qu'ils sont irregardables, mutilés. Je me souviens parfaitement de tout. Comme un automate, je fais le

tour, comme pour vérifier que tout est pareil. Je reviens lentement vers ma voiture. Je vais aller chercher du secours. Oui, c'est ça. C'est le mieux. Je ne vais pas rester là, bêtement. Je n'ai aucune certitude quant à mon appel aux urgences. Les yeux rivés à ma voiture, je marche sans regarder par terre. J'entends soudain la voix d'une femme, implorante. "Je vous en supplie, madame, aidez-moi, je vais mourir."

J'ai envie de fuir, mais elle tend ses bras vers moi. Je m'agenouille à ses côtés et elle me saisit brusquement la main. "J'ai très mal. Je vais mourir, aidez-moi", répète-t-elle à nouveau. C'est l'horreur ! Je sens bien qu'elle a raison. Je n'ai jamais été auprès d'un blessé grave, mais je suis sûre qu'elle va mourir. Elle s'accroche à ma main, je ne peux pas partir. Je ne dois pas la laisser seule. Mais qui saura que je l'ai abandonnée ? Elle-même n'en saura plus rien. Non, je ne peux pas faire ça. Tout se passe très vite comme si je ne pouvais plus réfléchir. Rien n'est normal. Elle est au seuil de la mort, elle me demande de l'aider.

"Essayez de définir l'héroïsme", sujet du bac philo de mon fils. L'héroïsme, c'est le contraire de ça, de la réflexion que je suis en train de mener pour m'échapper, de cette détermination à fuir. C'est une force rapide et inaccessible en temps normal qui pousse un être à l'évidence d'un comportement qui le dépasse. Je suis agenouillée devant cette femme qui va mourir, et pour laquelle je ne peux rien faire. Le temps se dilue dans un instant. Elle presse à nouveau ma main avec intensité. "Je vous en prie, aidez-moi ! J'ai peur. Aidez-moi à partir." Tout autour de moi, il fait froid. Je repense au cauchemar, mais ce n'était pas un cauchemar. Quand je rêvais, je n'avais pas peur, c'était doux, c'était serein et, surtout, je savais quoi faire. Alors je vais me calmer et suivre ce que j'ai vu dans ce rêve. Même si c'est fou, déraisonnable. Je ne peux pas avoir rêvé ces moments pour rien.

Je lui caresse doucement la tête. Je place mes mains au-dessus de son visage, sans la toucher, comme une caresse sans contact, puis je les déplace au-dessus de son corps meurtri. Était-ce bien ainsi que je l'ai fait cette nuit ? Elle ne m'a pas quittée des yeux. Soudain, elle me sourit et s'apaise. Des larmes coulent sur son visage, elle murmure "Merci". Je pleure moi aussi, je tremble. Je ne comprends pas ce qui est en train de se passer, et pourtant, cette fois, je suis sûre que je ne rêve pas. Je suis sûre d'avoir fait le bon choix. Ma peur s'apaise. Une sorte de sentiment d'amour m'envahit, et dans cet instant étrange où plus rien n'est conforme à ce que je connais, je fais confiance à ce que je ne connais pas. Ce pourrait être moi, là, couchée à sa place, et elle qui me tient la main. Une odeur de fleurs se répand alentour. La femme s'accroche à moi tandis que je continue à effleurer son visage. Je dis : "Ça va aller. Tout va bien se passer. Vous ne serez pas seule. Ils vont venir." Elle répond qu'elle les voit déjà, qu'ils viennent la chercher. Elle sourit. Je ne comprends pas. Je lui parlais des secours. Elle dit qu'elle ne savait pas que ce serait si doux, qu'elle n'a plus mal. Soudain elle me fixe d'une façon étrange et semble disparaître à l'intérieur de son regard. J'ai très froid. Je ferme ses yeux et je me relève. Je cours vers la voiture, je démarre, je fais demi-tour très rapidement et m'arrête quelques mètres avant le virage. Je branche mes feux de détresse et je reviens en courant vers le lieu de l'accident. J'aperçois une jeune fille, coincée dans une des voitures. Elle pleure. Je murmure des paroles apaisantes. Je lui dis que les secours vont arriver, qu'ils vont la sortir et qu'en attendant je ne vais pas la quitter. À nouveau le froid m'envahit, il se concentre autour de mes membres inférieurs. J'ai les mains glacées, je les passe doucement sur sa joue et sur la partie de son corps qui n'est pas prisonnière. Elle cesse de pleurer. Je ne sais pas combien de temps ça dure. Mon téléphone sonne ; en tremblant je prends

l'appel. Un homme me demande si je suis bien la personne qui a appelé les urgences ; il m'assure qu'ils arrivent, m'interroge sur le nombre de blessés. Je dis six, mais je ne les ai pas comptés. Je me souviens seulement de mon rêve.

Quand le pompier me relève, je suis accroupie auprès d'un homme et je lui caresse le front. Je sais que je suis allée de corps en corps, parlant, agissant comme dans ce cauchemar devenu réalité. Quand un des policiers me prend par l'épaule je me sens soudainement épuisée, envahie d'une émotion immense. J'ai envie de pleurer. J'entends que l'homme allongé raconte aux pompiers qui le placent sur une civière que depuis que je suis près de lui, il n'a plus mal. Il veut que je l'accompagne. L'un des infirmiers me fixe et le policier m'entraîne vers son véhicule. Je dois lui dire si j'ai vu l'accident, où j'étais... Mais je ne suis pas certaine de comprendre tout à fait les questions qu'il me pose. "Venez, vous êtes en état de choc." Il doit avoir raison car je suis incapable de lui répondre quoi que ce soit. Quant à lui raconter ce que je viens de vivre... Et qui plus est, pour la seconde fois !

Je l'entends comme dans un brouillard, il y avait bien six personnes dans les trois véhicules. L'une est morte sur le coup, deux autres sont mortes en me tenant la main, les trois autres, grièvement blessées, sont emmenées en ambulance. Les deux que j'ai accompagnés au seuil de l'autre monde m'ont décrit une frontière dont j'ignorais l'existence jusqu'à ce jour. Moi je n'ai fait que recopier un cauchemar, comme si je le rêvais à nouveau. Et si tout a commencé par une peur panique, petit à petit, j'ai fini par ressentir ce calme, cette même paix qui m'avait étonnée quand je me suis extirpée de mon rêve ce matin. À qui pourrais-je avouer ce que je viens de vivre et que je n'ose même pas moi-même envisager sans me traiter de folle ? Pourquoi ne suis-je pas partie chercher du secours ? Quelle force intense m'a

retenue ? Je regarde maintenant ce que j'ai fait comme si j'avais été sous l'emprise d'une drogue : mettre mes mains sur ces corps blessés à la manière d'un chaman dans une quelconque tribu sauvage, pratiquer la gestuelle des guérisseurs de pacotille qui ont l'air d'aller chercher dans un au-delà connu d'eux seuls des solutions que les médecins les plus chevronnés ne détiennent pas. Cette aventure grotesque ne ressemble à rien. Rien de cohérent. Pour beaucoup elle se résumerait en une phrase : j'ai fait un cauchemar sur une terre présumée hantée, et maintenant je me prends pour une sorcière. Si j'étais psychiatre, je m'internerais sur-le-champ. Mais le plus étrange n'est pas là. Le plus incroyable vient toujours des autres. Il n'avait plus mal. Je l'ai vu. Je l'ai senti quand mes mains sont devenues brûlantes et que j'ai frémi de la douleur et senti mon corps lacéré de coups. Ce souvenir est si puissamment gravé sur ma peau que j'ai encore mal, même si, sur le moment, cela me paraissait infime au regard de l'amour que je ressentais. De toute évidence, c'était bien de l'amour. Je voulais désespérément que quelque chose soit là, compense ses blessures. Quelque chose que j'implorais semblait agir comme un fluide que je sentais me traverser. C'était comme une énergie fugace et mouvante. Je brûlais dans une sorte de courant froid, et c'est maintenant que je grelotte et claque des dents. L'atmosphère est pourtant chaude. Un vent tiède agite les arbres. Une des policières vient vers moi en me tendant un gobelet de café et un cachet. J'hésite en l'interrogeant d'un regard perplexe.

— Ce sont les médecins qui m'ont donné ça pour vous.

— Comment va la petite jeune ? Est-ce que c'est grave ? Est-ce qu'on sauvera sa jambe ?

— Elle a été désincarcérée. Elle est partie dans la première ambulance. Elle va s'en sortir, et pour la jambe, ils ne savent pas. La petite fille s'en tirera elle aussi. Venez vous allonger et

vous reposer en attendant qu'ils vous emmènent à l'hôpital.

Je me redresse avec fébrilité. Je dis que ce n'est pas nécessaire, que je dois rentrer à Paris. Elle me regarde, cherche à évaluer mon état et n'en pense rien de bon. "Vous avez un ami, de la famille dans la région ?" Je retiens mon envie irrésistible d'avouer que j'ai juste une terre ensorcelée à vendre. J'insiste mollement. Je vous assure que je dois absolument être à Paris aujourd'hui. Rien n'y fait, il va falloir se soumettre et passer par la case hôpital. Je tente de joindre Stan et j'ai du mal à lui expliquer la nature de l'accident. Il ne comprend pas pourquoi je dois bénéficier de soins si je n'ai pas été accidentée. Je m'embrouille et multiplie les incohérences, mais par chance il a le temps de m'écouter. Il propose gentiment d'appeler le confrère qui m'examinera. Il finit par comprendre que je suis embarrassée par les autorités. Je continue à m'empêtrer. Comme toujours quand on se justifie par d'autres raisons que celles qu'on ne veut pas donner, l'ensemble a un goût de mensonge affreux. La réalité est indicible. Je crains qu'elle ne le reste pour un bout de temps.

On doit avoir en soi des ressources qui ne montrent leur nez que dans les cas extrêmes. Arriver à cacher un état psychologique déplorable peut être extrêmement simple. Il suffit de rassembler les fragments épars d'un personnage raisonnable, en pleine possession de ses facultés malgré les circonstances. Je me pare donc d'une sorte de suffisance, histoire de mettre à distance ces événements incohérents. Certains pompiers s'interrogent, probablement à cause des paroles des blessés. Pendant le trajet qui m'emmène à l'hôpital, l'un d'eux m'interroge sur ce que j'ai fait sur place avant qu'ils arrivent. Je joue l'innocente.

— Que peut-on bien faire quand ceux qui sont blessés vous demandent de rester près d'eux ? Je n'avais pas le droit de

partir, de les abandonner à la peur. Je vous avais appelés. Je savais que vous alliez arriver, qu'il ne fallait pas les bouger. Je ne suis pas de la région, je n'aurais pas su où trouver du secours en les quittant, alors je suis restée.

La cohérence de mon explication a l'air d'avoir convaincu le médecin, qui vérifie en me posant quelques questions que je suis bien dans mon état normal. Que peuvent-ils bien imaginer ? Que je me suis délectée dans une contemplation morbide des blessés ? Il me semble qu'un des secouristes continue à me lorgner en fronçant un sourcil. Quelques heures plus tard, alors que je m'apprête à quitter l'hôpital, un infirmier s'avance vers moi.

— Il y a un homme parmi les blessés de l'accident de ce matin qui m'a chargé de vous remercier. Il a dit que dès que vous aviez mis vos mains au-dessus de son corps, il a cessé d'avoir mal. Il a eu l'impression d'être anesthésié. C'est ce qu'il a dit. Vous êtes une sorte de guérisseuse, c'est ça ?

Je marmonne que c'est gentil, mais que ce doit être une impression. Je n'ai rien fait d'autre que tenter de les rassurer. Je me surprends à être lâche pour la première fois de ma vie. Je n'ai jamais eu peur de mes opinions, même quand elles allaient à l'encontre de celles des autres. J'ai toujours été ce qu'on appelait une "grande gueule", mais les paroles de cet homme m'ont rendue flageolante. J'ai besoin de faire l'imbécile, de prendre à la légère ce qu'il vient de dire, de mettre en doute ce qu'a raconté le blessé. Cela ne me demande aucun effort de nier cet épisode auquel j'ai moi-même du mal à accorder le moindre crédit. L'espace d'un court instant, je suis revenue à cette époque de l'enfance où l'on affirme en toute innocence : je ne mens pas, j'invente. Je m'oblige à revisiter cette attitude où je suis sûre de ce que je raconte parce que le reste appartient à un univers dont je ne fais pas partie. Je redécouvre avec malice qu'on ne peut rien faire contre un adulte qui croit ce qu'il dit et

qui réinvente la réalité comme il voudrait qu'elle soit. L'infirmier me souhaite bon voyage et je monte dans ma voiture mi-indignée, mi-coupable. J'essaie de me persuader que sortir de cette impasse par un mensonge était une question de survie personnelle. Qu'est-ce que je vais faire de tout ça ? me dis-je en passant les grilles de l'hôpital où je laisse des témoins. Il faut oublier, me dis-je encore. Retourner à la vraie vie et quitter ce double cauchemar.

## CHAPITRE 4

Une chose dont on ne parle pas n'a jamais existé, c'est l'expression seule qui confère la réalité aux choses.

OSCAR WILDE

Peut-être ne suffit-il pas de croire qu'on peut décider les choses, qu'on prend les commandes de sa vie. Peut-être se raconte-t-on des histoires quand on imprime ses choix dans un canevas qui ressemble à un lacs de pertinences entrecroisées. L'insincère justification de mes décisions me consterne. Quand je m'en laisse le temps, je me demande ce que serait devenue ma vie si j'avais emprunté tel chemin ou tel autre. Les possibilités du non-vécu me fascinent. Vivre dans la gestuelle du clic. Si vous voulez prendre cette voie, tapez deux. J'aimerais connaître les arborescences de ma vie, qu'elles m'apparaissent, comme une gigantesque carte des possibles où je contemplerai avec gourmandise mes abandons, les routes délaissées au fil des incertitudes, les histoires avortées. La gestion des priorités ou des erreurs d'aiguillage pourrait alors devenir un jeu obscène de recommencement. Comment savoir ce qu'il serait advenu si... ? L'idée qu'on puisse bifurquer, voire pratiquer un virage en tête-à-queue pour partir vers un ailleurs inenvisageable quelques années auparavant est une source de perpétuel vertige. Je crois qu'on se raconte tant de choses fausses autour de son propre parcours. On est aussi innocent qu'on se croit éternel. Quand j'étais enfant, un peu avant l'adolescence, je m'enfermais dans la salle de bains. À l'abri des regards, j'ouvrais les deux battants opposés de l'armoire à glace jusqu'à ce qu'ils se touchent. Puis je glissais mon œil dans l'interstice et je regardais ce labyrinthe

qui me semblait être la vie contemplée à l'infini par les mille reflets de ma pupille. J'étais toujours attirée par quelque chose dans un coin vers la gauche qui cachait forcément une voie ne ressemblant pas à cette multitude de cadres sans vie. Qu'y avait-il dans ce petit endroit que je devinais sans vraiment le voir ? Que devait-on abandonner pour le rejoindre ? Et surtout qu'arriverait-il si je ne le trouvais pas ? Jamais je n'ai mis en doute son existence, mais souvent, quand ma vie me paraissait plus terne, je revoyais cette galerie des glaces en miniature et me consolais en pensant qu'il fallait la traverser pour atteindre le reste.

L'hôpital m'a épuisée ; répondre aux questions, affronter l'enquête douceuse de ceux qui ont perçu dans ma présence auprès des blessés quelque chose d'insolite, voire de suspect. J'ai eu toutes les peines du monde à récupérer ma liberté, grâce à l'intervention de Stan. À lui, je crois qu'ils n'ont rien dit et je m'en réjouis. Si quelqu'un doit parler à mon mari, ce sera moi. Ça exige réflexion. Comment lui avouer que j'ai obéi à un rêve psychédélique dans lequel je plaçais mes mains au-dessus des victimes d'un accident pour les soulager, les accompagner ? Quelle impulsion intérieure assez forte peut justifier cela ? Et surtout, comment décrire cette sensation inédite, cet amour venu m'enlacer, la fraîcheur soudaine, ces frôlements imperceptibles, le parfum des fleurs ? Quelle est la meilleure façon d'effleurer un esprit cartésien sans être obligée d'entrer dans une vérité qui me classerait à n'en pas douter dans la catégorie des perturbées ?

J'ai fini par me soumettre à l'avis du médecin ainsi qu'aux injonctions inquiètes de mon mari. Je sais aujourd'hui qu'ils avaient raison : les kilomètres qui me séparaient de Paris auraient été infranchissables. Quelque chose s'est anéanti en moi. J'ai donc rejoint la première gare capable d'embarquer ma voiture jusqu'à la capitale. Me voilà calée confortablement dans un

siège solo de première classe. Au début, je ne vois rien du paysage réel. J'essaie de ne pas avoir peur des images qui m'envahissent. Je revisite avec prudence les souvenirs récents qui malheureusement se mélangent à mon rêve prémonitoire sans que je puisse rien y faire. Je retrouve avec beaucoup de justesse les sensations de chaleur et de froid, la force qui m'entourait. Je ressens cette extraordinaire émotion qui s'apparente à de l'amour car cela m'empêche de déglutir, me met les larmes aux yeux et agrandit mon cœur. C'est une puissance formidable qui me rappelle quelque chose de très familier, mais je serais incapable de savoir quoi. Est-ce lointain, niché dans l'enfance, dans l'adolescence ? Je ne saurais le dire. C'est beaucoup plus fort que le souvenir alangui d'un premier amour. C'est quelque chose d'incroyable que je ne sais pas nommer et c'est très dérangent. Je l'avais déjà perçue dans le rêve, cette chose, mais sur le lieu de l'accident, quand j'ai commencé à toucher les blessés ou plus exactement à poser mes mains au-dessus d'eux, c'était encore plus fort. C'est ce qui a stoppé ma peur. C'était plus éblouissant qu'une certitude. Comme si je pouvais me fondre dans chaque être qui m'entourait, tout en demeurant une entité distincte. Une autre sensation me revient maintenant que je suis assise dans ce train qui me ramène vers Paris. Je n'étais pas seule. La mort de ceux qui sont partis m'a paru douce, alors que l'accident les avait laissés dans un état terrifiant. Un sentiment très soyeux a plané autour de nous quand j'étais à genoux auprès de ces mourants qui ne me quittaient pas des yeux. Leurs regards sont inoubliables, leur peur soudain disparue a aboli la mienne. Un autre souvenir me surprend : ce parfum de fleurs... Comment se fait-il que cet effluve subtil ait pu dominer l'odeur des carcasses fumantes, la puanteur des pneus éclatés, les senteurs fortes des chairs ensanglantées au-dessus desquelles je me tenais ?

Comme si j'étais passée dans une dimension que je ne connaissais pas ou ne reconnaissais pas, la tragédie du sang, de la mort, de l'horreur a disparu. Comment l'expliquer ? Les pompiers, les soignants de l'hôpital m'ont crue choquée par l'accident, mais ce que j'ai traversé est plus perturbant encore ; et je ne sais ni le raconter, ni le justifier, ni l'intégrer dans ma vie avec ce que j'ai reçu, vécu et appris. Je suis passée dans une sorte de tunnel qui a modifié mes sens, ces instruments dont dispose un être humain pour évaluer ce qui lui arrive sont pour moi devenus caducs. La mort fut, telle une dernière danse à exécuter, comme si deux portes s'ouvraient pour les laisser accéder à autre chose. Ils n'étaient plus morts, ces femmes et cet homme que j'ai tenus entre mes bras, ils étaient en chemin, dans un passage secret dont je détenais la clé sans en connaître l'issue. Je les ai vus partir et disparaître de leur corps, le quitter pour un ailleurs.

Combien de temps s'est-il écoulé entre mon appel au secours et l'arrivée des pompiers ? Pendant combien de minutes me suis-je retrouvée à genoux près de chaque blessé ? Pourquoi n'étais-je pas plus affolée ? Qu'ont-ils réellement ressenti ? Qu'ont-ils compris de ce qui était en train d'arriver ? À l'hôpital, en attendant qu'on m'examine, j'ai essayé de savoir comment allaient les blessés. J'ai entendu à la volée quelques bribes dans un couloir, alors que personne ne savait qui j'étais.

“... Elle aurait dû mourir... C'est un vrai miracle ! Apparemment ça s'est arrêté de saigner. Il y a trois morts, mais l'enfant est sauvée ainsi que deux autres adultes. Les survivants présentent tous les mêmes symptômes. Arrêt des saignements, léger début de cicatrisation des plaies, pas de douleurs... Ça s'est passé après la déviation, deux voitures et un camion. C'est cette femme qui les a trouvés...”

Pas de doute, c'était bien de mon accident, de moi que ces

infirmières parlaient. J'ai senti une nausée me saisir à l'estomac comme si j'étais prise en faute. J'ai rebroussé chemin, j'en avais assez entendu. Je suis revenue vers le bureau du médecin. Je ne voulais plus rien savoir des blessés. J'ai instantanément repensé à ce que m'avait dit ma tante et je crois que c'est là que j'ai décidé qu'il fallait que je la revoie, que je l'interroge. Je ne sais pas encore bien quel est le lien entre mon rêve et l'accident, entre ce terrain et ce qui m'est arrivé ce matin, mais je ne peux pas exclure qu'il y en ait un. Ce lieu existe et si cette tante a plus d'informations à me fournir, si folles soient-elles, je ne peux pas les négliger.

Pour être tout à fait honnête, ce qui m'ennuie le plus dans un premier temps, c'est d'avoir à en parler à quelqu'un. Je n'ai aucune envie de justifier l'incroyable. Pas envie de convaincre non plus, avant d'avoir suffisamment d'éléments pour être moi-même convaincue. Et pour l'instant, la seule chose tangible, c'est d'avoir éprouvé ces émotions avant qu'elles n'arrivent et, pour je ne sais quelle raison incongrue, d'avoir obéi à une impulsion qui m'a poussée à reproduire les gestes de ce cauchemar insensé. Je vois bien que j'ai peu de chances de rendre mes souvenirs racontables ! Est-ce que la peur nous empêche de croire ce que nous ne savons pas expliquer ? La peur, c'est toujours et avant tout l'ignorance, la rencontre de l'inconnu. Affronter sa peur, c'est refuser de souscrire à sa propre ignorance. Mais si cette ignorance est également celle des autres, c'est pire encore. On se sent très seul à désirer un partage qui ne suffirait pas. Comment faire éprouver aux autres ce que j'ai ressenti, ces sensations que je n'arrive pas à croire, bien que les ayant vécues ? Cette aventure est une impasse. Mon homme est un médecin logique qui ne comprend que ce qu'il maîtrise, mon fils est un scientifique que la moindre touche irrationnelle de vie quotidienne irrite, et moi je suis la victime d'une

improbable période de vingt-quatre heures qui m'a propulsée vers l'indicible.

Si je redoute d'avoir à faire à Stan le récit de mes péripéties, c'est qu'il manque à notre vie et à notre vocabulaire commun un terrain où se rejoindre pour en parler. Je suis arrivée de plain-pied sur des sables mouvants et je n'ai aucune intention de l'y attirer avant de voir moi-même ce que j'y fais. Je sais que mon homme est tout bonnement incapable de croire quelque chose qui bouscule ses connaissances. Il m'a assuré qu'il sera à la gare et il a même insisté pour avoir le numéro de mon wagon. Je n'ai pas assisté à la conversation téléphonique qu'il a eue avec le médecin qui m'a examinée, mais je suppose que ce dernier l'a quelque peu alerté sur la violence du choc. Ce n'est pas moi qui ai eu un accident, pourtant je suis accueillie comme une rescapée. Par bonheur, Stan me propose de ne pas parler du tout de ce moment désagréable et m'emmène dîner ! Il m'entoure d'un bras protecteur tandis que nous marchons le long du quai ; il essaie de plaisanter. "Tu vas me chercher des clients à la source maintenant ? Je pourrais te prendre comme assistante. Je croyais que tu détestais le monde médical." Je lui sers un pauvre sourire, aborde le sujet du terrain invendable. Je lâche le morceau sous une forme acceptable : "Je sens que je vais avoir beaucoup de mal à me débarrasser de ce morceau de terre. Les péquenots de la région croient dur comme fer qu'il appartenait à des sorciers. Ils le croient hanté."

Il y a quelques heures, ça m'aurait amusée de faire de l'humour aux dépens de cet endroit, mais là j'ai presque l'impression de le trahir, de me trahir. Je revois la nuit presque magique, ma soirée solitaire, le bain dans la rivière. Est-il possible en vingt-quatre heures de passer dans un monde où l'on devient une personne qui n'est plus en accord avec ses propres pensées ? Stan m'accompagne à l'appartement avant de

repartir à la clinique. Il pose un délicat baiser sur mes lèvres : “Tu n’as pas oublié que demain soir nous sortons ? Nous sommes invités chez le professeur La Brune.” Je dis oui, mais j’avais oublié. Je le regarde. Il est assez beau. Il vieillit bien. “Si tu veux, je peux annuler ?”

Je ressens une immense fatigue. Pour la première fois de ma vie, je me dis que j’aurais besoin d’une mère qui me prenne dans ses bras, apaise mes peurs, décrypte ce que j’ai vécu, me rassure. Je songe à appeler Claire, mais quelque chose me retient. Je ne peux parler à personne tant que je ne sais pas moi-même quoi penser de la situation. J’envisage un instant de dormir. Mon cerveau est un immense capharnaüm que je ne maîtrise plus. Seul le souvenir de mon merveilleux bain dans la rivière réussit à me rendre le sourire. La maison est vide. Nicolas, qui en a fini avec son bac, est parti vadrouiller. Je prends une longue douche : la tête en arrière, les yeux fermés, j’écoute l’eau dégouliner le long de mon corps en essayant d’isoler chacune des sensations de ma peau. Le temps s’étire indéfiniment sous ma douche pas du tout écologique. Je m’enveloppe d’un peignoir moelleux, me prépare un café. Je distille mon temps, je vernis mes ongles, j’occupe l’espace, je mets Think Bach, Édouard Ferlet. Je m’apaise. Je m’oublie dans un fauteuil, perdue dans mes pensées. Mon intelligence a tenté de croire qu’il y aurait une explication, mais elle ne me sera d’aucun secours. “Ce qui se conçoit bien s’énonce clairement, et les mots pour le dire vous viennent aisément.” Mon père me disait cette phrase quand j’étais enfant. Ça m’agaçait considérablement. J’étais sans doute à un âge où j’avais du mal à concevoir suffisamment bien les choses pour leur accoler des mots. Eh bien, m’y voici de nouveau ! Rien ne vient aisément, je ne suis même pas sûre qu’il y ait des mots pour décrire ce que je n’arrive pas à concevoir.

Claire croit en Dieu et Éva ne croit en rien, comme moi. Ça va être intéressant de savoir laquelle va écouter mon histoire sans lever les yeux au ciel. J’empoigne le téléphone et j’appelle : le bureau d’abord. “Éva ? Tu n’es pas partie déjeuner ?” La réponse a fusé : “Je ne peux pas, la patronne nous a lâchées.” La voix est joyeuse. On croule sous les demandes et pour Renault, c’est oui ! Voilà un mois que nous travaillons pour remporter cet appel d’offres. Ça devrait me remplir de joie, mais ça ne me fait pas grand-chose. Peut-être que je savais déjà. J’imagine Éva faisant la moue. Je crois que je vois exactement la tête qu’elle a en ce moment.

— Tu n’es pas contente ?

— Si, si, bien sûr. Tu as besoin de moi aujourd’hui ?

— Si tu exclus les bourdes de ta nouvelle recrue, non, pas vraiment.

Puis elle s’excuse, demande comment je vais.

— Je suis juste un peu fatiguée.

J’énonce mes réponses avec une certitude que je n’ai pas. Une fois le téléphone raccroché, je me précipite sur mon ordinateur. En vrac, je cherche : maisons hantées, terres sacrées, forêts de sorciers, coupeurs de feu... Trois heures plus tard, j’y suis toujours. Guérisseurs, médiums en tout genre, sites psychédéliques, petites étoiles clignotantes, fonds noirs, bondieuseries, flopée d’anges, charlatanisme à en vomir, bref, le contraire de ce que j’ai vécu. Je sors de ma recherche entre le fou rire et l’écœurement. Ce n’est probablement pas du côté d’Internet que je vais avancer. Mais soyons honnêtes, j’ai découvert deux ou trois théories intéressantes sur les guérisseurs et les coupeurs de feu. Je ne peux pas vraiment relier ces articles à mon expérience parce qu’il n’y a aucune sensation décrite dans les informations que je trouve. Je cherche ma tante dans l’annuaire, mais je ne la vois pas. Le notaire me confirme qu’elle

n'a pas le téléphone, mais il peut me donner celui d'une voisine. Je renonce. Que pourrais-je lui dire ? "Tata, sorcière ça me plaît bien, je crois que je vais continuer." Machinalement, j'écris sur un papier blanc : Philomène Eudoxie barrait le feu, Francesca Ambroisine connaissait l'avenir, Gabrielle Marilyn... Colette Aimée ne faisait rien du tout. Je rajoute : détestait ses origines modestes et magiques. Y a-t-il encore des membres de la famille que je ne connais pas ?

Je me prépare un thé et replonge dans mes recherches ésotériques. Maladies suspectes, contacts avec les morts, fantômes. J'essaie d'orienter mon enquête avec le nom de l'endroit. Rien ne sort. Je le cherche sur une carte satellite. J'arrive à bien voir mon terrain et je peux identifier la mesure où j'ai dormi, un bout du tracé de la rivière. La partie est de la forêt est complètement différente, elle a une tout autre densité. Les terrains qui jouxtent le mien sont principalement des terrains agricoles. Comme l'avait dit le notaire, il n'y a qu'un chemin d'accès qui longe un moment la surface plus sombre. Mais quelque chose, comme une petite zone de couleur marron, attire mon attention. Il semble qu'il y ait un autre bâtiment, dont une partie est dissimulée par la végétation tout à fait à l'est du terrain, loin de la rivière, dans la partie la plus inaccessible. Peut-être cette maison appartient-elle au voisin ? Et si cela pouvait intéresser ce propriétaire d'acheter mon terrain puisqu'il a lui aussi quelques vénérables chênes ? Voilà qui arrangerait bien mes affaires.

Le notaire n'a pas été long à m'annoncer qu'il connaît fort bien tous mes voisins et qu'aucun n'achètera. Le bois qui jouxte mon terrain a été planté par le grand-père de l'actuel propriétaire pour mettre une distance entre le terrain de ma famille et ses cultures. Il prétendait que ces arbres maudits faisaient crever tout ce qu'il plantait. Tous se tiennent à distance de ces lieux

retournés à l'état primaire et personne ne veut s'y aventurer ou s'en occuper comme c'est l'usage dans les campagnes. Un peu interloquée que le notaire soit plus bavard au téléphone qu'en face de moi il y a deux jours, je lui demande s'il croit à ces sornettes. Au bout d'un long silence, il finit par m'avouer que lorsqu'il était gamin, à la suite d'un pari, il a pénétré dans la forêt durant la nuit et qu'il n'y remettra jamais les pieds. J'éclate de rire.

— Cher maître, savez-vous que j'ai dormi sur le terrain de vos frayeurs enfantines et que je suis toujours là ? Qu'avez-vous donc vu ou entendu de si terrible ?

— Si ce n'était pas moi qui l'ai vécu, j'hésiterais à vous le dire ! Du côté du bois de votre voisin, il y a une seconde maison...

— Justement, je voulais vous en parler. Je m'en suis rendu compte en regardant une carte satellite. Elle est donc bien sur mon terrain ?

— Oui, madame. C'est un petit manoir avec un étage, et probablement en moins mauvais état que la première maison. Mais à votre place, je le raserai. Il s'y déroule de drôles de choses la nuit et puis les poutres...

Sa voix devient plus basse, il respire bruyamment dans le combiné, semble perturbé.

— Elle a des... des choses qui dégoulinent le long des murs intérieurs.

— Des choses comme quoi ?

— Comme du sang. Excusez-moi, mais je suis en train de faire attendre un client et je vais être obligé de raccrocher. Bonne journée, madame.

Je me refais un thé. Je suis complètement estourbie par ce que je viens d'entendre. Le notaire, lui aussi, est atteint du syndrome des croyances populaires. Décidément, vivre à la campagne n'arrange pas les gens. Quelle histoire de dingue !

Je n'ai pas l'intention de poursuivre mes recherches ésotériques. Il me faut avant tout réfléchir, m'en tenir à ce que j'ai vécu là-bas. Je n'ai jamais eu peur, et quelque chose me dérange dans la façon qu'ont ceux qui savent de manipuler les autres. Je n'ai senti que des choses agréables, le bain dans la rivière, la douceur de la soirée, le charme de la nuit, même si je suis encore incapable de faire la part de ce qui fut vrai ou faux dans cette balade nocturne dont je garde cependant un souvenir précis. J'allais dire magique, mais c'est ridicule. Oui, je sentais quelque chose. Comment dire ? Une présence, des... Le mot s'étrangle dans mon cerveau : anges, fantômes, ombres, plutôt blanches... Comment savoir ? Je suis incapable de dire si je dormais. Suis-je folle ? Somnambule peut-être ? Et je serais retournée dans un état de somnambulisme au bord de la rivière pour y laisser mon foulard. Cette explication-là semble plausible. Reste le rêve prémonitoire, et là, je sais que je m'éloigne de la réalité. La prémonition, certes, mais reproduire ensuite ce que l'on a rêvé comme si on était encore endormie, éprouver les mêmes émotions, c'est l'inconcevable.

C'était fort, n'est-ce pas, Gabrielle ? Tu ne peux pas renier cela. Cet amour, cette chaleur intérieure, ce regard au bord du passage dans la mort, vrillé au tien, ces humains inconnus qui étaient connectés à toi comme si tu étais en train de mourir avec eux. Savais-tu qu'un être pouvait regarder de cette façon, comme si son âme parlait directement à la tienne ?

Mais qui me parle là ? J'empoigne le téléphone.

— Claire, j'ai besoin de te voir. J'ai un problème existentiel.

— Mon Dieu, enfin ! Es-tu sûr que ton mari ne peut pas te résoudre ça avec un peu de botox ?

— Je ne plaisante pas. Quand puis-je te voir ?

— Tu peux venir déjeuner avec moi. Dis-moi quelle était la phrase de Morand que tu me citais toujours ?

— “Dieu a raté ce monde-ci, il n’y a aucune raison pour qu’il ait réussi l’autre.” Je suis toujours d’accord avec ça ! Seulement, cette fois, j’ai des appels de l’autre monde pour participer à des travaux d’infirmier générale dans le nôtre.

— Tu m’intrigues, mais es-tu sûre que c’est bien moi que tu veux consulter ?

## CHAPITRE 5

Lis, non pour contredire et réfuter, ni croire et considérer comme allant de soi, mais pour peser et réfléchir.

SIR FRANCIS BACON

Claire me serre dans ses bras. Je suis heureuse de la retrouver dans cet appartement où elle vit seule depuis que ses enfants font des études dans une autre ville. Entre nous, les années ont accumulé beaucoup de sentiments, d'émotions, qui s'échangent sans que nous ayons besoin de les exprimer. Nous reprenons donc toujours un morceau de conversation là où nous l'avions laissé, un peu de l'enfance qui ressurgit quand nous nous voyons, et nous les ajoutons à ce que nous devinons de l'autre dans le moment présent. Ce joyeux mélange de fou rire, de gravité et d'échanges superficiels est notre mode de fonctionnement. Notre seul différend concerne la religion. Claire a toujours été croyante tandis que j'ai épousé la version de Woody Allen : "Si Dieu existe, il doit avoir de bonnes raisons." Sans doute qu'il me plaît de lui opposer mes côtés concrets, sceptiques, tandis que cette rêveuse croit aux anges, à l'esprit et à ce que j'appelle des sornettes de bénitier.

— Tu as fait une couleur plus foncée à tes cheveux, ça te va bien.

Elle rit et secoue ses boucles.

— C'est pour me parler de mon physique irrésistible que tu étais si pressée de venir ? Allez, accouche. Je t'ai préparé un gaspacho.

Je m'installe confortablement, me love dans ses coussins colorés posés sur un tapis marocain devant la table basse où elle

a disposé de petits ramequins remplis de salades exotiques et parfumées. Il fait encore très chaud aujourd'hui, elle a baissé les stores pour protéger la table du grand soleil et la pénombre chaleureuse de l'appartement incite à la confiance. Je n'ometts rien : ni mes doutes sur la nuit, ni mes interrogations, ni mes contradictions. Claire ne m'interrompt pas. De temps en temps, elle lève un sourcil, me fait préciser un détail, et je sais avant même qu'elle ait ouvert la bouche que mon histoire l'impressionne. Quand j'ai terminé, elle reste silencieuse un moment, comme s'il fallait qu'elle pèse ses mots avant de les prononcer. Elle veut en savoir un peu plus sur ce que j'ai éprouvé. À nouveau, je constate à quel point il m'est difficile d'exprimer, de raconter ou de décrire précisément ce que j'ai vécu. Il est des choses à côté de l'intelligence de l'homme et pour lesquelles notre langage, borné à nos idées et à nos sensations, n'a pas d'expressions.

Elle doit comprendre que ça me frustre et m'angoisse.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé, Claire ? As-tu déjà entendu des histoires qui ressemblent aux miennes chez tes amis cathos ?

— Mais amis et moi nous chantons dans une chorale religieuse, nous ne causons pas aux esprits ! Ce que tu viens de me dire ressemble bien plus à ce que tu pourrais entendre à Lourdes ou dans des lieux sacrés de miracles.

— Quelle horreur ! (Ça m'a échappé.) Tout ce que je déteste !

— Laisse-moi résumer : si tu as vraiment un don qui a poussé au bout de tes doigts en une seule nuit, ce qui s'apparente un peu plus à mes cours de littérature fantastique qu'à ma religion, il faudrait que tu décides de ce que tu vas en faire. Avec mes élèves, on appelle ça le choix de l'héroïne. Tu en es là !

Elle a raison et moi, qui ai si souvent ri de ses récits de prof, son analyse d'aujourd'hui me laisse sans un sourire. Le remarquable et sans doute pour détendre l'atmosphère, elle me

raconte qu'un de ses élèves a noté sur son cahier : "Pour le prochain cours, acheter Légumes d'un jour de Boris Vian."

— Je suppose que ça n'avait aucun rapport avec ce qui précède ? dis-je, acerbe.

— Ça dépend de ce que tu vas en faire. L'Écume des jours est une histoire invraisemblable, comme la tienne, et qui a cependant un sens profond.

— Mais que veux-tu que je fasse ? Fermer ma boîte de communication, genre : "Maintenant je suis guérisseuse, venez à moi, petits malades ; j'ai une terre de sorciers dans laquelle je puise l'essence de ma magie." J'en connais un et même deux qui vont bien rigoler !

— À propos, que pense Stan de ton aventure ?

À ma façon de me mordre les lèvres, Claire devine que je n'ai rien dit. Elle se fiche de moi, dit que j'ai vraiment tout d'une héroïne, dilemme, solitude, désarroi. Je la coupe dans son élan. La réalité est beaucoup plus triste. C'est l'histoire banale d'une femme qui met au jour ce qu'il y a entre elle et son mari, ou plus exactement ce qu'il n'y a plus : de la place pour ce qui sort du cadre. Ce que j'ai vécu, il ne le croira pas, ou ça le mettra en colère. Que je l'aie vécu, moi, dans ma chair ne changera pas grand-chose. Et peut-être est-ce encore plus triste que je ne le dis, peut-être n'y a-t-il jamais eu de place pour ce qui sortait de la norme dans notre relation. Je crois qu'il m'aime avec un certain nombre de paramètres que je ne peux pas changer. Je ne suis plus cette femme pragmatique, brillante dans ce qu'elle fait, sexy pour lui plaire, organisée et cynique pour le faire rire. Si je laisse la place au doute, je serai une femme perdue, victime d'une histoire rocambolesque, qui remet en cause tout ce qu'il sait, et je doute fort que ça l'intéresse. Apercevant une larme qui dévale ma joue, Claire me tend la main.

— Tu penses que cette aventure n'entre pas dans l'image

qu'il a de toi ? Comment peux-tu en être si sûre ?

Je rentre en coup de vent à la maison, croise Nicolas, qui veut savoir ce qu'on mange, et l'informe qu'il peut ouvrir le réfrigérateur plein ou le congélateur pour répondre à cette question cruciale qui ne dépend pas de moi. Pour l'heure, je suis en retard pour rejoindre Stan à ce dîner dont je me passerais bien. "Mam, geint l'enfant maltraité, tu ne me prépares rien avant de partir ? J'ai un devoir de physique pour l'examen d'entrée demain", marmonne-t-il d'un air lamentable. Entre mascara, collant filé, douche expédiée et choix d'un pantalon, je lance la cuisson d'un plat de spaghettis.

Je débarque chez le professeur et ami de mon homme en jean noir, chemisier blanc et ballerines. J'ai les cheveux encore humides, en pétard, mais je suis tout sourire. Stan fronce un sourcil et me glisse à l'oreille qu'il me préfère en talons hauts. Je lui ris au nez. Il grimace. Les deux hommes, qui travaillent ensemble, racontent, sans les nommer, les dernières frasques des actrices qui viennent combattre les outrages du temps à la clinique. Je suis ailleurs. Je revois le visage magnifique de cette femme partie pour l'autre monde, son sourire en me quittant. "Qu'est-ce que vous préparez d'extraordinaire cette année ?" C'est à moi qu'on s'adresse ? Pour ceux du monde médical, je suis une faiseuse de fêtes, celle qui a hérité de la délicieuse tâche de faire rêver les badauds du 14 Juillet le temps d'une soirée. Celle qui a proposé la fête d'ouverture d'une Coupe du monde à l'étranger, celle qui organise parfois pour des entreprises bien connues des événements prestigieux dont les budgets frôlent ceux des films et des opérations qu'ils pratiquent sur leurs héroïnes rafistolées. Je ne sais quoi répondre aujourd'hui. Stan vole à mon secours. Il dit ce que je n'aurais pas raconté dans un tel contexte, que je suis arrivée devant un accident grave, que je

suis encore choquée du spectacle... (Je ne rêve pas, il a bien dit spectacle ?) On compatit, et la conversation dérive doucement sur le nombre de morts sur les routes chaque année, sur leur âge. Quelle que soit la discussion, ce sont décidément les chiffres qui tiennent lieu et place d'émotions. Je plonge dans ma soupe de mangues, grignote les feuilles de menthe avec rage. Stan me sourit gentiment comme si j'étais convalescente.

La question innocente d'une des femmes de médecin que je connais un peu mieux va faire basculer le dîner. "J'ai appelé chez toi et je suis tombée sur ton fils cette semaine. Il m'a raconté que tu étais partie régler une affaire d'héritage en province. J'espère que ce n'était pas un décès trop proche." Le vin aidant, tout me vient facilement. Avec la légèreté qui s'impose, je raconte que j'hérite d'une tante inconnue, encore vivante, et que je suis à ses dires la dernière descendante d'une lignée de célèbres sorcières. Me voilà nantie de quelques hectares de forêt hantée, dangereuse, bref, invendable d'après les péquenots du coin. Ce n'est pas Halloween, mais ça y ressemble. Quoi de plus créatif pour une faiseuse d'événements ? me fait-on remarquer. On plaisante de la situation, on rit de la crédulité profonde de ces provinciaux, chacun y va de son histoire de maison hantée. Tout le monde en a une, comme une bonne blague de fin de repas. Ma séquence suspense convoque l'esprit comique, ou critique, selon les convives. Seul Stan me lorgne du coin de l'œil en ayant l'air de se demander pourquoi j'étales des informations que je ne lui ai pas encore communiquées sur mon voyage. Il ne manque pas de m'en faire le reproche sur le trajet du retour. Je suis évasive, distraite, distante, au-delà du nécessaire. Je prétexte le peu de temps que nous avons eu, l'accident, plus perturbant que l'héritage de ce terrain hanté. Je ne fais aucun lien entre les deux événements, qui donnerait tout son sens à ma frayeur. Le problème n'est pas

là. Je remarque que Stan s'indigne de mon silence sur les sorciers de ma famille mais ne se demande pas ce qu'a pu provoquer en moi cette information. Il n'évoque pas non plus ma tante. Finalement, la vraie question serait plutôt cette famille cachée, cette tante inconnue, et cette transmission étrange que je n'ai pas l'intention de lui livrer.

Et ça se vend combien, une forêt de sorciers ? Il plaisante maintenant et je le reconnais bien là. Avec deux mesures inhabitables, on doit frôler les 50 000 euros. Mais vu l'enthousiasme des villageois, qui croient dur comme fer à la légende, c'est loin d'être vendu ! Ne peut-on pas trouver des amoureux de vieilles pierres séduits par l'endroit ? Ben voyons ! Des Parisiens qui ne seraient pas effrayés par cinq heures de train, douze changements, et la fin du voyage en calèche ? Je pense que je devrais doubler le prix. "J'ai entendu parler d'une famille, propriétaire d'un château hanté, qui organise des nuits à passer sur place pour payer les travaux de rénovation", suggère Stan, enthousiaste. Formidable idée, mais je ne vois pas qui songerait à payer pour dormir dans les bois. Et je ne suis pas sûre de vouloir faire subir à d'autres le cadeau de ma nuit pourrie sur cette propriété. Je me mords la lèvre parce qu'une fois de plus j'ai cessé d'être honnête envers moi-même. Ce que je déteste de ce que j'ai vécu, c'est ce qui m'échappe, ce que je ne peux contrôler, et j'en deviens injuste. Murée dans un silence prudent, je crois avoir pris la bonne décision en supputant que Stan n'est pas l'homme idéal pour entendre une telle histoire. Quand il m'annonce qu'il doit partir pendant le week-end en Italie pour un congrès, je retiens un sourire. Je planifie immédiatement mon retour là-bas pour éclaircir certains points obscurs.

J'ai habité dans presque tous les quartiers de Paris. Je vis

maintenant au fond d'une impasse, pas très loin des Buttes-Chaumont, où je ne mets jamais les pieds ; trop d'arbres ! Avec le temps, j'ai fini par échantillonner les rues dans lesquelles j'aime passer mon temps mais que je n'habiterai jamais, et celles qui déclenchent mon imagination et mon envie de créer. Quand je dois emporter un contrat, trouver une idée insolite, je marche pendant des heures avec un petit cadre en bois que je sors régulièrement pour regarder la ville autrement. Soit je capte les lignes de fuite, des géométries que j'enferme et déplace dans cette photo virtuelle, soit je ferme un peu les yeux et n'identifie que les couleurs du voile flou que je m'impose. Mon cadre devient alors une palette. Parfois je choisis de n'y contempler que l'agitation des êtres : des mains qui se serrent, des bouches qui se tendent, des signes tête, des haussements d'épaules, le ballet muet de l'échange humain. J'y mets en scène l'ombre d'un chapeau, le minuscule rougeoiement d'une cigarette, la fumée d'un souffle dans le froid de l'hiver, la buée d'une vitre de café. De ce spectacle intime naissent des ombres chinoises que je recrée dans les soirées que j'anime. Ma promenade préférée part du Jardin des plantes, passe par la Seine en Batobus et finit au Louvre, où me dépose l'embarcation. À bord, une majorité de touristes. Leurs voix entremêlées m'offrent un tapis sonore sans aucun sens où je peux penser en français sans être dérangée. Ensuite, je reprends ma marche. La place de la Bourse, l'Opéra, et les bons jours je pousse jusqu'à Montmartre. J'aime ce quartier où l'on est toujours en haut ou en bas de quelque chose. Dans ce décor de pierres et d'histoire, je plante mes cartons-pâte, mes éphémères tableaux d'un soir. En quelques heures de promenade, j'ai le plan d'une opération compliquée. Je rentre au bureau et me jette à ma table pour mettre en forme mes vingt-cinq pages. Dès que j'ai fini, mon associée soupire sur mes travaux pour les chiffrer, avec des airs

de martyr qui paierait de son salaire le montant de mes folies.

Mis à part ce détail matériel, Éva est un ange. Celle qu'il fallait que je rencontre et qui évite depuis de nombreuses années que notre société ne sombre dans les affres de mon luxe créatif. Durant toutes ces années elle n'a jamais critiqué mes élucubrations fantaisistes ; elle s'est contentée de les chiffrer et de me proposer des solutions. La seule fois où elle m'a dit non, c'était une erreur de sécurité. Un métrage de tissu assez important pour habiller toutes les cours réunies des royautés du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le tissu était impossible à ignifuger. De quoi enflammer Paris avec une seule allumette. Nous avons changé de matériau, pas d'idée. C'était pour un 14 Juillet organisé par la mairie de Paris sur les quais de Seine.

Elle régule, opère, compte et, éventuellement, repêche les mauvais payeurs. Sans elle, j'aurais depuis longtemps fait faillite sans avoir le temps d'avoir bâti une réputation qui ne doit au final son existence qu'à sa vigilance financière. Le magazine Capital nous a surnommées "le couple idéal de l'entreprise d'événementiel" et je me suis empressée de leur faire remarquer que cela n'était possible qu'avec deux femmes. Éva ne rêve jamais de créer quoi que ce soit à ma place, et je n'ai jamais prétendu savoir diriger une boîte. Moins d'ego nous accorde plus de réussite. Naturellement, la presse économique, agitée par un pourcentage non négligeable de testostérone, n'a jamais cru bon de faire passer cette information jugée ridicule. Peut-être ont-ils raison ; la majorité de nos clients appartient à cette catégorie d'hommes importants dont le pouvoir se mesure au temps d'attente qu'ils imposent lors d'un rendez-vous. Avec Éva, nous avons mis une stratégie au point. Les rendez-vous ont lieu chez nous, et quinze minutes après l'heure, ce n'est plus l'heure. Comme je suis devenue une faiseuse d'événements à la mode, ils prennent ça pour un caprice. Je les fais rire, mais ils s'y

conformement et c'est pour nous un bon moyen d'être respectées dès le départ. Les rapports humains dans le monde des affaires tiennent à ces petits détails inhumains dont il faut jouer pour être prise au sérieux. Nous avons maintenant un territoire, autour duquel il n'est pas nécessaire de pisser pour le marquer, mais tout de même, un territoire !

Je m'attaque aux tâches du jour comme on décide de franchir le versant le plus abrupt d'une montagne. Je marche le nez en l'air, retrace sans entrain le trajet que je préfère. Non seulement rien ne vient, mais la couleur de la Seine m'ennuie. Les ponts semblent s'affaisser, les façades sont plus grises et mon esprit caracole dans la verdure sublime de ma forêt, imagine le clapotis de l'eau de ma rivière et s'embrume dans les questions qui me taraudent. Au bout d'une heure de ce chaos personnel, ma volonté reprend le dessus et je rentre rue Cambon avec trois propositions qui tiennent la route. Quand je dépose enfin les dossiers sur le bureau d'Éva, elle ne s'y trompe pas et m'invite à boire une coupe de champagne avant de rejoindre ma roulotte. C'est ainsi qu'elle a nommé notre drôle de maison bancale faite de récupération de chambres de bonnes accolées à un appartement mal fichu. L'ensemble a un côté bohème qui a accroché un sourire sur le visage de ma stricte comptable, elle qui n'aime que les espaces zen et les appartements haussmanniens.

Je raconte tout en vrac : ma tante improbable, mon agent immobilier peu motivé et le notaire avec ses peurs d'enfant. Avec elle, je peux me lâcher : elle ferait rater un miracle et transformerait n'importe quel suspense en livre de comptes. Mais sa réponse me laisse pantoise. "Ne cherche pas à le vendre, transforme-le en un lieu moderne d'isolement et de méditation. Tu vois ce que je veux dire : une sorte de super-spa ésotérique qui te rapportera quelque chose. Si tu veux, j'investirai avec toi.

Et puis tiens, nous pourrions y mettre ton employée modèle comme déco de jardin ! Je t'assure que j'ai vraiment du mal avec celle-ci !" Je la quitte, heureuse de reconsidérer les choses sous l'angle d'une métamorphose.

Quelques heures plus tard, Nicolas m'annonce que, le week-end où Stan sera en Italie, il est invité en Normandie pour une fête. J'envoie un courriel au sieur Moulin pour savoir s'il aurait une idée pour me loger.

— Vous êtes sûr que cela ne vous dérange pas de m'héberger pendant tout un week-end ?

— À bien y réfléchir, j'ai peut-être fait une erreur en vous le proposant. On ne sait jamais, avec une Parisienne. Vous pourriez me faire une crise de manque urbain.

— Vous avez toujours habité là ?

— Vous voulez dire dans ce trou perdu ?.... Pas exactement. J'ai vécu à Shanghai, New York et Paris pendant la presque totalité de mon existence.

Jean-Pierre Moulin savait bien qu'avec cette phrase il exciterait ma curiosité. Je devine que derrière ces destinations il y a une tout autre activité que celle d'agent immobilier.

— Mais après ces trois villes... comment peut-on... enfin...

— ... s'enterrer pour vendre des maisons et des propriétés hantées ?

Il rit. Il a l'air de se moquer de moi. Suis-je ridicule avec mes questions ?

— Vous ne faisiez pas ce métier, n'est-ce pas ? Je suis horriblement curieuse...

— Vous êtes naïve et c'est très charmant.

Sa réflexion m'agace, alors je me tais. Je n'ai pourtant pas la sensation d'être une caricature !

Son mas en pierre est simple, agrémenté d'une magnifique

glycine qui court sous les fenêtres du premier étage. Sa maison est une des dernières habitations avant les terrains agricoles et se situe un peu à l'écart, à l'extrémité du village. Comme chaque fois que j'entre chez quelqu'un que je connais peu, je suis pleine de curiosité. La bibliothèque, les objets, l'encombrement ou la nudité, tant de choses parlent et disent ce que nous sommes. Ici, pas de femmes. Le décor est chaleureux mais extrêmement masculin. Discret parfum de tabac marin, effluves d'encens. À moins que cela ne vienne des relents d'un ancien feu de cheminée. Il se tait tandis que j'examine les lieux, il a un demi-sourire un peu moqueur aux lèvres en me demandant si l'endroit me convient. Ce type a l'art de me faire passer pour une maladroite, et bien que ça me déplaît j'arrive à en rire. Est-ce que ma naïveté incite à la confiance ?

— C'est la première fois que j'habite seul et que je n'ai pas l'impression de vivre chez ma femme, me dit-il en confirmant ce que je pensais. Comme vous avez dû le constater, il n'y a pas grand-chose à faire dans ce village. Et j'y suis plus agent immobile qu'agent immobilier ! Venez, je vous montre votre chambre... Celle de ma fille quand elle vient me rendre visite, deux ou trois fois par an. Mes enfants habitent Paris, eux aussi. — Sans que je l'interroge, Jean-Pierre Moulin dit les choses, simplement. — J'étais dans la finance autrefois. Après mon divorce, je suis venu m'installer dans cette maison, que j'ai entièrement retapée. Il a fallu que ce soit moi qui la meuble et l'occupe pleinement puisque tout ce que j'avais est resté chez ma femme, à New York.

— C'est drôle, j'ai moi aussi vécu à New York assez longtemps. Mon père est américain. Prof à l'université. Mais vous le savez déjà.

— Votre père ne vous a pas transmis cette fascination qu'ont très souvent les Américains pour les vieilles pierres, les villages

typiques ? Mes amis new-yorkais, ceux qui sont venus, adorent cette région. Je leur ai même vendu deux maisons dans les environs.

— Voilà à qui vous pourriez fourguer ma forêt ! Ils ne sont sûrement pas au courant des superstitions qui ont cours dans cette campagne.

— Votre cynisme dépasse mes compétences ! Vous pourriez rédiger ainsi une annonce avec le mot phare de ma profession : beaucoup de charme, pardon, a very French touch ?

— Mis à part le fait de me fournir le gîte et le couvert, ce dont je vous suis très reconnaissante, est-ce que vous accepteriez de venir avec moi demain ? Je voudrais revoir le terrain avec vous. Il semble qu'il y ait une autre maison. Le notaire me l'a confirmé.

— Mais bien sûr. Et d'ailleurs, j'ignorais l'existence de cette deuxième maison et, si je dois vous trouver un acquéreur, il vaut mieux que je sois au courant. Une autre demeure cachée dans votre terrain hanté ne pourra qu'ajouter des émotions fortes à l'ensemble.

— Vous ne croyez pas si bien dire ! Le notaire lui-même en a encore des frissons de jeunesse.

— J'ai oublié de vous demander si vous étiez végétarienne avant d'acheter une entrecôte à griller dans la cheminée.

Tout me va, et je lui propose mon aide en cuisine avant d'être cueillie par sa question :

— Si vous me racontiez ce que vous avez vécu lors de cet accident de voiture ?

Revenir dans cette forêt est un mélange d'angoisse et de curiosité. Jean-Pierre, qui doit deviner ce qui m'agite, ne dit rien. Nous écoutons de la musique. Debussy d'abord, et quand je lui demande le compositeur et le titre du morceau suivant, il rit et

s'excuse.

— Après un rêve de Gabriel Fauré ; mettons cela sur le compte du hasard. Vous savez que vous ne me parlez plus du tout de la même façon depuis que je vous ai raconté ma vie, ajoute-t-il avec son ton moqueur.

Ce type a le don d'être totalement sincère et désarmant.

— Vous voulez dire qu'avant je vous causais comme à un agent immobilier ? (Moi aussi, je peux choisir d'être cash, comme dirait mon fils.)

— Quelque chose dans ce goût-là, oui.

Je ne sais si sa démarche est volontaire et s'il le fait exprès pour m'occuper l'esprit, mais je me mets à penser à toutes les fois où l'on se comporte avec celui d'en face en utilisant notre emmerdatoire petite grille de lecture : une sorte de manuel d'évaluation qui nous le rend sympathique, indifférent, agacé ou vaguement méprisant. Et comme chaque fois que je constate que je peux être stupide, je repense à ma mère. Y aurait-il un vice de forme ? Je n'ai jamais eu autant de questions à lui poser que depuis qu'elle est morte ! Cette petite femme que je jugeais écervelée, attachante, enfantine était peut-être tout simplement machiavélique. Moi qui suis fille unique, je me demande comment on peut avoir une sœur et la tenir pour rien, au point de n'en parler à personne, même pas à sa fille. Je souris à notre arrivée au bout du chemin. Comme chez Jean-Pierre, la glycine est en fleurs. Elle tombe en lourdes grappes odorantes au-dessus de la porte de guingois, tandis qu'une chouette soudain dérangée s'envole avec des hululements d'indignation. Je regarde cette fois avec plus d'attention les pierres, les imposantes poutres qui semblent solides malgré l'aspect délabré de certaines parties du toit. Jean-Pierre s'extasie devant la vieille cuisinière en fonte, la cheminée et son poêle à bois, que je n'avais pas remarqués quand j'ai dormi sur place. Puis, sans

aucune hésitation sur le chemin à prendre, je le conduis vers la rivière. Nous traçons à nouveau un sentier à travers les branchages et il remarque à haute voix la végétation insolite, l'intensité du vert des feuillages, les nombreuses fleurs, la beauté sauvage du lieu.

— Cet endroit est totalement magique, si vous me permettez l'expression. Je saurai bien argumenter pour le vendre dès que j'aurai trouvé quelqu'un qui ne connaît pas sa réputation. C'est à se demander comment un lieu aussi beau peut avoir tant d'ennemis. Je suis sûr que vous avez ici des espèces qui n'existent nulle part dans les environs.

Son évaluation me semble excessive. Si cet endroit a appartenu à ma tante et à ma grand-mère, comment peut-on dire que personne n'a vécu là depuis cent ans ? Une fois de plus, je dois lui paraître naïve, tant mon ignorance de la nature lui saute aux yeux.

— Je peux vous assurer que personne n'a touché à cet environnement depuis des dizaines d'années. Peut-être pourriez-vous en savoir plus en questionnant votre tante, suggère-t-il sans avoir l'air de penser que c'est en partie pour cette raison que je suis revenue.

Nous continuons notre exploration en suivant les limites du terrain. J'ai pris soin d'imprimer la carte satellite que j'avais examinée. Soudain nous quittons les champs qui bordaient la forêt et pénétrons dans un bois plus enchevêtré où il est difficile de voir où finit ma terre et où commence celle du voisin. Pendant encore quelques minutes nous percevons le chant de la rivière, puis ne demeure que du silence. Un cri de corbeau, et plus de gazouillis d'oiseaux. Le changement est si net qu'il nous plonge nous aussi dans le mutisme, alors que nous bavardions gaiement jusqu'ici. Le sol de branchages et de feuilles sèches fait place à un tapis de mousse glissant, d'un vert plus sombre.

La végétation est plus touffue, les arbres plus enchaînés les uns aux autres, on a parfois du mal à distinguer à quel tronc appartient la ramure. Nous finissons par apercevoir un mur de pierres entièrement pris dans les buissons. Nous réussissons, avec beaucoup de mal et de griffures, au milieu des bosquets de ronces, à faire le tour de la bâtisse enfouie. Le long des cornières et incrustés dans la façade, de petits troncs d'arbres font désormais corps avec le bâtiment. La nature sauvage environnante a l'air d'avoir pris son élan pour se lancer à l'assaut de la maison. Les arbres ont escaladé les murs et sont maintenant perchés sur le toit. Des buissons, ainsi qu'un rosier dont la grosseur évoque l'ancienneté mais qui n'a plus que ses épines, se fondent dans les vieilles pierres qui encadrent une magnifique porte ouvragée dans laquelle sont sculptés des êtres au visage torturé. On dirait des gueules de gargouilles qui ne demanderaient qu'à s'échapper si elles n'étaient solidement retenues par la végétation. L'ensemble a un aspect relativement sinistre.

Malgré moi, je repense aux paroles du notaire et, en poussant la lourde porte, aidée par Jean-Pierre Moulin, je me sens un peu tendue. La magnifique arcade de l'entrée semble solide. La porte n'a plus de serrure. Quelque chose résiste à l'intérieur, mais finit par céder dans un bruit effroyable qui fait résonner l'ensemble de la baraque. Une armée de chauves-souris sort du lieu, qui exhale une odeur pourrie de cave. Nous tentons de dégager quelques volets pour permettre à la lumière d'entrer, mais certains se détachent complètement de la bâtisse quand d'autres refusent de s'ouvrir. Contrairement à la première maison, celle-là dispose d'un étage. Elle semble plus ancienne à l'intérieur, moins simple. Les portes sont délicatement ouvragées. Dans toutes les pièces, des meubles gris de poussière, des chaises renversées, parfois recouvertes d'un velours sans âge, évoquent

la fuite soudaine des occupants. Des tentures décolorées tombent aux encadrements des fenêtres délabrées. Une table imposante trône au milieu de ce qui a pu être une salle à manger, face à une cheminée en pierre. Un vieil escalier, en pierre lui aussi, donne accès à l'étage supérieur. Très prudemment nous montons les marches en prenant garde de ne pas nous appuyer sur la rampe, dont la solidité paraît douteuse. Chaque pièce a l'air à l'abandon depuis des siècles comme si un souffle puissant l'avait momifiée. Tout est dérangé ou cassé et l'odeur est insoutenable. Un ensemble de poutres magnifiques sert de support à un poids de branchages qui semblent avoir remplacé les tuiles dans ce qui a pu être une chambre. Je n'ai plus l'appréhension que j'avais en arrivant, mais je ne me sens pas très à l'aise. Jean-Pierre a l'air d'admirer les traces d'une splendeur passée. "Rénovée, elle ferait une plus jolie demeure que l'autre mesure, beaucoup plus modeste." Je m'apprête à lui répondre, mais un choc nous interrompt, comme si quelqu'un avait claqué une porte à l'étage inférieur. Surpris, nous nous interrogeons du regard et redescendons l'escalier rapidement. La porte d'entrée s'est effectivement refermée alors qu'il n'y a pas un souffle d'air et qu'elle nous a demandé tant d'efforts pour l'ouvrir. Nous nous précipitons, mais malgré notre acharnement, elle ne cède pas d'un pouce. Instinctivement, je regarde les murs autour de nous. J'essaie de prendre une grande inspiration en me disant que les terreurs du notaire m'ont empoisonnée. Finalement, ce n'est qu'une vieille maison, qui a certes une sale odeur et des comportements de lieu abandonné, mais rien de très effrayant. Le danger vient plutôt de l'état délabré du lieu. Je laisse Jean-Pierre s'arc-bouter sur le panneau de chêne massif de la porte et vérifier le loquet, pour tenter d'ouvrir une fenêtre. J'y parviens à peu près en même temps que lui, qui finit par déceler l'ingénieux système qui permet d'ouvrir la porte. Une fois le

volet rabattu, je sens la chaleur du soleil toucher mon corps et cette sensation est si agréable que je réalise à quel point j'avais froid. Nous sortons de la maison et Jean-Pierre pousse un cri en me voyant. "Vous êtes blessée !" Blême, les yeux fixés sur mon épaule droite, il se penche pour évaluer les dégâts. Je le rassure, je ne sens absolument rien bien que mon tee-shirt soit recouvert d'un liquide rouge visqueux un peu épais qui ressemble fort à du sang. J'en ai aussi sur les bras ; je me suis probablement salie en ouvrant la fenêtre, car je n'ai aucune blessure. Très prudemment, nous retournons à l'intérieur de la maison où nous trouvons les mêmes traces sur les montants de la fenêtre que j'ai poussée. Je refuse de penser que c'est du sang, bien que ce n'en ait pas que la couleur, mais aussi l'odeur un peu ferrugineuse. Ça me rend un peu nerveuse, mais curieusement je n'ai pas peur. Je suis presque rassurée que le notaire ne m'ait pas raconté une frayeur d'enfant sans fondement. Peut-être ne suis-je venue que pour vérifier ses dires. Jean-Pierre semble plus perturbé que moi, il ne cesse de regarder mon bras sali et très vite me propose de quitter l'endroit pour revenir à l'autre maison, où nous trouverons de l'eau pour me nettoyer. Sur le chemin, il reste silencieux puis me déclare qu'en l'état ça ne va pas être facile à faire visiter.

— Il faudrait presque la remettre en situation de ruine attrayante à rénover. Parce que même les acheteurs potentiels qui ne connaîtraient pas la réputation de votre forêt et de ses maisons vont vite se sentir mal à l'aise.

— Vous vous êtes senti mal, vous ?

— J'en ai mal au ventre, et vous ? Le sang, ne croyez-vous pas que ça puisse être celui d'un oiseau ou d'un rongeur mort ?

Il me sourit gentiment. Même avec l'eau, les taches résistent et nous rentrons chez lui pour que je puisse me changer. Appuyée sur la couverture qu'il a installée afin de ne pas tacher

le siège de sa voiture, je réfléchis tout haut.

— Vous avez remarqué à quel point la partie de la forêt qui entoure le manoir est sombre et comme l'atmosphère y est différente de l'autre ?

— C'est très net, oui.

Au point où nous en sommes, il vaut mieux partager nos impressions. Je suis le vendeur, il est l'artisan de la vente.

— Je serais vous, je ne tarderais pas à poser quelques questions supplémentaires à la tante qui vous a légué cet endroit.

## CHAPITRE 6

Je ne vais pas user de la stupidité à la mode consistant à regarder tout ce qu'on ne peut pas expliquer comme une fraude.

CARL GUSTAV JUNG

Comme la première fois, Francesca ne paraît pas surprise de me voir. Tout au plus est-elle légèrement amusée quand je lui explique que j'ai quelques questions à lui poser. Je ne sais pas trop par où commencer et, malgré mon irrépressible envie de savoir, je suis embarrassée ; nous nous connaissons si peu. Comme si elle devinait ma gêne, elle parle de “notre aptitude familiale” avec beaucoup de naturel : guérir, couper le feu, pressentir l'avenir ou parler avec les morts n'est pas un pouvoir qu'il faudrait considérer comme si nous étions des élus. Chaque humain pourrait faire appel à sa médiumnité, et d'ailleurs certains le font sans y penser. Mais nous sommes obligés de constater que dans certaines familles l'environnement est propice et le don se transmet, comme la musique ou la peinture. Il faut entendre ici que nous le recevons comme un cadeau. Je la coupe pour exiger une suite à son assertion : “Un cadeau de qui ?” Elle sourit.

— Je ne voudrais pas t'embrouiller avec un nom qui marquerait tout de suite une appartenance religieuse ou un poids culturel, me répond-elle posément. Appelle ça “don du ciel”, “don de Dieu”. Pour ma part, c'est un cadeau de la lumière et tout ça n'a rien à voir avec la religion, plus précisément, cela peut se relier à l'agencement du monde, au bon équilibre de l'univers. C'est l'accord des différentes dimensions. Nous en sommes une, mais il y en a plein d'autres.

Ce que raconte ma tante me paraît étonnamment érudit et, avec un brin de honte, je réalise que j’aborde les sujets les plus délicats de l’existence humaine avec Francesca Ambroisine, cette même femme que je n’étais pas loin de tenir pour timbrée il y a quelques jours, dans un village paumé du centre de la France...

— Mais comment expliquer que ce don apparaît soudainement au moment où je suis venue sur le terrain de tes... de nos ancêtres ?

Selon Francesca, il y a des synchronicités, des énergies qui se concentrent, des éléments déclencheurs.

— Et puis, ajoute-t-elle en souriant, si tu examines bien ta vie, tu t’apercevras que depuis ta naissance tu n’as jamais cessé de te servir de tes aptitudes de médium pour diriger tes choix, ton travail, ta vie personnelle. Tu les exprimais à ton insu, en quelque sorte. Il existe des moments propices : la naissance d’un enfant, qui ouvre une sorte de chemin entre ce monde-ci et l’autre, certaines circonstances particulièrement éprouvantes de maladie ou de proximité avec la mort ; et certains lieux comme cette forêt et sa rivière. Car tu as bien noté, j’en suis sûre, à quel point la rivière joue un rôle important dans cette histoire, ajoute-t-elle en me regardant avec insistance avant de continuer. L’eau, de façon générale, est très associée à notre énergie.

Le premier souvenir qui me vient pendant que ma tante parle est cette anecdote, ce jeu que nous avons avec Nicolas quand il était petit. Il se plaignait de maux de ventre que je tenais pour psychologiques car ils étaient judicieusement situés au moment où il devait partir à l’école. J’avais inventé la main magique, que je posais sur son abdomen quelques minutes et qui le libérait de toute entrave. Je l’avais surnommée la “main Potter”, du nom de son héros favori. Jamais il ne m’était venu à l’idée que le soulagement qu’il exprimait puisse être réel et non pas la suite

d'une fable qu'il se racontait. Ma tante rit à cette évocation.

— Soigner à son insu est souvent la meilleure façon de faire, celle qui permet de ne pas diriger son esprit, d'être un canal. Surtout pour ceux qui commencent à se croire possesseurs d'un pouvoir, ajoute-t-elle avec beaucoup de malice. Il ne faut pas confondre se mettre au service de et jouer au grand manitou. Petite, déjà, tu avais des aptitudes remarquables et, percevant le taux de tes énergies et de ton fluide, maman et moi étions très impressionnées. C'est à la suite de ça que Colette, qui détestait cet aspect surnaturel de notre famille, elle l'appelait ainsi, a décidé de couper les ponts afin que jamais nous ne puissions faire ton éducation ou te faire grandir au milieu de ces balivernes campagnardes. Sur tout ce qui concernait sa famille de sorciers, ta mère était une vraie furie. Nous pensions qu'elle avait subi un traumatisme, que nous devinions sans jamais en avoir eu l'exacte certitude. Colette a toujours refusé de nous raconter quoi que ce soit. Jusqu'à l'âge de douze ans, elle tolérait et même acceptait volontiers nos dons. Elle doit à notre mère d'avoir eu un bras intact après une très grave brûlure. Mais du jour au lendemain elle s'est repliée, a fui et paraissait même violemment remontée contre nous sur ce point. Sans doute ne saurons-nous jamais pourquoi, même si nous avons une petite idée. Il ne nous restait qu'à t'envoyer des pensées. Ta grand-mère a mis toute son énergie dans une petite médaille, une licorne...

— Que j'ai toujours et que j'adore... Elle venait donc d'elle !

— Oh ! ma chérie, tu la portes encore ?

— Assez souvent, oui... Je ne sais pas comment vous appeler... Francesca ? Tatie ? Tante ?

— "Francesca" me va tout à fait.

— J'ai dormi sur le terrain, dis-je prudemment.

Ma tante ne dit rien. Je vois dans son regard qu'elle attend

quelque chose. Je lui raconte alors tout ce que j'ai vécu et j'essaie de ne rien omettre de l'accident. À ma grande surprise, sa première question est de savoir si je me suis baignée dans la rivière. Elle est ravie de ma réponse. Mes impressions, mes sensations de chaleur, de présence n'ont aucun secret pour elle. Elle m'explique que son grand-père accompagnait les morts.

— À ce moment-là, des âmes viennent aider le mourant et prendre le relais du passeur, qui ne peut aller plus loin. Avec le temps, tu apprendras à accompagner le plus loin possible en augmentant ton degré de vibration. Peut-être pourras-tu voir ceux qui viennent les chercher. La pratique et l'apprentissage sont, comme dans toute discipline, indispensables pour progresser.

Je suis venue pour comprendre, mais je n'ai pas l'intention de revivre ce qui est arrivé. Tout ça me fait très peur et, pour être tout à fait honnête avec toi, lui dis-je, je n'arrive même pas à y croire. Si quelqu'un était venu me faire le récit de ce que j'ai vécu, je l'aurais pris pour un fou. Notre discussion même est pour moi complètement aberrante. Après la mort il n'y a rien, on ne soigne pas les vivants en leur mettant les mains sur le front ou sur le ventre. On leur donne des médicaments, on les opère à l'hôpital. La médecine ce n'est pas du charlatanisme, c'est une chose sérieuse. Me voilà presque en colère de m'être laissé entraîner sur ce terrain tragique, voire pathétique. Francesca lève un sourcil et me considère gravement.

— D'accord, dit-elle soudain. La mort est une chose sérieuse qui termine la vie, et ce n'est en aucun cas une porte d'accès à quoi que ce soit. Dans ce cas, pourras-tu m'expliquer pourquoi tu as vécu cette expérience, à quel monde rationnel elle appartient ? Pourquoi les malades ne saignaient plus quand ils sont arrivés à l'hôpital, pourquoi ils n'avaient plus mal, et pourquoi tu t'es sentie si pleine d'amour et de reconnaissance ?

Et pour finir, comment cette même bulle de tendresse t'a envahie à chaque sortie terrestre de l'âme que tu accompagnais dans cette autre dimension qui n'existe pas ?

Je suis pétrifiée parce que tout ce que vient de dire ma tante s'est effectivement passé comme elle le décrit... Mais je ne lui ai pas raconté cette partie de l'histoire. Ni la conversation des infirmières quand j'essayais de savoir ce qu'étaient devenus les blessés, ni les mots qu'elle a mis sur cette sensation indescriptible qui est une sorte d'allégresse intérieure ressemblant à une vague qui emporterait tout sentiment de révolte ou tentative de rationalisation sur son passage. Je bredouille qu'elle voit ou devine je ne sais quoi qui fausse les pistes. Elle secoue la tête fermement.

— Écoute-moi bien. Il n'y a pas de jour où les questions qui nous taraudent sont capables de soulever le monceau de préoccupations inutiles dont nous les recouvrons à dessein. Mais la seule chose qui nous rassemble, c'est ce que je viens de te dire là. Qui parle depuis quelques minutes en toi ? Qui s'exprime en se rétractant ? Que se passe-t-il soudain ? Tu sais, ma chérie, quand on comprend qu'on ne peut pas être détruit parce qu'on est fait de lumière, alors la peur est absente de nos vies. Tu es en train de me réciter ta peur sur le bout des doigts. La médecine dont tu parles est en deux dimensions, elle ne sait rien du parcours des cellules. Elle est balbutiante, obsolète, car elle prône la séparation du corps et de l'esprit. Tant que nous sommes incarnés, nous sommes un. Nous sommes corps et âmes, indivisibles. Nous existons et vivons quelques années dans la temporalité et la matérialité, mais ce n'est pas définitif. Je ne peux rien te dire de plus, mais ce que tu as éprouvé parle pour te guider. C'est à ton sentiment intérieur qu'il faut que tu te fies. Tu auras toujours des aides, si tu les demandes. Pense à demander. Si ce n'est pas moi, il y en aura d'autres. Les

lumineux sont tous reliés.

Ça y est, elle recommence à délirer. La colère ne me quitte pas et je ne sais pas expliquer pourquoi. Elle est même croissante. Une impulsion soudaine me vient :

— Il faudra aussi que tu m’expliques pourquoi, dans la maison au bout du terrain, les portes claquent, ne s’ouvrent plus, et si c’est lumineux de se retrouver avec du sang partout en ouvrant une fenêtre.

— Ah, tu es allée là-bas ?

— Et pourquoi n’habites-tu pas dans cette forêt toi-même, pourquoi avoir laissé ces maisons à l’abandon ? Pourquoi faut-il que je me retrouve avec une famille de dingues alors que je croyais... Enfin je ne sais pas ce que je croyais, mais depuis que j’ai débarqué ici j’ai l’impression de devenir folle. À quoi est-ce que cela te sert, à toi, de croire qu’il y a une vie après ? C’est plus rassurant à l’approche de la mort ? Le paradis, l’enfer, c’est ça ?

Je n’en reviens pas. Dans la vie courante, je suis quelqu’un de plus mesuré. J’ai coutume de dire que je ne comprends pas ceux qui s’exaspèrent à tout bout de champ. J’ai même un certain mépris pour ce manque de maîtrise. Mais ma brusque fureur n’a pas l’air d’affoler ma tante.

— Je vais répondre à ta question par une autre question : “À quoi cela sert-il de penser que tout s’arrête et qu’il n’y a pas de suite ?” C’est un discours lucide et moderne, loin des croyances ridicules de la religion et sur ce point je te suis.

Ma tante m’explique qu’il n’en va pas de même pour elle. Rien n’a dans son parcours une dimension religieuse qu’elle pense nécessaire pour accéder à quelque chose de plus facile quand les hommes se refusent à croire.

— Par une sorte de prétention dont l’origine est impossible à retrouver, nous sommes partis sur une route où ce qui n’est pas

explicable est indigne d'être cru. Nous avons lié comprendre et croire, savoir et choisir, expliquer et agir. Ce n'était pas nécessaire. Vois-tu, je suis ce que je sens, même si je ne peux pas l'expliquer. Je choisis la voie qui donne de la cohérence à mon existence, même si je ne sais pas tout, j'admets sans comprendre et, si je me suis trompée, je ne le saurai jamais. Mais si j'ai raison, parce que ma flamme intérieure brûle d'un feu immense que je relie à ce mystère, alors je serai comblée. À tout prendre, je préfère penser que tout a un sens, une direction, que la mort est une voie d'accès, la souffrance, une étape, et l'incompréhension, un plan qui m'échappe. Et alors tout ce qui jalonne ma vie devient une évolution qui me donne des ailes et qui, c'est vrai, me laisse entrevoir maintenant qu'un jour toute cette profondeur mystérieuse sera à ma portée. Ainsi je suis mieux, je me comporte mieux et, surtout, l'amour que je porte aux autres me fait avancer. J'aime m'abandonner à l'idée bienfaitrice qu'il y a un après qui ne ressemble pas à la colossale illusion que nous offre la religion pour nous faire marcher droit. Nous sommes aujourd'hui dans la problématique inverse à celle d'autrefois. Il n'était pas besoin d'expliquer pour croire. Aujourd'hui il ne suffit plus de croire, il faudrait comprendre. Pourtant, là où on peut éprouver des intuitions, tout est simple et profond. Il existe peu de choses à savoir réellement, mais chacune d'elles a une immense valeur. Tu le comprendras, on ne risque rien à devenir ce que l'on est déjà. On connaît la valeur de la vie et ce que ça peut apporter d'être au monde. Il ne faut mettre de l'énergie qu'à être soi-même. Se trouver reste la clé. Le corps est en quelque sorte le prédateur de l'âme. Comme la plante à laquelle s'accroche le visiteur parasite, il ne peut vivre qu'en sa compagnie. Une fois accroché à elle, il lui ôte toute liberté de penser que, sans lui, elle vivrait. C'est sa plus grande prédation : tuer en nous l'idée de l'immortalité. Il est

important de clarifier ces priorités. Il n'y a que l'amour qui compte. Il y a bien longtemps que la peur qui te cloue au sol m'a quittée.

Elle s'arrête, épuisée d'avoir tant parlé. Troublée par ce qu'elle vient de dire, je n'en oublie pas pour autant mes découvertes effrayantes.

— Tout ça est bien joli, mais tu n'as peut-être jamais mis les pieds dans une maison ensanglantée ! Moi je n'aime pas du tout ça, et je n'ai aucune envie de chercher une explication à ces phénomènes. D'une manière ou d'une autre, je me débrouillerai pour vendre ce terrain et ne plus entendre parler de toutes ces croyances familiales. Excuse-moi, Francesca. Je crois que je peux comprendre pourquoi ma mère a tenté de m'éloigner de tout ça.

— Je t'entends, ma chérie. Je te souhaite tout le bonheur possible à toi et à ta famille. En ce qui concerne la maison que tu as trouvée, je pense que ça peut te paraître un cadeau empoisonné, mais rien n'est irréversible. Je suis sûre que tu t'en sortiras très bien.

— À qui appartenait-elle ?

— À mon arrière-grand-père, un grand sorcier qui a mal tourné, mais je te parlerai de lui un autre jour.

— Une minute... C'est un peu facile, non ?

— Je suis fatiguée aujourd'hui, Gabrielle. Je suis beaucoup plus âgée que ta mère, tu sais. Je viens d'avoir quatre-vingt-deux ans et je suis un peu malade depuis quelque temps.

Je regrette instantanément ma colère injustifiée à l'égard de cette vieille dame tranquille et douce. Je prends donc congé en me promettant de revenir le lendemain. Comme la dernière fois, elle me tient les mains et me regarde longuement avant de me laisser échapper et, à nouveau, je suis frappée par son regard pénétrant.

Quand je rejoins la voiture de Jean-Pierre, garée un peu plus loin, il n'est pas là. Curieusement, je ne suis plus en colère. Je l'attends en prenant quelques notes sur ce que je viens d'entendre. Je ne comprends rien à toute cette histoire. Au point où j'en suis, je pourrais bien ajouter à ma journée la traite de deux ou trois vaches, et autres activités campagnardes inhabituelles. Je ne suis pas loin de croire que cette forêt a commencé à m'ensorceler. Peut-être est-ce là le danger : c'est le crédit qu'on accorde aux événements qui leur donne une réelle existence.

Mon agent immobilier, logeur, chauffeur ne tarde pas à faire son apparition. Je m'empresse de lui répéter ce que vient de me raconter ma tante. J'omets la violence de la colère qui m'a envahie et déplore qu'au final, si l'on exclut les théories invraisemblables sur l'au-delà et la médiumnité dont je pourrais faire preuve, je ne suis pas beaucoup plus avancée.

— Au contraire, estime-t-il, vous vous êtes rendu compte que, hormis le fait de ne pas partager son point de vue, votre tante est une femme plutôt étonnante ! Cela devrait vous réjouir. De mon côté, j'ai glané quelques informations sur elle. Francesca n'est revenue que depuis quelques années dans la région ; auparavant, elle a passé pas mal de temps à Limoges, où elle a participé à l'ouverture de la première école Montessori en France. Francesca Ambroisine était une enseignante extrêmement cultivée et très proche de cette Maria Montessori. Vous savez qui c'est ?

J'ai effectivement entendu parler de cette femme.

— La première femme médecin en Italie, n'est-ce pas ?

— Ça, je ne sais pas, dit Jean-Pierre, mais elle était à l'origine de nouvelles façons d'enseigner et elle a écrit pas mal de livres et créé cette méthode qui est encore aujourd'hui la base des écoles qui portent son nom.

Une fois rentrés chez Jean-Pierre, nous nous renseignons sur cette connaissance célèbre de ma tante qui a révolutionné le monde de l'éducation et la rigidité de l'enseignement au début du XX<sup>e</sup> siècle. Que ma tante ait pu être proche de cette femme médecin et psychologue me perturbe un peu plus encore. Jean-Pierre Moulin me taquine gentiment, mais je sais qu'il touche juste.

— Encore une fois, vous êtes victime de vos a priori, mais finalement, entre votre mère et votre tante, c'est probablement cette dernière dont vous auriez été la plus proche. Pourquoi avez-vous pensé dès le départ qu'elle n'était qu'une vieille femme un peu timbrée, rebouteuse de village ? Je trouve sa théorie sur votre histoire personnelle passionnante. Peut-être est-ce le sens de cette belle phrase de Nietzsche : "Deviens ce que tu es." Ne prendriez-vous pas un petit verre de quelque chose, histoire de faire passer l'idée ? Un petit Brane-Cantenac, ça vous irait ?

— J'adore. Vous me prenez par les sentiments. Pardon, je suis abrupte, mal élevée et victime de mes a priori, mais je ne comprends toujours pas ce que vous, vous êtes venu faire dans ce trou à rats ou à sorciers.

Il est interrompu par le téléphone alors que, je l'ai deviné, il allait me donner les vraies raisons de son déménagement. Malgré moi, j'entends qu'il s'agit de travaux, de chambres, de bandes d'enseignants et d'enfants qui doivent arriver après les vacances et peut-être à la fin du mois d'août. Il raccroche et m'explique qu'il a récupéré une immense bâtisse qu'il est en train de rénover pour abriter une institution d'enfants handicapés. Comme si cela était le plus naturel du monde qu'un agent immobilier, ex-trader et désormais sage habitant de Fermet-le-Bois, soit aussi une sorte de mécène pour enfants en attente d'une scolarité. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Animé

d'une grande passion, Jean-Pierre Moulin m'explique que trois mille enfants dans ce pays civilisé ne peuvent toujours pas être scolarisés sous prétexte qu'ils ont un handicap. Depuis qu'il a abandonné finance et business, il se consacre à ces lieux, quatre à ce jour en France, où sont accueillis des enfants, éventuellement pensionnaires. Mais pourquoi dans un village comme celui-ci ? Selon lui, les villes sont les mieux loties, Il a donc privilégié les lieux les plus déshérités où aucune classe spéciale, aucune aide scolaire ne vient renforcer les écoles de ces régions désertifiées.

— Demain, m'explique-t-il, le monde sera différent ; ce phénomène urbain est une histoire du XIX<sup>e</sup> siècle. On occupera à nouveau l'espace et les campagnes et c'est là qu'on vivra le mieux. Les gens s'y installeront avant d'être kidnappés par un environnement politique hostile au principe des habitants, de la fraternité, de la nature et de l'espace.

Sa conception m'épate et me consterne.

— Si je vous entends bien, la ville serait une vision obsolète de notre système de vie ?

Il me sort son grand sourire.

— Vous m'entendez mieux que bien.

— Donc moi qui, passé le périph, trouve le monde trop campagnard, je suis...

— Moyenâgeuse en ce qui me concerne, au pire snob comme pas mal d'autres Parisiens, au mieux ignorante de ce qui vous attend. Vous n'avez pas hérité des dons de voyance de votre tante, on dirait !

Que l'on me contredise à ce point en se foutant de moi ne m'a jamais rendu aussi gaie. Ou alors ce sont les effets naissants du Brane-Cantenac !

— Et vous pensez qu'il suffit de décider que c'est le paradis pour avoir envie de vivre à la campagne ou dans un village ?

Pour ma part, ce n'est pas un caprice. J'aime Paris, j'aime les rues, les cafés, les magasins ouverts tard, l'anonymat de la grande ville, et même les touristes qui me donnent l'impression d'être en vacances. J'aime sortir dans un quartier que je ne fréquente plus ou découvrir ce qui a changé, me sentir familière et étrangère à la fois. Ça m'angoisserait de croiser les mêmes personnes toute la journée, de savoir que tout le monde sait à quelle heure j'éteins ma lumière le soir ou avec qui je dîne.

— Je vous comprends ; par exemple, demain on pourrait me dire : “Ah, elle habite chez toi, la descendante des sorcières, tu n'as pas peur qu'elle te jette un sort ?” Et je répondrais que pour l'instant elle n'a pas beaucoup de pouvoirs, mais que ça ne saurait tarder. Merde... Le feu... Je crois que les braises sont parfaites.

— Savez-vous comment je pourrais en apprendre un peu plus sur cet arrière-grand-père qui habitait la maison charmante que nous avons visitée et qui nous a paru si pittoresque de l'époque satanique ?

— Peut-être aux archives départementales. C'est là que la plupart des choses historiques sont consignées, non ? Mais ne croyez-vous pas que votre tante, un jour où elle sera moins fatiguée, serait prête à vous renseigner sur cet homme ?

Comment lui expliquer que je doute de Francesca ? Malgré moi, je suis sceptique sur cette histoire familiale. Comme s'il entendait mes interrogations, Jean-Pierre Moulin demande innocemment ce qui me dérange vraiment dans le récit de ma tante. Le fait que toutes ces histoires abracadabrantes puissent avoir un fond de vérité ? Ou ma propre imprégnation magique dans ce tissu familial insolite ?

— Tout me dérange ! Le mensonge de ma mère la concernant. Ces histoires à dormir debout. Ce don reçu en héritage et qui s'est manifesté, je ne peux pas le nier.

— Pourtant vous portez le prénom d'un ange, votre mère...

— ... ma mère adorait la mode... Elle était fascinée par la vie de Gabrielle Chanel. Et mon deuxième prénom, c'est Marilyn à cause de l'actrice ! Vous voyez que l'origine est plus futile qu'il n'y paraît.

— Je crois comprendre, moi, ce qui vous dérange dans toute cette histoire. C'est ce voyage spirituel qu'elle vous suggère et qui est encombrant.

Il marque une pause, semble hésiter.

— J'ai fait ce genre de parcours moi aussi, à l'adolescence, avec un curé. J'étais rebelle, odieux, indomptable. J'en voulais à la terre entière d'être orphelin. Le prêtre qui venait dans notre institution m'avait pris sous son aile. Il me recevait en début de semaine. Le dimanche, c'était le jour du Seigneur, et le lundi, c'était ma fête ! Nous examinions les jours qui venaient de s'écouler à la loupe. Je lui disais toujours non, et puis petit à petit j'ai fini par dire oui de plus en plus souvent. J'étais comme un jeune chiot qui ne veut pas lâcher la serpillière. Mon cas s'est amélioré grâce à la patience de cet homme plein d'humour. Après trois ans de ce rendez-vous hebdomadaire, j'ai abandonné ma grande culpabilité, je ne croyais plus en Dieu, mais j'avais une meilleure estime de moi-même. Quand je l'ai dit au curé, il a éclaté de rire : "Alléluia, mon garçon ! Vous vous aimez mieux et c'est le principal. Dieu habite en chacun de nous. C'est là qu'il se fera aimer de vous." En grandissant, je suis resté loin de la religion, mais tout près de ce que j'ai appris avec cet homme-là. Et si, vous aussi, vous oubliez ce qui vous perturbe et imaginez que tout ait un fond de vérité, voire que vous puissiez effectivement soigner, être une sorte de médium, en quoi cela vous empêcherait-il de vivre normalement ?

L'art de poser des réponses et non pas des questions ! Peut-être que ce que j'ai ressenti était si violent, si étranger que j'en

devine la force.

— Vous-même, vous avez changé de vie, mais vous ne m'avez pas dit ce qui vous a amené de New York à Fermet-le-Bois, de l'argent joyeusement claqué au mécénat pour handicapés. Ce Brane-Cantenac affine les pensées, vous ne trouvez pas ?

Ma nuit a été peuplée de rêves stupides, de lieux incongrus, de personnes étranges. Je déjeunais dans un restaurant, mais il fallait que je gare une voiture très grande qui passait à peine dans des rues de plus en plus étroites. Je descendais et demandais aux habitants s'ils n'avaient pas une place pour mon véhicule. Ils étaient tous bizarres, me regardaient comme si je n'avais rien à faire là. De temps en temps, ma tante apparaissait et me disait que tout allait bien, que je ne devais pas m'inquiéter ni pour elle ni pour l'avenir. C'était, malgré tout, la seule présence rassurante dans ce tissu de relations pénibles.

On devrait donner une médaille de bienfaiteur de l'humanité à celui qui a inventé la douche chaude. La simple odeur du café mêlée à ce parfum de noisette de la grillade d'hier m'a remise de bonne humeur. Stan n'a pas le temps de me joindre. Il m'envoie de courts messages et je préfère correspondre ainsi avec lui. Je lui dirai à son retour que l'attrait de la campagne est devenu mon vertige. L'espoir revient. Je saurai tourner l'idée de hanter les lieux de ma forêt à mon avantage, avec la légèreté qui convient. Jolies tasses à l'anglaise, pain frais, croissants, mon hôte s'applique à me rendre le séjour agréable.

— Combien de kilomètres avez-vous fait pour aller me chercher toutes ces douceurs ?

— Je vais vous décevoir, je n'ai pris que mon vélo et personne au village n'a l'air de savoir que je vous héberge.

— Je crois que vous aviez raison hier. C'est à ma tante qu'il

faut que je demande des éclaircissements sur l'histoire familiale. J'ai également décidé de faire rénover ces deux masures afin de vendre la propriété au mieux. Pensez-vous que je trouverai un entrepreneur dans le coin, ou me faudra-t-il contourner la mauvaise réputation du lieu et aller le chercher le plus loin possible ?

— Je n'en sais rien du tout, mais ça vaut la peine d'essayer.

Nous passons la matinée à solliciter des entrepreneurs de la région, dont l'un accepte de nous accompagner sur-le-champ afin d'établir un devis. À nouveau, je ressens ce petit picotement en retrouvant le vert luxuriant de ma forêt. Voilà que je commence à me l'approprier, et j'en distingue même les différents parfums. Alors que je n'ai jamais été propriétaire, je découvre que l'odeur, comme en amour, est la première trace tangible et presque indicible de l'émoi. Pourtant, comme la fois précédente, je suis mal à l'aise dans la partie obscure du terrain. "On va s'enfoncer encore loin comme ça ?" interroge notre homme sur un ton qui se voudrait rigolard. Vous savez, ajoute-t-il, quand j'étais mioche, on appelait ça la terre des Sorciers. On en avait une trouille bleue." Je soupire, lui dis que je le sais et que j'espère qu'à son âge, il n'a plus peur ! À côté de moi, Jean-Pierre sourit. "Bien sûr que non", affirme le gros homme qui doit bien faire son mètre quatre-vingt-quinze pour cent vingt kilos. "Il va quand même falloir me nettoyer tout ça, si vous voulez qu'on passe quelques camions." Avec un peu d'appréhension, nous ouvrons la grande porte et le colosse nous prête main-forte pour laisser le soleil filtrer par les fenêtres bloquées. Je note que Jean-Pierre ne quitte pas des yeux les volets, les plis des rideaux, les murs. Il est à l'affût d'un écoulement insidieux, du même type que la dernière fois, mais rien ne se produit. Parfois, notre entrepreneur m'interroge, et je suis bien incapable de lui répondre : Depuis combien de temps

cette ruine est-elle abandonnée ? Comment est le système de l'eau courante ? Y a-t-il un puits ? Est-ce celui qui est à l'arrière de la bâtisse et que je n'avais même pas remarqué ? Il tape sur deux ou trois murs, prend des notes, teste les cloisons en bois, étudie les poutres, pousse quelques meubles pour examiner le sol. Les dernières chauves-souris s'échappent de l'endroit. À l'étage, il soulève une tenture qui cachait une splendide bibliothèque que je n'avais pas encore vue. Je reste dans la pièce parce que j'ai aperçu deux livres oubliés au sommet des étagères. Je me retourne pour voir si une chaise me permettrait de les attraper. Dans la pièce d'à côté, j'entends l'entrepreneur qui marche et palpe la cloison. "Pouvez-vous venir m'aider ?" Peut-être que lui serait assez grand pour atteindre les ouvrages. Son ombre se profile sur le plancher et j'attends qu'il entre dans la pièce, mais au même moment, en jetant un œil par la fenêtre, j'aperçois en bas dans la cour Jean-Pierre et l'entrepreneur en pleine discussion. Morte de peur, je regarde à nouveau dans la direction de la porte, et si l'ombre a disparu, quelques coups contre le mur semblent encore me narguer. Trempée de sueur, les jambes flageolantes, je tente d'ouvrir la fenêtre pour appeler les deux hommes, mais elle résiste et aucun son ne sort de ma gorge. Tremblante mais décidée à surmonter ma panique, je me dirige vers la porte et reprends l'escalier en courant. Il n'y a personne, juste la sensation d'avoir quelqu'un sur mes talons, un courant froid, une odeur pestilentielle soudaine, et mon angoisse qui me fait bondir à l'extérieur de la maison précipitamment. L'entrepreneur est de dos, et Jean-Pierre quand il m'aperçoit lui indique un point de la maison à examiner avant de se précipiter vers moi. "Vous êtes toute blanche, que s'est-il passé ?"

Je ne sais pas exactement lui répondre. Que dire d'une ombre, d'une sensation forte de présence, de coups frappés au mur ?

C'est plutôt moins impressionnant que ne le furent les taches de sang sur mon bras. "Vous croyez que ça n'arrive qu'à moi ? Que les ouvriers ne vont rien percevoir ?" Il secoue la tête l'air perplexe. Comment le savoir maintenant ? "Et cette rénovation, pensez-vous qu'elle va en quelque sorte purifier la maison ?" Je me rends bien compte qu'il ne peut pas répondre à mon anxiété. Il tente de me faire rire : "Moi je ne suis qu'agent immobilier, c'est vous le médium !"

En attendant, notre magicien en bâtiment semble content de sa visite.

— Y a du boulot, ponctue-t-il, d'un air satisfait, en revenant vers nous. Je vous fais un devis pour demain ? Si ça vous convient, je pourrais commencer dans une semaine. Mes ouvriers seront libres, nous serons trois.

Je suis presque sûre que Jean-Pierre a envie de lui demander si ses ouvriers ont peur des fantômes, s'ils ont un mental costaud, ou de lui dire qu'ils seront peut-être plus nombreux qu'il ne pense. Je m'abstiens, mais le coup d'œil que nous échangeons confirme mes intuitions. Mon téléphone sonne, je sursaute un peu trop brusquement et bredouille en guise d'excuse qu'ici il n'y a habituellement pas de réseau. Numéro inconnu.

— Vous êtes bien la nièce de Mme Francesca Ambroisine Molliane ?

## CHAPITRE 7

Ce que nous appelons le hasard n'est et ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu.

VOLTAIRE

La petite maison a presque entièrement brûlé. Seuls demeurent quelques murs porteurs noircis par l'incendie, et une petite partie de la cuisine. Ma tante s'est probablement endormie devant sa télévision, que les pompiers soupçonnent d'avoir implosé. Le drame a eu lieu très tôt ce matin et ce sont les voisins les plus proches qui ont donné l'alerte. Je demande plusieurs fois s'ils sont bien sûrs que la télévision a implosé. À quatre-vingt-dix-neuf pour cent, m'assure le capitaine de l'unité, c'était probablement un très vieux poste. La fin tragique de cette petite femme me bouleverse. Je ne sais si c'est pour me consoler qu'ils m'ont assuré qu'elle n'a pas dû se réveiller, qu'elle a dû être asphyxiée dans son lit très vite à cause des fortes fumées. À part moi, je ne crois pas qu'elle avait de la famille. Je le dis en hésitant. De découverte en découverte, je ne serais pas étonnée de lui trouver des enfants dont elle ne m'aurait rien dit. Comment savoir si elle avait encore des liens, des amis ? Ne reste-t-il aucun papier, aucun dossier personnel ? “Tout a brûlé, madame, je suis désolé. Seuls quelques placards de la cuisine, contenant exclusivement des ustensiles, ont été épargnés ; mais le lieu de l'incendie reste encore trop chaud, je ne peux pas vous laisser accéder.” Je ne réponds rien mais je ne crois pas que je pourrais supporter les images qui ne manqueraient pas de me venir si je visite les décombres fumants.

Sur le chemin du retour, j'ai l'estomac retourné. Et une rage intérieure que je sens poindre. Pourquoi maintenant ? me dis-je.

Je suis si confuse d'avoir embarqué Jean-Pierre Moulin dans ce qui ressemble à un enchaînement du sort. Il me rassure avec gentillesse. Ça ne le dérange aucunement de me soutenir dans ces moments désagréables. Je dois avoir l'air perdue car il me propose même de téléphoner à une amie, de mettre à disposition l'autre chambre de sa maison. Mais je ne vois pas qui je pourrais inviter en de pareilles circonstances. Je n'ai même pas osé demander dans quel état était le corps. J'ai toujours eu si peur du feu. S'il était une mort enviable plutôt qu'une autre, j'aurais moins peur de me noyer que de finir dans les flammes. Je ne savais même pas que c'était une réalité, cette histoire d'implosion, ni que cela pouvait être aussi dangereux. Et maintenant que j'y pense, je ne me souviens pas d'avoir vu une télévision lors de ma visite. Elle devait être dans sa chambre, où je n'ai pas mis les pieds. Je revois son visage rayonnant cette nuit, dans mes rêves... Que disait-elle déjà ? De ne pas m'inquiéter, que tout irait bien. J'essaie de m'accrocher à cette vision positive pour ne pas être déchirée par les images sordides de son accident.

Dans de pareilles circonstances, c'est reposant de vivre avec un inconnu. On peut tout lui demander puisqu'on ne le connaît pas assez pour deviner la réponse qu'il va donner ou même pour anticiper son refus. Est-ce que le sort se ligue contre moi ?

— Comme une sorte de malédiction ? Je crois comprendre à quoi vous faites allusion, mais ce serait dangereux de le penser. Vous avez fait la connaissance de votre tante et vous ne l'avez pas bien connue, mais cela ne vous rend en rien responsable de ce qui lui est arrivé.

— Je sais bien, mais elle était mon seul lien avec cette forêt. Cet endroit lui appartenait avant qu'elle ne m'en fasse le cadeau empoisonné... C'est moi, ou il fait encore plus chaud qu'hier ?

— Ils prévoient des orages ce soir. Ça devrait être la fin de cette canicule. Je ne vous l'ai pas dit, mais le deuxième entrepreneur, qui habite un peu plus loin et ne connaît pas les racontars de la région, voudrait évaluer le montant des travaux en fin d'après-midi. Voulez-vous que je l'accompagne seul ?

— Non, je viendrai avec vous. Cela m'évitera de ressasser toute cette histoire. Et puisque vous n'avez pas de piscine, prenez un maillot, je vous invite dans ma rivière.

— C'est entendu, madame la châtelaine, nous nous baignerons dans les douves de votre manoir hanté !

Je ne fais même pas l'effort de sourire ; mon humour a fui. Mon cœur est lui aussi en cendres. Impossible d'échapper à la consternation que me cause la mort de ma tante. Je n'ai en réalité aucune envie de me baigner ; trop d'images effrayantes se succèdent dans mon esprit. Même la discussion avec Éva, grâce à laquelle je me suis étroitement replongée dans mon univers professionnel, n'a réussi qu'à dissiper fugitivement le malaise de l'accident. Je m'en veux vaguement de quelque chose que je n'arrive pas à identifier. Aurais-je pu la protéger de l'implosion de son téléviseur ? Peut-être n'ai-je pas envie de m'en tenir à cette explication rationnelle. Un phénomène plus obscur se serait-il mis en route, une sorte de persécution dont la seule perspective me terrorise ? Force est de reconnaître que chaque fois que je mets les pieds dans cet endroit, un imprévisible accident mortel survient. Si je n'en fais les frais qu'indirectement, j'y suis toujours plus ou moins mêlée. Voilà, il est trop tard, je suis au cœur de ce qu'il ne faudrait pas que je pense. Le frisson du doute me gagne.

Je me suis assise dehors pour téléphoner tranquillement, et l'arrivée de Jean-Pierre avec un plateau chargé de petites tartines de crudités et de fruits me tire de mes sales pensées. “Je sais que vous ne devez pas avoir très faim, mais il est quand même 15

heures... Si vous voulez toujours m'accompagner ; je me suis laissé dire qu'il faut avoir un peu d'estomac pour affronter l'endroit." J'aime sa délicatesse, sa simplicité rare. Je m'en veux encore de l'avoir si mal traité lors de notre rencontre. Je déteste cette indifférence vaguement méprisante que je lui portais et qui me choque aujourd'hui. Un coup de fil du notaire interrompt notre dînette, durant laquelle je m'évadais enfin en écoutant les récits délirants de ses premières aventures d'Européen au pays du Soleil-Levant. "Alors, on peut dire que vous, vous avez réveillé les mauvais esprits depuis votre arrivée !" me sert élégamment ce froussard local et notable. J'en reste sans voix. Il a appris la mort accidentelle de ma tante et tient à m'informer qu'elle avait déjà réglé sa succession en donnant tout aux petites sœurs des pauvres. Mais il reste une lettre à mon attention. Je lui promets un peu sèchement de passer la chercher dès que possible. Jean-Pierre tente vainement de me distraire à nouveau par un récit, mais le cœur n'y est plus. Je lui rapporte les propos rassurants du notaire. "Quel crétin, ce type ! À propos de courrier, le capitaine m'a remis celui de votre tante qu'ils ont retiré intact de la boîte aux lettres qui est devant la maison." Il me tend deux lettres et quelques prospectus. Une facture d'électricité et une lettre personnelle, sans texte, avec juste des références qui me semblent être bibliques.

Ex, XXII, 17 ; Lv, XIX, 26 ; XX, 27 ; Dt, XVIII, 10-12...

— Vous avez une bible ?

— Pourquoi, vous avez l'intention de lire un texte pour son enterrement ?

L'idée ne m'avait même pas effleurée qu'il faudrait l'enterrer, faire face au rituel de la mort. Cette perspective me transperce. J'ai envie de fuir, de rentrer à Paris. Jean-Pierre comprend sans que je dise un mot. Les images violentes de l'incendie continuent à m'obséder. Il a posé la bible sur la grosse table de

ferme ; et tandis qu'il y cherche les références, je reste là, perdue dans mes pensées, une tasse de café à la main. Son cri de stupeur me tire de mon nuage : “Vous devez lire ça, absolument !”

Il ne se trouvera chez toi personne qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, ni devin qui se mêle de divination, ni pronostiqueur, ni enchanteur, ni magicien, ni sorcier, ni personne qui consulte les esprits, ni diseur de bonne aventure, ni personne qui interroge les morts ; car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel ; et à cause de ces abominations, l'Éternel, ton Dieu, les dépossède devant toi. (Dt, XVIII, 10-12.)

Tu ne dois pas garder en vie une sorcière. (Ex, XXII, 17.)

Vous ne devez pas pratiquer la magie. (Lv, XIX, 26.)

Quant à un homme ou à une femme en qui il y a un esprit de médium ou un esprit de prédiction, ils doivent absolument être mis à mort, On les criblera de pierres jusqu'à ce que mort s'ensuive. Leur sang est sur eux. (Lv, XX, 27.)

— Vous pensez que c'est un avertissement ? Un crime ?

— Je ne pense rien de concret. Une télé qui implose, c'est dans l'ordre du possible. Je suis juste perturbée par ce qui pourrait être des menaces. Est-ce que ça existe encore, les gens qui croient à ces balivernes ? Les sorcières qu'on brûle ? J'ai l'impression de basculer dans un univers d'un autre âge, un monde qui n'est pas le mien et pour lequel je n'ai reçu aucun mode d'emploi. Mon seul indicateur, c'était elle.

Immense coup de tonnerre ! Je sursaute. Il fallait bien que le temps cesse de menacer et passe à l'acte. Tous ces jours de chaleur écrasante s'achèvent dans les prémices d'un orage furieux dont je ne peux que penser qu'il fait écho aux événements. Je ne suis pas loin de donner raison au notaire. J'ai réveillé les esprits obscurs de je ne sais quelle malédiction, et je commence à en payer le prix. Il n'y a rien de pire que la

crédulité. Je l'ai toujours su. Ne pas croire aux balivernes, aux esprits, à Dieu ou à ses saints ne protège de rien. Une fois que la tendance s'inverse, on se sent encerclé par ce qu'on a toujours rejeté. On est plus vulnérable qu'un croyant, plus naïf qu'une bonne sœur, plus dangereux qu'un gourou, plus désemparé qu'un crédule.

J'ai fini par accepter la proposition de Jean-Pierre. C'est lui qui va se charger d'organiser les obsèques de ma tante. J'ai refusé l'incinération par superstition ou écœurement. Il n'est pas question de l'enterrer dans la forêt, comme l'ont été selon la rumeur les précédents sorciers, cela augmenterait plus encore la méfiance superstitieuse des villageois. On enterrera ses restes, que personne ne verra, dans un caveau familial dont je viens de découvrir l'existence. C'est ce moment précis que Stan choisit pour me joindre. J'invoque la mort de ma tante comme motif de retour. Il compatit distraitement à ce qu'il appelle un contretemps et qu'il est loin d'imaginer comme un traumatisme. En raccrochant, un mauvais sentiment, un de plus, me souffle que mentir à celui qui accompagne ma vie est une mauvaise idée, le début d'une parallèle qui, si elle n'abrite aucun amant, refuse à l'autre une part de soi. Autrement dit, le ver est dans le fruit. Mais ce qui me touche en ce moment ne le regarde pas, même si, encore une fois, cela en dit long sur ce que notre couple est en train de devenir. Je hausse les épaules comme pour balayer ce problème. J'ai d'autres tristesses en réserve.

Je me sens inconsolable de la perte de cette tante que je commençais à peine à connaître, comme si je mesurais l'étendue d'un désastre qui me dépasse. Elle seule pouvait me relier à ce que j'ignore du passé familial et je me sens coupable de l'avoir rejetée comme si mon indifférence, mon refus avaient mis le feu à son poste de télévision. Pour comble d'angoisse, cette lettre anonyme ressemble à la signature sinistre d'un crime

que personne ne semble avoir commis. Et pour insister sur ma présomption d'assassinat, le capitaine des pompiers m'appelle, me confirme que rien n'est récupérable dans les affaires personnelles de ma tante et réitère l'origine de l'incendie de façon certaine. La chambre était remplie de livres, et cette bibliothèque a offert une voie royale et combustible à un tombeau d'érudite. Je mesure ce qui sépare ma tante de ma mère, l'une dans un ravin après avoir roulé à tombeau ouvert en état d'ébriété, l'autre cernée par des livres enflammés, dans l'état comateux du sommeil. L'une qui ne cessait d'oublier qu'elle avait un enfant, et pourquoi s'en souvenir d'ailleurs, l'autre qui n'a jamais cessé de penser à sa nièce avec ferveur, attendant qu'elle revienne après avoir été sciemment éloignée. Quelle misère de se dire, maintenant qu'elle est morte, que cette femme m'aimait sûrement ! Est-ce que je suis dans un monde qui ignore à ce point le sentiment, qu'il prend des manifestations d'affection pour preuve d'une santé mentale défaillante ?

— Et cette maison qu'elle habitait...

— ... appartenait à un homme du village voisin. Elle lui sera payée par l'assurance de votre tante. Je m'occupe de liquider ses affaires personnelles. Elle a juste laissé cette enveloppe à votre intention. Vous voulez toujours vendre votre terrain ?

— Ma propriété, dis-je en guettant sa réaction. Je vais faire rénover les deux bâtisses.

— Ah, très bien ! À l'occasion, j'en toucherai deux mots à ceux qui cherchent dans la région.

Courtoisie affable et plus aucune trace des peurs anciennes ou de la réputation maléfique du lieu. Le notaire aurait-il décidé que la mort de ma tante a sonné le glas des sortilèges ? Je le scrute mais ne décèle rien de suspect dans son comportement.

En sortant de son bureau, j'éprouve l'envie de retourner sans

attendre dans ma forêt. Je voudrais marcher entre les arbres, m'allonger près de la rivière, lire tranquillement cette lettre posthume qui, je le devine, va m'offrir un dernier monologue de ma tante Francesca et, je l'espère ardemment, un autre éclairage sur toute cette histoire.

Une fois de plus, je sollicite la gentillesse de mon hôte pour qu'il me dépose sur mes terres. Il s'inquiète de mon besoin de solitude, ne paraît pas tout à fait rassuré que je veuille me balader seule dans les bois. Je m'étonne : il croit donc ce que les gens disent, il la croit maudite de fond en comble ?

— Écoutez, je ne crois rien mais je préférerais que vous n'alliez pas seule dans le manoir.

Je le rassure, je n'ai pas l'intention d'aller de ce côté-là. Seule m'intéresse la rivière. Pourtant, dès que je vois disparaître son petit 4 × 4 d'explorateur, je suis tentée d'y retourner. Mais avant cela, je rentre dans la première maison. J'essaie de sentir si, là aussi, quelque chose d'étrange déclenche une sensation semblable à celle de l'autre bâtisse ; je me comporte comme si la mort de ma tante avait accéléré mon besoin de perception. Rien ne se passe. J'ai, au contraire, un sentiment de bien-être. Le soleil filtre à travers les fenêtres sales, offrant un halo de lumière bienveillante. Tout m'émeut dans cette baraque en ruine. Le lit défoncé sur lequel j'ai dormi, les boiseries poussiéreuses, les herbes qui s'infiltrèrent dans la maison par les interstices, ces tomettes couleur de miel. Dommage que ce soit la maison la plus abîmée des deux. Je me demande quel va être le montant du devis et ce que va dire Stan quand il saura que je veux investir dans une rénovation à la campagne. Je remarque une fontaine de marbre que je n'avais pas vue lors de mes dernières visites. Elle est surmontée d'une petite sculpture, une femme avec des ailes qui verse le contenu de sa cruche dans la vasque. C'est par cette ouverture que doit s'écouler l'eau mais rien

n'indique comment la remettre en route. Je presse l'enveloppe de Francesca au fond de ma poche alors que je suis juste devant la fontaine.

Quelques hirondelles se poursuivent en criant. Elles volent de plus en plus bas, l'orage n'est pas loin. J'ai vu plusieurs nids à l'intérieur de la maison. J'ai soudain la sensation d'être observée. Je lève les yeux et, sur la margelle du puits, deux yeux en amande me fixent. Je m'avance vers le splendide félin noir, allongé de tout son long et qui s'étire en m'offrant son poitrail. Es-tu un chat de sorcière ? D'où viens-tu ? Il ronronne la réponse et renifle le bout de mes doigts. Je le laisse à sa sieste et me dirige vers les buissons désormais ouverts du petit chemin de la rivière. Le chat m'a suivie et s'arrête de temps en temps, moustache levée, attentif. Le temps est lourd, nous sommes au bord de cette chaleur caniculaire comme si tout allait exploser. Je suis attentive à tout ce que je peux entendre ou voir en empruntant ce minuscule sentier à peine praticable qui mène à la clairière d'où l'on entend la rivière. C'est à partir de cet endroit que je me repère pour rejoindre ma baignoire géante et son eau transparente. Le parfum qui émane de je ne sais quelle fleur envahit soudain mes narines et m'immobilise dans l'instant. Autour de moi, je ne vois aucune corolle. Nez en l'air, je tente de trouver l'origine de cette odeur presque entêtante, sucrée, fleurie. Je cherche dans les feuilles mais ne décèle rien. Et pourtant je la sens. Je regrette de ne pas être plus calée en plantes. J'ai repris la marche et le parfum m'accompagne. Je sais maintenant que je l'ai déjà sentie, cette fragrance, mais ce n'était pas ici. C'était le jour de l'accident, quand j'étais accroupie devant le corps ensanglanté de cette femme en train de mourir. Ce souvenir fait monter des larmes à mes yeux mais ne m'angoisse plus. C'est si étrange de ne pas savoir identifier ce que l'on ressent. Je regarde autour de moi. Je ne vois que des

arbres, des buissons, de la mousse, une légère brise qui agite les branches et tout me paraît vivant, presque doté de parole. Quelque chose d'étrange me relie à ce qui m'entoure. Je suis partagée entre mon envie de trouver ce sentiment ridicule et l'impossibilité d'y parvenir. Une joie véritable m'envahit. Par intermittence, le soleil joue avec les feuilles des frondaisons, caresse mon visage. Un lapin détail à mon arrivée, un peu plus loin un écureuil se cache. Le chat a cessé de me suivre, il a disparu dans les fourrés. J'en oublie la lettre. Je ne sens que l'instant délicieux de cette balade à laquelle j'aspirais sans deviner qu'elle serait un pansement à ma peine. J'écarte des branchages qui parfois se resserrent, pose mes mains sur les troncs, repousse quelques feuilles, dégage le chemin qui s'est déjà refermé. La vie est belle. La vie est simple. Elle n'a jamais été si belle ni si simple. J'ai envie de parler à ceux que j'aime, j'ai envie de le leur dire. Envie de dire merci. Sans savoir à qui. Je souris et j'ai les larmes aux yeux. Je n'ai même plus la force de m'en vouloir de n'avoir rien compris jusqu'à aujourd'hui, d'avoir vécu sans y penser. Je croyais que tout était donné et, en quelque sorte, j'avais raison. Tout est une fête joyeuse et profonde qui raconte ce que nous oublions de comprendre. En ne faisant plus attention à la vie, à ce qui m'entoure, à ce qui se dit dans ce qui ne parle pas mais n'arrête jamais de dire, je ne me suis même pas rendu compte que tout était un cadeau. J'aimais ce que je faisais. Je n'avais pas de souci majeur, j'étais comme protégée, et alors... Certaines vies sont ainsi : elles avancent au milieu des tempêtes, tout autour, d'autres souffrent, tombent, disparaissent, luttent, et ce n'est pas leur problème. Les maladies, la fatalité, les vies malmenées, tout est imputable au hasard, au travail, à la chance plus ou moins provoquée selon les jours, au bénéfice du doute. Je ne me suis jamais demandé pourquoi j'échappais à tout ça, et si je devais remercier

quelqu'un, et qui ? Je ne suis pas méchante... Juste pas concernée par l'autre. Attentive aux plus proches certes, une fille sympa déplorant la misère ambiante, argumentant de façon convenue sur les problèmes du monde. Bla-bla. Destin incontournable de l'époque, colossale tragédie du monde civilisé, un constat sans émotion ! Moi, je n'ai jamais eu le temps, je suis beaucoup trop occupée, considérant que certains font ça beaucoup mieux que moi. Les engagés volontaires de la parole, les militants... J'ai envie de rire de moi-même. De mon ridicule détachement.

Je n'aimais pas la campagne, disais-je ; la ville m'inspirait, sa beauté, ses lignes architecturales, son agitation, son anonymat, ma planque. Avais-je peur du murmure des arbres, de la qualité profonde du silence qui force la plongée abyssale en soi-même ? "La journée on s'ennuie, et la nuit on a peur." Mais, la journée, on est face à soi-même, et la nuit face à ses démons. Il y a de quoi avoir peur en effet.

Émerveillement, délicatesse, résonance, harmonie, douce fluidité, je m'unis à tout ce qui m'entoure. Pour la première fois de ma vie, la nature m'éblouit dans ce qu'elle a d'immense et de minuscule, d'insignifiant et de respectable, offrandes fragiles et grandioses. La rivière m'accueille comme la mer, les deux bras ouverts aux chants de son écoulement. Je m'assois sur la pierre plate, me débarrasse de mes chaussures, trempe mes pieds dans l'eau et jouis de ce qui m'est offert simplement : un spectacle à couper le souffle. Bonds de l'écume sur la mousse, reflets de branches dans le miroir mouillé, empreintes plus sombres de l'eau qui se retire des pierres chaudes. Lumières changeantes jouant sur les buissons, fleurs qui se cachent pour mieux capter la lumière intermittente qui joue à les caresser puis disparaît. Je me penche pour prendre un peu d'eau au creux de ma main, la lettre tombe de ma poche et je m'en saisis prestement avant

qu'elle n'effleure l'onde.

Ma chère Gabrielle,

Si tu as cette lettre, c'est que je ne suis plus de ce monde. Les choses auraient pu être si différentes si ma sœur ne s'était pas éloignée de nous. Ne regrettons rien. La dernière fois que tu es venue avec elle, tu as soigné un enfant qui s'était méchamment brûlé, tu parlais de ce monsieur ou de cette dame qui venait te voir la nuit, tu les décrivais, tu rapportais leurs paroles, et nous savions qui ils étaient. Te voir dialoguer avec les disparus comme s'ils étaient à notre table, comprendre les dons qui t'étaient offerts, accepter que tu venais de cette famille qu'elle avait toujours fuie a mis ta mère dans tous ses états. Hélas, tout ça lui faisait peur. Elle voulait être aimée, riche, enviée, et c'est tout. Elle ne voulait surtout pas être montrée du doigt comme autrefois, à l'école, quand elle était la fille de la sorcière, cette fermière qui ne quittait ses vaches que pour aller soulager les autres.

Je ne la comprenais pas. Moi aussi je voulais partir, voir le monde, faire des études, mais elle avait une tout autre idée en tête. Elle était une princesse, elle serait donc enlevée par un prince. C'était son désir le plus cher, et le moyen le plus évident pour y parvenir était de monter à Paris pour y devenir mannequin. Elle était jolie, ce ne fut pas difficile. J'aimais ma sœur, mais son rejet et sa frivolité me blessaient. J'ai mis des années à lui pardonner de nous avoir rejetées en bloc, ma mère et moi, et toute notre famille, pour de mauvaises raisons. Quand elle est revenue avec toi pour passer les vacances d'été, ma mère et moi étions pleines de joie, sans rancœur. Seules comptaient ces retrouvailles. Les premières vacances, tu n'étais qu'un bébé, mais comment trouver les mots pour décrire notre émerveillement quand tu as grandi et que tu as commencé à

nous raconter ce que tu voyais ? Sans doute était-ce la première fois que quelqu'un accordait du crédit à tes visions, que nous ne prenions pas du tout pour des jeux d'enfant. Nous avons fait une grande erreur. Au lieu de te protéger et de te dire de ne parler à personne de tout ça, pas même à ta mère, nous avons essayé de convaincre Colette. Nous voulions lui faire comprendre qu'il ne fallait pas te laisser seule dans cette découverte. Cela peut être troublant de voir les morts. Pas au début bien sûr, mais plus tard, quand ils grandissent, certains enfants sont terrorisés. À l'âge que tu avais, tu ne te rendais pas compte, mais un jour, quand la fiction, le rêve et la réalité seraient installés là où ils devaient être dans une vie normale, ton seul désir alors serait d'être comme les autres, comme tes camarades qui, eux, ne voyaient rien. Furieuse, ta mère a juré que personne dans cette famille ne serait plus en contact avec toi, qu'elle te tiendrait loin de ces dingues qui avaient pourri sa jeunesse. C'est le terme qu'elle a employé. Selon elle, des racontars d'enfant ne pouvaient prendre racine que si on les encourageait. Et pour preuve, elle avançait que tu n'avais jamais parlé de tout ça avant de nous rencontrer, comme si nous étions coupables de quelque chose. Elle saurait bien te guérir, elle, pour que tu ne vives jamais cet enfer de sorcières et d'enchantelements. Cette scène s'est déroulée devant toi. Sa violence était telle que nous t'avons vue terrorisée par la colère de ta mère dont tu n'as sûrement pas compris l'origine et dont, j'en suis presque sûre, tu ne te souviens plus. Elle t'a emmenée et elle a tenu parole. Nous ne t'avons plus revue. Elle s'est sans doute débrouillée pour te faire comprendre, si tu osais en parler, que tout ce que tu racontais ou voyais n'était pas réel.

Alors que je rédige cette lettre, tu viens de quitter ma maison et je t'ai tant attendue que je n'ai plus de force. Je pense que ma fin n'est pas très loin et il me faut écrire tout cela. Tu vas sans

doute revenir pour me poser des questions, mais si je disparaissais avant, je voudrais que tu saches deux ou trois détails dont tu auras besoin.

Avant tout, j'espère que là où je suis maintenant, je pourrai t'aider mieux encore et t'accompagner sur terre. Ce n'est pas valorisant au sens humain du terme : être clairvoyant et clairaudiant, médium si tu préfères, est un cadeau parfois empoisonné. C'est pesant parce que ça fait peur aux autres. C'est essentiellement à cause de cette peur et d'un imbécile principe de réalité que nous n'avons pas tous accès à ce savoir qu'on appelle désormais un don, tant il semble accordé à certains et refusé à d'autres. À l'origine, chacun de nous dispose de ces facultés d'écoute des âmes. Sans un formatage d'esprit devenu courant – les choses sont ainsi et pas autrement – et transmis à chaque génération, nous serions des êtres plus libres et donc plus performants.

Nous vivons des temps difficiles. Ce qui vient va changer le cours des choses. Je ne verrai pas ce renouveau et je le regrette un peu. Tu vas probablement assister au début de cette nouvelle époque. Entends d'abord cette vérité, la plus importante : tu n'es pas seule. Nous ne sommes jamais seuls, mais tous liés. C'est parce que beaucoup de lumière vient que l'ombre se fâche.

Peut-être penses-tu que je dis des sottises et que tu ne ressens rien de ce que je te raconte. Mais si tu te laisses faire, si tu abandonnes ta peur et te mets en relation avec ce qui est en toi, tu seras à nouveau reliée aux autres. Il faut que nous nous tenions forts et ardents. Tu rencontreras du merveilleux comme du terrible, car les forces négatives sont partout. Elles furent également tragiques dans notre famille. J'en viens à un point difficile, qui t'expliquera pourquoi ta mère a des excuses.

Autrefois nous habitions dans cette maison que tu as vue. Tu ne m'en as pas parlé mais il y en a une autre, dans laquelle

personne n'a mis les pieds depuis des années. Ta mère en a été prisonnière par mégarde durant toute une nuit. Elle en est sortie terrorisée, haineuse à vie à notre égard. Nous ne savons pas exactement ce qui s'est passé cette nuit-là. Elle n'a jamais voulu en parler. Elle s'était éloignée de nous, avait franchi les limites de la forêt bienveillante que nous avions pourtant protégées de l'autre par des barbelés. Elle a dû entrer dans la maison et ne plus pouvoir en sortir. Nous l'avons cherchée toute la nuit, notre mère était morte d'inquiétude. Colette avait douze ans. Nous l'avons retrouvée le lendemain matin, traumatisée. Nous ne savons même pas comment elle a réussi à sortir du manoir. Cela m'oblige à en venir à cette demeure qui fut celle du grand-père de ma mère, un sorcier redoutable que l'on a soupçonné de rapt d'enfants et de sacrifices humains. Il fut lapidé devant chez lui par les villageois en colère. L'histoire dit qu'ils essayèrent de brûler la bâtisse mais qu'ils n'y parvinrent pas. Son fils, Armand, le père de ta grand-mère, a été un grand guérisseur en Italie ; il n'a jamais habité dans cette région. Terrorisée par ce mari assassin d'enfants, pour fuir le lieu et la colère des gens, la femme du Maléfique était repartie en Italie dans sa famille, en emmenant ses enfants. Le terrain devint maudit et plus personne n'y mit les pieds. Les villageois n'ont jamais fait la différence entre les deux parties distinctes de cette forêt de sorciers dite la terre des Brumes.

Philomène Eudoxie, ta grand-mère, que le fils du Maléfique, Armand, avait eue avec une Italienne, revint dans la région. Elle rencontra ton grand-père, qui était fermier dans les environs, et l'épousa. Ses parents ne lui avaient rien laissé à part ce terrain, dont la réputation était si douteuse que son mari ne voulut jamais s'installer en ces lieux, les cultiver ou même les approcher. C'est Philomène, notre mère, qui a fait clôturer une partie de la forêt, délimitant ainsi le secteur diabolique du terrain.

Elle avait le don et elle exerçait dans la petite maison, loin de la ferme familiale. Elle y dormait parfois quand elle avait trop de demandes de soins. Ce fut à la fin d'un de ces après-midi que ta mère disparut. Après cette aventure, Colette refusa de revenir sur cette propriété et Philomène y alla moins. La petite maison, déjà mal entretenue, tomba en ruine.

Grâce à ma mère, je parlais italien et j'avais très envie de découvrir ce pays. C'est au hasard de ce voyage – mais tu le sais, et tu l'as sûrement déjà constaté, le hasard n'est qu'une appellation maladroite pour ceux qui redoutent les coïncidences – que j'ai fait la connaissance d'un médium qui avait rencontré mon grand-père. Puis il y a eu ma rencontre avec Maria Montessori, qui est à l'origine de mon métier et de ce merveilleux sacerdoce qu'est celui d'enseignant. J'ai réellement trouvé ma voie, qui n'était pas, je l'ai découvert plus tard, si différente de la vie de médium. Tu dois savoir que tout ce qui concerne les enfants et le plaisir de la transmission est combattu par ceux que l'obscurantisme arrange. Or tout ce qui concourt à faire de nous des êtres en expansion, heureux de penser, libres d'organiser nos vies, avec cette force qui vient de notre amour et de notre capacité à nous connecter les uns aux autres, doit grandir. Ainsi, l'apprentissage qui ouvre l'esprit est à la source de toute voyance. Ce fut le credo de ma vie, que ce soit comme enseignante ou comme médium, je me suis efforcée de le suivre. J'ai rencontré des êtres merveilleux et, comme je sais ce qui alourdit ton âme, je puis t'assurer que le miracle est partout. Les êtres de lumière n'ont pas de lieu. Les pensées non plus. Où que tu sois, tu rencontreras les bons et les mauvais, les bienveillants et les malfaisants. Et même après, là où je suis tandis que tu me lis, là où je vis, oui, même dans l'au-delà, ce sont les mêmes que l'on retrouve. Les esprits ne sont ni purs, ni innocents, ils sont comme les hommes, et eux, ils ne mettent pas en doute notre

matérialité, tandis que nous nions leurs apparences éthérées. Car une seule chose change : nous voilà délivrés de cette pesante matérialité. L'enveloppe de la surface est tombée, il reste l'essentiel, l'âme. Et c'est elle que l'on voit enfin en tout premier lieu. Elle, devenue invisible pour la plupart des humains que nous étions.

Tout cela avait l'air de t'exaspérer, voire de t'indifférer lors de notre rencontre. Je ne doute pas de tes capacités à changer, car le discours sur les choses et ce que l'on peut éprouver ne dorment pas dans le même lit. Il est facile de juger pour ceux qui n'ont jamais soigné, guéri, accompagné les morts, parce qu'ils ne savent pas ce que l'on ressent. L'amour qui envahit ces actes, dans lequel nous ne sommes qu'un humble canal emprunté par les esprits qui nous aident, est immense. Je te le redis : tu ne seras jamais seule. Nous fûmes très nombreux autrefois à nous entraider, à nous apporter du réconfort sur cette terre. Je te parle de ceux qui sont médiums comme toi. Ils seront sur ta route car, invariablement, dès que le besoin s'en fait sentir, on les rencontre sans les avoir convoqués. Des invisibles aussi t'accompagneront et, si je le peux, mais je ne le sais pas encore, je serai à tes côtés. Je le souhaite de tout mon cœur. Je te prie de ne pas prendre à la légère cette dernière injonction sur laquelle j'insiste vraiment : demande, et tu recevras de l'aide. Elle comblera ce sentiment que l'on a parfois d'une grande solitude issue de notre différence. Trouver en soi les vibrations de l'accès à une vérité profonde est lourd. La mort fait peur à tous, et malgré ce que les humains en disent, l'éternité est encore plus effrayante que deux portes qui se refermeraient sur le néant. N'oublie pas : la nuit ne partage pas. Si elle est totale, il n'y a point de lueur. La lumière, elle, n'existe pas sans ombre, c'est ce qui la rend si radieuse. Voilà une belle preuve que la lumière nous laisse un choix que les ténèbres nous refusent. Que mes

pensées pleines d'amour t'accompagnent ; t'avoir rencontrée, et surtout revue, est un cadeau.

FRANCESCA AMBROISINE

Je ne songe même plus à m'indigner de ce qui pourrait paraître aberrant ou de ce que je pourrais mettre en doute dans sa lettre. La sincérité de ma tante me touche. Je sais maintenant que ma mère, terrorisée par une expérience dont personne ne connaîtra jamais la teneur exacte, a voulu m'éloigner de cette famille trop ésotérique à son goût. Je m'autorise à repenser à l'accident, à ce que j'ai ressenti, et m'étonne que le détail de cette expérience soit en moi toujours aussi présent. Ma tante a raison : il est impossible d'expliquer à celui qui n'a pas éprouvé, impossible d'en parler sans se tromper. Cette lettre, elle a dû l'écrire et la donner au notaire avant ma seconde visite. Tout ce qu'elle me dit sur mes capacités, sur ce don – mais comme elle je n'aime pas le mot –, ne correspond à rien de ma vie, si j'excepte ce que j'ai vécu il y a deux semaines. Cela me semble à la fois très lointain et très proche. Comme si j'avais mis, malgré moi, les pieds dans un monde dont il est difficile de revenir même quand on décide de ne pas y rester.

Le froissement d'une branche me fait sursauter. Je chevrote : “Il y a quelqu'un ?” La voix chaude et sympathique de Jean-Pierre me répond : “Vous êtes là, tant mieux. J'ai des nouvelles pour vous.”

## CHAPITRE 8

Si le miracle, tu le nommes hasard, c'est un jeu, si le hasard, tu le nommes miracle, tu as compris la réalité.

ALEXANDRO JODOROWSKY

Il a tout arrangé pour les obsèques de mardi, réservé mon train de retour mercredi matin. Les entrepreneurs ont apporté les devis, qui sont sensiblement équivalents, mais l'un commencerait dès la semaine prochaine, celui que nous avons vu ensemble, et l'autre ne sera libre que dans deux mois. Je me dis que la vie est bizarre : il y a deux semaines, Jean-Pierre n'était qu'une fonction, l'agent immobilier qui allait vendre mon terrain, et il est maintenant devenu un ami avec lequel je partage provisoirement ma vie. Sa tranquillité, son absence de jugement et sa transparence me reposent. Avec lui, les attentions ressemblent à de vrais cadeaux, et sa façon d'alléger ce qui me pèse est si naturelle que j'en suis déconcertée. Comme lui, je crois que cette lettre répond à mes questions. Mais la mort étrange de ma tante est à présent une nouvelle piste.

— Pourquoi m'aidez-vous, Jean-Pierre ? J'aimerais comprendre.

— Vous êtes donc tellement habituée à ne rencontrer que des personnes qui ont un but en vous offrant leurs services ? Est-ce que rien n'est gratuit dans votre monde ?

— Si, bien sûr. On se porte secours entre amis, mais je dois avouer qu'un parfait inconnu qui devient une sorte d'homme providentiel, ça ne m'est jamais arrivé.

— Il faut un début à tout, et n'oubliez pas que vous êtes promise à un brillant avenir de voyante et de voyageuse de l'au-delà. Si j'en crois le commun des mortels, cela pourra toujours

me servir quand je devrai négocier ma dernière demeure.

— Si vous saviez...

— Là, vous m'intéressez. Dites-m'en un peu plus... Est-ce que vous vous sentez mal dans cet univers ?

— Pas vraiment, et même je me sens plutôt bien, si j'excepte l'accident de ma tante. Mais vous n'allez pas me dire que tout ce que j'ai vécu depuis que j'ai mis les pieds à Fermet-le-Bois ne tient pas du ridicule, de l'incompréhensible.

— Vous me rassurez ! C'est juste la façon dont vous jugez ce qui vous arrive qui pose problème. Vous faites confiance à votre raisonnement, à votre capacité d'analyse, et cela vous suffit...

— Où voulez-vous en venir ?

— Juste à cette chose : quand vous vous fondez sur votre intuition, votre perception, comme je vous ai vu le faire depuis que nous explorons votre terrain, tout se passe à merveille. Mais dès que vous récupérez votre pensée "parisiennement correcte", votre éducation, votre savoir-vivre personnel, alors tout s'en trouve perturbé.

— Touchée ! Vous êtes en train de devenir aussi pénible que ma tante avec vos raisonnements.

— Je vais vous poser une autre question tout aussi embarrassante : que feriez-vous s'il ne vous restait qu'une semaine ou un mois à vivre ?

— Ne me dites pas que c'est la question que vous vous êtes posée quand vous avez décidé de venir vous enterrer dans ce trou à rats pour y devenir agent immobilier ?

Pourquoi les enterrements n'ont-ils lieu que dans les petits matins blêmes ? Pourquoi les croque-morts ont-ils le visage compassé et gris qui doit apporter aux circonstances une surdose de sinistre ? Pourquoi le prêtre, qui n'avait sans doute jamais rencontré ma tante, a tant de choses fausses à en dire ? Je

supporte la cérémonie. Je m'absorbe dans les détails du visage des participants. Je suis plutôt surprise par le nombre. Une centaine de personnes, des femmes pour la plupart âgées, mais il y en a de très jeunes, se sont tassées dans l'église. Ce serait une imposture de recevoir les condoléances de ceux qui la connaissent sans doute mieux que moi, j'ai donc exigé le retrait de cette coutume. Aussi suis-je un peu surprise quand un homme d'environ soixante-dix ans, que je n'avais pas remarqué, s'avance vers moi. Richard Lamour, me déclare-t-il solennellement en me tendant une main généreuse. J'étais un ami de votre tante. Je ne lui demande pas comment il est au courant de nos liens de parenté. J'attends la suite. Serait-ce lui qui lui a envoyé ce passage de la Bible si explicite sur le sort qu'on réserve aux sorciers dans la communauté religieuse ? Pendant un long moment, nous nous jaugeons du regard sans rien nous dire. À la fin de cet échange muet, il éclate d'un rire qui fait tourner quelques têtes, et je sens le coup d'œil réprobateur de certains participants. Richard Lamour semble n'avoir rien remarqué et me contemple d'un air admiratif. "Bon sang, elle me l'avait dit, mais je ne pensais pas que ce fût aussi manifeste !" Je lui demande avec un peu d'appréhension de s'expliquer.

— Je parle de la lumière de vos énergies, de ce que vous dégagez. De ce que je pourrais percevoir de vous, même si je fermes les yeux. Vous me suivez ?

— Je crois que oui, même si je n'en ai pas très envie.

— Oui, cela aussi, Francesca m'en a parlé. Vous n'êtes pas seule, Gabrielle, et je suis un de ceux que vous pourrez solliciter, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Et quelles que soient les questions saugrenues que vous désirerez me poser.

— Avec un nom pareil, j'ose espérer que votre proposition est bienveillante !

— Quel humour ! Je crois que nous allons très bien nous entendre.

— Parce que nous sommes amenés à nous...

Soudain, je me tais, arrachée à cette conversation par un parfum de fleurs si entêtant que je me retourne pour comprendre de quel bosquet il pourrait bien émaner. La gerbe la plus proche et dont je m'approche pour vérifier n'a guère d'odeur. Déstabilisée, je fais quelques pas autour de moi, et quand je reviens en face de mon interlocuteur, je constate que c'est à cet endroit que l'odeur est la plus forte.

— Vous ne sentez pas ? Cette fleur, comme du jasmin...

Richard sourit et me regarde en levant un sourcil.

— Du jasmin, vous êtes sûre ?

— À part le parfum de la rose, c'est à peu près le seul que je puisse identifier parce que les Indiens vendent du jasmin dans tous les restaurants de Paris.

— Je vois. Mais j'espère que vous ne croirez pas que j'ai le nez bouché, car je ne sens rien du tout. Le jasmin était le parfum de votre tante. Elle doit être dans les parages et ravie de notre rencontre. Je suis content moi-même d'avoir fait votre connaissance, chère Gabrielle. N'hésitez surtout pas à venir me rendre visite si vous avez besoin de parler d'elle ou d'autre chose.

Il me tend sa carte et prend congé. Est-ce qu'il a senti que j'ai besoin d'être seule, de faire quelques pas, de digérer ce qu'il vient de dire ? Tandis qu'il s'éloigne, je vois le prêtre le lorgner d'un sale œil puis se replonger dans son bréviaire pour continuer à marmonner au-dessus du caveau. Jean-Pierre s'est tenu à l'écart durant la cérémonie et s'approche dès que Richard Lamour s'éloigne.

— Tout va bien ?

— Je ne sais pas, je vous le dirai quand nous serons rentrés

chez vous. J'ai très froid. Le temps est humide, non ?

— L'humidité des circonstances peut-être. Les larmes de l'atmosphère.

— Vous connaissiez toutes ces personnes ? Suis-je bête ! Dans un village tout le monde se connaît.

— Certains habitent le village et je les croise régulièrement, mais les visages de beaucoup d'autres m'étaient étrangers. Sans doute y avait-il des personnes qui ont rencontré votre tante durant sa vie professionnelle et qui auront vu l'annonce que j'ai fait paraître dans le journal local. Et puis n'oubliez pas que c'était un incendie et qu'on en a parlé dans les faits divers.

On ne mesure pas toujours la chance que nous envoie le sort (certains disent le ciel, mais je le préfère comme lieu de résidence pour les nuages). Jean-Pierre est un type pragmatique qui ne fait pas état de ses compétences. Je le remercie chaleureusement pour son aide. "Ça vous ennuerait qu'on aille déjeuner loin de ce village ? – Pas du tout, j'allais vous le proposer." Il ne paraît pas étonné de l'épisode du jasmin que je lui raconte en chemin, et me pose quelques questions précises sur mes sensations, mais je ne peux pas dire grand-chose de plus. Je n'ai pas tenté de percevoir autre chose que ce phénomène olfactif.

Je me laisse conduire sans poser aucune question, même quand il se gare devant un bâtiment qui n'a rien d'un restaurant. Il me demande de l'attendre quelques minutes, et j'en profite pour fumer une cigarette sur le parking, appeler Nicolas et Stan. Nous échangeons des banalités sur la mort de ma tante, le temps en Italie et en Belgique, la date de notre retour à Paris. La normalité d'une famille éclatée en trois villes pour quelques jours. Tout ça me dérange sans que je puisse bien identifier pourquoi.

Quand Jean-Pierre revient, il a l'air réjoui et porte sous son

bras un petit dossier orange qu'il me tend.

— Voici quelques archives sur votre réjouissant ancêtre, me déclare-t-il avant de me lire une note. “Mage qu'on appelait « le Maléfique », soupçonné d'avoir enlevé des enfants et de les avoir fait mourir durant des messes noires.” Votre tante n'a pas menti : il fut bien lapidé par les villageois devant sa maison, vous savez, ce charmant manoir qui serait depuis ce jour maudit, et que vous m'avez si gentiment confié à la vente ! Les villageois auraient tenté d'y mettre le feu, sans succès. Un bon argument de vente pour moi, il est ignifugé ! On n'a jamais retrouvé les enfants, morts ou vifs, jamais prouvé non plus que c'était bien votre merveilleux arrière-arrière-grand-père qui les avait enlevés, voire assassinés.

— Pensez-vous que tout ça puisse avoir un rapport avec les taches de sang que j'avais sur l'épaule ? Si c'est bien du sang, parce que, finalement...

Il me coupe d'un geste autoritaire qui me surprend.

— Aucun doute là-dessus ! J'ai fait analyser le morceau de tissu taché : c'est du sang humain !

Je suis submergée de violents frissons, accompagnés d'une sale nausée.

— Ne vaudrait-il pas mieux que je renonce aux travaux ?

On ne quitte pas un endroit où l'on a vécu tant d'émotions en si peu de jours sans un pincement au cœur. Je ne regrette pas de m'en aller, il y a des limites au masochisme, mais j'aspire à retrouver une vie normale, tout en ayant le désir de ne rien oublier. Je voudrais circonscrire ce qui va m'absorber à mon retour pour réfléchir, tenter de donner un peu de sens à ce que j'ai traversé depuis un mois. Jamais à ce point je n'ai eu envie de revenir en arrière, de changer le cours des choses, de refermer une porte. Ça me ressemble si peu. Je devine l'impossibilité

d'un retour dans ce monde où je n'ai plus les mêmes repères.

Une question de mon fils m'a plongée dans l'hilarité il y a quelques semaines : "Tu imagines, toi, l'effroi du mathématicien qui a découvert l'infini ?" Oui, maintenant je comprends ce qu'il voulait dire. La plupart du temps, nous avançons dans un monde connu, où même l'inconnu a des règles codifiées, faciles à repérer. Le monde n'est jamais complètement différent de ce réel tangible et raisonnable. Ce que je pensais a vacillé, et je sens que je n'en suis qu'au début de mon étonnement. Cette nuit, je me suis réveillée en sursaut : il y avait quelqu'un dans ma chambre. Je l'ai nettement senti. Ce n'était pas une personne. C'était une présence. Pas non plus un fantôme effrayant qui appartiendrait au monde de la fiction ou de l'imaginaire angoissant de l'enfance. Il y avait quelqu'un qui se tenait à ma droite, tout près du lit, et qui était Francesca. J'ai reconnu quelque chose d'elle, et encore ce parfum de jasmin. Je me sentais bien, je n'avais aucune peur, aucun désir de fuir ce que je ressentais, aucune aptitude à exiger de mon esprit cartésien qu'il nie l'évidence. J'étais dans la chambre bleue de la fille de Jean-Pierre, et Francesca est venue me dire que je n'étais pas seule. Comme elle l'avait espéré, elle était encore là. Et j'ai accepté de prendre simplement cette information, et de m'en tenir à ce fait désormais plausible et serein. Je me suis rendormie.

Au réveil, je me sens bien. Mieux que les jours précédents. La fin tragique de ma tante ne m'apparaît plus comme un fait inadmissible. Quand je l'ai entendue me parler, je me suis bien rendu compte que c'était elle. Parce que si j'avais imaginé une voix, elle aurait eu mes mots, mes expressions, mon univers. Ma tante avait des mots particuliers, des formulations si différentes des miennes qu'il était impossible de confondre des pensées qui m'auraient appartenu avec les phrases qui étaient en train de se déverser dans mon oreille. Alors j'ai saisi un cahier et, sous cette

insolite dictée, retranscrit les mots qui se succédaient rapidement sans en omettre un seul. Attentive, j'en ai perdu le sens des phrases et j'aurais été bien incapable à la fin du texte de dire ce qu'il racontait. Et relisant maintenant ce que j'ai écrit dans la nuit, je suis étonnée d'y trouver une clarté, une réponse directe aux questions qui me tourmentaient depuis quelques jours.

J'ouvre la porte-fenêtre de ma chambre mansardée, je sors sur le petit balcon pour admirer le paysage. Au loin, la tondeuse d'un voisin lance son accélération immobile de mobyette en panne. J'aperçois le village dans le creux du vallon. Si j'avais des jumelles, je pourrais repérer sur la gauche la forêt de mon voisin, qui n'achètera jamais la mienne. J'aimerais avoir l'audace d'aller le voir, lui demander ce qu'on disait de ma famille de sorciers dans sa famille de fermiers. J'ai besoin de savoir comment nous étions perçus par les gens du village. C'est assez comique quand on pense que j'ai choisi la ville pour m'extraire du regard des autres, pour rester dans un anonymat qui me convient et ne rien entendre des ragots. À croire que je portais en moi dès la naissance tout ce qui a fait fuir ma mère de cet environnement rétréci !

Un petit chat noir glisse le long de ma jambe, il se frotte familièrement comme si nous étions de vieilles connaissances. Voilà que j'attire les chats des sorciers, maintenant ! Je le prends sous mon bras, il se laisse faire. Nous descendons l'escalier pour rejoindre la bonne odeur de café et de pain grillé. Jean-Pierre sourit en me voyant avec l'animal : "Vous avez retrouvé Lucifer ? Voilà une semaine qu'il s'est fait la malle avec une femelle des environs !"

Le chat du diable, cette adorable boule de poils ? Quel dommage de l'avoir si mal nommé ! L'espace d'un instant, mon regard inspecte les murs de la cuisine, note le bouquet de fleurs sauvages sur la table de ferme, la porte-fenêtre ouverte sur le

jardin ensoleillé et Jean-Pierre qui s'affaire pour retirer les tartines du grille-pain. J'ai l'impression d'être en vacances avec un inconnu. Il n'y a pas d'attrance particulière, juste cette agréable sensation de ne devoir faire aucun effort pour exister à ses yeux. Cet homme m'apaise. Dès que je me trouve à ses côtés, je me sens sereine comme si tout allait obligatoirement bien se passer. Il a l'art de deviner la suite de l'histoire. Ça me repose de ceux qui attendent que ce soit moi qui l'écrive. Comme pour faire corps avec mes pensées, il ne tarde pas à me demander si je désire qu'il me conduise chez M. Lamour.

“À quelques kilomètres de Fermet-le-Bois, sur la route de Châteauroux... Vous ne pourrez pas manquer cette maison isolée, juste après le petit bois que vous aurez sur la droite, et juste avant un petit pont.”

Jean-Pierre a tenu discrètement à s'éclipser. Il a prétexté une maison à voir dans le coin, mais je ne suis pas dupe. Il connaît mes réticences, il sait que j'ai des questions à poser à cet ami de ma tante et que ses réponses vont probablement m'embarrasser. Je suis à la fois soulagée et inquiète.

Si je fais le point sans détour et que je résume la situation : j'ai eu dans ma famille un redoutable bonhomme qui aurait enlevé des enfants pour les tuer, a été puni par les ancêtres des actuels villageois devant une maison dont j'hérite et qui crache aujourd'hui encore du sang humain sur les murs intérieurs de la salle à manger. Que pourrait-il y avoir de plus cinglé, superstitieux et antiscientifique ? Je ne crois pas avoir dans mon entourage une seule personne qui accepterait d'y mettre les pieds la nuit, tout en me soutenant que c'est ridicule ! Et si par hasard j'en trouvais une, je la vois difficilement y rester plus de dix minutes sans piquer une crise de nerfs. Alors ? Il faut choisir son camp : soit rien n'existe, soit quelque chose d'inexplicable

est là. Comment raconter à mes proches que ma tante m'a clairement parlé depuis sa mort, ou que son parfum de jasmin se manifeste régulièrement à bon escient ? Comme il m'est tout aussi impossible d'oublier que j'ai accompagné des gens juste après leur accident, que j'ai senti des fluides, des courants d'air chaud et froid, des présences qui se tenaient autour de moi, avec une sensation de plénitude extraordinaire, dans un lieu où le spectacle que j'avais sous les yeux aurait dû m'inciter à pleurer, à fuir ou à tomber dans les pommes.

En prenant le petit chemin qui mène à l'entrée, j'ai l'impression de connaître cet endroit. Le jardin est un joyeux mélange d'herbes sauvages et de rosiers, qu'on a laissés pousser sans les contraindre. Sur le côté de la maison, une pelouse d'un vert tendre encercle un petit étang dont le centre est occupé par une île minuscule sur laquelle pousse un saule pleureur. La maison est en pierre, du même style que la mesure qui est sur mon terrain, mais en bien meilleur état. La sonnette déclenche un chant d'oiseau, si bien que je ne sais pas trop si c'est réellement un carillon ou si je l'ai confondu avec un vrai chant. La porte s'ouvre seule et j'entends la voix de Richard qui me crie d'entrer ; il termine une conversation téléphonique. Je connais cette salle à manger, la cheminée, les murs tapissés de livres et, au centre de la pièce, deux mappemondes sur pied. L'une représente le globe terrestre, l'autre est parsemée d'étoiles. Pas de statues religieuses ou d'images pieuses, c'est tout de suite ce que je note. Aucun signe extérieur de sorcellerie, aucun gris-gris. Au fond de la pièce, une magnifique table d'architecte, sur laquelle s'étale une grande feuille. C'est un dessin au fusain inachevé, un arbre dont les racines et la ramure ont déjà dû demander plusieurs mois de travail tant le détail est fin et compliqué. J'examine attentivement cette œuvre et, comme je sens une présence derrière moi, au point de croire

qu'on me touche l'épaule, je me retourne. Il n'y a absolument personne. En tendant l'oreille, j'entends la voix de Richard dans la pièce à côté. Surprise et un peu effrayée par cette perception si précise, je m'éloigne de quelques pas sans jamais cesser de faire face à la pièce que j'étudie avec attention. D'où vient mon souvenir de cette maison ? Les ouvertures sont petites, comme toujours dans les vieilles fermes. Sur une des étagères, je remarque une pierre assez brillante et taillée. Elle est étincelante à l'intérieur, tandis que l'extérieur est une roche noire et brute. Comme je suis absorbée par cette pierre, le phénomène de présence se reproduit. À nouveau, il n'y a personne derrière moi. Un frisson me parcourt le dos tandis que j'éprouve une soudaine sensation de fraîcheur. Je m'apprête à sortir de la pièce mais Richard s'avance vers moi, main tendue et sourire chaleureux affiché.

— Je suis ravi que vous ayez eu envie de me rendre visite avant de repartir. Voudriez-vous boire quelque chose, un café, un thé, une boisson fraîche ?

— Dans l'état actuel des choses, je devrais demander une potion magique, réponds-je cyniquement, histoire de rentrer immédiatement dans le vif du sujet.

Il rit.

— J'ai bien peur de vous décevoir. Je n'ai jamais été très doué pour les préparations à base de plantes. Je risquerais même de vous empoisonner.

— Si vous voulez parler de mon cerveau, c'est déjà fait, avec tout ce que je découvre ici depuis quelques semaines... À dire vrai, je compte un peu sur vous pour m'éclairer sur ma famille, ma tante, et tout le bordel ésotérique qui va avec. Et si, par la même occasion, vous saviez quelque chose sur la forêt, sur les deux maisons : la délabrée et la dangereuse, ça m'arrangerait... Et je veux bien un café, car vous m'avez l'air d'avoir une

splendide machine à expressos. Elle marche ou c'est seulement une pièce de collection ?

À nouveau il sourit.

— Remarquable que ce soit elle qui vous ait attirée. Elle m'a été offerte par votre grand-mère quand je lui ai transmis des messages de son père.

— Des messages ?

— Cet homme qui était un si grand guérisseur avait omis de signaler certaines particularités familiales à sa fille avant de mourir...

— Ah oui... Il vous a parlé de l'au-delà, évidemment. Je ne vois même pas pourquoi je pose la question !

La cafetière étincelante, équipée de plusieurs globes transparents harmonieusement disposés, pousse des soupirs de locomotive qui va se mettre en route. Puis elle s'apaise tandis que s'écoule dans la tasse un jus noir mousseux exhalant un parfum subtil d'arabica.

— À dire vrai, ce n'est pas la première chose que j'ai regardée en entrant dans cette pièce. Je me suis d'abord intéressée à cette pierre là-bas.

Richard soupire.

— Nos mémoires doivent engranger ce qu'elles ne veulent pas nous rendre. Vous aimiez déjà beaucoup ce caillou quand vous étiez enfant.

— Je suis donc déjà venue ici. J'en étais sûre...

— Je suis heureux que vous commenciez à vous faire confiance, me déclare-t-il solennellement en me tendant ma tasse. (En voilà un autre qui lit dans mes pensées !)

— Je n'ai jamais manqué de confiance en moi, vous savez...

— Tant mieux, parce qu'il va vous en falloir une sacrée dose pour entendre ce que j'ai à vous dire sans sourciller.

Bien qu'il ait le don de m'agacer, je décide de ne pas relever

cette dernière affirmation.

— Vous disiez que j'étais déjà venue ici ?

— Au moins deux fois, lors de votre dernier voyage avec votre mère dans cette région. C'est à partir de votre première visite chez moi que votre tante et votre grand-mère Philomène, que j'adorais et qui était comme une mère pour moi, se sont rendu compte de vos aptitudes à voir l'au-delà.

— “Voir” ?

— La première fois que vous êtes venue, j'étais seul dans cette pièce et votre tante Francesca vous a priée de dire bonjour. Vous avez répondu en soupirant : “Il y a beaucoup trop de personnes ici, il faut vraiment que je dise bonjour à tout le monde ?” Alors votre grand-mère et votre tante se sont regardées, ont tourné la tête vers moi et je vous ai demandé doucement de me décrire ces personnes.

— Mais j'avais quel âge ?

— Autour de cinq ans. Peut-être quatre. Vous m'avez montré une dame ici, un monsieur là... Une dizaine de personnes, que vous avez désignées une par une, se trouvait dans la pièce, selon vous.

— Tous les enfants ont des mondes imaginaires, vous savez ! Mon fils, quand il était petit, me racontait des choses incroyables qu'il vivait avec Nicolas deux, l'autre lui-même. Nico deux était son meilleur ami.

— Vous avez raison, ma chère Gabrielle. Mais tous les enfants ne sont pas capables d'interroger une dame qui a l'air gentille, de rapporter qu'elle se nomme Marguerite Marie-Madeleine et qu'elle est la grand-mère de Richard ici présent, qu'elle l'aime et qu'elle le bénit. Saviez-vous même à l'époque ce que voulait dire “bénir” ? J'en doute. Vous avez répété ce que disait cette dame. Et les prénoms de ma grand-mère que vous ne connaissiez pas, comment les aviez-vous obtenus de votre

galopante imagination ?

— Soyons clairs : votre conclusion c'est qu'à l'époque je voyais les morts... Comme dans le film *Le Sixième Sens* ?

— Vous en avez vu ce jour-là. Plusieurs. Et rien ne pouvait mettre en doute cette aptitude. Ensuite, je ne sais pas. Je crois que Francesca et sa mère ont essayé de convaincre Colette de les laisser vous informer. Visiblement, ça n'a pas marché. Comment avez-vous vécu leur dispute ?

— Je n'en ai aucun souvenir. J'ai juste compris que je connaissais votre maison, dès le jardin, et puis ici dans cette pièce.

— Et aujourd'hui ? Sommes-nous seuls dans cette pièce ?

— Évidemment, vous le voyez bien !

— En êtes-vous sûre ?

J'hésite et je ne sais pas ce qui me retient. Et puis qu'importe, je ne le connais même pas.

— J'ai eu la sensation qu'il y avait quelqu'un derrière moi pendant que je regardais vos globes, mais c'est anecdotique.

— Vous croyez ? Vous avez eu cette impression alors que je ne vous avais pas encore parlé de votre aventure dans cette pièce.

— Écoutez, tout ça est ridicule. J'étais petite. Quoi qu'il se soit passé chez vous et dans cette famille, je voudrais vivre tranquille et avoir le droit de me tenir loin de tout ça.

— Je comprends très bien, mais ce qui m'étonne, dans ces conditions, c'est que vous soyez venue me voir. Qu'est-ce qui vous empêche de reprendre votre vie d'avant ? C'est ce que nous faisons tous : vivre en faisant semblant de ne pas savoir que tout ça doit s'arrêter un jour, n'est-ce pas ?

— Il y a des gens qui croient à... quelque chose après...

— Ah oui ? Y croient-ils vraiment ? Parce que, pardon d'être pragmatique, mais si cet après existe, alors la question suivante

est incontestablement : que faisons-nous là ? Car il ne suffit pas de supputer que le berceau est une incarnation et la mort une porte, une telle supposition oblige à changer son fusil d'épaule, voire à remettre son fusil dans le placard, non ?

Il s'écoule un long silence, durant lequel tout me revient de façon intacte.

— Qu'avez-vous senti lors de l'accident ?

Décidément, lui comme ma tante n'ont jamais l'air d'avoir besoin de sous-titre. À moins que ce ne soit Francesca qui l'ait mis au courant. Mais si je veux en savoir plus, je décide de lui faire confiance.

— J'ai ressenti de l'amour... Ce n'était pas tout à fait la forme que revêt l'amour dont on a l'habitude. C'était un sentiment immense, une paix rare, comme si cette femme dont je tenais la main et qui avait le regard au bord du gouffre fusionnait avec mon être. Mais ce n'était ni terrible, ni triste, ni effrayant. Ce n'était pas ce qu'on pouvait en dire en voyant les lieux.

Je sens les larmes qui montent à mes yeux. C'est la deuxième fois que je peux éprouver avec autant de vérité ce que j'ai réellement vécu, exprimer cette force inconnue, la colossale légèreté de l'instant.

— Même les arbres, je me suis dit que les arbres avaient l'air de se pencher vers nous, de bouger, comme à l'unisson.

J'essuie furtivement les larmes qui ont dévalé mes joues. Je me noie dans la fin de ma tasse, le café est froid. Richard ne m'a pas quittée des yeux. Il murmure doucement qu'il comprend que je ne veuille pas de tout ça. C'est avec une vraie violence qu'on m'a interdit d'y accéder. Il dit qu'il m'aidera si j'en ai le désir.

— Vous les voyez, vous ?

— Qui ?

— Les morts.

— Les âmes, vous voulez dire ? Je les entends. Je les sens parfois, si elles ne disent rien et ne désirent pas communiquer.

— Alors je ne serai plus jamais normale ?

— L'étiez-vous ? Vivre sans savoir ce qu'on fout là, où on va se retrouver après, pourquoi on est venu, ça vous paraît normal comme postulat ? Voyez-vous, nous sommes en 2012, et nous avons un énorme problème. Tout est écrit partout, depuis longtemps, nos âmes s'expriment, notre intériorité se rebiffe. Nous inventons des petits cachets calmants pour apaiser cette sensation puissante d'être au monde d'une autre manière que celle d'avoir seulement un corps, une intelligence, une pensée. Bref, nous essayons. Mais tout ça ne marche pas. Alors nous avons inventé des maladies afin de nous obliger à nous regarder autrement. Mais ça ne suffit pas non plus. En résumé, nous sommes très occupés par ce qui ne compte pas, ce qui ne génère pas d'amour, ce qui ne coûte que de l'argent, ce qui matérialise et mécanise tout ce qui pourrait nous déranger. Et même la matière, nous la pervertissons. Je vais vous donner un exemple très concret. Même en allant au bout de la Terre, vous n'empêcherez jamais quelqu'un de penser à vous et de vous aimer. Cette puissance-là, nous n'en faisons rien. Nous ne savons même pas la reconnaître comme une puissance. Nous ne savons pas à quoi ça sert, un être qui est à l'autre bout de la Terre, qui pense à vous et dont la force d'amour a des conséquences.

— Quand vous dites que nous pervertissons la matière, qu'entendez-vous par là ?

— Eh bien, nous sommes entourés de choses inertes, donc mortes. Nous sommes à la limite de nier la vie des plantes en tant qu'êtres vivants qui échangeraient avec leurs semblables. Or, avec un degré de conscience zéro dans une maison, un lieu,

un appartement où les choses ne sont pas en harmonie, où les humains vivent mal, même les tasses peuvent se suicider en se jetant des étagères. Tout est en lien. Toute matière a des particules en dialogue avec son environnement. Vous organisez des événements, je crois, alors vous avez dû constater combien les choses peuvent être fluides ou se liguer entre elles, comme si tout devait s'écrouler dans la minute qui suit. Quand nous sommes fatigués ou déprimés, nous nous heurtons aux choses qui nous entourent, nous entrons en résonance avec une matérialité qui nous pèse. Quand on vit dans un lieu qu'on ne connaît pas, on casse, on se déplace mal, on n'est pas encore en harmonie, et puis ça vient. Dans une maison, il y a une mémoire des murs, des événements, des personnes qui passent. Les êtres qui ont l'air de ne pas bouger, sont enracinés, font bouger le reste... Et point n'est besoin de faire des kilomètres pour changer les choses. Connaissez-vous l'histoire de ces rats qui trouvent une plate-forme et se sauvent de la noyade au milieu d'une bassine de liquide ? C'est une expérience qui a été menée par des scientifiques. La première fois, ils cherchent très longtemps la plate-forme, mais dès le lendemain, à l'autre bout de la Terre, des rats de la même espèce sont déjà au courant et se hissent sans hésiter sur ce promontoire central. Comment savent-ils ? Par quel moyen ont-ils correspondu ? Nous ne le savons pas encore, mais cela nous apprend au moins une chose : hier nos ancêtres tenaient pour fariboles et magie notre réalité d'aujourd'hui. Nous les traitons d'arriérés, nous rions de ces hommes qui ont cru que la Terre était plate, et nous faisons la même erreur. Dans un autre système vibratoire qui ne nous permet pas de les voir spontanément, les âmes sont des énergies qui peuvent se tenir près de nous. Vous verrez ou vous ne verrez pas, suivant l'époque de cette découverte, que dès que les hommes sauront cela, avec preuves indiscutables et

scientifiques, ils considéreront avec mépris les pauvres arriérés que nous sommes de ne pas l'avoir compris et découvert assez vite.

Richard s'est tu et, tête penchée, a l'air d'attendre ma réponse. Mais je n'ai pas envie de lui répondre. Son discours ne résout pas mon problème. J'aimerais fuir et passer à autre chose.

— J'ai bien peur que ce soit impossible...

— De quoi parlez-vous ?

— De ce que vous êtes en train de penser.

Ce type me fout la trouille.

— Dans l'absolu, vous pouvez décider d'oublier que vous avez ouvert une porte et qu'il existe quelque chose derrière. Mais vous ne pourrez jamais décider que vous ne savez pas que cette porte existe. Et vous serez toujours tentée de la rouvrir, voire d'abattre le mur qui vous sépare d'une vérité si intense. J'ai essayé moi aussi. Et croyez-moi, j'avais de bien meilleures motivations que vous pour fuir.

— Vous ne croyez pas que tout ça est un peu irréaliste ?

— Pas plus que d'être ici sans raison et d'accepter tranquillement la fin d'une existence, limitée par on ne sait quel couperet, à un moment choisi par on ne sait qui. Vous savez ce qui m'intéresse surtout ? C'est exactement la même chose que vous quand vous inventez des moyens de créer des événements. Faire un pas de côté et penser différemment ce que tout le monde a formaté autour de vous pour, surtout, ne jamais envisager la vie sous un autre angle. Vous avez une image sous les yeux, c'est votre réalité. Maintenant, enlevez les cadres et essayez de voir au-delà de cette image.

— Ça peut être vertigineux !

— Justement... Vous pouvez avoir encore un peu de vous dans l'image, ou habiter totalement à l'extérieur. Tout dépendra de la manière dont vous accepterez de ne pas être dans le cadre

avec les autres. Et par-dessus tout, vous devrez affronter ceux qui sont toujours dans l'image et ne comprennent pas ce que vous faites. Il est temps de reprendre votre liberté, chère Gabrielle. Quelque chose en vous en a grand besoin. Mais je dois vous le dire, cette image à laquelle vous tenez sera malmenée, détruite. La réaction des autres sera si violente, celle des plus proches, qu'elle va vous terrifier.

## CHAPITRE 9

On ferme les yeux des morts avec douceur, c'est aussi avec douceur qu'il faut ouvrir les yeux des vivants.

JEAN COCTEAU

Le début de ce mois de juillet amène son lot de surcroît de travail. À croire qu'ils seront tous partis dans trois jours et qu'il faut tout régler avant. J'avais tort de penser que ma vie allait être bouleversée. M'immerger ainsi comme autrefois dans le boulot me permet de relativiser. Notre dernière recrue, Gwenaëlle, vient de terminer sa période d'essai et fait gaffe sur gaffe. Comme si elle s'était retenue avant que son contrat ne soit définitif et qu'elle ait maintenant retrouvé sa véritable nature. Cette avalanche de préoccupations matérielles a mis en veilleuse mes états d'âme et ce que j'ai vécu ne me semble plus si effrayant ni si étrange. Les travaux ont l'air d'avancer à un bon rythme dans la première maison. Jean-Pierre m'envoie des comptes rendus aussi drôles que précis sur le comportement de la forêt face à l'invasion des ouvriers.

Stan approuve mon choix de rénovation avant la vente. Il fait un temps qui donne envie d'être un étranger à Paris et Nicolas se prépare à partir en vacances pour oublier qu'il n'a pas encore les résultats du bac qu'il croit avoir réussi, "mais tu sais, on ne sait jamais, maman, ça dépend du prof qui corrige"... Je ne suis pas fâchée de le voir partir attendre ailleurs les notes époustouflantes dont il me dit déjà qu'elles pourraient être catastrophiques pour des raisons indépendantes de sa volonté. J'ai fini par considérer que la période de l'adolescence est une immense traversée d'un désert surpeuplé de mauvaise foi et d'incompréhension à sens unique. Ma mémoire a malheureusement, et pour une raison

inconnue, omis de garder des souvenirs de cette époque où, si jeune, on est néanmoins beaucoup plus fatigué que la plupart des plus vieux. Nicolas va noyer dans les vagues de l'Atlantique et dans d'autres, que j'espère moins importantes, d'alcool, ses mètres cubes d'angoisse de génie méconnu. Je lui rappelle avant son départ que nous avons parié une bouteille de champagne sur sa réussite et que j'exigerai mon dû, si le résultat est négatif, pour noyer le chagrin que je lui ai promis de ne pas exprimer autrement. Après tout, il y a un âge où la conséquence de nos actes ne mérite plus de réprimande, mais juste cet air affligé beaucoup plus vexant que les punitions d'autrefois.

Pour l'heure, j'ai envie de me promener le nez en l'air, de boire des apéros en terrasse, et de retrouver nos rires avec Stan qui, à l'approche des vacances, a nettement moins de travail. Dans le monde des rafistolés de la tronche, comme les appelle notre enfant chéri, on évite la période des vacances, qui est plutôt celle où on arbore son absence de cicatrices grâce à nos chirurgiens formidables et à leurs doigts de fée. "Cher docteur, je vous promets que je vous ferai de la pub auprès de mes amies, enfin celles qui seront dans le secret. C'est-à-dire pas grand-monde." Ça m'a toujours fascinée, cette histoire de silence autour de la chirurgie esthétique.

— Est-ce que vraiment tes patients croient que personne n'a rien vu ?

— Ce n'est pas exactement ça. Dans leur entourage, on est flagorneur plus qu'honnête. Alors tu penses bien que les hommes s'empressent de leur murmurer qu'ils ne savent pas si c'est l'éclairage, ou le bronzage ou, mieux encore, leur énergie personnelle, mais qu'elles rajeunissent de jour en jour... Et les femmes ont ce sourire entendu qui est le gage de leur silence. Et toi, que voudrais-tu changer discrètement ?

Autrefois, je lui répondais que j'aimerais changer mes

horaires, et que si jamais, un jour, il guettait mes rides, je changerais de mari. Mais invariablement, il répondait :

— Tu sais bien que je te taquine. Tu es la plus belle des femmes que je connaisse et tu n'as rien à changer...

— ... dit le mec qui change tout aux autres... Je vais finir par me poser des questions, tu sais !

— C'est la femme qui ne cesse d'organiser des fêtes éphémères qui coûtent beaucoup d'argent et ne servent à rien qui me parle, là ?

Nous ne cessons jamais de nous taquiner sur nos métiers respectifs. Avant, rien ne me plaisait plus que de dîner avec lui, de laisser filer le temps en discutant de nos activités. Si Stan n'aimait pas trop que je le pousse dans les retranchements psychologiques d'un homme qui se prenait pour Dieu en modifiant le corps, l'âge et l'aspect d'un être humain, il se prêtait néanmoins assez bien au jeu de mes questions, me contant toutes les anecdotes dont il disposait, sans jamais trahir les noms de ses patientes. Une fois, j'avais voulu assister à une opération et cette chirurgie mammaire m'avait expédiée directement dans les pommes. J'en étais sortie en étant bien sûre que les mains de mon homme ne m'approcheraient jamais avec un scalpel. Parfois je doutais, et me surprénais à brandir une pointe de jalousie. J'imaginai alors des femmes plutôt belles, car ce sont celles qui ne supporteraient jamais de l'être moins qui viennent le voir, dévoilant leurs chairs à ses mains expertes. Mais il en riait et affirmait que, habitué à traquer le défaut, il le brandissait et n'avait plus qu'une idée, ouvrir et le gommer. Pas très sensuel, comme approche pour draguer !

Est-ce que toutes ces discussions m'intéresseront encore ?

J'ai repensé à l'accident plusieurs fois, mais subrepticement, comme la mémoire a l'habitude de le faire quand on la tient à

distance. Les sensations se sont éloignées, et j'aurais pu penser que tout en moi était rentré dans une douce torpeur et que je pourrais même gommer ma dernière conversation avec Richard, les raisons pour lesquelles je l'ai rencontré, jusqu'au souvenir de la fin douloureuse de ma tante. Jusqu'à ce matin.

J'ai décidé brusquement de sortir acheter des cigarettes et suis restée en arrêt devant la silhouette de la jeune femme plantée devant la porte de l'immeuble de nos bureaux. Elle était en train de lire les différentes plaques et, se sentant observée, elle s'est tournée vers moi. L'expression de son visage a confirmé ce que je pressentais. Nous nous sommes regardées longtemps, puis elle s'est avancée et m'a tendu une main timide.

— J'avais peur de m'être trompée. Je vous ai cherchée longtemps. Je m'appelle Anne-Lise.

Je n'ai pas compris le nom qui a suivi. En un instant, j'ai basculé quelques semaines en arrière, quand, après avoir accompagné cette femme qui est partie sourire aux lèvres, je me suis relevée chancelante, puis agenouillée de nouveau devant la carcasse fumante d'une des voitures. Je me souviens de m'être demandé s'il fallait que je trouve un moyen d'éloigner cette jeune fille de la tôle qui la retenait prisonnière, s'il n'y avait pas de risque d'incendie. Je sais qu'il ne faut pas bouger un blessé et je regrettais de ne pas avoir un peu plus écouté les cours de secourisme de l'école. J'ai passé mes mains au-dessus de son visage sans la toucher, au-dessus de son thorax, et elle a dit que ça lui faisait du bien. Puis elle m'a indiqué sa jambe en me disant qu'elle avait très mal et, là encore, j'ai survolé ses membres blessés. Quelques minutes plus tard, elle m'a demandé d'aller voir les autres. Sans savoir pourquoi, je lui ai dit de se concentrer sur un arbre, de ne pas s'endormir.

Yeux grands ouverts, son regard plongé dans le mien, elle a l'air de revisiter mes souvenirs. Puis elle s'excuse, dit qu'elle

aurait dû appeler, qu'elle n'a pas osé, qu'elle n'aurait pas pu me parler au téléphone. Elle a dû fouiller sur Internet, voir des interviews, imaginer que je suis quelqu'un qu'on ne peut pas joindre directement en l'appelant à son travail. Cette pensée me dérange soudain. J'en mesure le ridicule. Quand je lui propose d'aller boire un café, elle paraît soulagée. J'envoie un message à Éva pour qu'elle retarde notre réunion de trente minutes. Tandis que nous nous dirigeons vers le bistrot du coin, je remarque qu'elle boite un peu. Très rapidement, Anne-Lise me remercie. Pour sa mère d'abord. Je comprends que c'est cette femme qui m'a enlacé la cheville en me suppliant de rester. C'est sa mère que j'ai accompagnée dans la mort. Elle a vu, à travers les larmes de sa douleur, son apaisement, la façon douce dont elle est partie. Elle était suffisamment près de nous pour sentir la même chose que moi. Cette incroyable quiétude. "Depuis ce jour, je me pose des questions sur mon odorat. Vous devez vous souvenir que j'étais près de cette carcasse brûlée, mais j'ai senti des parfums de fleurs blanches, comme du lotus." J'acquiesce et lui assure que je les ai sentis aussi. Elle paraît soulagée. Elle se tait, soupire et se lance :

— Si je voulais tant vous remercier, c'est parce que j'ai compris que vous avez fait quelque chose de spécial pour que ma mère soit en paix. Et pour moi aussi. Je n'avais plus mal. Et ce n'est pas tout. Les médecins ont dit que si ça ne s'était pas arrêté de saigner, on m'aurait coupé la jambe. C'est un miracle si ça n'a pas été le cas. Au début, j'ai essayé d'expliquer que vous m'aviez aidée, mais j'ai compris qu'il valait mieux que je me taise. Et même quand j'ai voulu avoir votre adresse pour vous remercier, je les sentais gênés. J'avais dû beaucoup parler le premier jour, sous l'effet du choc. J'ai fini par obtenir votre nom et votre prénom.

Elle se tait et me considère avec beaucoup de curiosité. Je ne

me souviens pas d'avoir été plus embarrassée dans ma vie. “Vous habitez Paris ? – Non. Lyon. J'étais en vacances chez une amie et ma mère était venue me chercher parce que je suis en train de passer mon permis. Je fais des études... de communication.” C'est presque inaudible, et elle reprend son souffle pour m'assurer que ce n'est pas cela qui l'a poussée à venir me voir, c'est même ce qui l'en a empêchée quand elle a appris qui j'étais. Je sais qu'elle ne ment pas. Tout comme je comprends sa démarche. Moi aussi, à son âge, j'aurais voulu savoir qui était cette ahurie qui, posant sa main sur ma blessure, m'avait enlevé douleurs et promesses d'amputation. Le gouffre s'ouvre devant moi. Il est immense. Les injonctions de ma tante et les mots de Richard me reviennent : “Vous avez ouvert une porte et vous ne pourrez jamais oublier ce qu'il y a derrière.”

— Anne-Lise, je peux vous poser une question ? Quand vous m'avez vu passer mes mains au-dessus de votre mère ou de vous, n'avez-vous pas pensé que j'étais dingue ?

— Pour ma mère, je ne sais pas. J'ai vu comme un voile bleuté qui vous entourait. J'avais mal. Je vous regardais dans cette transparence, elle ne vous quittait pas des yeux, puis elle a jeté un regard dans ma direction, une sorte d'adieu. Je savais qu'elle mourait. Quand vous êtes venue vers moi, j'avais un blocage affreux dans la poitrine, comme si on m'avait traversé le plexus d'un coup de poing. Quand vos mains se sont posées, ce malaise a disparu. J'ai alors senti la douleur de ma jambe. J'attendais que vos mains aillent à cet endroit qui me faisait si mal. Pour une raison que j'ignore, j'étais sûre que vous alliez me soulager. Je suis restée trois semaines à l'hôpital. Je n'ai pas pleuré pour ma mère. Elle était malade depuis longtemps du diabète et je sais qu'elle est partie sereine. Je pensais à vous. Je voulais vous parler, partager ce que j'avais ressenti. Je ne savais pas qu'on pouvait soulager si rapidement, sans rien faire de

spécial. Enfin pardon, je ne sais pas le dire mieux. C'est un don que vous avez ? Vous vous occupez des gens ? Vous faites ça depuis longtemps ?

Quel âge a-t-elle ? Vingt-deux ans ? Vingt-quatre ? Elle me couve de ses grands yeux innocents. Elle a la candeur de ce temps où l'on peut encore poser des questions, grâce à sa jeunesse justement. Cet âge où l'on veut ériger des réponses à celles que plus tard on évite. Je l'envierais presque. Je sens monter en moi un peu d'agressivité, que je vais court-circuiter parce qu'il est temps de dire les choses. Surtout à elle. À elle, plus encore qu'à moi-même, je dois la vérité.

— Je ne soigne personne. Je n'avais jamais fait ça comme vous dites. C'était la première fois.

Je vois bien qu'elle ne me croit pas, qu'elle se demande si je ne me moque pas d'elle. Avec une admiration qui me met mal à l'aise, elle me dévisage, insiste en souriant :

— C'est cool d'être une vraie guérisseuse. Vous avez de la chance.

Cette légèreté me remplit de honte et tout à la fois m'agace.

— Croyez-vous vraiment que ce soit si cool que ça ?

Elle redevient grave et me donne alors toutes les raisons de préférer sa naïve admiration à ce qui l'agite à présent.

— Vous avez accompagné ma mère vers une mort sereine et vous m'avez soulagée, transmis du bien-être alors que je venais d'avoir un horrible accident et que ma mère mourait sous mes yeux. J'étais calme, je n'avais plus mal, je n'avais plus peur. Je faisais confiance. Peut-être à ce qui est sorti de vos mains. Mais à vous surtout. Ce qui s'est passé là était magique, surnaturel, au point que je vous ai dédié des pensées chaque soir. Je voulais absolument vous retrouver pour vous dire merci du fond du cœur, et vous, vous me tenez ce discours détaché ? Comme si

vous étiez passée là par hasard, comme si vous n'étiez pas consciente du cadeau que vous m'avez fait.

Une larme de dépit a perlé sous sa paupière. Elle tremble et je ne suis pas loin de me mettre à pleurer moi aussi. Je voudrais qu'elle disparaisse. Elle est venue remercier une fée, et à la place elle trouve une femme revêche qui se dérobe. Je la comprends. Et quelque chose me gifle dans ce qu'elle a dit. Est-ce que je suis passée là par hasard ?

— Anne-Lise, je vous remercie d'être venue. Ce que vous m'avez raconté me touche beaucoup.

Je m'arrête et je ne dis plus rien. Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter. Et soudain, ce parfum de fleurs blanches, toujours le même, nous environne. Je penche ma tête de quelques centimètres sur la gauche, il me semble que c'est de là qu'il vient. J'entends dans ma tête une voix. Dites-lui que sa mamounette l'aime. Je veille sur elle. Je suis heureuse là où je suis. Qu'elle embrasse Henri et Chloé. C'est court et net. Je me méfie. Est-ce que je suis en train d'inventer ?

— Anne-Lise, connaissez-vous un Henri et une Chloé ?

— Évidemment, répond-elle en fronçant les sourcils. Chloé est ma sœur et Henri est le... enfin était... le compagnon de ma mère. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Est-ce que vous l'appeliez mamounette, votre mère ?

Anne-Lise sourit.

— Pas très souvent. C'était une plaisanterie entre nous. Elle trouvait que ça faisait vieux, elle n'aimait pas trop que je l'appelle ainsi.

Alors je renonce à combattre avec mes doutes comme bouclier. Ils sont balayés par la certitude de cette mère qui vient de me glisser quelques mots pour sa fille, moi qui suis une boîte aux lettres si incertaine. Je lui répète ce que j'ai entendu. Elle pleure et elle rit à la fois. C'est un instant d'aveu total où je lui

dis mon incompetence et ma peur. Mais à partir de maintenant je me promets que, quoi qu'il arrive, je dirai ce que j'ai entendu, je transmettrai le message de ceux qui sont partis à leurs proches, je serai au service de ce qui vient. Je ne sais pas encore comment. Je trouverai. On me soufflera sans doute. Un grand soupir relâche mes poumons, contractés par l'angoisse de mon refus. Je me sens dans une plénitude indéfinissable. C'est léger, ça ressemble à cette profonde sérénité qui m'avait envahie, le jour de l'accident, et dont le souvenir ne m'a jamais quittée. Le souvenir seulement.

À ma gauche, une sorte de nitescence accompagne mon acceptation, comme si le simple fait d'accepter me rendait une perception banale. La densité vaporeuse s'intensifie et, sans tourner la tête, je sens sa présence, je reconnais la mère d'Anne-Lise. Je suis si ébahie par cette apparition que je n'ose bouger. J'ai peur qu'elle disparaisse. Anne-Lise aussi s'est figée en m'observant. Je balbutie.

— Je ne sais pas comment vous expliquer.

— C'est maman, n'est-ce pas ? Vous la voyez ? Vous l'entendez ? Que vous dit-elle ?

Elle a saisi ma main et la presse dans la sienne.

— Elle vous aime, Anne-Lise. Elle dit que vous devez consoler Chloé et Henri et que leurs larmes la retiennent. Aidez-les à être aussi sereins que vous l'êtes. Racontez-leur ce qu'elle vous a dit ici.

— Ce que vous me dites là ?

— Oui, c'est ça.

Le halo s'estompe sur ma gauche comme si la précision apportée par Anne-Lise m'avait fait perdre le contact. Elle n'est plus là. Nous nous sourions. Mon téléphone se met à vibrer. J'ai passé d'un quart d'heure le délai que j'avais demandé pour la réunion. Elle comprend, tend la main vers son sac. Je l'arrête

d'un geste. "Vous me direz si vous avez besoin de faire un stage quelque part. On ne sait jamais. Je pourrai vous aider." Puis nous nous levons et je la serre dans mes bras. Je rentre à l'agence en état second. Je croise un spectre en me regardant dans la glace et les coups d'œil d'Éva pendant la réunion me confirment le problème. J'ai l'air larguée. Pendant deux heures, je fais acte de présence.

Ce soir, je dois dîner avec Stan, qui m'invite dans un nouveau restaurant. Je tente de m'imaginer en train de lui raconter qu'autour de nous une centaine de morts nous épient, comme on surveillerait les prochains sur la liste.

L'eau chaude suit les courbes, glisse sur ma peau, picote par endroits, s'infiltré dans les creux, ruisselle à la surface de mes cuisses. C'est réel, concret. C'est dans la douche que je réfléchis le mieux. Les réserves d'eau de la planète entière ruissellent indéfiniment avant de se noyer en ultimes clapotis dans la bonde. J'essaie de faire la différence entre la sensation que j'ai eue aujourd'hui avec la mère d'Anne-Lise et celles perçues avec ma tante. A priori, ces deux femmes très différentes m'ont parlé de façon à ce que je ne puisse douter de leur vraie présence et croire à un effet de mon imagination. Ma tante a usé d'un vocabulaire qui m'est quasiment étranger. La mère d'Anne-Lise a tenu des propos précis dont je ne pouvais rien savoir. Mais si je n'ai pas cela, comment reconnaître les paroles d'une âme qui s'adresse directement à la mienne ? "Tu n'as qu'à tout noter, ma chérie. Tu es si vigilante et brillante. Tu l'as toujours été, et ce que tu notes te permettra de distinguer aisément ta propre pensée de paroles étrangères." Voilà ce qu'aurait dit ma mère. Mais ce n'est pas elle qui me parle là. Que dirait-elle si elle m'apparaissait soudain ? Elle maudirait sans doute ces saloperies de secrets de famille, ces bouseux dont elle n'a jamais

voulu. Il y avait toujours des “saloperies” dans sa vie, le casino qui l’a menée à la ruine, et même la grippe quand elle la clouait au lit. Est-ce que je ne vais pas devenir dingue si je peux soudainement converser aussi bien avec les morts qu’avec les vivants ? J’enfile un peignoir et me prépare un café. Je repense à ma soirée de la veille avec Stan. Il m’a emmenée Chez les Anges, ça ne pouvait pas mieux tomber ! Nous avons retrouvé un vieil ami restaurateur, Jacques, qui a profité d’une échappée de Stan pour me raconter qu’il avait dû faire “nettoyer le lieu” car nous étions, a-t-il ajouté, sur un ex-charnier de la Saint-Barthélemy.

— Tu vois ce que je veux dire, me répétait-il d’un air gêné, en bon Auvergnat rationnel. Il y avait des...

— ... âmes errantes... ai-je ponctué d’un air blasé.

— Ah, tu connais !

Et désormais convaincu que je ne le prenais pas pour un dingue, il m’assurait qu’il les avait sentis, ces courants d’air glacé, signes impalpables de l’au-delà...

— N’en parle pas à Stan. Je suppose que lui, il se foutait de ma gueule, m’a-t-il glissé, en me confirmant ce que je crains moi aussi depuis le début.

Je me suis même demandé si ce n’était pas un avertissement discret de mes fantômes, moi qui avais décidé d’avouer sur la pointe des pieds ! Le temps du dîner, je l’ai donc passé à chercher qui nous étions, lui et moi, séparément et ensemble. J’ai essayé de saisir une occasion qui ne s’est jamais présentée de raconter à Stan cette autre Gabrielle que je découvrais tout en me demandant si un autre Stan, que je ne connaissais pas, pouvait aussi apparaître. Au dessert, j’en étais à penser que le monde visible et le monde invisible existaient parallèlement et que leur point de contact était dans le mouvement des âmes, tout comme la sienne maintenant qui évoluait sur une planète

que j'étais en train de quitter.

Quelqu'un se glisse dans mon dos : "Tu bois du café le soir ?" Ses mains sous mon peignoir, je suis encore mouillée et je frissonne.

Faire l'amour avant de sortir dîner... Depuis combien de temps ne l'avions-nous plus fait ? Nos gestes sont ceux des amoureux qui se possèdent depuis longtemps. Chacun connaît les failles de l'autre, explore en toute impunité ses moments d'abandon. Puis nous rejoignons la subtile alchimie de nos corps dans la jouissance. Nous marchons sur des milliers d'étreintes, des emportements fous, des réconciliations, des murmures de tendresse, les avortements de nos corps fatigués. Nous savons de l'autre ce qu'il veut nous cacher, et renouvelons avec émerveillement et sans lassitude l'apothéose du plaisir. Caresses, frissons, soupirs, désir ineffable. L'eau de notre rivière intime se fond au souvenir de cette baignade, la première fois, dans ma forêt. Dans cette étreinte où je retrouve Stan, je noie mon silence sur les événements récents de ma vie. Je lui dis avec mon corps que quelque chose est arrivé. Je lui crie de tout mon être que je ne saurais lui avouer ce qu'il refusera de connaître. Le dernier spasme est tellurique. Il lèche une larme qui dévale ma joue, demande doucement si tout va bien, remarque que je tremble, et à ce moment-là, je le vois !

C'est un halo un peu vert, une irradiation luminescente, une densité incertaine, une transparence en forme d'humain, un visage intouchable. Je pousse un cri que j'aurais voulu taire et tends le bras vers cette forme ectoplasmique qui se tient debout à mi-chemin entre notre lit et la porte de la chambre. Stan se retourne brusquement et ne voit rien, évidemment. "Qu'est-ce qui se passe ? Tu m'as fait peur !" L'atmosphère est empreinte d'une lourdeur que je ne sais pas identifier. Je me force à quitter

la vision de cette sulfureuse apparition. Je regarde Stan dans la pénombre, mi-perplexe, mi-inquiet. “Pardon, j’ai eu l’impression de voir quelqu’un.” Et pour prendre à la gorge cette malédiction personnelle, je décide de me lever et de marcher vers elle, aveuglément. J’ai promis de coller au placard ma paisible existence, mais je n’ai pas l’intention de me laisser envahir. Les premiers pas sont éprouvants, mais portée par une conviction certaine, presque une colère, je fonce sur la nuée dont la lueur s’estompe. Presque malgré moi, j’appelle intérieurement ma tante à la rescousse. L’air est glacé, j’atteins la porte et me retourne. Stan est en train de se laisser happer par la petite mort. La pièce est vide. Personne ne parle à mon oreille gauche. Je pousse un soupir de soulagement. Il fait encore très froid. Une autre douche sera la bienvenue.

Stan me parle de nos prochaines vacances, des crises de Nicolas, de son indépendance. Je ne sais plus ce qu’il me dit. Il me semble avoir déjà vécu cette conversation. La Grèce cet été, oui ? Je ne me souviens pas des dates. Je les ai notées. J’essaie de comprendre l’apparition. Quand je suis retournée dans la chambre après avoir pris ma douche, la lumière était allumée. Rien n’avait changé : c’était bien notre chambre avec ce lit qui occupe presque la moitié de la pièce. Le petit meuble en bois sur lequel sont posés mes livres, l’armoire chinoise, les grandes portes de notre placard. Ce n’était plus la pénombre, l’ombre verte, la forme d’un corps sans matérialité. Stan sifflotait en choisissant une chemise. Il a demandé ce que j’allais porter ce soir. Il disait : “Je t’imagine sexy, talons hauts.” Je lui ai répondu que je n’étais pas sa chose. Qu’il était prévisible et emmerdant. Il a froncé les sourcils, manqué d’humour. Que lui dire ? Que ça ne m’amuse plus du tout qu’il me prenne pour sa poupée Barbie ! Que j’ai envie qu’on me foute la paix ! Que la séduction vient

d'un mystère qu'on laisse opérer sans y mettre son grain de sel macho ! Que s'il ne disait rien et n'essayait pas de suggérer lourdement, il aurait des surprises. Je pourrais être une femme dont il ignore tout, comme toutes les femmes fatiguées qu'on ne les sache pas multiples. Est-ce que je pensais à tout ça avant ? Est-ce que tisser des liens avec l'au-delà de cet univers n'oblige pas à plonger profondément en soi, à traverser puis à dépasser cette enveloppe du corps et tous ses attributs superficiels et ridicules ? Habiter parfois dans un monde parallèle serait alors le moyen d'être mieux avec soi dans ce monde-là. Est-ce que les hommes du XVIII<sup>e</sup> siècle, poudrés, avec leurs perruques, se voyaient tels qu'ils étaient réellement ? Se sont-ils une fois imaginés différents ? Et ceux d'aujourd'hui, avec leur costume-cravate, se trouvent-ils plus cohérents que ceux d'autrefois avec leurs collants blancs, leurs culottes courtes et leurs chaussures alambiquées ? L'apparence a besoin d'être oubliée pour que nous devenions nous-mêmes.

J'ai l'impression d'avoir passé le mur du son. L'emballage m'ennuie, mais j'y ai gagné un billet pour l'inconnu. Oh, je ne dis pas que ce que j'ai vu et entendu ne m'effraie plus. J'ai encore peur d'être folle, de me tromper, j'ai peur de voir d'autres morts, et si je veux être tout à fait honnête, je le souhaite tout autant que je le redoute. Je ne crois ni aux fantômes, ni aux revenants. Du reste, voilà bien un mot de vivant. On ne revient que lorsqu'on est parti ! Je commence à comprendre que tout ça doit avoir une explication logique, facile : on ne meurt pas, on change de forme, on change de fréquence. On abandonne l'habit, et pour ça, il n'est pas besoin de se faire moine. Et si ça continue, est-ce que ça veut dire que la vie a un sens ? Un sens unique ou un sens pour chacun ? Oui, mais lequel ? J'entrevois ce que pourrait être notre existence si nous étions soudainement informés de cette énormité sans doute

possible. Par une sorte de révélation scientifique sous une forme indiscutable, nous pourrions savoir et prouver que mourir, c'est passer ailleurs. Avant même de savoir où, nous saurions que la mort est une porte et qu'en quelque sorte nous sommes éternels, immortels. Vertigineux mais pas si étonnant quand on y réfléchit bien. Ça ne choque personne qu'après l'hiver il y ait un printemps et que tout ce qui meurt se mette à renaître...

— Tu sais que c'est désespérant, un dialogue avec toi ! Tu m'inquiètes, j'ai l'impression de parler à une morte ! Pourtant je te trouve très belle avec ta robe noire moulante, ajoute-t-il comme pour se rattraper.

Que lui dire ? Que je suis plus vivante que jamais ? Et pour un sacré bout de temps, si j'en crois mes pérégrinations récentes. Je préfère demander qui sera présent à ce fameux dîner que j'avais oublié.

— L'ex-neuropédiatre de Necker, tu sais, Yvan, et Laure, mon anesthésiste, sa femme, que tu connais. Et nous sommes invités chez un nouveau chirurgien de la clinique, Bruno. Ils ont une petite fille, je crois, quatre ans, quelque chose comme ça.

— Que fait-elle, sa femme ?

Il ne sait pas... Ah si... Il se souvient vaguement qu'ils ont parlé des sculptures de sa femme. Peut-être qu'elle n'est qu'artiste, finalement ! Je sursaute. Un chirurgien esthétique peut entretenir sa femme au point qu'on ne se demande même pas si elle a un métier. Ou est-ce que peindre et sculpter ne serait même pas quelque chose à considérer ? Je repense à Jean-Pierre, à mon jugement sur lui. J'ai envie de vomir ce monde étriqué dans lequel j'évolue. Tout y est petit, formaté, consensuel, sans aucune remise en question. Et moi qui commence à croire aux fantômes, j'ai l'air de quoi à côté de tous ces illusionnistes ? Une dingue, ou un esprit plus ouvert ?

Notre arrivée chez Bruno et Magali s'apparente au burlesque.

Stan nous croyait conviés à 20 h 15, mais nous sommes en avance d'une heure. Magali est seule, Bruno appelle au secours, sa voiture est en rade et Stan propose d'aller le chercher. Je reste plantée dans l'entrée, vaguement gênée d'être là trop tôt. Je propose mon aide. Elle saisit mon regard qui balaie le couloir encombré de sculptures et soupire.

— J'avais bien dit à Bruno que ce dîner était compliqué pour moi ce soir. Je prépare une exposition pour la semaine prochaine. Je suis vraiment désolée, il y en a partout et en plus je vous dis ça comme si ça ne me plaisait pas de vous recevoir. La totale !

Elle me paraît si sympathique, si vraie que j'ai envie de lui sauter au cou. Je suis soudain heureuse d'être là. Je connais les autres couples. Les hommes parleront de la clinique ou de leur sport favori ; les femmes dérouleront une conversation convenue sur leurs enfants puis voudront savoir ce que je prépare en ce moment comme événement affriolant. Aucune ne travaille et j'ai l'impression d'avoir vécu ces dîners-là mille fois. D'habitude, ça ne m'ennuie pas. Ça me repose, ou ça me vide la tête. Mais ce soir, j'en vois tout le caractère social et sans charme. Je m'attarde sur les sculptures de mon hôtesse qui semblent s'être échappées du mur, avoir été stoppées dans leur course par un obstacle invisible. Elles sont encore toutes frémissantes, à peine sèches, vivantes. L'une d'elles n'a pas de corps au niveau du centre, le buste semble relié aux jambes par on ne sait quelle suspension.

— Pardonnez-moi, je retourne à la cuisine. Vous pouvez venir avec moi, nous discuterons en même temps.

Je lui emboîte le pas en demandant où aura lieu sa prochaine exposition.

— Dans une galerie nouvelle, vers Bastille. Le lieu est extraordinaire, une ancienne usine complètement repensée en

espaces créatifs.

Elle est étonnée que je m'intéresse à son travail. Je le sens dans sa réticence à me donner des détails. À sa manière d'expliquer sans aucune prétention, avec des mots qui sont choisis précautionneusement, je comprends qu'elle est déjà renommée. Curieux que son mari n'en soit pas plus fier. Au point de laisser entendre qu'elle fait de la sculpture comme s'il s'agissait d'un passe-temps... Ou alors c'est le mien qui aura relégué son art au rang d'activité subalterne. J'admire la grande cuisine dans laquelle nous évoluons. Une pièce rare à Paris. Je lui en fais la remarque.

— Cet appartement appartenait à ma mère, qui est décédée il y a six mois. J'ai encore du mal à digérer son absence. On a beau le savoir, c'est parfois si dur à vivre. Nous nous entendons très bien. Je lui ai dédié cette prochaine exposition.

— Voulez-vous que je m'occupe de la salade ? Pardon, ça n'a rien à voir, mais puisque je suis là...

Elle a un regard bleu et clair, de longs cheveux remontés en un chignon désordonné et des doigts fins qu'elle essuie sur son tablier de cuisine avec douceur. Elle ressemble à une héroïne de film et on imagine mal ses mains délicates se battre avec la matière brute de ses sculptures. Elles sont sans doute aussi puissantes qu'elles paraissent fragiles. Elle me sourit, gênée, et me tend son poignet.

— Je crois que je ne me suis même pas présentée. Je m'appelle Magali, et vous je sais, c'est Gabrielle. Votre mari parle souvent de vous à Bruno. Je crois que vous faites de grands événements, des fêtes inoubliables...

— Je fais de la com, tout simplement. Et ça inclut parfois ce genre de manifestations festives et tape-à-l'œil.

Je m'installe devant l'évier central pour rincer la salade tout en admirant la table de travail qui pourrait être celle d'un

cuisinier en activité, et donne plus volontiers l'impression d'être dans un manoir de province que dans une cuisine parisienne.

— Je ne sais pas si je vais réussir ce dîner. Je m'en sors mieux avec de la matière inerte qu'avec des aliments. C'était plutôt ma mère qui était le cordon-bleu de la famille !

Une petite voix se fait entendre.

— Maman, tu peux m'aider à attacher les boutons ? Ils sont trop durs.

— C'est parce qu'elle est toute neuve, cette chemise de nuit, ma chérie. Tu dis bonjour, s'il te plaît ?

— Il faut que je dise bonjour à tout le monde ?

Sa phrase me fige, salade en main, robinet allumé. Je jette un coup d'œil à Magali, occupée à boutonner sa princesse. La petite regarde sur ma gauche au fond de la pièce. Je me retourne, mais je ne vois rien.

— Oh, j'ai oublié d'aller chercher le vin... Cela ne vous ennuie pas trop de rester avec ma fille pendant que je descends chez le caviste ?

Je rince rapidement le reste de la laitue, que j'abandonne dans l'essoreuse pour m'avancer vers la fillette, et je m'accroupis près d'elle. Magali s'est éclipsée.

— Je m'appelle Gabrielle, et toi c'est comment ?

— Léa.

— Dis-moi, Léa, tu trouves que nous sommes nombreux dans cette pièce ? À part moi, qui vois-tu ?

— Là-bas, il y a un monsieur, et au fond une dame. Et puis il y a ceux qui discutent derrière la poubelle. Tu les connais ?

— Non, Léa, je ne les connais pas.

— Je n'aime pas embrasser les messieurs qui ont de la barbe, ça pique.

— Ce n'est pas grave, on peut les laisser discuter. Tu me montres ta chambre ?

Pour tout dire, j'ai bien vérifié que Léa parlait avec naturel de ce qu'elle voit, et pourquoi la mettre en doute ?, mais je n'ai pas très envie de rester dans une cuisine envahie par des gens que je ne vois pas. J'ai pensé un instant demander à Léa de se rapprocher de ces personnes avec moi, mais je n'ai pas osé. Léa me montre ses poupées, ses peluches, puis soudain lève la tête tandis que je sens une présence et, surtout, un parfum très sucré.

— Ah, grand-mère est là.

— Bonjour, grand-mère, je suis une amie de la maman de Léa, dis-je en regardant dans la direction qu'a suivie le regard de la petite fille.

À ma grande surprise, je distingue une forme floue, comme dans ma chambre un peu plus tôt, la nuée est presque imperceptible mais bleutée tirant sur le violet. Et puis il y a un visage. C'est en filigrane, j'ai l'impression que si je tendais la main il s'effacerait. J'ai le souffle coupé et suis envahie d'un grand sentiment de paix. Léa me regarde. Elle a l'air réjouie.

— Tu pourras lui dire, à maman, que tu as vu grand-mère ? Quand je lui dis, le soir, que grand-mère est assise sur le lit et qu'elle écoute l'histoire, elle pleure. Je crois qu'elle ne la voit pas. Pourtant elle m'a expliqué que grand-mère était partie pour toujours et qu'elle était un ange maintenant. S'il te plaît, dis-lui que toi aussi, tu l'as vue !

— Oui, ma chérie, je vais lui expliquer, à ta maman.

La grand-mère, elle, me souffle qu'elle est souvent près de sa fille dans l'atelier de Montreuil, qu'elle fait trembler la bougie, mais que Magali n'a pas l'air de comprendre qu'elle lui fait signe en guise de consolation.

— Gabrielle ? Léa ? Tout va bien ?

— Très bien, dis-je sans trembler. Léa me montre sa chambre.

— Tu veux bien me raconter une histoire de baleines ? C'est celle que je préfère.

— Tu dois te laver les dents, Léa, et te coucher maintenant, interrompt sa mère.

— Je m’en occupe, Magali, ne vous inquiétez pas.

J’accompagne la petite fille dans la salle de bains. Nous jouons avec l’eau et avec sa brosse à dents en forme de girafe. Je dilue dans ses plaisanteries d’enfant les violentes émotions qui m’animent. J’ai clairement reçu un message, comme si on me parlait de l’intérieur tandis que son visage me souriait dans son voile bleu éthéré.

J’entends comme dans un rêve les autres invités arriver. Loin de cette agitation, je me sens bien avec cette petite fille suspendue à mes lèvres racontant une histoire de baleines qui traversent la nuit pour rejoindre l’héroïne. Le visage de la grand-mère dessiné dans cet album ressemble étrangement à l’aimable aïeule fantomatique à nouveau posée à côté de nous. Tel un anachorète en voyage social, elle ne dit plus mot et, l’espace d’un instant, je me demande si elle n’est pas là pour valider mon accoutumance à l’au-delà, histoire de me préparer aux jours à venir... Une fois de plus, la paix, la douceur, un sentiment d’amour très chaleureux font taire ma peur et ne me laissent pas d’autre choix que celui d’un humour décalé, que dans ma précédente vie j’aurais qualifié de peu enviable. Me voilà béatement timbrée, passée du côté des allumés, éberluée mais consentante. Je suis tout au plus un peu gênée, mais je ne suis plus du tout en colère comme je le fus au début de mes aventures. Est-ce un progrès ? Léa me sort de ma torpeur. “Dis à maman de venir me faire un bisou, et n’oublie pas pour grand-mère.” Je promets et Léa m’invite à revenir la voir, “comme ça, dit-elle, nous discuterons avec grand-mère”.

Magali entre dans la chambre, qui est désormais vide de toute

présence spectrale. Je sors de la pièce comme on quitterait un rêve. Stan s'avance vers moi, tournicote, glisse son bras sous le mien et me présente à Bruno en riant un peu trop fort. Il fait le beau. Il est apprécié, sort sa femme sexy, nage dans son élément social tandis que Magali, visiblement épuisée, pose quelques gâteaux apéritifs sur la table basse. On boit à la vie, aux grandes vacances qui s'annoncent, lointaines et riches d'aventures sans surprise. Ça va être formidable : on va se baigner, s'extasier sur l'exotisme du lieu, oublier qu'on travaille et que d'autres sont pauvres, en guerre ou mal nourris. Mais qu'est-ce qui me prend ce soir ? Rien ne colle dans ma tête. Tout est dépassé par quelque chose qui m'isole de ce que je fus il n'y a pas si longtemps. Une femme insouciant dans une vie éphémère et courtoise. Je croise le regard éloquent de Magali, nous esquissons un sourire de complicité et, la voyant amorcer un départ vers la cuisine, je lui emboîte le pas.

Plus d'hésitation désormais, je ne veux plus être cette inconsciente au cœur vide, pleine de certitudes issues d'une éducation, d'un environnement politiquement corrects et d'une époque qui campe sur son arrogance. Je lui rapporte ma conversation avec Léa et sa grand-mère. Magali éclate en sanglots, serre mes mains, me remercie, m'avoue qu'elle allume cette bougie en pensant à sa mère dans l'atelier, mais n'a jamais accordé le moindre crédit à sa présence. Je lui assure que le vide qu'elle a ressenti n'était que sa peine, pas celui de son atelier. Elle ne met pas en doute ce que je lui dis. C'est ce qui m'étonne le plus. Je reçois les messages, mais ce sont ceux à qui je les délivre qui m'aident à y croire. A-t-elle remarqué que j'ai cité Montreuil et que je ne savais pas où était son lieu de travail ? Sans doute que non. Encore une fois, ces détails ont apporté à ce récit des éléments nécessaires pour que j'y croie, moi. Elle, n'en a pas besoin. Mon témoignage lui suffit.

— Tu l’as vue ?

— Je crois. C’était léger... Je n’ai pas la facilité de ta fille qui, probablement, n’est pas embarrassée avec notre système de valeurs et de champs des possibles.

Elle fouille dans son sac, me sort une photo, et cette fois c’est moi qui pleure. C’est bien la femme qui était dans la chambre : ses traits doux, son sourire, son visage assez rond, encadré de cheveux légèrement frisés. Je suis émue et perturbée. Bruno entre dans la cuisine en demandant si on passe à table. Comme deux gamines prises en faute, nous nous précipitons avec les entrées.

Malheureusement, je ne suis pas assise à côté de Magali et je dois faire semblant d’entrer dans une conversation à laquelle je suis sûre de participer mais dont je suis incapable de mémoriser la teneur. À partir du fromage, j’attends patiemment que nous puissions bouger et redistribuer la place de chacun dans l’espace afin de rejoindre Magali, avec laquelle j’aimerais échanger encore un peu. Coincée en bout de table, je n’ai guère eu l’occasion de l’accompagner à la cuisine pour débarrasser. Les deux autres femmes de l’assemblée, ainsi que Stan, que je soupçonne de vouloir faire le galant, s’en sont chargés.

— Est-ce que tu peux parler à mon papa et à ma maman ?

C’est une voix jeune qui s’accompagne d’une sensation d’enfance, d’un parfum de caramel qui ne provient probablement pas du magnifique brie ou du splendide saint-nectaire qui trônent au milieu de la table. Je tourne la tête et je perçois la présence d’un petit garçon. Il doit avoir environ dix ans, peut-être moins. J’ignore qui sont ses parents.

— Laure et Yvan, répond l’entité à ma question muette. Je veux leur dire que je suis heureux, que c’est beau là où je suis. J’ai retrouvé papy, Moustique et d’autres amis. Je suis tout le temps avec Georges. Il est avec moi aujourd’hui. Il dit que papa

devrait vendre la maison.

Pendant que le reste de la table s'extasie sur le gâteau aux poires, apporté par la femme de l'anesthésiste, je réfléchis. Le petit Hugo, il vient de me dire son nom, continue à me répéter son message comme si je ne l'avais pas compris. Sa voix me semble triste maintenant. Quand je regarde à nouveau dans sa direction, je perçois cette mélancolie. "Pourquoi ne veux-tu pas leur dire que je suis près d'eux, que j'aime ma vie ici ? – Mais je vais leur dire !" Je viens de parler à voix claire et haute et l'assemblée se tourne vers moi, surprise. Je racle ma gorge et demande à Laure et Yvan si le nom de Georges leur rappelle quelque chose. "C'est le prénom de mon frère aîné, répond Yvan. Il est mort en Afrique juste avant la naissance de notre fils, enfin on le suppose car il n'est jamais revenu d'une expédition au Congo."

À partir de cet instant, je lis sur les visages qui m'entourent de l'étonnement, de la curiosité, beaucoup de méfiance et un brin d'incrédulité. Tous ces ressentis vont se changer en terreur quand je vais expliquer à Laure et Yvan, qui sont déjà très pâles, que leur fils Hugo est dans la pièce. Stan se lève précipitamment, les prie de m'excuser, dit que nous allons rentrer à la maison, que je dois être malade. Mais Yvan le fait taire et me demande d'aller jusqu'au bout. Je suis calme maintenant, déterminée, je puise dans le regard de Magali ce qu'il faut de courage pour continuer à passer le message de ce fils disparu après une méningite foudroyante et dont j'ignorais l'existence jusqu'à aujourd'hui. "Tu nous avais caché que ta femme était une sorcière qui parlait avec les morts", souffle une voix masculine que je n'arrive pas à identifier.

Après que le message a été délivré, je me sens épuisée. Ce petit esprit d'enfant était très fatigant, mais quelle joie de voir Yvan et Laure rayonner. La fin du repas est silencieuse et les

quelques paroles échangées concernent la tarte ou le fromage. Stan me jette des regards foudroyants ; j'ai visiblement plombé l'ambiance. Après le dessert, Yvan et Laure m'embrassent avec plus de tendresse qu'à leur habitude avant de s'éclipser rapidement. Je sens que Stan est très embarrassé et ne s'approche plus de moi. Je me replie dans la cuisine avec Magali, qui a finement compris la situation dans laquelle je me trouve. Elle me serre dans ses bras et me dit que tout va aller bien, qu'on ne peut pas garder un don pareil sans en faire quelque chose. "Ce serait égoïste, tu ne crois pas ?" Elle dit encore qu'elle va m'appeler et note mon numéro. Quand je retourne dans la salle à manger, il ne reste que Stan et Benoît. Les autres sont partis sans me saluer. Benoît s'efforce d'être aimable, mais je le sens glacial.

Dans la voiture, le silence est pesant, jusqu'au moment où Stan explose.

— Alors, tu es contente ? Tu as foutu en l'air le dîner, et tu me fais passer pour un con ? Tu réalises qu'il n'y avait là que des scientifiques, des médecins avec lesquels je travaille... Je n'en reviens pas que tu aies essayé de leur faire croire que tu causais avec les morts. C'est quoi, ce numéro débile ? Tu n'es pas un peu dingue d'avoir parlé à Laure et Yvan de leur fils disparu ? Mais qu'est-ce qui t'a pris ?

L'émotion qui me monte à la gorge est insoutenable. Stan a réellement pensé que je disais tout ça pour rire ! Il prend cet épisode pour une plaisanterie, je n'arrive pas à croire qu'il me connaisse si mal. Je tente d'expliquer, de justifier mon attitude. Je dis que je ne pouvais pas laisser ce petit garçon si triste, ne pas transmettre son message. Mais toutes mes paroles m'enferment, décuplent sa rage, entérinent sa certitude que je suis folle, provocatrice, et que j'ai fait ça pour lui nuire. C'est de la destruction pure. Je me fous de sa gueule, comme je me suis

moquée de tous ceux qui étaient présents à ce dîner. Je suis particulièrement perverse puisque j'ai osé jouer avec un enfant mort, un frère mort, avec la peine de gens qu'il estime et qu'il aime. Je ne suis qu'une timbrée, une égoïste tarée. Est-ce la vérité, la réalité, les deux à la fois qui s'étalent enfin sous mes yeux ? L'ataraxie dans laquelle je baignais depuis des années n'est qu'une colossale illusion. J'ai simplement cru à l'histoire que je me suis racontée : celle d'une fille brillante qui était amoureusement mariée à une âme sœur. La réalité est plus prosaïque. Je ne suis qu'une bonne élève qui a épousé un corps à l'esprit borné. Tout se répare ou rien ne va plus, et dans ce cas on meurt et on disparaît. Tout est noir ou blanc et, entre les deux, ce qui est matière grise n'a pas reçu l'agrément de la Faculté de médecine. J'ai offert mon corps à la science, je n'ai plus qu'à crever dans le formol.

Je hurle, plus fort que lui, que je ne savais pas qu'ils avaient perdu un enfant, que j'ignorais qu'il s'appelait Hugo, qu'Yvan avait perdu un frère en Afrique... Alors tout ça vient d'où, à son avis ? Il ne sait pas, parce qu'il ne veut rien savoir. Il ne m'écoute même pas, comme si mes arguments étaient au-delà de tout entendement. Il sait seulement que je suis folle et mon hystérie soudaine ne parle pas en faveur de mon absolutisme. Il n'a saisi qu'un mot dans ma tentative d'explication : apparition... Un mot qui va lui permettre de prouver qu'il a raison. Il le relie immédiatement à ce moment où, après l'amour, j'ai cru voir quelqu'un dans la chambre. Et voilà, il a posé son diagnostic. Je suis aussi dingue que ses patientes ont les seins qui tombent ou le nez de travers. Mon esprit dévie, divague, et tout ce que je dirai sera retenu contre moi. Je claque la porte de la salle de bains, puis m'enferme dans la chambre de Nicolas en bénissant l'aubaine de son absence. Je ne veux pas dormir avec Stan cette nuit et peut-être ai-je peur de revoir cette entité

verdâtre dans un moment où je me sens si fragile, si seule et tellement peu soutenue. Je m'endors dans mes larmes. Tout ce qui m'arrive là, je devais le pressentir. Mon silence n'était pas un hasard. C'était une intuition inavouée. Je connaissais bien cet homme sans vouloir le reconnaître. Avais-je peur pour moi ou juste envie de ne pas le décevoir ?

Il me semble que les premières lueurs de mes rêves m'entraînent vers ma forêt. Je me baigne dans la rivière, Jean-Pierre est assis sur une pierre et me tend une serviette. Je me sens merveilleusement bien. Jamais je ne me suis sentie aussi sereine auparavant, et surtout pas après une dispute avec Stan. Un bruit dans la chambre me réveille dans ce premier sommeil, qui n'a pas dû durer très longtemps. Il n'est que 2 h 30 du matin. Contre la vitre, la branche d'une plante dessine sa petite ombre. De temps en temps, elle tape au carreau. Curieux, je ne savais pas que Nicolas faisait pousser quoi que ce soit sur le rebord de sa fenêtre. Je me lève, j'ouvre le battant, il fait doux et aucun bruit ne trouble la nuit. La chambre donne sur une cour à l'arrière de l'immeuble. J'examine la plante et je grimace en reconnaissant la forme caractéristique des feuilles. Je savais bien qu'il ne s'intéressait pas au jardinage ! Je retourne me coucher en laissant la fenêtre ouverte. Un petit souffle d'air frais caresse ma joue. En regagnant le lit, je fais tomber un livre qui heurte mon épaule. Je le jette par terre, agacée, et me recouche.

## CHAPITRE 10

Nous abritons un ange que nous choquons sans cesse.  
Nous devrions être les gardiens de cet ange.

JEAN COCTEAU

Francesca s'avance vers moi, telle que je l'ai vue la dernière fois chez elle. Elle me demande comment je vais, m'informe qu'elle n'a pas vu ma mère et qu'elle ne sait pas où elle est. "Je suis près de toi, dit-elle encore en me souriant. Je te l'avais dit, tu n'es pas seule. Viens, je vais te montrer quelque chose." Nous sommes dans un grand champ de blé. Au beau milieu de cette étendue blonde légèrement ondulante se trouve une sorte de chapelle. Nous entrons et j'ai du mal à m'acclimater à l'obscurité. Le lieu est entièrement vide, sans même un autel. Un faible rayon de lumière solaire filtre à travers un vitrail non coloré. Au sol, des reflets changeants comme des étoiles miroitantes. Francesca me prend brusquement dans ses bras et nous effectuons un vol circulaire longeant les murs de la chapelle, sans aucune pesanteur. Soudain, alors que nous sommes à un bout de la chapelle, je sens que nous accélérons pour atteindre l'autre mur, contre lequel ma tante nous entraîne sans ralentir. Je crie, nous passons à travers et sommes à nouveau dans les champs. Elle rit. "Saperlipopette ! Fais-moi un peu confiance. Nous sommes chez moi. Nous ne sommes pas tributaires de ta matérialité." Avant de me quitter, elle serre mes mains dans les siennes, comme elle le faisait de son vivant, plonge son regard qui me traverse et je sens une immense chaleur. J'ai envie de pleurer. L'amour que je ressens est insolite, comme une sorte de tranquillité pleine de joie qui envahit tout mon être. Avec le sentiment que plus rien de grave

ne peut m'arriver, je m'éveille. Je ne suis pas à moitié endormie, je suis claire et consciente, complètement réveillée. Ce que je viens de vivre est très présent et j'ai encore des larmes sur mes joues. Je sens une tendresse et une profonde solidarité avec tout ce qui m'entoure. C'est à la fois léger, joyeux, presque dansant et d'une force incroyable. Transportée par mon rêve, je me lève en souriant. Je bute sur le livre que j'ai fait tomber dans la nuit. Chaos calme, Sandro Veronesi... Je souris au message implicite et file sous la douche. Je chante. Quand je sors, la porte de notre chambre est ouverte, mais je ne vois pas Stan. J'en profite pour saisir un pantalon et un chemisier. J'ai envie de blanc... Et d'un café. Quand je rejoins la cuisine, Stan me sourit tout en me regardant avec incertitude. Avant que j'aie le temps de dire quoi que ce soit, il s'excuse pour la veille, argue qu'il n'aurait pas dû me parler ainsi, qu'il regrette. Il propose que nous prenions ensemble le petit-déjeuner qu'il a préparé. Je l'embrasse tout en repensant au vol plané de mon rêve. Alors que je commence à mordre dans une tartine, il me demande avec beaucoup de douceur comment je me sens ce matin. Je ris tout en lui expliquant la situation. Je devrais être perturbée par notre violent différend d'hier soir, mais ce n'est pas le cas. Et à nouveau, il m'interroge : est-ce que je me rends compte que quelque chose ne va pas ? Il me raconte la scène d'hier soir, revue et corrigée par un esprit sain, le sien. Je ne peux pas entendre ou voir ceux qui sont morts. Ce qui s'est passé hier s'apparente à une perte de conscience du réel, sans doute une grande fatigue, je dois consulter quelqu'un. Il avoue être coupable de ne pas avoir compris que les soucis de ce terrain à vendre, cette tante morte, la découverte de cette sœur de ma mère m'avaient sans doute traumatisée. Il regrette de ne pas m'avoir accompagnée, devient pédagogue, me décrit comment marche ce phénomène accompagné d'hallucinations. Il évoque l'impression de

persécution, ressentie par les patients quand ils comprennent qu'on ne peut pas marcher dans leur jeu. Il décrit à quel point ceux qui sont dans le réel sont désemparés, comment ils finissent par être d'accord pour éviter de protester. Ils s'éclipsent, ils ont des manifestations de tendresse comme en ont eu les gens avec moi hier soir. Ce que j'ai pris pour des remerciements pour mes soi-disant messages de l'au-delà n'était que l'expression de la gêne de mes interlocuteurs. La femme de Bruno n'a surtout pas voulu me heurter, les parents d'Hugo qui, j'ai du mal à m'en souvenir, était un parfait inconnu avant qu'il ne me parle pendant le dîner... "Et cet enfant que tu me disais ne pas connaître, continue mon mari comme s'il entendait mes pensées, je l'ai sûrement évoqué même si tu es persuadée de ne pas t'en souvenir, quelque chose en toi connaît son existence. À la création de la clinique, nous avons dîné une fois avec Georges, le frère d'Yvan, justement avant qu'il ne parte pour ses expéditions en Afrique."

Bref, tout s'effondre : je suis bien dans un état de conscience modifiée... Là où mon mari dit avoir compris que j'avais un problème grave, c'est en considérant que toute cette panoplie d'irrationnel ne me ressemble guère, et c'est justement le propos de ce genre de crise : faire basculer la personne dans un monde qui n'est pas le sien. Il s'est renseigné : le choc de l'accident que j'ai vécu était si violent qu'il est possible qu'il fait écho à la mort de ma mère, qui est, elle aussi, morte dans un accident de voiture. Tout est logique, construit, cohérent et calme. Stan est doux, compatissant, déplore encore une fois de ne pas avoir pris soin de moi après l'accident, de ne pas avoir compris, mais comment puisque je ne lui disais rien ?, ce qui était en train de m'empoisonner. À partir de maintenant, il le jure, il ne va pas me laisser seule : il sera là, et vigilant. Je déteste plus que tout cette sollicitude qu'il déploie pour me consoler d'un chagrin

dont il ne serait pas la cause. Mais son raisonnement est si construit que je ne proteste pas et l'écoute docilement.

Pour commencer, Stan a pris contact avec un ami à lui qui va m'examiner ce matin, m'aider. Il a repoussé son premier rendez-vous à la clinique pour m'accompagner. "Tu verras, ces symptômes effrayants vont disparaître rapidement et tout redeviendra comme avant." Au fur et à mesure de son récit, que je n'ai pas interrompu, une boule d'angoisse s'est formée au niveau de mon plexus. J'abandonne ma tartine qui se coince dans ma gorge. Il me semble avoir un phénomène d'acouphènes et tout a l'air de bouger autour de moi. Je dois être très pâle car Stan me demande à plusieurs reprises si tout va bien. J'acquiesce. Rassuré, il m'embrasse tendrement et me serre contre lui. Puis il s'absente de la pièce ; je me sens très mal. Une légère odeur de jasmin flotte autour de moi et m'embarrasse encore plus. Mais lèvres articulent : "Est-ce que je suis schizophrène ?" Question que je n'ose pas poser à Stan quand il revient. Après tout, il n'est pas qualifié pour le dire. Il a avec moi des attentions de médecin avec son patient. Je tente d'expliquer qu'il faut que j'appelle Éva, mais il m'informe que c'est déjà fait. Tout est fluide et préparé pour que je l'accompagne. "Et, ma chérie, je veux vraiment que tu m'écoutes et que tu te soignes..."

Sa vie à Shanghai, mes premières fêtes phénoménales, les ratés de ma carrière, le dingue qu'il a accompagné dans trois cent cinquante maisons et qui n'en a acheté aucune... Si nous devions éviter de parler de ce qui fâche, c'est très réussi. Mais le point commun de ces histoires, c'est qu'elles nous ont fait rire. Rire de l'étrangeté des hommes, de nos réactions en cas de crise, de ces moments où la vie se met à partir dans n'importe quel

sens, ces tragiques instants où, n'ayant reçu ni manuel ni instructions, on invente, on craque, on se surpasse, on s'écroule et plus tard, seulement plus tard, on peut en rire. Parfois la grâce nous fait l'aumône de pouvoir s'en moquer immédiatement, mais cela demande un détachement par rapport à soi-même dont peu d'humains sont capables. Pour ma part, je ne pourrais citer que le dalaï-lama qui continue à sourire en toutes circonstances en arguant que s'il y a un problème, il y a une solution, et que s'il n'y a pas de solution, c'est qu'il n'y avait pas de problème.

Depuis que je suis revenue ici, je n'ai pas du tout parlé à Jean-Pierre de ma fuite. Il faut dire que si nous sommes devenus des amis, nous ne savons pas grand-chose de nos vies respectives. Ce n'est que maintenant, après nos fous rires, qu'il me pose une question grave, entre le dessert et cet excellent armagnac qui me chauffe le gosier :

— À quel moment avez-vous cessé de croire qu'il avait raison et retrouvé la certitude de ne pas être cinglée ?

— Comme vous l'imaginez, au début, j'étais sonnée. Je me suis remise en question, au point d'oublier tout ce dont il ne savait rien et qui contredisait complètement ses dires. J'ai eu un moment de panique, presque un soulagement. Ces histoires barrées n'appartenaient qu'à un cerveau dérangé, ce qui était paradoxalement rassurant. Je suppose que je doute tellement de moi que sa version des choses devait m'arranger. Après tout, il avait raison. Mon principe de réalité s'était faussé et c'était moi qui divaguais. J'ai été assez docile, j'ai pris les médicaments qu'on me donnait, j'ai à peine protesté quand il a été question de dormir à l'hôpital. Ce n'est que le lendemain, quand je me suis retrouvée dans le bureau du médecin, après avoir balancé le traitement matinal dans les toilettes, que j'ai repris mes esprits, c'est le cas de le dire ! Il faut avouer que j'ai été sacrément aidée par Jeannine, la mère décédée du psychiatre, qui se tenait juste

derrière lui et me donnait des informations qui l'ont mis dans un état digne de son propre traitement. Quand j'ai eu fini mon petit discours, il a demandé d'un air angoissé comment je pouvais savoir tout ça, et je lui ai répondu que Jeannine était là et me dictait tout ce que je devais lui dire. Alors il a posé des questions très précises et personnelles auxquelles sa mère a répondu avec beaucoup d'à propos, et il s'est mis à écrire sur un papier. Puis il m'a regardée, un peu ébranlé, et il m'a priée de bien vouloir l'excuser. Il m'a signé un bon de sortie en disant que j'allais tout à fait bien et que rien de ce qui se manifestait là n'était de son ressort. Il a tenté d'excuser mon mari en incriminant sa formation médicale intransigeante et peu encline à l'ouverture d'esprit, le bla-bla classique ! Il en a même rajouté une couche : "Moi-même, alors que vous venez de me donner des preuves de votre bonne foi, je ne sais pas trop quoi en penser. – Ne pensez pas, docteur, lui ai-je répondu, c'est beaucoup plus simple. Croyez-vous que moi, qui réalise des événements très concrets, qui vis à Paris avec un chirurgien esthétique dans l'univers le plus matériel qui soit, moi qui ne crois pas en Dieu, exécère l'astrologie, les voyants et autres fariboles ésotériques... Croyez-vous que j'étais préparée à ça ? À hériter de cette malédiction, de ce don, comme d'autres l'appellent ? Vous croyez que ça me plaît de passer pour une sorcière, de causer avec les morts et d'effrayer les vivants ? Avez-vous remarqué à quel point ces phénomènes ne relèvent que d'une dramaturgie de science-fiction ? Jetez donc un coup d'œil aux films et aux livres... Vous verrez pourquoi on ne touche jamais à ces choses-là sérieusement. Depuis mes premières mésaventures dans ce domaine, je me suis penchée sur la question et j'ai failli tomber. Ceux qui y croient s'obligent à mettre des musiques inquiétantes et autres bruitages sinistres sur les montages de leurs films et de leurs photos, et ceux qui n'y croient pas ne

peuvent que rire devant ce déploiement de représentations grotesques. Voyez vous-même : notre vocabulaire est inadapté. Les revenants ? D'où reviennent-ils ? La vérité, c'est que les revenants, que nous avons si mal nommés, ne sont que des oubliés de l'au-delà, sans corps terrestre." Il a paru très intéressé. "Et ma mère alors, pourquoi est-elle là en train de vous parler ?" m'a-t-il demandé. La réponse m'est parvenue immédiatement. Elle est venue pour aider votre sœur à partir, d'après ce qu'elle dit. Le médecin s'est levé d'un bond puis rassis. Il a paru soudain très vieux, ses yeux étaient humides. "C'est le cas ? ai-je demandé innocemment. Parce que vous voyez, moi je transmets, mais je ne sais pas de quoi je parle. – Vous alors, quel numéro !" a-t-il déclaré. J'ai fait semblant de ne pas comprendre. "Si je vous le donne, vous m'appellerez ?" Il a souri et promis. Puis il a ajouté que sa sœur avait un cancer très grave et que, grâce à ce message de sa mère, il venait de comprendre qu'elle s'en irait bientôt.

— Vous savez, Gabrielle, que vous m'épatez ! Vous rendez-vous compte du chemin que vous avez parcouru depuis que vous êtes arrivée ici ?

— J'ai surtout l'impression d'être montée dans un véhicule par erreur et de ne plus avoir eu la possibilité de descendre.

— Ne dites pas cela. On a toujours le choix. Moi aussi, je pensais la même chose que vous quand j'ai changé de vie. Pourtant, malgré la force des événements, vous auriez pu fuir. Nous avons vécu une sorte de révolution personnelle, voilà tout.

— "Nous" ?

— Je ne vous ai jamais expliqué ce qui m'a amené à bifurquer complètement. Je suis passé de l'avoir à l'être.

Mon téléphone sonne à ce moment-là et je sens une boule se former à l'intérieur de mon estomac. Avant même de regarder le

petit écran, je sais que c'est Stan. Je jette un regard désespéré à Jean-Pierre, qui me sourit. Laissez-vous le temps de savoir ce que vous voulez lui dire, disent ses yeux. Oui, il a raison, je rappellerai, mais seulement quand je serai prête, et j'éteins le téléphone.

— Vous lui en voulez ?

— Je ne sais pas. Ce n'est pas simplement l'internement. Toute cette histoire m'a ouvert les yeux sur beaucoup de choses. C'est comme une déflagration qui aurait mis à nu un paysage trop encombré. Je crois que ça lui plaisait que je sois à moitié américaine. Il était fier que je sois sexy, fier que je sois une pointure dans mon métier, fier que je sois new-yorkaise, fier d'une image dans laquelle je ne suis nulle part. C'est comment d'être entièrement français ?

— Je ne sais pas ; je ne me pose jamais de questions sur ce que je ne peux pas changer. Ça vous dirait d'aller voir la première maison rénovée ?

— Elle est déjà terminée ?

— C'est une équipe formidable. Ils vont commencer la seconde la semaine prochaine.

— J'ai si mal dormi dans ma cellule de folle que je réclame le droit à une sieste. Nous pourrions y passer dans une heure ?

En réalité, je me suis déjà écroulée de fatigue dans le train, comme s'il fallait que je lâche prise devant les ruines soudaines de mon existence. L'exigence de cette sieste n'est rien que l'envie d'être seule dans ma désormais chambre, de revisiter mon départ précipité sans témoin.

Je sais maintenant l'impression que peut avoir celui qui sort de prison. Il pleuvait, j'ai fait un bref signe de tête au gardien et j'ai passé la grille de l'hôpital Sainte-Anne avec l'angoisse d'une évadée. Je serrais au fond de ma poche le papier d'autorisation

du médecin tout en espérant ne pas avoir à le montrer.

Je me revois hier matin avec Stan, quand je ne savais pas encore qu'il avait décidé de me faire interner. Je n'étais jamais venue dans cet hôpital de fous. Je n'en connaissais que le nom et quelques plaisanteries. La nausée me monte aux lèvres. Je voudrais lui inventer des excuses. C'est la peur qui l'a guidé, il m'a crue réellement folle. Je n'y arrive pas. Je suis anéantie par la peine. Je n'ai même pas de colère. Quand je suis rentrée chez moi, le cœur battant comme si je n'étais plus autorisée à passer le seuil, l'appartement aurait dû être vide, mais j'y ai croisé Nicolas. Il a dit qu'il se sentait fiévreux, qu'il avait du mal à réviser. Il m'a demandé d'un air gêné si je me sentais mieux, si j'étais sortie de l'hôpital maintenant. J'ai bredouillé qu'il fallait que je me repose et que j'allais partir chez une amie, dans le Sud. J'ai protégé ma fuite au cas où. Je n'avais même pas de scrupule à lui mentir. Je ne savais pas ce que son père lui avait dit et je n'avais pas l'intention de l'interroger à ce sujet. Pas plus que je n'étais décidée à lui parler de cet internement arbitraire. Comme les choses vont vite. Chez nous, je n'étais déjà plus chez moi.

Avant de quitter cet appartement, je l'ai regardé comme s'il allait disparaître, comme le décor d'une vie à laquelle je n'appartenais plus. Cet appartement que j'aimais tant était devenu du carton-pâte, le révélateur de mon aveuglement. Je me revoyais quand nous avions emménagé. J'étais pétrie de projets, de consistants échanges, de matérielles métamorphoses.

À cette époque, je n'habitais pas mes rêves, je ne soupçonnais pas qu'on puisse y plonger pour y trouver une intériorité, une identité perdue. Un instant, j'ai hésité, avec l'envie de laisser mes clés sur la table, une sorte un message à l'intention de celui qui avait essayé de m'enfermer pour me tenir loin de sa normalité. Une fois dans la rue avec ma valise, je

savais que j'allais repartir pour Fermet-le-Bois. Les quelques coups de téléphone que j'avais passés avaient confirmé mes sordides intuitions. Les plus proches savaient déjà que j'étais chez les fous, s'étonnaient qu'on me laisse téléphoner, étaient assez gênés de me parler mais n'ont jamais pensé une seconde à me questionner sur le bien-fondé de mon internement. Ils murmuraient avec un ton apitoyé qu'ils viendraient me voir bientôt, dès que je serais rentrée à la maison.

Je ne suis plus aveugle. Je suis voyante, clairvoyante, lucide et... effondrée. J'ai peur d'appeler Éva, de découvrir que là encore... Quand ceux qu'on croyait fiables vous renient sur la parole d'un seul, qu'espérer ? Elle me rassure tout de suite. Elle a plongé ce matin dans l'explication de Stan, mais elle vient de quitter l'hôpital où elle était venue juger par elle-même de mon état, et le médecin lui a certifié avoir signé mon bon de sortie, sans toutefois lui dire pourquoi. Elle est scandalisée mais pas si étonnée de la réaction violente de mon mari. Cela me peine encore davantage. Ainsi, les autres savaient déjà que l'homme que j'aimais était amoureux d'une image interchangeable.

Nous établissons un plan de travail. Nous nous réunirons chaque matin en conférence visuelle. Je travaillerai de là-bas. Avant de raccrocher, elle m'interpelle tendrement : "Gabrielle, je suis avec toi, même si ça ne peut pas te consoler."

Les amis réparent les blessures irrémédiables. Je crois que jusqu'à aujourd'hui je n'avais pas eu besoin de le vérifier. En arrivant à la gare, quand j'ai décidé de louer une voiture pour rejoindre le village sans appeler Jean-Pierre, qu'ai-je désiré ? Débarquer sans m'annoncer, voir comment il m'accueillerait. Être rejetée m'a poussée à vouloir tester ceux qui désormais seront à mes côtés, sans faire semblant. J'ai repensé à ma tante, qui disait que je ne serais pas seule. Ça commençait bien. Et

quand j'ai mis en route la radio, Bob Marley chantait : "Don't worry about a thing", comme une réponse à ce que je venais de penser. J'ai chanté à tue-tête dans la voiture. Et puis je me suis arrêtée pour prendre un café. J'ai affronté le vide qui s'était estompé le temps d'une chanson et qui, celle-ci une fois terminée, laissait mon esprit cartésien changer ce cadeau en effet du hasard. En remontant dans la voiture, j'ai remis la radio et, comme pour enfoncer le clou et balancer par-dessus bord toute tentative rationnelle, Bobby McFerrin a pris le relais : "Don't worry, be happy..."

Un fou rire nerveux et bienfaiteur m'a alors saisie et, durant le reste du trajet, je n'ai laissé aucune alternative à mes ravages intimes. J'ai dissous les images sordides de ma chambre d'hôpital, les râles, les cris, ces manifestations sonores de l'incohérence des êtres enfermés dans des chambres voisines qui avaient envahi l'espace de ma nuit. J'ai compris que le lieu était dingue justement parce que je ne l'étais pas, et que Stan ait pu m'y laisser m'a tordu les boyaux pour longtemps. Mais c'était fini, j'étais dehors, je voyais les arbres, les paysages défilaient. Je devenais ce chemin qui m'éloignait de ce que j'avais cru être le bonheur. Le ciel était lumineux et j'avais l'intention de m'accorder à lui. L'homme de ma vie m'avait déclarée folle, ce serait désormais un choix délibéré, une vocation, une vérité de bousculer les frontières de la normalité. Je préférerais la folie de mes fantômes à la raison bornée des vivants ignorants. Je préférerais qu'on croie que je racontais des histoires à dormir debout plutôt que de taire des vérités à en cauchemarder, couchée. À partir du moment où j'ai quitté l'autoroute, j'ai pris la direction de la campagne avec l'aisance d'une convertie et couvé chaque arbre d'un regard énamouré. Rouler vers le village de ma forêt me réjouissait.

Quand il m'a ouvert la porte, après un petit silence, Jean-Pierre a juste dit qu'il venait de préparer une fricassée de bave de crapaud et qu'il m'attendait pour la déguster.

Nous arrivons sur le terrain au coucher du soleil. En roulant sur le chemin qui mène à la mesure, que je vais devoir appeler autrement, la joie m'envahit. Je n'ai plus peur de dire que je me sens reliée à cette nature sauvage et luxuriante. Le paysage est onirique. L'été déploie ses nuances de vert, quelques petites grenouilles lancent leurs coassements mélancoliques, semblent saluer mon retour. L'atmosphère est légère, quelques rayons du couchant luminescent offrent à la surface des buissons un manteau de tulle doré. Comme je l'avais souhaité, la maison ne donne pas dans le style rénové. Elle apparaît dans sa tenue de pierres blondes et grises, les fenêtres de bois ne semblent pas avoir été changées récemment, seulement nettoyées. La toiture d'ardoise confère à l'ensemble un style un peu breton. L'entrée s'ouvre sur le salon-cuisine. Il y a deux chambres séparées par une salle de bains pas encore aménagée. Sur le côté de la cuisine se trouve une minuscule pièce, comme un immense placard de réserve. La maison a conservé son aspect désuet tout en devenant habitable. Je souris à Jean-Pierre car je comprends qu'il s'en est beaucoup occupé et qu'il a veillé chaque jour à ce que cet endroit devienne ce que j'avais désiré.

— Il me reste à choisir les sanitaires, à meubler l'ensemble, et je ne vais plus squatter chez vous.

— Je croyais que vous ne vouliez plus dormir dans cette forêt, remarque-t-il avec malice.

Pour toute réponse, je lui propose d'aller au bord de la rivière se poser sous le saule pleureur, pour entendre l'histoire qu'il n'a pas fini de me raconter.

— À cette époque, j'habite New York... Je travaille pour

gagner beaucoup d'argent et pour en faire gagner encore plus aux autres. Je vis à côté de ma vie. Ma femme claque ce que je gagne, j'ai deux ou trois maîtresses pour me prouver que mon pouvoir financier me sert à quelque chose et que je suis encore libre. J'ai la quarantaine florissante ; je suis beau, donc je me crois intelligent. Ma fille a quinze ans et je l'ai peu connue, mais je l'achète régulièrement, comme les autres. Ma séduction est tout un art de billetterie. À chacun, je distribue l'argent qui lui manque. Je suis tellement généreux, comme ils disent ! Mon humour fait le reste. J'ai encore assez de lucidité pour être plus habile avec les discours que je ne le suis en réalité. Fausse pudeur de battant. En revenant d'une soirée, probablement éméché, je fais quelques tonneaux dont ma voiture sort écrasée et moi miraculeusement indemne, mais dans un coma profond. J'y resterai une semaine. Une semaine pendant laquelle, hors de mon corps, exactement placé au-dessus, j'assiste à tout ce qui se passe pour me sauver. De l'autre côté, c'est encore plus intéressant. Pas de membres de ma famille, comme certains le racontent, mais des êtres lumineux dont aucun n'a l'air de me juger, et qui m'adressent au contraire un amour extraordinaire et des sensations incroyables. J'ai souvent réfléchi à cet accident depuis dix ans, beaucoup lu aussi, alors vous me pardonneriez si j'emmêle mes souvenirs aux connaissances qui les explicitent. Aucun mot ne peut décrire ce que tous ceux qui ont vécu ce phénomène rapportent. Je faisais partie intégrante de l'univers, je sentais chaque particule de mon âme reliée à ce qui m'entourait ; j'avais à la fois la sensation d'être face à cette lumière sans aveuglement, et celle d'être cette lumière, d'en faire partie. Je comprenais tout immédiatement, j'avais une connaissance éprouvée, j'aurais pu dire dans ma chair, mais je n'en avais plus. C'était mieux encore, j'avais un corps-âme, sans souffrance. Il n'y avait plus aucune pesanteur d'aucune

sorte, ni douleur, ni désir autre que celui de baigner littéralement dans cette joie éblouissante, cette matière d'amour. Je voulais rester là. La fluidité de cette chrysalide dans laquelle je me trouvais était totale. Je pouvais traverser la pièce d'une traite, planer ou être dans l'endroit que je souhaitais presque avant d'y penser. Je voyais le réel, je pouvais zoomer, entrer dans la nervure des feuilles d'une plante, frôler le lobe de l'oreille d'une infirmière, entendre ce qu'elle allait dire avant que les mots ne sortent de sa bouche. Les humains qui étaient dans la pièce n'avaient pas l'air de m'entendre, mais en revanche, de chaque entité vaporeuse qui m'accompagnait, je recevais immédiatement pensées et paroles sans qu'ils les prononcent. J'avais la conscience organique d'appartenir à un grand tout d'énergie. Pour moi qui n'avais jamais mis les pieds dans l'espace religieux de la croyance, c'était une sacrée découverte, une jubilation, voire une extase. En bas, mon pronostic vital s'était dirigé vers l'abandon. J'étais figé, cadavérique, presque dans un linceul. Je n'en étais pas triste, et comme vous pouvez l'imaginer, je n'avais aucune envie de retourner dans ce corps au-dessus duquel je vivais dans une lévitation agréable. Je n'avais aucune idée du temps qui s'écoulait. Puis j'ai revu quelques épisodes de ma vie, et certains m'ont tellement déplu ! Ils me semblaient ne pas correspondre à ce que j'aurais dû faire. Il faut dire que dans ce visionnage de mon existence, je n'étais pas dans la perception personnelle des événements que l'on vit tous les jours. Je reconnaissais les faits, mais j'éprouvais aussi ce que ressentaient les personnes que j'avais blessées ou trompées dans ces moments ; c'était très inconfortable. J'étais à la fois moi et les autres. Mes compagnons lumineux n'avaient pas l'air de me juger ; pire, je sentais cette bienveillance qu'ils dirigeaient vers moi. Je voulais réparer. Je voyais désormais la plaie béante de mon ignorance, et je portais sur ma vie un regard

critique. Toutes mes occupations avaient été pathétiquement décalées au regard de ce que j'aurais pu faire à l'intérieur de cet homme-là. Je n'avais jamais imaginé que quelque chose de l'ordre de la décision m'ait amené à m'incarner, à faire des choix, à affronter des démons dont j'ignorais l'existence et, de ce fait, la nécessité de les combattre. Ma fille était en train de se droguer grâce à l'argent que je lui fournissais et je n'en savais rien. Ce choc a été déterminant. J'ai souhaité de tout mon cœur revenir pour elle. En me réveillant, je me souvenais de tout sauf du temps qui avait bien pu s'écouler. Toutes les sensations incroyables que j'avais rencontrées, je pouvais les convoquer, les revivre à loisir, en éprouver la force. Je n'avais juste aucun mot pour les décrire avec pertinence, dans le détail de ce qu'un mot peut suggérer de connu à celui qui nous écoute. Voyez-vous, c'est l'expérience commune qui nous donne la perception immédiate de ce que nous nommons, mais ce vécu extraordinaire n'est pas le lot de tous. Je savais avec certitude que ce n'était pas une hallucination ou un enchantement. C'était tellement au-dessus, en dehors... C'était organique, le plus petit et le plus grand, le visible et le concret : c'était comme l'univers. C'était une vérité et, comme toute vérité, ça n'avait rien d'une croyance. Un jour, j'en étais persuadé, ce quelque chose appartiendrait à la connaissance, à la science, à l'explicable. Je me disais que j'avais en quelque sorte visité l'Amérique avant la découverte de Christophe Colomb et que le paysage là-bas était à la fois semblable et complètement différent de celui d'ici. J'ai tout de suite compris deux choses : il me fallait revivre avec des êtres à la cécité non répertoriée et témoigner, au risque de parfois provoquer l'hilarité de mes interlocuteurs, principalement s'ils étaient issus du monde médical. Et d'autre part, si je voulais partager mon expérience, je devrais chercher ceux qui avaient vécu la même chose que moi, les seuls aptes à me comprendre.

Le plus urgent restait : m'occuper de ma fille, ce que j'ai fait. Puis je me suis accordé les moyens, grâce à l'argent gagné, de construire quelque chose pour les autres. Si je n'avais pas eu cet argent, j'aurais de toute façon consacré ma vie à m'occuper de mes semblables. Ma femme a divorcé et mes maîtresses ont cessé de m'appeler "mon trésor". Je me foutais bien de savoir si mes amis me prenaient pour un dingue. Pour moi, désormais, la raison avait déserté l'évidence, en tout cas celle des hommes riches. Curieusement, tout était facile. J'avais beaucoup bossé pour construire mon empire de fric. Je n'étais plus le stressé d'autrefois. J'étais mille fois plus comblé par les coïncidences et les hasards que m'offrait ma vie consacrée aux autres. C'était moins tape-à-l'œil, mais beaucoup plus impressionnant pour un regard affûté. Il ne m'est pas resté grand-chose de ceux que j'appelais mes amis et qui étaient tout comme mon argent, sonnants et trébuchants. J'ai même eu la chance de récupérer in extremis deux compagnons qui auraient dû m'abandonner depuis longtemps et qui, par je ne sais quelle bonté d'âme, avaient continué à fréquenter le sale égoïste que j'étais devenu. Sans doute espéraient-ils encore, au nom de notre vieille relation, faire apparaître ce Jean-Pierre disparu qu'ils avaient connu plus jeune. Je vous dis tout ça avec le recul. J'ai découvert qui j'étais quand j'ai changé. Je l'ai lu dans le regard des autres, à mon retour. Par bonheur, j'ai réussi à arracher ma fille à la drogue, à sa détresse, à notre aveuglement. Mais je dois dire que c'est elle qui a fait tout le boulot. Il m'a fallu du temps, beaucoup de solitude et une grande dose d'humour, et dix ans après me voilà.

— Et ?

— Et vous voilà, vous... Ça va vous faire sourire, mais quand vous êtes arrivée avec votre certitude urbaine, votre façon de regarder les choses et les gens, j'ai eu l'impression de me revoir

dix ans auparavant.

— Pourtant, vous avez été sympathique avec moi.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas été ? Vous étiez touchante avec votre envie de vendre, de vous débarrasser. Et puis, ça m'a amusé de rencontrer mon double féminin.

Le jour est subitement descendu. Il fait doux, un petit vent agite les branches autour de nous. Une chouette lance son cri, une autre semble lui répondre. D'un regard, nous évaluons qu'il faudrait rentrer. Les arbres commencent à prendre des allures de fantômes, nous sommes entre chien et loup, et il est probable qu'en quittant maintenant la rivière il fera nuit noire quand nous atteindrons la maisonnette devant laquelle nous avons laissé la voiture.

— J'imagine que vous n'avez aucune envie de passer voir l'autre manoir ce soir ?

— On n'y verrait rien de toute façon...

Je n'ai certes pas envie de lui dire que je préfère fréquenter cet endroit durant la journée, du moins tant que les travaux ne sont pas terminés.

— Nous y passerons demain car j'ai quelques questions à vous poser sur l'orientation du chantier. – Puis il rit et ajoute : vous êtes une maligne, et pour ma part, même si je me défends d'avoir peur, il faut admettre que je n'ai aucune envie de mettre les pieds dans cette maison la nuit venue. Je la trouve suffisamment impressionnante durant la journée. Qui sait ? La rénovation la rendra peut-être inoffensive. Répondez-moi sérieusement, vous la croyez maléfique, cette baraque ?

— Je ne crois rien, mais avec toutes les découvertes que je fais depuis quelque temps, si nous devons nous retrouver face au sorcier, j'aimerais autant que ce soit quand le soleil brille.

— Ah, vous voyez, vous n'excluez pas de renouer avec votre tragique aïeul, en chair et en os... Non... Comment dit-on pour

un revenant ?

— En suaire et en os !

Notre rire est interrompu par des pleurs d'enfants. Nous nous figeons tous les deux tandis qu'un frisson remonte le long de ma colonne vertébrale. Ça ressemble à des plaintes, des gémissements que porte le vent, tandis que les lignes du paysage s'estompent dans les brumes du couchant. Peut-être nous sommes-nous rapprochés du manoir tout en parlant. Comme à mon habitude, je n'ai pas l'impression d'avoir pris tout à fait le même chemin. Dans la pénombre naissante, les rochers environnants s'apparentent à des cétacés morts recouverts de varech. Nous nous sommes arrêtés de marcher et, l'oreille aux aguets, nous attendons. Un sanglot lancinant trouble à nouveau le silence. Interdits, décontenancés, nous nous regardons sans rien nous dire mais nous pensons probablement la même chose. Hors de question d'aller vérifier de quoi il retourne, sans lampe, et sans autre moyen de locomotion que nos jambes pour fuir. Les gémissements viennent de quelque part vers la gauche. Nous piquons à droite pour retrouver le chemin que nous avons pris. Sur le visage blême de Jean-Pierre, je peux lire la couleur du mien. Il a saisi ma main et la serre dans la sienne. Il est rassurant et marche d'un bon pas. Moi, je n'en mène pas large. Les arbres me semblent noués et menaçants, ma peur leur donne des allures simiesques. Autour de nous, de nombreux craquements de branches se font entendre. Soudain, au milieu de ce reflux des ténèbres, j'aperçois des lucioles. Elles ont l'air de s'éloigner et nous les suivons. Les plaintes se font plus lointaines. Un animal non identifié détale sur le chemin devant nous et je pousse un cri. Jean-Pierre sursaute mais ne me lâche pas la main. Bientôt la maison est en vue, la lumière extérieure est allumée. Nous ne nous souvenons pas d'avoir touché à l'interrupteur, mais comme nous avons vérifié l'électricité, nous

avons fort bien pu appuyer sur un bouton sans nous en rendre compte. Il est plausible qu'avec la lumière du jour ce détail nous ait échappé. C'est en tout cas la version que nous adoptons d'emblée. Nous refermons les volets, et je constate à nouveau qu'ici, je me sens très bien, et que dans ces murs-là, l'atmosphère est agréable. Quand nous rejoignons la voiture, je sens un léger parfum de jasmin qui se mêle à celui des glycines de la maison. Il n'y a plus de lucioles. Les petites grenouilles de l'étang se répondent en cadence.

Nous sommes très silencieux sur le chemin du retour et jusqu'à la ferme de Jean-Pierre, il me semble que nos pensées naviguent en commun sans qu'aucun de nous n'éprouve le besoin de les communiquer à l'autre. C'est lui qui rompt le silence le premier :

— Vous avez remarqué que les lucioles ont tracé le chemin jusqu'à la maisonnette ?

— Bien sûr.

— Il faut que je vous dise, Gabrielle, que je suis très troublé par ce que j'ai découvert depuis que vous m'avez confié ce terrain. Je suis beaucoup venu pour surveiller les travaux et je suis aussi retourné dans l'autre maison avec l'entrepreneur. Il fallait que je vous en parle, mais je ne voulais pas le faire dans la forêt. Je me suis retrouvé enfermé dans la pièce qui est en haut et je ne parvenais plus à ouvrir la porte. Pendant que j'étais dans la pièce, le miroir au-dessus de la cheminée a explosé.

— Vous avez eu peur ?

— Aussi curieux que cela puisse paraître, j'avais l'impression d'assister à une démonstration de force, pas exactement dirigée contre moi, mais suffisamment impressionnante pour que j'aie peur. C'était comme l'œuvre d'un sale gosse qui provoque. C'est en y réfléchissant plus tard, une fois revenu chez moi, que j'y ai perçu un certain danger. Peut-être que sur place, quelque

chose m'a protégé afin que je ne cède pas à la panique. Il y a une telle différence entre les deux maisons ! Même les ouvriers, quand ils travaillaient dans la petite mesure, semblaient vibrer heureusement entre ses murs. Ils sifflotaient, avançaient vite en besogne. Souvent, je restais sur le petit banc en pierre au pied de la glycine, pour réfléchir ou passer un moment. Quand nous sommes allés dans le manoir avec Luis, il m'a fait remarquer les courants d'air glacé, l'humidité qui semble sortir de nulle part. Il a précisé qu'il y aurait beaucoup de frais pour assainir les murs. C'est lui qui a réussi à faire céder la porte qui avait claqué. Quand nous sommes partis, il a regardé la maison de haut en bas et il a dit : "Ça ne va pas être facile avec celle-là !"

— Vous pensez qu'il faudrait carrément l'abattre ?...  
Attention !

La voiture a fait une embardée pour éviter le sanglier qui vient de traverser juste devant notre capot.

— Comme il a surgi de votre côté, je ne l'avais pas vu. Merci, Gabrielle.

Je ris.

— Vous voyez que j'ai raison à propos de la campagne !...  
Vous pensez que c'était quoi, ces gémissements ? On aurait dit des enfants...

— Parfois les chats peuvent émettre ce genre de couinements. Ça ressemble à des pleurs quand les femelles sont en chaleur.

— Vous croyez à ce que vous dites là ?

— J'essaie plutôt de trouver une explication qui tienne la route !

Nous avons quitté le chemin de la terre des Sorciers pour reprendre la petite départementale qui nous ramène chez Jean-Pierre.

Un petit message de mon fils m'enjoint de le rappeler, ce que je fais, accoudée à la fenêtre de ma chambre. Je sens qu'il n'est

pas très à l'aise tandis qu'il m'explique qu'il a rempli quelques dossiers pour ses écoles de l'année prochaine. Il veut utiliser ma signature scannée dans l'ordinateur pour clore ses envois. Je croyais que son père pourrait signer, pourquoi m'appelle-t-il ? Comme je ne réponds rien, il me demande où je suis. J'hésite un instant avant de lui dire que je suis redescendue pour surveiller les travaux des maisons de mon héritage. Je crois entendre la voix de Stan qui demande si je vais revenir dans un état aussi dingue que la dernière fois. "Elle n'a qu'à y rester, dans sa forêt de sorcières !" Nicolas souffle à voix basse qu'il me rappellera. Il a un ton de coupable comme s'il m'avait trahie. J'essaie de le saisir avant qu'il ne raccroche. "Tu m'entends ?... – Oui, dit-il encore plus bas. – Nicolas, quoi qu'on ait pu te dire, je ne suis ni folle, ni déprimée. Je vais très bien. Je t'expliquerai. Tu me crois ? – Oui", répond-il avec lassitude.

Je raccroche, bouleversée. Comment peut-on par son propre aveuglement empoisonner tout l'environnement d'une personne ? J'ai besoin d'air. Je descends les escaliers quatre à quatre et sors précipitamment dans le jardin. Je quitte mes ballerines pour marcher pieds nus dans l'herbe. Je respire mal, j'ai le cœur lourd et je sens des larmes qui montent à mes paupières. Je n'ai pas entendu venir Jean-Pierre, mais je sens que ses bras m'enlacent. Je me laisse aller, cela fait si longtemps que je n'ai pas autant pleuré. Même à la mort de ma mère. Comme si cet accident dans les virages de la route de Monaco était une fatalité, comme si je savais depuis longtemps que ça finirait ainsi. Elle, son interdiction d'entrée dans les salles de jeu et puis cette folie de la transgression, sa culpabilité, ses promesses parjures à mon père et à moi. Je savais qu'elle n'assumerait jamais cette addiction à l'argent qui coule à flots. L'argent, les bijoux et les maisons pour lutter contre la campagne, la magie, la mort et la peur. Et moi, avec mes illusions d'être si différente d'elle, moi, petite-

bourgeoise parisienne, avec mes événements tout en lumières et paillettes... Moi, mes grands écrans, mes fêtes, mes musiques, mes spectacles en technicolor, mon mari et ses stars refaites... Tous jeunes, tous beaux, tous réparables, loin des outrages du temps... Notre couple magnifique, si amoureux, admiré, voire envié de tous les copains... Nos rires, notre insouciance, notre mépris de ce qui est déprimant... Il était beau, notre bonheur ! Construit, inébranlable ! Nous n'étions pas pauvres, pas moches, pas bêtes, nous n'étions pas concernés. Nous nous pensions éternels et nous existions, certes, mais nous n'étions pas vivants.

— Venez, Gabrielle, rentrons dîner !

— Je n'ai pas faim...

— Alors vous boirez...

## CHAPITRE 11

Plus on prête attention aux coïncidences, plus elles se produisent.

NABOKOV, L'Enchanteur.

Je ne crois pas avoir tellement bu, en tout cas pas assez pour avoir perdu la tête en décidant de dormir dans ses bras. Je ne crois pas non plus avoir fait ça depuis l'adolescence : passer la nuit dans les bras d'un homme sans que rien de sexuel ou d'amoureux ne survienne. Est-ce que je le trouve séduisant ? Je ne sais même pas. À certains moments, je le trouve beau, il a du charme, il dégage une force calme. J'aime son humour, mais je ne suis pas amoureuse. Je ne suis pas en état de l'être, et, c'est une qualité de plus que je dois ajouter à sa douceur, il le comprend.

— Je me suis endormie, n'est-ce pas ? lui dis-je timidement en descendant déjeuner.

— Tu... Vous étiez charmante. Une vraie princesse.

— C'est un brin éliminatoire comme première nuit, non ?

— Parce que vous croyez que je suis du genre à profiter de la peine d'une femme pour coucher avec elle ? J'ai quand même un peu plus de fierté que ça. Et puis vous n'êtes pas mon genre !

Il l'a dit comme s'il faisait semblant de se venger. J'éclate de rire.

— On peut quand même se tutoyer... ?

— C'est curieux, cette habitude que les femmes ont d'imaginer qu'un homme n'est pas autre chose qu'une brute sexuelle qui veut absolument consommer...

— Tu admettras qu'ils ne sont pas légion, les adeptes de l'amitié qui se collent à toi sans te désirer.

— Je n'ai pas dit que je ne vous avais pas désirée. J'ai seulement mentionné le fait qu'on peut mettre à distance certaines sensations parce que l'urgence est ailleurs. Si vous voulez considérer que je suis un cas rare, ne vous en privez pas. Mais c'est ainsi, je ne baise pas les femmes que je console ! Et puis je ne couche pas avec des sorcières !

La tranche de pain de mie a atterri sur sa joue.

— On ne joue pas avec la nourriture, madame. Elle ne t'a rien appris, ta mère ?

— Ma mère ne m'a pas appris grand-chose et le reste elle me l'a caché ! Au final, ça ne fait pas beaucoup de transmission.

Mais le plus grand service qu'elle m'a rendu, me dis-je en moi-même, a été d'aimer en moi ce qui ne lui ressemblait pas et de le valoriser. C'est ainsi qu'elle a contrebalancé ce qu'elle m'inoculait à son insu, ce poison existentiel, une insatisfaction qui me poussait à vouloir toujours plus de décor pour agrémenter ma vie. Un instant, je pense à Nicolas en me demandant quel genre de mère j'ai été pour lui. C'était un enfant facile, un petit garçon jovial qui ne m'a fait que deux énormes crises de colère à l'âge de quatre ans. Ce fut impressionnant et rapide comme pour tester le maximum de ma patience. Ce n'était pas très difficile de s'occuper de lui. Durant les premières années de son adolescence, il ne s'est opposé qu'à son père. Je pense à notre conversation d'hier soir ; j'aimerais savoir ce qu'il pense. Il est à cet âge où l'on cesse de considérer ses parents comme des demi-dieux, on a un jugement sévère, aussi démesuré que l'indulgence dont on les a nimbés pendant l'enfance. J'étais une tardive, ce n'est qu'à l'âge adulte, quand il était bien trop tard, que j'ai réalisé que je ne savais pas bien ce qu'était une mère. La mienne avait laissé sa part à mon père, qui avait joué tous les rôles sans se plaindre. La tendresse, le père fouettard, l'accompagnateur de mes études, le philosophe de ma

terminale, le contradicteur politique, le “monsieur sciences” qui répondait à ma soif de tout savoir, et même le mari qui dissimulait que l’autre manquait à tous ses devoirs. Il a été celui qui construisait une passerelle où le pardon s’est érigé en règle pour que j’échappe à la rancœur du manque.

— Nous avons dégagé le chemin pour venir jusqu’ici avec un véhicule, m’explique Jean-Pierre. Cette baraque est incroyable, même sous le soleil, elle a une sale gueule ! Peut-être que ça vient de nous, de ce que nous savons d’elle, de cette peur mêlée de curiosité qu’elle nous inspire. C’est extrêmement difficile de ne croire en rien, de ne pas être tributaire d’une superstition ou d’une autre, et d’adopter l’attitude qui convient face aux incohérences de tels phénomènes.

Les ouvriers ont commencé à entreposer leur matériel dans la cour encombrée de mauvaises herbes et de buissons. Ils ont dégagé un puits que je n’avais pas remarqué lors de ma première visite. Je me sens soudain observée et, instinctivement, je lève la tête vers le premier étage. À la fenêtre de cette pièce où s’est retrouvé enfermé Jean-Pierre, je crois voir un visage. Jean-Pierre a suivi mon regard, mais le visage a disparu. L’ai-je vu réellement ou seulement inventé ?

La partie gauche de la maison est complètement écroulée. Il n’en reste que les montants en ruine. Le reste est plutôt en bon état. La toiture a l’air intacte maintenant qu’elle est débarrassée des arbres et autres végétations qui la recouvraient presque entièrement. Elle est plus impressionnante encore sans son manteau d’épineux. Je cherche si c’est la forme des fenêtres ou quelque chose dans les lignes de son architecture qui la désigne comme un lieu dont on doit se méfier.

Si l’odeur est moins forte que la dernière fois, les relents de cave humide demeurent. Je frissonne. À l’endroit où j’avais

forcé pour ouvrir la fenêtre, il n'y a aucune trace de sang ou d'un quelconque liquide le long des murs et des tentures. Je reste aux côtés de Jean-Pierre pour effectuer la suite de la visite du rez-de-chaussée. C'est moins la peur que l'envie d'être deux pour constater si quelque chose d'anormal se produit. Dans ce qui devait être la cuisine trône une immense cheminée surmontée d'une poutre dans laquelle sont sculptés des visages de diabolins, les mêmes que ceux de la porte d'entrée. Je ne me souviens pas de les avoir vus lors de notre dernière visite. Elle était couverte d'une bâche et de gravats tombés du plafond.

— Nous l'avons dégagée cette semaine, m'informe Jean-Pierre, comme s'il avait entendu mes pensées.

— Vous croyez que ce serait possible d'enlever ces visages sans trop abîmer l'ensemble ?

— Tu ne me tutoies plus ?

Je souris. C'est vrai que la gravité du lieu m'a ôté toute familiarité.

— Je suis à nouveau la cliente avec l'agent immobilier !

Jean-Pierre grimace un sourire. Puis il me parle d'un ami, sculpteur et peintre, qu'il me propose de rencontrer. Lui pourra sûrement répondre et peut-être même se charger de faire disparaître les signes diaboliques du précédent propriétaire. L'air est lourd tout en étant glacial. Je n'ai guère envie de monter à l'étage. Suivant les espaces où nous nous trouvons, j'ai d'étranges sensations : nausées, maux de ventre, envie de me retourner comme si j'étais suivie de près par quelque entité invisible. Je respire et tente de calmer ma peur. Je me répète que c'est irrationnel, ridicule, uniquement dicté par une panique intérieure illégitime.

Nous établissons une liste des différents travaux à effectuer, tandis qu'un volet se met à battre à l'étage. Je sors de la maison, aspire une grande bouffée d'air en tendant mon visage vers le

soleil. À nouveau, j'examine les fenêtres pour constater qu'aucun volet ne se cogne contre un mur. Au moment où nous nous engageons dans l'escalier de pierre, un long hululement monte de la cuisine. L'acoustique du lieu, le vide, les pierres déforment les bruits, argue Jean-Pierre comme pour excuser cette nouvelle manifestation. Il entre dans la première pièce pendant que je jette un coup d'œil à la seconde, celle où il est resté enfermé. Inquiète, je me retourne vers la porte, qui n'a pas bougé. Je la contemple un instant en me demandant comment un panneau de bois aussi épais a pu claquer sans qu'un fort courant d'air ne s'en mêle. À moins que ce ne soit quelqu'un. Derrière moi, une latte du parquet a craqué et je sens à la base de mon cou, là où les cheveux s'arrêtent, un frisson, la sensation d'être observée. Je me retourne brusquement et mes yeux tombent sur le mur, au-dessus de la cheminée, où dans les morceaux de miroir restants se dessine un visage, comme un masque figé de Venise, qui me regarde fixement. Je pousse un cri et Jean-Pierre se précipite, mais ne lâche pas la porte pour éviter la même mésaventure qui nous retiendrait cette fois tous les deux prisonniers. "Est-ce qu'il y avait ce dessin, ce reflet dans la glace la dernière fois ? – Je ne me souviens pas, répond-il, l'explosion du miroir et la porte à ouvrir ont accaparé toute mon attention." Je m'approche de cette trace moisie, les lattes du plancher se mettent à craquer toutes ensemble. Je pose doucement mon doigt sur la trace et, mue par un instinct soudain, je fais un pas sur la gauche tandis que Jean-Pierre crie : "Attention !" Une poutre du plafond s'est détachée et s'écrase à quelques centimètres de mon pied. Nous sortons de la pièce précipitamment et redescendons l'escalier. Je respire lentement pour récupérer mon souffle, et de temps en temps nous nous jetons un bref coup d'œil.

Cette chambre est adossée à une partie qu'il faudrait détruire

et qui est totalement en ruine. Jean-Pierre examine la maison du côté de la fenêtre qui donne dans cette pièce.

— Tu n’as pas l’impression qu’elle paraît plus grande de l’extérieur ?

— C’est-à-dire ?

— Regarde, je suis sûr qu’à l’intérieur il n’y a pas plus d’un mètre entre la fenêtre et le mur, mais d’ici l’espace est beaucoup plus large.

— Peut-être le mur extérieur est-il plus épais.

Le grincement d’une grille nous interrompt. Et parce que nous souhaitons tous les deux faire taire les appréhensions qui naissent à chaque nouveau bruit et faire disparaître cette chair de poule qui vient d’envahir mes bras, nous cherchons tout autour de la maison la fameuse grille responsable de ces sons plaintifs et lancinants. Mais il n’y en a pas. Comme si cette maison produisait une bande-son à partir de haut-parleurs qui seraient placés sur les murs mêmes. Rien ne correspond, et surtout pas le vent, inexistant ce matin, à la moindre manifestation naturelle qui pousserait une porte à claquer, un volet à battre ou un portail à se fermer. Je me mords la lèvre inférieure : douleur, effet immédiat, cause connue. Ça me fait presque du bien. Jean-Pierre claque la porte d’entrée et deux corbeaux s’envolent en croassant. Nous remontons dans la voiture, pas fâchés de quitter le manoir. Il me propose de passer chez son ami le sculpteur. “Je n’ai même pas songé à prendre cette cheminée en photo. On y retourne ?” Nous soupirons à l’idée d’affronter une telle épreuve. “En parlant de photos, je vais t’en montrer une que j’ai prise pendant que les ouvriers dégageaient les buissons qui emprisonnaient le toit.” Pour essayer de détendre l’atmosphère je lui raconte l’histoire évoquée par Stan. Ces propriétaires de château qui font payer des nuits spéciales fantômes à tous les

amateurs de frissons garantis. Je me demande si les blessés par poutre sont remboursés de leur week-end. L'humeur est à l'humour noir. Nous avons besoin d'en rire sans vraiment y parvenir. "J'espère que je ne fais pas une erreur avec cette rénovation parce que, si j'en crois les rumeurs que j'ai perçues dans mon couple, je vais devoir me payer une location d'appartement très bientôt. – Je t'aiderai", m'assure Jean-Pierre. Je grimace. "Tu ne veux pas ?" Je ne veux surtout pas lui dire que ça me gêne et que j'ai mal parce que j'ai fait un faux mouvement en évitant la poutre.

Nous traversons le jardin du sculpteur, qu'on pourrait nommer "espace sauvage et sculpté". Ça et là se dressent des êtres de bois comme des statues de l'île de Pâques. Alignés, sans bras, avec des yeux taillés dans le tronc. Sur un petit étang, un système compliqué de différentes fontaines fait un bruit chantant tandis que la ferraille d'une forme surprenante bascule indéfiniment dans un mouvement d'horloge imprévisible.

— Curieux, non ? interroge Jean-Pierre en voyant mon regard littéralement capté par cette œuvre étrange. Il l'appelle Le Temps de l'eau.

Dans une immense grange, dont les côtés paraissent avoir été évidés et remplacés par des panneaux de verre, des tableaux d'une taille démesurée côtoient d'autres formes statuaires. Bois ou pierre, fer ou matières vaporeuses, tout semble trouver vie sous les doigts de cet artiste qui s'avance vers nous avec un grand sourire. Jean-Pierre nous présente et s'absente pour répondre au téléphone. Je fais quelques pas dans cet atelier singulier ; un visage soudain m'interpelle. Il est peint sur l'un des tableaux et ressemble exactement à celui qui m'est apparu à la fenêtre, et dans une moindre mesure à celui qui se trouvait derrière le miroir.

— D’où vient cette peinture ?

— Vous voulez dire : où est-ce que je vais chercher tout ça ?

Je ris.

— Bien sûr que non, je ne poserais jamais cette question à un artiste. Je voulais juste savoir si vous aviez peint quelque chose d’existant, une photo, une personne que vous connaissiez...

— C’est curieux que vous ayez été interpellée par ce visage. Ce tableau-là s’est peint tout seul, si j’ose m’exprimer ainsi. J’aime m’installer dans la campagne environnante, au milieu des arbres. Je trouve un endroit qui me plaît et j’y campe avec chevalets et peintures. Parfois, je laisse tout et je reviens le lendemain. Je ne risque pas d’être volé, il n’y a pas grand-monde ici. L’année dernière, j’avais donc élu domicile près d’une rivière, juste après le village de Fermet. Les gens du coin appellent cet endroit la forêt des Sorcières. Avouez que c’est idéal pour un peintre. Au bout de quelques jours, j’ai ramené mes toiles et mes outils. J’en avais assez. Il devait y avoir des sangliers ou d’autres bestioles parce que j’ai retrouvé mon chevalet renversé. Certaines de mes toiles sont préparées à l’avance. Un matin, j’ai pris celle-ci qui était vierge pour y peindre un fond bleu. Quand j’ai eu fini ma préparation, je suis parti me coucher. Le lendemain matin, sur la peinture sèche, il y avait cette forme esquissée. Je me suis contenté de l’accentuer, de la faire apparaître un peu plus. Mais j’aurais pu le jurer, cette toile faisait partie du lot que j’avais emmené sur la terre des Sorciers.

— Vous étiez-vous installé près de la rivière ?

— Au début oui, puis j’ai changé d’endroit. J’ai trouvé une maison abandonnée que j’ai peinte également, je pourrais vous la montrer si ça vous intéresse. J’ai gardé peu de toiles parmi celles que j’ai réalisées dans cette forêt. Je ne les aimais pas beaucoup. Je les trouvais trop sombres et, pour une raison que

je ne m'explique pas, les couleurs ont viré, sont devenues ternes ou tristes. Seul ce visage étrange que j'ai éclairé ici a gardé son aspect intéressant.

Je ne fais aucun commentaire. Nous continuons courtoisement à parler de son activité, comme si Christian Sorbier était un artiste que je visitais pour l'inviter dans une de mes manifestations. Je pense d'ailleurs en voyant la taille de ses œuvres qu'elles auraient fort bien leur place dans un de ces lieux que je dois animer prochainement. Une fois son coup de fil terminé, Jean-Pierre nous rejoint dans l'atelier et, comme je l'ai fait quelques minutes plus tôt, tombe en arrêt devant le visage masque du tableau. Cela n'échappe pas à Christian, qui croit bon de nous préciser qu'il a nommé cette œuvre *Le Sorcier* ! Nous l'invitons donc, dans les jours qui viennent, à venir admirer le double de son tableau au-dessus de la cheminée, dans ce manoir qu'il a peint, et il pourra ainsi en profiter pour nous dire s'il peut raboter et faire disparaître les figures diaboliques de ma cuisine. Que la maison soit hantée et peu recommandable n'a pas l'air de le surprendre ni de l'effrayer.

— Vous croyez aux esprits, Christian ?

— Je crois surtout que nous sommes naïfs avec nos perceptions et nos sens. Vous savez, dès qu'on touche à la création, on devient une sorte de médium. Et dès qu'on travaille avec la matière, on est obligé de la mettre en doute, parce qu'on ne cesse de la tordre, de la malaxer, voire de la transcender. Alors pour nous, sculpteurs, il ne serait guère étonnant de pouvoir la traverser. La matière est faite de particules mouvantes, tout comme la lumière, l'énergie et les esprits. Ce qui se passe dans un atelier est mille fois plus magique qu'on ne l'imagine en voyant le résultat. Avec les années et le recul, je m'aperçois que la vie est comme un tableau, on y voit ce qu'on ne croyait pas y avoir peint. Même quand on s'intéresse plus à

l'ensemble qu'au détail. Moi-même, en tant qu'artiste, je conçois pour que ce soit vu, mais j'ai appris à ne plus faire confiance à mes yeux. Si l'on doit admettre que ce qui ne se voit pas n'existe pas et ne mérite pas de nom, alors notre naïveté est sans bornes...

Je passe les journées suivantes à travailler avec Éva sur nos différents projets. Je lui sais gré d'avoir rassemblé tous nos rendez-vous la semaine prochaine pour faciliter ma retraite. Le plus difficile, c'est de ne jamais répondre à Stan, qui a essayé plusieurs fois de me joindre sans jamais me laisser aucun message. J'ai été tentée de rappeler le médecin qui m'a laissée sortir de Sainte-Anne sans oser aller jusqu'au bout de cette envie. Nicolas est parti en vacances aux États-Unis, il répond gentiment à mes messages, mais je ne sais toujours rien de ce que son père a pu lui dire, et de ce qu'il croit ou juge. C'est ce qui me peine le plus : ne pas pouvoir lui raconter ce que je viens de découvrir. Pour le reste, même quand les enfants grandissent, on ne peut jamais leur parler du couple de leurs parents. Cette vie à deux qui a duré si longtemps m'apparaît aujourd'hui comme une hérésie, un compagnonnage fondé sur une méprise. La nôtre ? La mienne ? Ou ne serait-ce pas tout simplement la fin d'une femme que je fus et que je renie pour la remplacer par une autre ? Peut-on s'accuser de n'avoir pas été une personne dont on ignorait l'existence en soi ? J'ai du mal à me pardonner un échec dont je ne suis pourtant pas seule responsable.

Je ne crois pas plus qu'avant à un au-delà mirifique, à une planète peuplée d'anges, à un bréviaire basé sur le bien et le mal, à ces chichis qui sont la panoplie magique des faiseurs de miracle ou de fric selon le cas. J'avance à pas prudents dans l'inconnu. Ce que j'ai compris, c'est qu'il ne suffit pas de s'en tenir à une croyance, à sa peur, à une porte à demi ouverte ou

fermée. Il faut faire tomber les murs. Reconsidérer les choses autrement. Je note tout, j'essaie de me souvenir de mes rêves. Parfois, je retrouve des papiers que j'ai griffonnés la nuit : j'ai du mal à les déchiffrer, et presque toujours je suis surprise de leur contenu. J'ai fini par les mettre dans un cahier que j'appelle le "livre de mes promenades nocturnes". Enfin Nicolas m'appelle. Il est euphorique ; il est accepté à Paris ou à New York dans les cursus scientifiques qu'il avait choisis. Il n'a pas encore décidé. Moi si. Je ne vivrai plus avec Stan.

Presque chaque jour, je m'entretiens longuement avec Claire. Je ne sais pas comment elle fait, elle la croyante, pour accompagner mes doutes, mes récits qui pourraient ressembler à sa Bible mais s'en distinguent par leur liberté. Elle dit Dieu, je dis lumière, esprit ; elle dit diable, je dis ombre, maléfices. Elle dit croire, je dis expliquer. Elle dit prière, je dis énergie. Quand elle parle d'obéir, je renâcle en lui renvoyant son obscurantisme, le passif de son Église, l'obsolète conduite des prêtres, la vision inadaptée d'une religion qui va mourir dès que ce qui doit apparaître aux humains sera indiscutablement là. Et soudain, c'est elle qui doute : comment puis-je savoir cela ? Grâce à mes promenades nocturnes, ma chère, qui sont d'une grande lucidité.

Je n'ai pas accompagné Christian et Jean-Pierre au manoir et, à ce que m'en a dit mon hôte, la maison est beaucoup plus calme quand je ne suis pas là. Je proteste : "Dois-je te rappeler que c'est toi qu'elle a cherché à enfermer dans la pièce ? – Et toi qu'elle a tenté d'assommer", renchérit-il. Nous en avons conclu que le manoir était calmé par la présence de Christian, et peut-être par celle des ouvriers qui ont commencé la rénovation. Pour l'instant, l'entrepreneur n'a pas renoncé, même s'il n'a aucun doute sur le fait que la maison est étrange. Chaque réflexion

qu'il peut faire à son propos en est la preuve : par exemple il ne manque pas de nous faire le compte rendu des dernières excentricités du manoir, comme s'il nous rapportait les mauvaises blagues d'un cancre. Mais cela ne l'impressionne pas, il en fait même une affaire personnelle. Pourtant, deux de ses employés ont d'ores et déjà refusé de travailler sur le chantier. Les outils disparaissent, le sol et les murs se couvrent parfois de vers de terre sans raison apparente. Pas de sang pour l'instant, mais une sorte de graisse collante qui se manifeste autour des pierres qui viennent d'être scellées. Les portes claquent et se coincent, les quelques meubles se renversent régulièrement et l'odeur est parfois insoutenable. Ils ont attaché les fenêtres, qu'ils laissent maintenant ouvertes. Le plus grave n'est pas là : ceux qui ont travaillé dans le manoir et en sont partis ont répandu la nouvelle. Ça jase dans le village. Je n'y vais presque jamais, mais il y a deux jours, j'ai trouvé mes deux pneus dégonflés en allant acheter un tube de colle et quelques babioles pour travailler. De temps en temps, le téléphone de Jean-Pierre sonne et une voix féminine qui n'a rien à envier à la fée Carabosse profère des menaces. Je lui ai déjà courtoisement répondu : "Je vous emmerde, madame !" Nous l'appelons "la séquence Walt Disney". Elle a ses heures pour appeler ; je propose de la désigner comme gardienne de nuit du manoir pour la calmer. Je n'ai pas peur des superstitions villageoises. Jean-Pierre est plus nuancé.

Les meubles que j'ai commandés arriveront petit à petit et la maison, l'autre, la joyeuse, sera bientôt prête pour m'accueillir. Je ne suis pas pressée. Jean-Pierre m'a proposé de venir y dormir à mes côtés les premières nuits afin de s'assurer que tout va bien. Il pense que j'ai peur sans oser le dire, mais la vérité c'est que je n'ai pas envie d'être seule. Je trouve que la vie avec lui est drôle et reposante. Cet homme me répare comme le mien

m'a soudainement cassée. Nous n'avons passé qu'une nuit ensemble et, même si nous continuons à être tendres et proches, je sais que je ne suis pas guérie de Stan. Ma plaie est profonde ; peut-être que j'espère encore qu'il comprenne. C'est une sorte de dernière chance que je m'accorde dans les moments les plus difficiles, bien que j'aie perdu ma naïveté. Je vais avoir quarante ans, je n'en suis plus à croire qu'on change un homme. On change d'homme.

C'est une drôle de période, la première de toute ma vie où je ne sais plus quoi penser de ce qui m'arrive. La plupart du temps, je me tiens coite, à la lisière du hasard. Je n'ai pas revu Richard depuis mon unique visite chez lui, après l'enterrement de ma tante. Mais il a appris que j'étais revenue et m'a appelée pour m'inviter. Avec un peu d'appréhension, je reprends donc le chemin de la maison aux deux globes. Durant le trajet, je me surprends à revisiter mentalement son jardin, la grande salle à manger, la pierre posée sur l'étagère... Il m'accueille avec une pelle à la main, de grandes bottes et un chapeau de paille. Je souris de cette tenue de jardinier du week-end qui à mon sens lui sied aussi bien que celle d'une majorette. "À quoi jouez-vous ? – N'ai-je pas l'air de sortir d'un conte ?" me répond-il avec un grand sourire. Je lui avoue que je le verrais plus facilement dans le rôle d'un prof d'université qui a trouvé un trésor dans les vieux parchemins de la bibliothèque. "Fermez les yeux, Gabrielle. L'habit ne fait pas le moine. Mais le moine ne fait pas l'habit non plus." Nous nous serrons la main joyeusement et entrons dans sa maison, qui me procure la même sensation que la dernière fois : familiarité et méfiance. J'ai tout de suite un regard pour la pierre de l'étagère, comme si elle était quelqu'un que je suis heureuse de retrouver. De nouveau, je m'attarde sur les cristaux brillants de son intérieur, tandis que son enveloppe

neutre ne laisse rien soupçonner. Silencieux, Richard me laisse admirer. Quand je me retourne, il désigne mon côté gauche du menton.

— Et à part ce dos complètement bloqué et ces cervicales vissées à l'envers, comment allez-vous ?

— Touchée ! À part ces particularités physiques que vous avez la délicatesse de m'énoncer, tout va bien.

— Venez vous asseoir sur cette chaise, que je tente de vous rendre un peu d'autonomie, ou dans une semaine vous ne pourrez plus que regarder devant vous tellement vous serez handicapée.

— Drôle de métaphore. C'est déjà ce que j'ai intérêt à faire pour ne pas m'écrouler dans le regret du passé.

— Peut-être que ce que vous regrettez n'a jamais existé. Peut-être que vous le savez et que c'est pour cette raison que votre séparation est inéluctable. Selon vous, bien sûr. Peut-être qu'elle ne l'est pas, selon les événements. Ce que je vous dis, c'est ce que vous dégagez, pas mon jugement, bien entendu.

Oubliant toute logique qui me soufflerait que je n'ai rien raconté à Richard de ma crise avec Stan, je m'épanche. Bien sûr qu'un couple qui a traversé vingt ans de vie commune en a vu d'autres. Alors que se passe-t-il, cette fois-ci, qui me pousse à ne pas vouloir lui pardonner de m'avoir collée dans un service psychiatrique ? Depuis le début de mes aventures, je n'ose pas être sincère, lui raconter ce que j'ai vécu ici. C'est anormal. Mais si je me suis conduite ainsi, c'est que je devais savoir déjà ce qu'il en penserait. Dès que j'ai rejoint ce village, c'est comme si j'avais ouvert un livre, comme si je m'étais mise à vivre quelque chose d'impossible. Ici, je m'autorise à considérer comme normaux des événements que tout être sensé refuserait. Mon dîner chez le chirurgien de Stan l'autre soir était une sorte de fuite, une tentative de lien entre deux mondes qui ne peuvent

pas se rencontrer, pire, qui ne veulent pas se connaître. L'irrationnel qui avait cours lors de mes voyages dans ce village s'est échappé. Mes deux vies se sont mises à communiquer, et si l'une juge l'autre un peu étriquée, l'autre n'est pas prête à ouvrir son esprit. Intolérable intolérance qui me blesse et fait déborder le vase. D'où viennent les autres gouttes qui l'avaient rempli ? Mystère. Me suis-je contrainte à être quelqu'un que je n'étais pas ? À vivre pour lui selon une règle qui n'était pas la mienne ? Ai-je changé ? Est-ce possible, en si peu de temps ? Je revois le visage de Stan, affligé, le jour où, comme il me demandait si j'allais mettre des talons parce que, disait-il, cela l'excitait, je lui ai sorti du placard la phrase de ma vieille copine octogénaire : pour hériter de quarante ans d'emmerdements, on n'a pas besoin de se percher à quinze centimètres. Les séducteurs n'aiment pas qu'on les renvoie à leurs caprices d'hommes-enfants, qu'on casse le mythe du libertinage. De l'affriolante femme sexy à la mégère, il n'y a qu'un pas : le faux. Et l'ambiguïté même de se trouver reléguée au "sois belle et tais-toi" combat furieusement le dénuement authentique, le refus des codes, de cette parade hypocrite qui oblige les femmes qui veulent séduire à intégrer un camp, celui des vaincues pour jouir. N'ai-je pas été l'image de celle qu'il voulait que je sois ?

Est-ce qu'on peut ainsi vivre dans le paraître jusqu'au vertige d'une caricature, notre amoindrissement et notre futilité nous étant alors inconnus ?

Découvrir l'invisible, ou tout simplement être d'accord pour qu'il existe, était-ce remettre en cause ce qui se voit, occupe la place au détriment du reste ? Quelle est l'âme qui est à l'intérieur de Stan ? Qui est cet homme qui ne veut être qu'un corps qu'on peut modifier à loisir ou commander comme un jouet ?

Quel âge peut bien avoir Richard ? Soixante-dix ans ? Peut-

être plus... Je me laisse aller pendant qu'il pose ses mains sur mes épaules.

— Pardonnez-moi si je suis curieuse, mais je me demandais si vous habitiez ici depuis longtemps, si vous étiez à la retraite, ce que vous faites ou faisiez... Soigner, faire du bien ou entendre les morts, ce n'est pas votre activité principale, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ? Pensez-vous que l'on manque de travail si l'on ne fait que ça ? (J'ai l'air de beaucoup l'amuser ; un de plus !) Néanmoins vous n'avez pas tort, je n'ai jamais exercé mon activité de médium comme une chose à temps plein. Disons que j'y consacre mon temps libre. Je suis toujours en activité comme consultant. Je suis criminologue. J'ai commencé par être médecin légiste, puis j'ai fait du droit et je suis devenu expert. J'ai beaucoup travaillé avec les services secrets sur les affaires criminelles les plus étranges. Plus étrange que le paranormal, croyez-moi.

— Vous avez dit la dernière fois que nous nous sommes vus que vous pouviez entendre les morts... Vous êtes vous servi de ce don pour exercer votre métier ? Les cadavres vous disaient-ils comment on les avait tués ?

— C'est arrivé, oui. Mais pas à chaque fois, bien entendu.

— Mais vous qui êtes un médecin, un scientifique, vous croyez à tout ça ?

— Je suis comme vous, chère Gabrielle, obligé de constater certains faits et depuis plus longtemps que vous. Je vous ai avertie que ça ne serait pas facile. Être médium, c'est un peu comme se réveiller bossu dans un monde où tout le monde est droit, une sorte d'infirmité... Pourtant la médiumnité est un don inhérent à tous les êtres comme la faculté de respirer, et chaque créature assimile des forces supérieures ou inférieures avec lesquelles elle entre en symbiose, à son insu. Pour ma part, j'ai vécu dans un monde où tout ce que nous évoquons là est non

seulement une chimère, mais pire encore, des racontars de bonne femme mystique. Y croire ouvertement m'aurait mis en danger. Bref, c'était un sujet tabou à ne jamais aborder. Le simple fait d'avoir laissé une femme seule à la morgue avec le cadavre de son fils qu'on venait d'assassiner m'a valu les quolibets les plus méprisants. Cette femme nous avait demandé de sortir parce qu'elle voyait son fils pour la dernière fois et qu'elle voulait lui parler. Nous étions trois, nous n'avions aucun droit de laisser qui que ce soit dans cet endroit avec un cadavre, mais j'ai poussé les deux autres à l'extérieur, prétextant que nous pourrions les surveiller grâce aux caméras. Une fois dehors, j'ai refusé qu'on mette le son ; ce que cette femme voulait dire à son enfant ne nous regardait pas. “Alors, vous êtes mystique ! m'a asséné celui des deux qui était flic. – Non, il est timbré”, lui a répondu le médecin légiste qui nous accompagnait.

— Vous voyez ! Personne ne savait que vous étiez en relation avec les morts. Vous l'avez caché vous aussi.

— Je n'avais pas le choix. Mais certains l'ont deviné et m'ont laissé me dépatouiller avec des affaires impossibles. Ce n'était jamais exprimé de façon claire, mais mon supérieur m'a longtemps laissé entendre, quand il demandait mon expertise, qu'il espérait que je lui apporterais des infos “inédites”. Et il insistait sur le mot en détachant les syllabes, comme pour y glisser un autre mot dont nous aurions tous deux la définition secrète. Je savais que c'était sa façon à lui de parler des morts, comme si c'étaient des indicis ! Vous savez, il y a aussi dans le secret implicite un certain nombre d'humains qui constatent ces phénomènes, ne savent pas comment ça marche, mais n'ont rien contre un petit coup de pouce discret de l'au-delà. À part cette grandeur d'âme qui consiste à faire semblant de ne pas savoir en nous laissant travailler tranquille, il ne faut jamais leur en parler.

— Mais moi, à quoi ça va me servir ? À part briser mon

couple et foutre la merde dans ma vie, qu'est-ce que je peux bien trouver comme raison à tout ce qui m'est arrivé depuis que j'ai débarqué dans ce village ?

— C'est à vous de le deviner, Gabrielle, mais je crois que vous le sentez déjà. À titre personnel, je vous répondrai qu'on a besoin d'être plusieurs. Je devrais dire qu'on a besoin d'être innombrables face à ce qui se trouve dans l'ombre. Les gens vont mal, ils ont peu d'espoir. Beaucoup trouvent que leur vie n'a pas de sens, et qui les en blâmerait puisque, n'adhérant pas à une croyance de réincarnation, ils n'ont aucune chance de se voir attribuer une vie meilleure ou de payer un tribut à celle-ci. Nous nous contentons d'un destin si ce n'est tragique, disons déprimant, sans savoir ni d'où il vient ni à quoi il sert. Voulez-vous faire un petit voyage ? Je vous endors, et accessoirement cela achèvera de soulager votre douleur dorsale.

— Comment ça, vous m'endormez ?

— Simple relaxation, faites-moi confiance.

Je suis en retard. Je dévale les escaliers du métro en courant, bénissant mes bottes à talons plats. Une chance, les rames s'immobilisent à l'instant. Elles vomissent leurs déchets humains sur le quai qui se vide, tandis que monte la vague des noyés matinaux suivants. Je suis cueillie par des visages sinistres, en absence de regards. Misère des transports en commun où nous n'avons justement rien en commun si ce n'est ce lieu où rien ne nous transporte. Cette intimité de l'indifférence m'exaspère. Je la vis comme une impasse, une erreur de parcours. Seule notre destination nous oblige à cette proximité désagréable et involontaire dans une ville d'ex-êtres humains. Si j'en doutais encore, je le sais en regardant autour de moi, je vis dans un monde de morts vivants. Voilà pourquoi je prends toujours ma voiture. Je préfère me morfondre dans les

embouteillages qu'affronter la détresse humaine. Je troque mon temps contre un aveuglement salutaire. Je n'y peux rien, ça me déprime, ça me gagne parfois.

J'ai rejoint une place libre, lorgnée par deux autres qui la voulaient aussi. Je me calque sur mes voisins, je plonge dans mon bouquin en faisant la gueule. Mais la sensation d'être observée est si vive que je tourne mon regard vers la gauche. Un jeune homme m'examine attentivement, me sourit largement, avec sa bouche et ses yeux, comme pour démolir mon jugement précédent. Puis il se penche pour me parler sans être entendu par nos voisins. "Vous voulez savoir comment serait ce lieu si nous étions chez moi ?" Il tend la main vers mon visage et j'amorce un geste stupide mais instinctif de recul qui ne l'empêche pas de cacher mes yeux quelques secondes. Autour de nous, les gens ont soudain changé. La rame vient de s'immobiliser à Madeleine. Exactement là où nous devons arriver, mais les voyageurs ne sont plus les mêmes. Je ne me souviens pas de tous les visages, mais c'est à l'ambiance que je le constate, à l'air heureux des passagers qui évoluent dans le wagon. D'autres voyageurs montent en riant, ils saluent tout le monde. L'un s'adresse à ma voisine : "Ah, vous lisez le Goncourt des lycéens de l'année dernière ? J'ai hésité à l'acheter. Vous comprenez, une histoire de recluse au XII<sup>e</sup> siècle, ça m'effrayait un peu. – Ah non, répond la femme avec passion, n'hésitez plus, c'est merveilleux. Il lui arrive un nombre incroyable d'aventures entre ses quatre murs, et quelle écriture sublime ! – Moi j'avais adoré son histoire de cœur cousu, son premier livre", intervient une autre dame de l'autre côté du siège. Autour de nous, tout n'est que brouhaha joyeux. On s'interpelle, on papote, et si l'on s'apostrophe, c'est avec humour. "Cher monsieur, j'avais un pied avant que vous ne décidiez de l'écraser. – Oh, pardon, madame. Justement j'allais demander

vosre main, ce n'est pas le pied d'être aussi maladroit dans un cas pareil." La femme rit et lui assure qu'il est pardonné. "Je n'ai pas d'argent, crie un jeune homme, je n'ai pas mangé hier soir." Un vieux type lui tape dans le dos et lui file 5 euros. "C'est la dernière fois, mon garçon, bouge-toi." Puis il crie à la cantonade : "Quelqu'un aurait-il du boulot pour cet inconséquent qui nous prend pour des pommes depuis un mois ?" Une dame lève le doigt : "J'ai des étagères à placer, tu saurais faire ?" Il répond qu'il n'est pas très bon en bricolage. Une autre propose qu'il aille garder sa mère qui est alzheimer, deux heures chaque soir. Le prix se négocie, un avocat du travail s'en mêle spontanément et leur fixe le bon tarif avant de descendre. L'affaire est entendue et le jeune homme promet d'être à l'heure le soir même. Ça monte, ça descend, mais rien dans ce joyeux mélange ne trahit le désespoir habituel ou l'agressivité quotidienne du métro que je connais. Tous semblent évoluer dans des rapports sympathiques et amicaux. On aide les handicapés, je note qu'il y en a beaucoup, on laisse la place aux plus faibles, aux plus vieux, on plaisante avec les enfants. Chaque adulte porte un regard bienveillant sur ceux qui l'entourent sans distinguer leur style, leur niveau social, leur couleur, leur apparence. Je note qu'on console même ceux qui paraissent moins joyeux que les autres. Un homme chante, sa chanson est reprise en chœur et fait place à des éclats de rire. Je regarde à nouveau mon interlocuteur, qui n'a pas cessé d'observer mon air éberlué. "On est dans une comédie musicale, là ?" Il sourit. "Non, dans un monde normal. Le mien. Oups, il faut que je vous quitte. Je descends là, moi." Il se lève précipitamment et je le poursuis jusqu'à la porte tandis que nos voisins se poussent gentiment pour me laisser passer.

"Eh, attendez, ils ont quelque chose de plus que nous, ces humains-là ? Qu'est-ce qui les rend différents ? – Rien, me crie

le jeune homme en sautant sur le quai, juste le regard qu'ils portent les uns sur les autres. Ils s'aiment en tant qu'humains. L'autre, c'est eux. Ils se font du bien pour que ce soit meilleur de vivre ensemble, même si la matérialité, ce n'est jamais léger." La porte s'est refermée, et le métro continue sa course. Avant même de me retourner, je sais, au changement sonore, que je suis à nouveau dans le métro parisien que je connais. Celui des paumés, des regards morts et de ceux qui le subissent en n'imaginant jamais qu'ils pourraient le changer.

Ce que je viens de voir, je ne l'avais jamais envisagé, rêvé, ni même désiré. Ce que je viens de voir pourrait exister. Ce n'est pas un projet fou que celui de vivre bien avec les autres. Ça n'a pas de coût, ce n'est donc réservé à personne puisque ce n'est ni onéreux ni hors de portée. C'est juste une décision, un désir, une impulsion, une prédisposition des êtres. Et mon esprit cynique qui élevait un rempart entre l'amour et la tristesse du monde est une erreur. Pour naviguer dans ce qui fait mal, il n'est point besoin d'avoir une boussole ou un compas, il suffit de se sentir connecté aux autres. Mais par quel miracle, pour que l'actuel tableau que j'ai sous les yeux change ? La question est si violente qu'elle m'extrait de ce lieu et, ouvrant les yeux, je me retrouve dans un fauteuil, en position semi-allongée dans la salle à manger de Richard.

Il s'enquiert de mon état après ce sommeil hypnotique. Je lui raconte avec un peu de nostalgie ce que je viens de voir. Mon "rêve" ne l'étonne guère. Selon lui, il est courant d'aller dans d'autres dimensions lors de ces états de conscience modifiée.

— Tout dépend de vos préoccupations du moment. La vôtre étant d'en savoir plus sur le don, ou tout au moins la prédisposition que nous avons à l'invisible, votre rêve est une sorte de réponse à une question que vous n'osez pas vous poser

: que vais-je en faire ?

— Ce qui m'interroge surtout, c'est que dans mon métier je suis sans arrêt amenée à considérer le rêve, à tenir compte de ces choses qui sont différentes pour peu que nous décidions de les voir ou de les montrer autrement. Tout l'art d'un bel événement repose sur les aptitudes festives d'un univers. Cette façon de donner l'apparence d'une fête au quotidien, c'est presque le cœur de mon métier. Mais cela, je ne l'avais jamais envisagé hors du contexte d'une entreprise, d'une soirée particulière. C'était extraordinaire, ce métro-là. Comme si la vie était devenue vraie entre les êtres humains. Ce rapport qui les rendait soucieux des autres m'a éblouie...

— Souvent ces plongées hypnotiques se font dans une métaphore qui nous permet d'appréhender l'impossible, et comme vous commencez à le comprendre, l'impossible est le chemin. Pourquoi ne pas accepter que cet écheveau dont vous tirez sans cesse un fil, sans vouloir vraiment le dérouler pour savoir où il mène, est désormais un ensemble cohérent et réel auquel vous désirez intensément appartenir ?

— Parce que je ne veux pas faire de ces événements une religion, une secte, une sorte d'adhésion aveugle où tout devient ésotériquement acceptable.

— Votre fuite est un aveu de faiblesse. Pardonnez-moi. Tout s'offre à vous dans les meilleures conditions possibles pour faire votre apprentissage et profiter de ce cadeau. Vous recevez même la possibilité de vérifier, de croiser les informations, de les rendre acceptables. Cette petite fille que vous avez rencontrée n'est certainement pas suspecte d'avoir voulu vous piéger, à l'inverse de ce que vous pourriez penser de votre tante ou même de moi. Vous êtes capricieuse, Gabrielle, vous ne méritez pas le cadeau que la vie vous offre.

Je tente d'arrêter ce flot d'indignation légitime. Il est vrai que

je suis gâtée : parfums, apparitions progressives et indiscutables se sont succédé... Mais je sens qu'il a raison. Je cherche des preuves de ce que je ne veux pas voir apparaître. Les faits existent, ils précèdent leur explication, tout comme mon refus de les accepter m'empêche de chercher comment les expliquer. Une seule chose compte, s'arc-bouter pour ne pas valider l'incroyable. De son point de vue en tout cas. Mais peut-être pourrait-il essayer de considérer l'extrême violence de ce qui m'arrive depuis deux mois. Les insomnies, mon couple qui explose, ces conversations avec des morts qui me passent des messages, les manifestations hostiles du manoir dont je ne sais que penser. Ce sorcier...

— Parlons-en, de celui-là : comment réduire notre ancêtre au silence apaisé d'une tombe si vous en êtes à raisonner, minimiser, douter, relativiser et autres promesses pour prendre vos distances afin que jamais aucun accomplissement ne s'opère parce qu'il dérange vos certitudes ?

— “Notre ancêtre” ? Vous avez dit “notre ancêtre” ?

— Le sorcier noir qui a engrossé une jeune fille de vingt ans, morte en couches après avoir mis au monde le père de votre grand-mère, avait eu une femme dans sa jeunesse. C'est elle qui est repartie en Italie avec le bébé de cette jeune fille. Ensemble, ils avaient déjà conçu un garçon qui a engendré une autre branche que la vôtre et dont je suis le seul descendant. Ainsi, votre peu reluisant arrière-arrière-grand-père est aussi le mien. Je suis né en 1937, quinze ans après Francesca et deux ans après votre mère. Philomène Eudoxie, votre grand-mère, fut pour moi comme une mère. Elle savait que moi aussi je descendais du Maléfique puisque nos familles ne se sont jamais quittées ; elle m'a tout appris et transmis, même si j'avais déjà quelques prédispositions. Comme elle je suis barreur de feu, et comme Armand son père je rééquilibre les énergies corporelles et

pratique, ou accompagne, le voyage chamanique... Ce que vous avez fait il y a quelques minutes avec succès, semble-t-il...

— Y a-t-il d'autres informations que vous détenez sur ma... notre famille... et dont j'ignorerais la teneur ?

## CHAPITRE 12

La coïncidence d'un affaiblissement avec un agrandissement, tout homme a pu l'observer en soi.

VICTOR HUGO

Avant, la vie avec toi était un rêve. Les mots me font mal. Ils relèguent à un temps que je n'ai pas connu une dévotion qu'il m'avoue au moment où elle n'existe plus. Mais j'entends aussi la réalité de cette tardive déclaration. Avant, il a vécu un rêve, ce rêve n'était pas moi, mais plutôt une projection sur grand écran de ce qu'il croyait être sa femme. Et je comprends maintenant sans savoir comment lui dire que son rêve est devenu mon cauchemar. Je découvre une vie que je n'ai, pour ma part, jamais rêvée, mais bien vécue. Et si les réels contours de mon histoire sont encore flous, ils sont plus vrais que le fantôme que j'ai habité pour que son rêve existe.

Nous sommes face à face comme deux imbéciles dans un affrontement insoluble. Stan ne voit plus que la sorcière, qu'il n'hésite pas à qualifier de folle, ou l'inverse, va savoir... J'apprends que le médecin de Sainte-Anne qui m'a libérée l'a simplement rassuré sur mon état mental, mais ne lui a rien soufflé de mes révélations sur sa mère décédée. Il s'en est bien gardé !

Stan, que je regarde maintenant se déverser sans même avoir envie de le convaincre de quoi que ce soit, cherche des raisons à mon éloignement et tombe dans la mesquinerie. Il m'oblige à devenir méchante, à sortir le plus mauvais de moi-même. L'amour nous entraîne sur les chemins de l'idéalisation, et le désamour plein de griffes sur ceux de la défiguration.

— C'est ce petit agent immobilier de merde, n'est-ce pas ?...

Il faut faire des études pour vendre des baraques ?

— Oui, et on ne s'arrête jamais ! On étudie les êtres de l'intérieur. Et puis vous avez des points communs. Habiter quelque part, c'est d'abord habiter dans un corps. Tu vois, vous faites presque le même métier, c'est la taille de l'enveloppe qui change... et le concept. Toi, tu rénoves, tu transformes, et lui, il vend en l'état ! Et même si un chirurgien bac plus trente-cinq leur a refait une belle gueule, on sait à quoi s'en tenir ; l'intérieur finit toujours par resurgir un jour. Choisir une maison est une grande mise à jour des ambitions sociales. Emmène-moi chez toi et je te dirai qui tu es ou, plus exactement, qui tu veux faire semblant d'être. Tout comme la gueule que tu t'achètes, la maison de tes rêves révèle tes failles. Et le temps ne fait que les agrandir.

— Donc tu l'aimes, et du coup tu ne m'aimes plus !

— Tu inverses les choses. Je dirai que si je ne t'aime plus, je serai à nouveau disponible pour aimer quelqu'un d'autre. Mais la question ne se pose pas en ce qui le concerne. C'est juste devenu un ami qui m'aide à vendre mon terrain et surveille les travaux.

— Tu as l'amitié facile.

— Et un mari difficile. Ça compense...

Est-ce que je vais pouvoir contempler le monde de mes certitudes détruites sans m'effondrer ? J'ai toujours cru que nous finirions notre vie ensemble. Quand on y pense, c'est tragique ! Mais ce n'était pas un programme ou un cahier des charges dicté par une religion, une morale ou une éducation. C'était mon monde à moi. Cela ne me paraissait pas difficile à réaliser. Je ne désirais pas accomplir une sorte de performance au milieu des nombreux couples divorçant autour de nous ! C'était ainsi. Ça ne pouvait tout simplement pas nous arriver ! Pour deux raisons essentielles et néanmoins stupides : nous

n'étions pas comme les autres et nous nous étions trouvés. Nous avons construit parallèlement et en les imbriquant nos réussites sociales et notre chemin amoureux. Nous étions un couple gai et fantastique aux yeux des autres. Avec ce qu'il fallait d'humour et d'arrogance, une sorte de mètre étalon de la vie à deux. Un peu de bonheur, pas mal d'argent, de la gratitude envers la vie pour ne pas devenir tout à fait imbuvable. Un cocktail idéal de joie et d'abandon !

Foutaises ! Comment ai-je pu croire ça pendant des années ? Maintenant, il va falloir regarder en face une situation que j'ai sans doute voulu ignorer. Mais curieusement, je ne suis pas aussi effondrée que je l'aurais imaginé. Une pensée encore timide, voire risible pointe son nez : la verdure des feuilles, le clapotis de l'eau de la rivière de ma forêt seront ma consolation. Je suis tranquillement en train de scier la branche sur laquelle j'étais assise depuis des lustres, et seule m'importe la beauté de l'arbre qui l'a portée. Je me suis gargarisée de ce que j'ai vécu, sans voir ce que je traversais et qui était majestueux. Je ne me suis jamais contentée d'un instant qui n'avait rien d'autre que sa consistance, son imperfection et sa candeur. Le monde me paraît soudain neuf, inconnu et sublime. Comme la grâce d'une indépendance.

Je suis en train de comprendre qu'il ne faut rien faire pour être aimée. Ceux qui nous aiment nous parent de qualités immenses que nous n'avons sûrement pas mais qu'ils voient, et c'est le plus charmant des leurre. Tous les efforts surhumains que l'on peut faire pour tenter de ressusciter en l'autre cet amour qu'il dit avoir perdu ne servent à rien. Ce qu'il voit est ce que nous sommes devenus. L'absence de l'être aimé n'est pas notre absence, mais celle de son emportement amoureux en notre présence. Dans ce naufrage, il existe une bonne nouvelle. Je ne vais plus vivre pour être celle qu'il veut que je sois, m'habiller

dans l'idée de le séduire, me chausser pour que mes jambes l'attirent, ressembler à ce soldat indestructible déguisé en princesse des Mille et Une Nuits. Ce qui était sans doute sa manière de me façonner sans bistouri à mon insu. Je vais être moi et c'est délicieux ; je vais être celle qu'il ne connaît pas et qu'il commence déjà à détester alors que je la découvre avec ravissement. Je quitte celle qu'il aimait pour me trouver. On aimera ou non celle que je veux être désormais, sans partage, sans compromis, sans négociation mesquine.

Est-ce qu'il suffit de désamorcer ses croyances comme des maléfices une fois qu'on en a pris conscience ? La séparation n'est pas infranchissable. Là où il y a des gouffres, je mettrai des ponts. Je veux croire que le trapèze sur lequel je me suis élancée se balancera au bon moment pour que je puisse attraper le suivant. C'est mon caractère, mon métier aussi. C'est une façon de penser, de courir, on ne sait pas vers quoi, de vivre, on ne sait pas pourquoi non plus. Est-ce que l'idée de n'être jamais arrêtée, pas même par l'incertitude, ne conduit pas dans un mur ?

— Je crois qu'il serait mieux que j'emménage ailleurs pour quelque temps et que tu réfléchisses à ce que tu veux faire pour l'appartement. Pour l'instant Nicolas est en vacances, mais quand il rentrera, il faudra que tu nous laisses vivre ici ou que je trouve un ailleurs pour vivre avec lui.

Stan me signale que rien ne laisse présager que Nicolas veuille vivre avec moi et qu'il aura sans doute son mot à dire sur la question. Je ne relève pas. De ce qui suit, je ne peux que tirer une leçon. Je connais des couples qui se menacent à chaque dispute de se quitter et sont toujours ensemble cinquante ans après. Cela n'a jamais été notre cas. Se séparer ne fut jamais une menace, mais c'est en train de devenir un acte.

Je me suis enfuie de chez moi. Je remonte la rue Saint-André-des-Arts, dépasse la fontaine Saint-Michel et me noie dans l'encombrement du boulevard. Vite rejoindre la Seine et, pour une fois, ne pas longer les coffrets de livres des bouquinistes. Descendre au bord de l'eau, regarder le miroitement du ciel incertain. Touristes, flâneurs de nulle part, Parisiens désœuvrés, nous ne savons rien les uns des autres. Une femme marche, pieds nus, voûtée. Elle aborde les passants pour grappiller un peu de monnaie. Il me semble l'avoir déjà vue cet hiver, pieds nus encore, c'était ce qui m'avait attiré l'œil. Je me souviens de m'être dit : est-ce que ça peut arriver à n'importe qui ? J'avais répondu non. Et puis, je ne pensais pas être n'importe qui. Je répondrais oui aujourd'hui. La misère absolue a détrôné cette pauvreté discrète qui était presque invisible à Paris. Pour qui veut bien y prêter un regard attentif, tout se voit. À l'heure où les poubelles sont sorties par les concierges, les plus démunis se précipitent. C'était un phénomène isolé, un clochard qui se promenait de l'une à l'autre, presque un antiquaire de l'ordure dont on ne faisait pas cas. Maintenant, chaque soir, c'est un désespéré qui s'accroche à son navire de plastique vert avant qu'il ne soit pris d'assaut. Mais nous n'en savons rien ou ne voulons pas le savoir : pourtant, quand il y a des naufragés, c'est que le bateau coule. Mon téléphone me ramène au présent.

— Éva ?

— Tu ne devineras jamais le contrat que nous allons peut-être obtenir. J'ai fixé le rendez-vous à cet après-midi. Ils étaient très pressés. Viens tout de suite, je t'explique. Tu vas adorer.

— L'idée serait de faire une inauguration dans le style du musée que nous ouvrons. Nous avons imaginé quelques petites choses, naturellement, mais vous nous direz ce que vous en pensez. On m'a dit beaucoup de bien de ce que vous faites et de

la manière dont on peut travailler avec vous. Je ne veux pas vous dire qui m'envoie, mais c'est un de nos bienfaiteurs.

— Vous êtes un musée privé ?

— Entièrement. Nos fonds viennent du mécénat et nous avons également des souscriptions. Nous bénéficions de quelques aides de laboratoires qui voient là l'occasion de faire connaître le résultat de leurs recherches au grand public.

— Parce que des laboratoires travaillent sur le paranormal ?

— Naturellement. Et ils sont très nombreux dans le monde entier et même en France. Mais la médiatisation qui entoure ces phénomènes nous les présente sous un jour obsolète, effrayant ou arriéré. Il y a une théâtralisation ridicule qui fait obstacle à une vraie recherche et entretient le commun des mortels dans une ignorance crasse. Pour l'inauguration, il nous semble important que dès le début le public comprenne, et principalement celui qui sera invité ce soir-là, que nous n'ouvrons pas le musée de la Magie. La partie historique du musée racontera toutes les folies, essais et débordements qui virent le jour jusqu'à notre époque. On y trouvera les expériences spirites de Victor Hugo et du XIX<sup>e</sup> siècle, tout autant que l'histoire de ces guérisseuses brûlées comme hérétiques. On y distinguera bien clairement ce qui était autrefois de l'ordre de l'étrange, puis fut accrédité, de tout ce qui est resté au rayon des fariboles. La partie contemporaine, quant à elle, sera consacrée aux travaux des scientifiques du monde entier. Notre programme d'expositions temporaires est bouclé pour les trois années à venir. Ce qui m'intéresserait serait de pouvoir réfléchir avec vous aux moyens de ne pas tomber dans la musique effrayante des films de morts vivants, si vous voyez ce que je veux dire. Je voudrais éviter d'être un musée-foire où nos visiteurs pensent avoir embarqué dans un train fantôme.

Éva et moi n'osons pas nous regarder. Je me demande si je

rêve ou si la vie s'est chargée de m'envoyer ce contrat pour me faire rire, me soutenir, et à défaut me convaincre.

— Peut-être tout simplement pour que tu t'arrêtes de culpabiliser à l'idée de travailler moins à l'agence, me souffle Éva après notre rendez-vous. Tout ce que tu m'as fourni ces dernières semaines pour les contrats en cours est excellent. Au risque de te faire bondir, ma seule remarque serait de t'enjoindre d'aller travailler plus souvent à la campagne. Si ce n'était cette nouvelle employée catastrophique que tu m'as choisie et que tu ne gères pas du tout pendant tes absences, je dirais que nous n'aurons jamais aussi bien réussi qu'en ce moment.

— Je me demandais si je n'étais pas complètement larguée depuis que je navigue à vue dans ma vie de dingue. Mais si tu me dis que tout va bien, alors je te crois. Après tout, c'est toi qui réalises mes idées et, vu le nombre de fois où tu as râlé parce que je concevais des fêtes trop folles, je ne vais pas boudier mon plaisir devant ton enthousiasme. Ou si, peut-être devrais-je m'inquiéter : serais-je devenue trop classique dans mes idées ?

Éva, qui connaît mon esprit de contradiction, ne relève même pas la plaisanterie. Trop impatiente qu'elle est de savoir ce que je pense de notre nouvelle demande et si j'ai déjà quelques idées pour satisfaire Victor Ménestrel, notre directeur du musée de l'Inconnu. L'ouverture est prévue pour le jour de la fin du monde des Mayas. Par bravade, nous a-t-il dit, pour décrypter l'éternelle crédulité des humains et l'imbécile relais des médias. C'est vrai que depuis l'an 2000, on n'avait pas à s'inquiéter d'un chaos incontournable, comme si les informations quotidiennes sur l'état du monde ne décrivaient pas assez le désastre d'une disparition collective.

Avant que je ne m'éclipse, Éva me glisse une feuille de papier pliée en quatre que je fourre dans mon sac à main sans la lire.

Dans la soirée, je découvre que pour faire écho à ce que m'avait dit ma tante sur l'antériorité de mes qualités de médium, Éva a répertorié tout ce dont elle a pu se souvenir dans notre vie professionnelle commune. Sur cette feuille, elle a scrupuleusement noté ces contrats dont je n'ai pas voulu parce que je ne sentais pas le commanditaire, ce jour où, au contraire, j'ai bataillé pour la convaincre de signer avec un type bizarre qui est devenu ensuite un rapporteur de contrats fidèle. Elle a également noté les diverses intuitions qui nous ont permis de sauver des événements qui allaient à la catastrophe, les surprenantes prospections que je lui ai suggérées à l'aveugle, bref il y a là, noir sur blanc, quinze ans d'actes d'une médiumnité que j'aurais exercée à mon insu dans mon travail. Je repense fugitivement à l'employée que je viens d'engager, aux raisons qui m'ont poussée à la prendre le jour de son entretien... Mon sixième sens m'aurait-il abandonnée ?

Je ne connais rien de plus triste que faire une valise pour s'enfuir nulle part. Mais il faut admettre que les moments tragiques ont aussi une certaine grâce. Éva m'a trouvé un appartement, pour un mois. Un ami d'ami qui s'absente. Un hasard que je devrais saluer comme une aubaine, mais, depuis peu, je suis sombre et pessimiste, à l'opposé de mon caractère habituel, alors je me dis que le quartier va être pourri, la décoration horrible et qu'il y aura du bruit. Au fond, et l'expression a tout de son sens premier, tout ça m'est égal, tout me conviendra. Je flotte à l'intérieur de ma tête remplie du vide de la séparation. Non pas que j'aie envie de renoncer à la décision que j'ai prise, mais elle a détruit le décor sécurisant dans lequel j'imaginai mon couple. Une femme qui saisit un couteau ne sait pas toujours ce qu'elle va en faire, disait je ne sais plus qui. Pour l'instant, j'ai déchiré le papier peint de mon

existence et rien ne pourra me faire renoncer à cette envie de voir le mur en dessous et peut-être de l'abattre.

Si j'ai eu la tentation de renoncer à quitter Stan, de croire fugitivement qu'il puisse s'ouvrir à quelque chose, son dernier aveu a achevé de me convaincre. Est-ce pour me faire mal qu'il m'a révélé une aventure ? Il disait que ça prouvait à quel point il avait voulu que nous restions ensemble ! Même cette femme sublime ne lui avait pas donné envie de partir... "Sublime", je ris encore de ce mot qu'il a employé. Sa créature, une blessée qu'il a entièrement refaite. Il n'a été qu'un sculpteur qui s'aimait au point de vouloir coucher avec sa statue. Il voulait savoir si celle qu'il avait façonnée était aussi désirable au toucher qu'au regard. "Ça tient de la perfection professionnelle à outrance, lui ai-je jeté au visage, quel service après-vente scrupuleux !" Sur le moment, j'ai cru qu'il plaisantait, qu'il voulait essayer de me faire rire. Mais j'aurais dû me méfier, je le sais depuis longtemps : quand on parle de son travail, il n'a aucun humour. Dès que j'ai compris qu'il était sérieux, je l'ai trouvé pathétique. J'étais dévastée.

Je ne me fais plus aucune illusion, ce narcissisme exacerbé était déjà là avant, quand je croyais l'aimer ou quand je l'aimais vraiment. Je me réjouis tellement que Nicolas soit loin, dans son grand voyage américain, pendant que tout s'écroule dans notre maison.

Éva ne connaît pas le studio qu'on me prête. Je l'appelle pour lui raconter ce petit lieu charmant, rue Charles-Nodier. Une vue sur Paris, le Sacré-Cœur à cinquante mètres. Je crois que c'est ce qui m'a séduite tout de suite : la vue et cette porte-fenêtre qui s'ouvre sur un Paris dont j'imagine déjà le spectacle, la nuit. Elle s'inquiète des seize mètres carrés, mais l'étroitesse des lieux ne m'ennuie pas, elle me rassure. Je vais me replier dans ce cocon

puisque tout le reste de ma vie s'est agrandi. Ce n'est pas rien de tutoyer l'éternel, d'envisager un avenir après la vie, ça donne le vertige. "Tu es sûre que ce n'est pas trop petit ? Tu pourrais venir à la maison, m'assure Éva. J'en ai touché deux mots à Philippe en lui promettant que nous ne parlerions jamais boulot. Il est d'accord." Je la remercie mais lui assure que j'ai besoin d'être seule, de réfléchir et, surtout, de ne pas parler. Certes, je n'aurai qu'une chambre, qui servira aussi de kitchenette, et une minuscule salle de bains, et ce n'est que pour un mois. "Je vais vivre seul, et déjà je me demande avec qui", disait Sacha Guitry. Moi je suis loin de me le demander. Je le sais déjà : je serai avec mes fantômes, avec mes illusions dépecées, avec mon avenir inconstructible. Ça va faire du monde !

Le musée de l'Inconnu s'installera dans un hôtel particulier qui fut abandonné pendant des années. Il est entouré d'un jardin. J'ai obtenu le droit d'y aller aussi souvent que ça me chante pour réfléchir à cette fameuse soirée. Dans trois jours, je vais avoir quarante ans. Et moi qui disais en riant, il y a trois mois, que la crise de la quarantaine, je ne voyais pas ce que ça pouvait bien être. Je crâçais. Certes, ça ne ressemble pas à ce que l'on m'en a dit ! Ce serait même l'inverse. Un départ vers l'essentiel qui n'augure en rien d'un démon de midi. Mon diable à moi serait plutôt de nuit, il aurait même un manoir que nous allons nous disputer et que je n'ai pas l'intention de lui laisser.

— Je suis désolé... Je vous dérange en plein déjeuner...

— Non, pas du tout, j'ai vu que tu as essayé de me joindre plusieurs fois, mais c'était la matinée traiteur et appels d'offres, donc je n'ai plus faim et je peux enfin prendre ton appel.

— J'en oublie même de te tutoyer.

Jean-Pierre a une voix qui ne me dit rien de bon.

— Quelque chose ne va pas ?

— Un des ouvriers a fait une chute très grave dans la maison. Son pronostic vital est engagé. Il se peut qu'il y reste. L'entrepreneur a décidé d'arrêter les travaux.

Instantanément, une boule s'est formée dans mon estomac, et je ne peux m'empêcher de poser les questions dont je connais déjà la réponse. Il est tombé d'une échelle dans cette fameuse pièce où Jean-Pierre s'était retrouvé enfermé. Les autres ouvriers n'étaient pas avec lui, ils avaient déjà constaté tant de manifestations étranges : coups, hurlements, travaux souillés, pierres disjointes laissant passer des colonnes de vers de terre, qu'ils étaient partis depuis la veille, terrorisés. Ils avaient refusé de remettre les pieds dans la maison, même en étant payés le double.

La nouvelle est en train de se propager et Jean-Pierre désire que je vienne.

— Les villageois sont allés voir le curé. Ça jase et ça cancanne plus que jamais ! Et non sans raison. Ils savent qu'un homme est à l'hôpital.

Je me raidis au bout du fil. La mort et son cortège de questions et d'angoisses ! Comme si chaque fois que je tentais de m'éloigner, quelque chose de tragique devait advenir pour que je retourne sur mes pas... Je promets d'être là le lendemain, Jean-Pierre ajoute qu'il me récupérera à Châteauroux. Éva me distille quelques paroles bienfaisantes. Avec son à-propos naturel, elle trouve salutaire que j'aie travaillé sur le terrain pour notre prochain contrat, mais quand je lui parle de l'ouvrier qui va peut-être mourir, elle ne fait aucun commentaire. "J'annule notre dîner pour ton anniversaire ? Je suppose que tu ne seras pas rentrée dans deux jours." Je ne peux rien promettre. L'idée que cet homme serait encore en pleine forme s'il n'avait pas rénové le manoir me culpabilise totalement. Aurais-je pu

prévoir que cela deviendrait aussi dangereux ? Est-ce qu'une porte récalcitrante ou une tache de sang sur un rideau étaient des avertissements dont je n'ai pas voulu tenir compte ? Comment savoir ? Je connais si peu de chose sur ces phénomènes, surtout quand ils prennent des voies aussi hostiles. Même si je n'ai aucune envie de nier ma responsabilité dans l'accident qui vient de survenir, je ne sais pas très bien où le situer. Pourtant, cette fois, je vais devoir me décider : abattre la maison ou la rendre inoffensive. Je ne sais pourquoi cette idée me vient et d'emblée ne me semble pas irréalisable. Richard Lamour : avec ce nom qui sonne comme une promesse, ne devrait-il pas embrasser la vocation d'exorciste ? Je suis prête à lui servir d'assistante. Et j'ai une pensée perverse pour Stan : un léger cynisme me pousserait à l'inviter à ce désenvoûtement, histoire d'entériner ma folie pour de bon. Au moins suis-je en train de récupérer mon humour noir. Mais comment garder mon scepticisme ? Et que penser vraiment de cette histoire abracadabrante ?

“C'est ce qui fait de vous une personne qui n'a pas de pathologie particulière, m'a expliqué le psychiatre de Sainte-Anne. Un malade mental essaie de vous embarquer dans sa folie, de vous prouver qu'il détient la vérité. Vous, on sent que vous aimeriez vous convaincre que tout ça n'est pas réel, vous doutez de vous-même...” S'il savait à quel point c'est encore plus vrai ce soir !

Accoudée au balcon de mon nouveau chez moi, je réfléchis longuement, et j'ai soudain une envie, aussi folle que le reste de mon aventure, mais je ne suis plus à une folie près.

Je vais passer à l'hôpital : voir cet homme de quarante-cinq ans qui est dans le coma, a deux enfants de dix et onze ans et dont la femme, sympathiquement renseignée par les bonnes âmes du village, doit me haïr, moi et cette maison qui a

quasiment tué son mari. L'aurais-je cru si on me l'avait dit il y a deux mois, que je serais responsable de la mort d'un ouvrier venu faire des travaux dans une maison familiale hantée par un ancêtre décédé depuis plus de cent ans, sorcier maléfisant et néanmoins toujours en activité ? Certes non. Taisons-nous. Il ne va pas mourir...

On me laisse seule avec lui. Sa femme est partie depuis plus d'une heure et, lâchement, j'en suis soulagée. Je n'aurais pas pu lui rendre visite, comme je le fais maintenant, en lui tenant la main. Je regarde autour de moi, les infirmières sont sorties. Je pose la main gauche sur son torse au niveau du plexus, et l'autre sur son front. Je ne bouge plus, j'attends et j'écoute. Je ferme les yeux et je ne me préoccupe plus des bruits de chariot ou de porte. Quand j'ouvre à nouveau les yeux, je croise le regard sceptique d'une aide-soignante qui me toise puis me demande si je suis de la famille. Je réponds par l'affirmative. Je la rassure, je ne touche à rien. Elle sort de la pièce en haussant les épaules. J'aurais tout aussi bien pu lui dire que je ne fais rien. J'attends que quelque chose se passe et ce n'est plus très long. Comme le jour de l'accident, je commence à percevoir sur mes mains des courants froids et chauds. J'ai un peu mal au ventre, je frissonne et une voix murmure à mon oreille de ne pas bouger. Je n'ai jamais entendu cette voix. Ce n'est pas tout à fait à l'oreille, mais c'est à gauche et ça dit : "Ne bouge pas, tu n'es pas seule, nous sommes là." Je transpire. Je sens même quelques gouttes de sueur couler le long de mes tempes. J'essaie de maîtriser mon émotion, ma peur surtout, de détendre mes bras qui sont raides. Je respire. De longues inspirations dans lesquelles je gonfle mon ventre comme j'avais appris à le faire il y a longtemps, quand je m'étais mise au yoga. Je n'avais pas cette sorte d'émotion-là, le jour de l'accident. Là, il me semble être entièrement reliée à tout ce que je fus, petite fille, adolescente, adulte. La connexion qui

me traverse est une sorte d'énergie qui m'unifie tout entière. Quelque chose de fort est là et rassemble des "moi" éparpillés qui se réunissent en un courant unique qui communique avec cet homme étendu. Je sens qu'il est en sursis, mais je sens aussi qu'il peut revenir. Bien qu'il ait quarante-six ans, il paraît étonnamment jeune. Basané, une barbe de trois jours, des cheveux très bruns et quelques mèches grises qui semblent s'être trompées de personne. Ses mains ont la callosité de celles d'un ouvrier, mais elles auraient pu appartenir à un pianiste s'il n'avait pas exercé ce métier. Elles sont larges et fines, façonnées par le labeur. La teinte mate de son visage a viré au gris. Les témoins de son cœur sur l'appareillage de réanimation sont les seuls signes de sa présence dans le vivant. Son immobilité est mortuaire. Une autre infirmière venue pour vérifier la perfusion s'est approchée de moi et me demande à nouveau si je suis de la famille. C'est la troisième fois que je mens pour échapper à l'interdit. Je n'aurais certainement pas eu le droit de l'approcher ainsi si l'on savait qu'il faisait des travaux chez moi quand il est mystérieusement tombé de son échelle. Nous sommes dans l'hôpital où l'on m'avait amenée après l'accident. J'espère ne croiser personne qui me reconnaisse. À un moment de cet étrange dialogue avec mon entourage invisible, je sens que les forces me quittent. Devant moi, l'ouvrier dont je ne sais même pas le nom a les paupières qui tressaillent. Il semble être descendu plus loin encore dans son sommeil immobile, pourtant j'ai l'impression que ses joues se colorent un peu. Je le quitte discrètement et me glisse à l'extérieur de la salle de réanimation par un long couloir encombré de lits vides. Je m'écroule entre les bras de Jean-Pierre. Il me garde un moment lovée contre lui, comme si son énergie allait réparer la mienne. Je suis épuisée. Les portes battantes ne cessent de s'ouvrir et de se fermer, et je pense soudain que la vie n'est qu'une suite de tunnels plus ou

moins longs, plus ou moins éclairés, plus ou moins joyeux ou déprimants.

— Je crois que tu devrais rappeler Éva. Elle a tenté de te joindre sur ton portable, qui a sonné plusieurs fois, et m’a également appelé en précisant que c’était pour t’annoncer une bonne nouvelle.

Parce que la vie éphémère retrouve sa place au cœur de nos préoccupations essentielles, les hôpitaux sont des lieux qui ouvrent les portes fermées de nos mémoires. Je souris au souvenir de cette Éva que j’ai rencontrée à mon arrivée à Paris, il y a dix-huit ans. C’est elle à l’époque qui m’a convaincue de fonder notre société. J’étais enceinte de Nicolas et je couvais ma future entreprise. Nous avons déposé les statuts deux jours après sa naissance. Elle est venue me faire signer les papiers à l’hôpital. Nous étions déjà complémentaires. Je suis incapable de faire un budget pour un petit-déjeuner et elle ne pourrait pas organiser son propre dîner d’anniversaire.

— À propos, cher Jean-Pierre, il faut que nous fassions nos comptes, non ?

J’ai tout à fait conscience que, ne sachant pas à quoi je pensais, il trouve étrange que je passe d’une étreinte amicale à une mise en perspective financière, mais il ne fait aucun commentaire et me répond que nous verrons plus tard. Ça lui semble moins pressé que d’envisager un avenir pour le manoir.

— Ne penses-tu pas que Richard serait en mesure de nous secourir ? Pardon de dire “nous”, mais je me sens maintenant aussi mouillé que toi dans cette histoire.

## CHAPITRE 13

C'est l'épithélium cutané qui fait de nous les participants de l'équilibre universel, les adeptes du dehors au dedans.

LÉON DAUDET

Chez Richard, tout a l'air installé pour une grande conférence : partout dans la salle à manger, il a déplié des cartes du ciel, ouvert quantité d'ouvrages remplis de marque-pages, disséminés à travers la pièce. Sur les rebords des étagères, quelques livres également ouverts sont suspendus au-dessus du vide. Tout semble concerner le cosmos. Quelques schémas compliqués sont maintenus par des pinces à linge sur des fils tendus de part en part.

— Vous avez l'intention de devenir astrophysicien ?

— Mieux que cela, ma chère enfant, je suis en train d'appliquer les principes de la physique quantique et les travaux de Steve Hawking sur les trous noirs et les lueurs aux expériences que nous pourrions faire avec les scientifiques de l'après-vie. Et figurez-vous que tout fonctionne. L'invisibilité se manifeste dès l'instant où nous sommes dans une dimension qui échappe à la vitesse de la lumière, ce qui est le cas de toutes ces énergies qui nous traversent et gravitent autour de nous. Lumineux, n'est-ce pas ?

— Parce que vous pensez que toutes ces choses paranormales, ces phénomènes étranges sont explicables ?

— Évidemment. Vous n'imaginez quand même pas qu'on en soit encore à ces croyances ridicules qui vont désormais pouvoir disparaître au profit d'une connaissance qui nous est indispensable. Nous en sommes au stade de nos ancêtres

confrontés à la platitude de la Terre. Tout aussi ridicules dans notre désir de rester rigides face à d'autres mondes et d'autres logiques. À cette différence près : nous en savons désormais trop ou pas assez. Cette position extrêmement inconfortable nous pousse à l'excellence de la découverte. Vous l'ignorez peut-être, mais d'éminents scientifiques ont travaillé sur l'après-vie. Ils sont nombreux et la plupart pensent que les tourbillons des atomes de l'esprit, appelez-les "consciences" si vous préférez, sont plus rapides que la vitesse de la lumière et ne peuvent donc être vus avec nos yeux physiques. Certaines énergies, on ne sait pas lesquelles, pourraient créer un ralentissement de ces tourbillons et permettraient à certains esprits de se matérialiser. Nous évoluons dans un monde apparemment solide, mais seules les certitudes de ceux qui ne sont pas ouverts à la science peuvent hériter de ce qualificatif.

— J'imagine que ces travaux sont très récents ?

— Détrompez-vous. Même Emmanuel Kant fut troublé par les preuves de l'après-vie avancées par le scientifique Swedenborg, qui est né en 1688 ; vous voyez que ça ne date pas d'hier ! Dans la lignée, il y eut Thompson, le découvreur de l'électron, Alfred Wallace, alter ego de Darwin, John Logie Baird, pionnier de la télévision et inventeur de la caméra à infrarouge, qui avait rencontré Edison alors qu'il était mort, et cela par l'intermédiaire d'un médium. Des médecins aussi, qui se targuaient d'avoir été d'"arrogants médecins critiques", ont fini par dire que quelque chose "qui sort des règles de l'Univers" existe bien. Il y eut pléthore de livres briseurs de tabous, écrits par des astrophysiciens, des mathématiciens qui ont chiffré les probabilités de triche ou d'expérimentations hasardeuses sur les prémonitions. Au final plus de cinquante mille essais en tout genre furent menés par les plus brillants scientifiques. Chaque esprit vit à un niveau déterminé de croissance mentale,

autrement dit chaque esprit vit parmi les forces avec lesquelles il se combine. L'onde hertzienne et les rayons X enseignent aux hommes qu'il y a du son et de la lumière bien au-delà des frontières vibratoires étriquées entre lesquelles ils s'agitent.

Naturellement, j'ai envie de mettre Richard en difficulté.

— Et dans ce cas, pourquoi ces travaux ne sont-ils pas plus connus ? Si la chose est prouvée, entendue, mais vous conviendrez qu'on ne l'entend guère, les êtres humains devraient collectivement être d'accord pour dire qu'il existe une éternité hors du système de croyances prévues par le catéchisme chez nous ou l'école coranique chez d'autres...

Richard est hilare.

— Mais vous avez donné la réponse dans la question, chère Gabrielle. Les religions du monde entier n'ont aucun intérêt à ce que le pouvoir, dont elles ont fait un usage démesuré à toutes les époques et dans tous les pays, leur soit retiré. Elles ont si fort ancré les esprits, j'allais dire hanté les esprits, et même ceux des agnostiques, qu'elles les ont fermés à tout ce qui pourrait bien les remplacer. Comble du paradoxe, ce que les religions ont imposé et qu'elles n'ont jamais réussi à prouver devient aujourd'hui un dogme puissant qu'il faudrait renverser pour rétablir à la place une vérité scientifique que, par contre, nous devons démontrer. Voyez l'histoire de Giordano Bruno et ces nombreuses fois où l'Église a mis sur le bûcher tout ce qui la dérangeait ou contredisait le pouvoir créateur de son Dieu. Voyez les créationnistes, de nos jours, que l'on croit modernes. Admirez : nous en sommes à ce moment où le voleur de notre véhicule nous oblige à prouver que c'est bien le nôtre, alors qu'il roulait avec, sans jamais avoir à démontrer que c'était le sien.

Je repense à la lettre reçue par ma tante. Au passage de la Bible que nous avons lu avec Jean-Pierre, "Quant à un homme ou à une femme en qui il y a un esprit de médium ou un esprit

de prédiction, ils doivent absolument être mis à mort.”

Richard me lit un passage d'un de ses livres ouverts sur la table. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les certitudes des plus grands médecins internationaux furent mises à rude épreuve. Une médium, Mme Leonore Piper de Boston, fut placée sous contrôle, surveillée par la société de recherche psychique qui voulait prouver qu'elle trichait ou détenait des informations préalables. Elle entra en contact avec des personnes décédées, donnant des informations précises qu'elle ne pouvait détenir, adressant des messages, lisant le passé de personnes qui étaient à des kilomètres de là. Les cas furent si nombreux où il fut impossible de la discréditer que ceux-là mêmes qui avaient juré de prouver qu'il y avait fraude échouèrent dans toutes leurs tentatives et durent accrédi-ter l'existence de l'après-vie. Ces réunions organisées sur de longs mois étaient si impressionnantes que les plus acharnés devinrent des témoins scientifiques, humiliés et vaincus, mais assez honnêtes pour défendre la véracité de ces phénomènes. Il y avait là un Prix Nobel, le professeur Richet, un professeur de logique et d'éthique, des sceptiques obstinés qui ont fait amende honorable et qui sont allés jusqu'à écrire des ouvrages sur ce qu'ils avaient eux-mêmes dénigré, puis vérifié.

— Malgré tout ça, comme vous me l'avez fait remarquer il y a deux minutes, encore aujourd'hui on ignore que le gouvernement britannique a reconnu des matérialisations comme authentiques. Les militaires, les services secrets de tous les pays sont de grands utilisateurs de nos qualités de médium. Cela ne les a pas empêchés de se conduire comme ceux qui brûlaient les sorcières autrefois. On a par exemple emprisonné Hélène Duncan en l'accusant de médiumnité, sous prétexte qu'elle avait révélé à une mère que son fils marin avait coulé à bord d'un navire de guerre dont la marine avait caché la

disparition. C'est Churchill lui-même qui lui a rendu visite en prison et lui a promis d'abroger la qualification de sorcellerie en Angleterre, une loi datée de 1735 qui avait servi à l'emprisonner de façon injuste,

— Est-ce que la violence de mon mari à mon égard à un quelconque rapport avec tout ce que vous venez de me décrire ?

— Certainement, Gabrielle. La peur ancestrale de notre véritable nature, c'est la peur de l'inconnu. C'est toujours la peur qui détermine la violence et la fermeture d'esprit. Principalement de la part de ceux dont la culture s'attache au corps et ne tolère l'esprit que sur un plan psychanalytique. On veut bien admettre que les conditions psychiques d'un malade aggravent sa maladie, mais quant à lier le corps et l'âme, comme les Orientaux, nous en sommes très loin. Regardez où nous avons d'instinct placé les morts : les abysses ou le ciel, très haut ou très bas, là où nous ne pouvons pas les voir, comme s'il était inconcevable de les situer à la hauteur de nos yeux.

— Et l'histoire de cette Hélène Duncan ? S'est-elle bien terminée, au moins, grâce à Churchill ?

— Pas du tout. La police de Nottingham fit une descente chez elle en 1956, en pleine séance, sans mandat. Ils firent des photos avec flash. Vous ne le savez peut-être pas, mais la matérialisation des personnes décédées doit avoir lieu dans une semi-obscurité, ce que n'ignoraient pas les officiers de police. Si les lumières sont allumées soudainement, de très sévères blessures ou la mort peuvent survenir pour le médium. Hélène Duncan est donc morte cinq semaines après.

— Je ne comprends pas ce qui a pu la tuer.

— Elle n'était pas comme vous, qui pouvez sentir, percevoir ou éventuellement voir des nuées, des ressemblances, qui ont probablement une possibilité de communiquer avec vous. Hélène Duncan avait le don de matérialiser des personnes grâce

à des ectoplasmes sortant de sa bouche. Ce sont des sortes d'enveloppes dans lesquelles se trouvent les esprits qui prennent corps, mais à la lumière, cette matérialisation disparaît et réintègre le corps du médium, elle peut alors le blesser gravement. La substance est blanche, gazeuse, vaporeuse, liquide ou solide. De nos jours, cela ne se pratique plus beaucoup.

— Vous y croyez ?

— Y croire n'est pas le mot. Cessez de raisonner en religieuse ! Disons que j'ai assisté à quelques séances qui m'ont fortement marqué et dans lesquelles j'ai pu vérifier qu'il n'y avait pas de fraude. J'ai même effleuré cette étrange consistance, qui avait quelques points luminescents ressemblant à un amas de fils moites, visqueux et froids. Le plus impressionnant, c'est que visiblement cette forme qui apparaît est dotée, une fois qu'elle est entière, d'une circulation sanguine, d'une respiration et d'une personnalité distincte du médium qui l'a engendrée. Ces formations peuvent se déplacer dans la pièce lentement ou rapidement et réintègrent le corps du médium ou se désagrègent en ne laissant qu'une sorte de tissu inerte.

— Vous n'avez pas eu peur ?

— Je dois avouer que non ; la curiosité l'a emporté. Je voulais comprendre. Je vous rappelle que j'ai moi aussi une formation scientifique. Ce qui est certain, c'est que cette expansion sarcodique n'est pas le double du médium. Pour ma part, j'ai assisté à des séances en Italie, avec un ami illusionniste qui était chargé de me rendre compte d'une possible triche, ou d'une fausse manifestation, toujours envisageable. Il y en a eu aussi, et de très célèbres. Tout comme moi, il a été très impressionné et totalement sûr qu'aucun artifice de prestidigitation n'était intervenu.

— J'imagine que vous avez pu prélever un peu de ce tissu de

fantôme et l'analyser ?

— Il paraît que cette manipulation est très douloureuse pour le médium, mais des savants japonais ont réussi à analyser un peu de cette matière. On y a trouvé des cellules humaines, sans qu'on puisse toutefois savoir à quel organe elles appartenaient. Azote, soufre, oxygène. Des formes bactériennes et des substances parfaitement physiques.

— Jean-Pierre a fait analyser les taches de sang qui suintaient du mur de la maison de notre ancêtre. C'est du sang humain. Pensez-vous que nous puissions faire quelque chose pour ce lieu, Richard ?

— Francesca le pensait. Elle disait que nous pourrions résoudre ce problème ensemble. Quelque chose est encore là et crie à l'aide. Voyez-vous, on ne peut considérer ces phénomènes qui paraissent effrayants sous un seul angle. Quand une maison a été le théâtre d'événements tragiques ou mortels, elle en garde des séquelles. Parfois des présences, des âmes errantes qui ne savent même pas qu'elles sont mortes et veulent entrer en contact avec les êtres humains qui passent, mais ne font que provoquer des phénomènes de peur et de fuite. Il faudrait que nous retournions à la maison pour l'explorer de fond en comble. Vous en sentez-vous capable, Gabrielle ?

— Avec vous, peut-être, oui. Mais j'ignore tout de ce qu'il faudrait faire...

Tout ce que m'a dit Richard tourne et retourne en moi. Je sens qu'il existe un lien entre ce qu'il m'a raconté et ce que je sens en moi, mais lequel ? J'en ai mal à la tête de me sentir si proche de quelque chose d'essentiel sans pouvoir le comprendre. Des idées très importantes se présentent et, le temps que je les saisisse, disparaissent comme des sortes de feux follets. Richard, qui m'a gentiment ramenée chez Jean-

Pierre, rejoint ce dernier pour boire un apéritif dans le jardin. Je les laisse discuter et m'éclipse pour me débarrasser de cet assaut d'idées vides sous une bonne douche. Tandis que je balance mes vêtements à travers la pièce, mon portable sonne. Mon Dieu, Éva ! J'ai complètement oublié de la rappeler ! Elle rit de mes excuses et s'exclame : "Même les bonnes nouvelles n'ont plus la priorité ? Tout doit être très grave, alors ! Comment va l'ouvrier blessé ?"

Je viens d'apprendre qu'il est sorti du coma, mais je n'ose lui avouer que je suis passée à l'hôpital pour "tenter de le soigner", comment formuler autrement ce contact étrange qu'on établit entre les âmes d'ailleurs et celles d'ici ? Elle m'apprend que Victor Méneuret a été emballé par nos premières propositions. Il veut tout, elle le dit dans une sorte d'allégresse ; les options proposées, il est même prêt à augmenter le budget. Il a précisé que mon dossier allait l'aider à écrire ses propres communiqués de presse.

— Et tiens-toi bien, ajoute Éva, il voudrait nous confier le budget de toute sa communication pour la première année. Je lui ai précisé que nous avons peu de contrats à long terme, mais il a insisté. Je crois que nos interrogations sur un département de plus dans cette entreprise vont être à l'ordre du jour. C'est un joli cadeau d'anniversaire, non ? Ce n'est pas grand-chose, mais je voulais te le dire. Bon anniversaire, ma grande. Philippe t'embrasse. Je te laisse, ça risque de couper, je suis dans un train.

— Qu'est-ce que tu fais dans un endroit aussi hostile ?

Éva est au moins aussi parisienne que moi. Je l'entends rire avant que le contact ne soit rompu. Je redescends après avoir rangé mes vêtements dispersés, noyé mes fantômes et dissipé mes doutes. Ultime tentative de légèreté, j'ai décidé de boire. Richard s'est éclipsé, il a dit de me saluer et de me transmettre

ses bons vœux d'anniversaire.

— Vous m'aviez caché ça ?

— Avec les récents événements, j'avoue que j'avais oublié mes quarante ans. Mon associée vient également de me les rappeler.

— Dans ce fol endroit isolé, j'ai bien peur que la seule chose que je puisse vous proposer, c'est d'aller se baigner en fin d'après-midi dans votre rivière. Ensuite, je vous préparerai un dîner digne de toutes les belles années à venir.

— Je n'ai pas tellement le cœur à faire la fête. C'est plutôt bien que cette date passe un peu inaperçue. Je n'ai jamais été très amie avec les dizaines. Il me semble que mes trente ans, c'était l'année dernière, et je trouve assez désagréable de compter chaque année de dix en dix.

— Allons, Gabrielle, ne déprimez pas, vous avez d'assez beaux restes pour la quarantaine... Souriez à la phrase d'Arletty : "Je n'ai qu'une ride et je suis assise dessus !"

— Et suis-je en train d'atteindre un âge si canonique pour que tu recommences ainsi à me vouvoyer ?

Je le foudroie du regard tandis qu'il monte le son de la musique, piano et violoncelle, que j'entendais de ma chambre et qu'il a dû baisser à mon arrivée. Soudain j'aperçois sur la table la réplique exacte, j'en jurerais, de la pierre qui m'attire toujours chez Richard. Suivant mon regard, Jean-Pierre sourit. "Richard l'a laissée pour ton anniversaire." La pierre est posée sur une carte où il a écrit :

Le temps s'évade, je lui file entre les doigts, et maintenant je sais qu'il est immobile, il n'aura plus de prise sur moi.

Dans l'accomplissement de ce qu'on ne veut pas voir apparaître, la seule maîtrise qui existe, c'est l'abandon. L'indicible, il faut le nommer pour qu'il disparaisse, ce que l'on

ne veut pas dire nous tuera. C'est le venin, et il est dans le silence.

Je la relis plusieurs fois puis je demande qui joue.

— Tu parles du violoncelle ou du piano ? Sol Gabetta, Hélène Grimaud.

Je me promets d'offrir ce disque à Éva, violoncelliste à ses heures. Pendant quelques instants, je me laisse porter par la musique, par le goût du saint-émilion et par la douceur de cette fin d'après-midi. Autrefois, je n'aurais jamais passé une journée sans remplir l'atmosphère de musique. Je n'en écoute presque plus. Pourquoi ai-je laissé s'enfuir ce qui était un besoin vital ? Comment peut-on oublier d'écouter de la musique ? Tout semble si lointain quand on se laisse emporter au fil d'un morceau, on voyage en soi tout autant qu'ailleurs, dans l'espace.

— Richard pense que nous pourrions résoudre ensemble le problème de la maison du sorcier.

J'ai rompu la quiétude du chant paisible du violoncelle. Jean-Pierre m'écoute, tête penchée.

— Ce qui suppose quel genre d'investigation ? Parcourir, examiner la maison, pièce par pièce ? Et après ? Se battre courageusement contre des esprits ?

— Je ne sais pas trop. Peut-être qu'en étant plus nombreux...

— Tu veux dire une grande fête villageoise où nous pourrions convier ceux qui veulent à chasser le fantôme ? Avec la réputation de cette forêt et les récents événements, ça me semble parfait pour réhabiliter le lieu, non ?

Je ne sais pas si c'est le vin, mais nous élaborons les idées les plus folles à partir de cette fiction improbable et nous finissons par rire aux larmes de nos bonnes plaisanteries. Ça fait un bien fou de ramener cet endroit à des considérations moins effrayantes. Même si, au bout du compte, je ne suis toujours pas

plus avancée sur ce qu'il convient de faire maintenant. Je repense à l'ouvrier qui est à l'hôpital et maintenant tiré d'affaire. Je me demande ce qu'il dira de cet accident.

Jean-Pierre me rappelle que j'ai oublié mon maillot de bain sur le fil à linge la dernière fois que je suis venue. Je crois que je me serais baignée nue s'il avait fallu. Quelques villageois regardent passer notre voiture d'un air suspicieux. Même si nous arrivons à débarrasser la maison et le terrain de ses maléfices, comment pourrions-nous changer les superstitions ancrées dans ce village ? Ils sont habitués à ce que cette terre soit maudite, ils n'en démordront pas. À qui vendre un fardeau pareil ? Sans raison, l'envie de joindre Nicolas me vient soudain et je lui envoie un message pour savoir à quelle heure il pourra prendre mon appel. Je crois que c'est aujourd'hui qu'il rentrait à Paris. Je vois à ce détail à quel point j'ai décroché. Je ne sais même plus si nous sommes vendredi ou samedi. Tout est devenu moins important. À l'échelle de notre mortalité, la distance qui nous sépare de l'essentiel prime. Que devient le reste ? Comment penser que ce que l'on fait n'est pas vain quand on le mesure aux raisons d'une présence incertaine ?

Comme chaque fois, la petite marche qui mène à la rivière est un enchantement. Douceur de l'air, parfum fleuri et ombres verdoyantes. Une fois encore, je me demande comment l'atmosphère peut être aussi différente à quelques pas d'ici, aux alentours de la maison sordide où même la végétation semble terne, touchée par la disgrâce du lieu. J'aime entendre le chant de la rivière avant de l'apercevoir, une sorte de chuintement, l'eau qui roucoule en rebondissant sur les pierres. Cette fois il me semble percevoir des voix, je m'arrête pour mieux écouter, j'agrippe le bras de Jean-Pierre. "Tu as entendu ?" Il continue à tapoter sur son téléphone en lâchant un "Quoi ?" égaré. "Des

voix... Et même des rires, je crois. Il n'y a pas que la rivière, le bruit de l'eau ; j'ai entendu quelque chose... Arrête avec ce portable, de toute façon il n'y a pas de réseau ici." Le bip d'un message me donne tort. Jean-Pierre me rit au nez. "Je ne suis pas comme toi, je ne reçois pas l'au-delà en direct, moi ! J'ai besoin de ces petites machines très humaines !" Je vois bien qu'il se fiche de moi, mais ce que j'ai entendu était très humain. Quelqu'un se baigne dans la rivière, peut-être. Pourtant je doute que les villageois se risquent sur ce terrain, surtout en ce moment où sa réputation est encore bien pire depuis l'accident. Je me hâte, j'écarte les buissons et parviens rapidement à la pierre plate. Il n'y a personne. Déçue, je m'assois au bord, je trempe mes jambes dans l'eau fraîche et je ferme les yeux un instant. Un chant s'élève au-dessus de l'eau, je reconnais les premières notes d'une suite pour violoncelle de Bach. Incrédule, j'ouvre un œil et j'aperçois Claire, Philippe, le mari d'Éva... Elle, je ne la vois pas, mais elle doit être dans les buissons avec son violoncelle. Tous me crient bon anniversaire. J'ai envie de pleurer. Jean-Pierre me sourit et vient m'embrasser.

— J'ai bien cru qu'ils allaient faire tout capoter avec leurs chuchotements peu discrets au bord de l'eau.

— On se disputait pour savoir où caler le violoncelle. Et je ne te raconte pas le mal que nous avons eu pour arriver jusqu'ici avec lui !

Je pénètre dans les fourrés pour embrasser ma musicienne, associée et amie.

— C'est de toi, cette idée lumineuse ?

— Tu ne croyais tout de même pas qu'on allait passer sous silence tes quarante ans dans un moment pareil ?

Je suis si heureuse qu'ils soient là.

— Ta forêt est très belle et pas aussi inquiétante que ce que tu m'avais décrit, me glisse Éva.

— Attends de voir son côté sombre, tu vas changer de point de vue.

Claire vient nous rejoindre et m'étouffe entre ses bras.

— Alors c'est ici ? Tes premières expériences de spirite ? Je t'avoue qu'on avait tous envie de venir depuis un bout de temps.

— Champagne ! annonce Jean-Pierre.

Le soleil décline et projette ses ombres dorées sur le vert tendre des feuilles. Après le bain, aussi joyeux que si nous étions des gosses, je propose de leur faire visiter la maison de Francesca et de Philomène. Pour l'autre, nous attendrons demain.

— Le jour va tomber et j'aimerais autant que vous participiez à l'examen que nous devons lui faire subir en plein jour. N'oublions pas qu'elle a déjà fait un blessé grave et quelques terrorisés.

— Dommage, on aurait pu faire la fête de tes quarante ans dans la maison hantée.

— Rigole, dis-je à Philippe. Nous verrons ça demain. Mais je vous signale quand même que mon notaire, des années après sa visite, est toujours effrayé par cette bicoque.

— Ce qui en dit long sur les notaires du coin, ajoute Éva.

— Les charlatans ont encore de beaux jours devant eux, renchérit Claire.

J'ai sous les yeux l'étendue du scepticisme sévère qu'on nous a inculqué.

— Je doute que le type qui est tombé de son échelle et que j'ai visité hier à l'hôpital partage ton point de vue, dis-je doucement.

— Sincèrement, Gabrielle, tu ne crois pas vraiment que ta maison est hantée ?

Je jette un coup d'œil à Éva qui lève les yeux au ciel. Jean-

Pierre me fait un clin d'œil et nous revenons tranquillement vers la voiture. À gauche de la porte, un lilas blanc a été fraîchement planté. L'air de rien, Jean-Pierre détourne la tête et fait semblant de ne pas remarquer mon regard sur lui. Sa délicatesse me bouleverse.

— Je n'en reviens toujours pas que vous soyez venus me rejoindre jusqu'ici.

— On a même l'intention de coucher dans ta belle demeure, si tu n'as rien contre. Les trois chambres de celle de Jean-Pierre sont occupées et c'est lui qui a proposé de prêter des draps et de tout organiser.

En entrant dans la maison, je constate que quelqu'un a posé un bouquet de fleurs sur la table de la cuisine. Dans les chambres, les lits sont faits et d'autres petits bouquets se trouvent sur les tables de chevet. La dernière fois que je suis venue, il y avait seulement des sommiers, des matelas, une table et des étagères. Des petites lampes de très bon goût sont posées un peu partout ; tout a l'air d'avoir été chiné chez des brocanteurs. Bureaux, étagères, tout est harmonieusement pensé... Je suis béate d'admiration. Jean-Pierre sourit, heureux de son effet. “Si la déco ne te plaît pas, tu pourras changer. J'ai paré au plus pressé pour tes invités”, me glisse-t-il discrètement. Comme s'il avait deviné ma question suivante, il rajoute que ce ne sont que quelques bricoles descendues de son grenier. “Je dois avoir encore quelques tentures, que je voudrais te montrer.” Malgré moi, je repense au rideau taché de sang qu'il a fait analyser. Si je n'ai pas envie de voir mes amis s'enfuir en courant, j'ai peut-être intérêt à ne pas parler tout de suite des détails les plus impressionnants de mon histoire. C'est plus tard, dans le jardin de Jean-Pierre où nous sommes en train d'allumer quelques bougies tout en dressant la table, alors que les garçons s'occupent du barbecue, que je repense à la proposition de

Richard. Une sorte de nettoyage de la maison, une exploration particulière pour trouver la raison de ces manifestations négatives. Je n'ai jamais été très amie avec le ménage, mais je sens que celui-là va me fâcher définitivement avec la catégorie. Je pense à lui en ce moment, mais n'est-ce pas sa voix que j'entends ? Avant que j'aie le temps de répondre, un grand garçon d'un mètre quatre-vingts me soulève de terre et me souhaite bon anniversaire. Averti par Éva, Nicolas a pris le dernier train pour Châteauroux et il est là pour cette fête improvisée.

Il y a un an, je ne connaissais ni cet endroit, ni Jean-Pierre, ni Richard. J'ai passé la soirée de mes trente-neuf ans dans un restaurant chic et branché avec quelques amis qui n'étaient pas les miens, mais ceux de Stan. Est-ce que je me rendais compte de ce que ça peut être, offrir à quelqu'un quelque chose qui est réellement pour lui, une surprise à laquelle on a pensé en se demandant ce qui va pouvoir vraiment lui donner du bonheur ? Je n'en suis pas sûre aujourd'hui, mais je vois bien la différence. Jean-Pierre ne connaissait ni Éva, ni Claire, ni mon fils, ni même Richard, qu'il a rencontré il y a quelques jours, pourtant, quand Éva lui a parlé de son idée de surprise, il n'a pas hésité à tous les inviter. Tant de sollicitude met du baume sur mes récentes peines de cœur. Pendant que Nicolas me raconte son voyage au fond du jardin, une discussion s'est engagée sur la beauté. Nous la prenons en cours de route. Claire parle de son enfance de petite fille laide aux côtés d'une sœur ravissante. J'ai déjà entendu sa version, à laquelle je ne souscris qu'à moitié. Elle cherche mon approbation.

— Toi qui as vécu avec un type qui améliore la situation, donne-moi ton avis sincère. Même si je suis mieux qu'avant, objectivement on ne peut pas dire que je sois belle.

— Comment veux-tu que je te trouve moche ? Je te connais

depuis tellement longtemps...

— En voilà, une raison ! J'ai quand même passé l'âge du désespoir. Rappelle-toi, quand nous avions treize ans et que ma mère présentait ma sœur comme la beauté de la famille, et moi comme la disgrâce. Tout le monde disait poliment "C'est l'âge ingrat", et ma mère répondait froidement ce qu'aucune autre mère n'aurait osé à sa place : "Ce n'est pas l'âge, mais la nature qui est ingrate." Elle précisait que j'avais probablement tout pris d'on ne sait quelle tante éloignée. J'étais laide, alors j'ai fait rire. Je n'avais pas le choix, et quand on dit que la beauté intérieure est un concept inventé par les moches pour se reproduire, j'ai l'impression que l'expression est de moi.

— Tu es quand même sortie avec les plus beaux mecs de notre groupe d'études !

— Oui, et tu sais pourquoi ? Parce que tu peux tout quand tu fais rire. Tu es décomplexée et tu décomplexes les autres. Ils n'avaient pas besoin d'assurer comme des fous avec moi, comme avec une belle fille. Et en plus, je les faisais rire, ce qui n'était pas du tout le cas des très belles filles dont ils rêvaient. Allez, avoue, Gabrielle, je suis ta copine la plus moche et la plus drôle !

— Je n'avouerai rien du tout. Ce discours soi-disant lucide me dérange. Tu es ma meilleure amie depuis plus de vingt ans, et moi, ta beauté, je la vois. Personne n'a autant de cœur dans mon entourage.

— C'est sûr que pour rester auprès de toi, j'ai dû fréquenter un certain nombre de crétins qui étaient loin d'avoir du cœur. Surtout quand Stan s'est amené avec sa bande. Tous beaux, tous friqués, tous incultes et fiers de leur situation. Tous aveugles, quoi ! La cécité non répertoriée des intransigeants.

— C'est vrai que tu m'as toujours fait rire, et c'est encore le cas. Je ne savais pas que tu avais jugé aussi sévèrement les amis

de Stan. Pour moi, la beauté c'est le charme, et le charme est indissociable des traits d'un visage, et les traits...

— Ça s'opère !

— Tu es insupportable ! Je ne suis pas mon mari !

— Dieu nous en garde !

— Ça y est, elle va nous sortir la religion...

— À table ! La côte d'agneau est parfaite, vous pouvez amener les salades... Les vertes, pas les vôtres !

L'assemblée est joyeuse, je lance de temps à autre un petit clin d'œil complice à Nicolas, comme pour le remercier d'être venu. De quoi ont-ils bien pu parler avec Richard sur le trajet qui les amenait de Châteauroux jusqu'ici ? De sciences probablement, peut-être d'astrophysique ou de nanotechnologies. Je n'ai pas le temps d'aborder l'avenir, la séparation probable avec son père. Tandis qu'on apporte le gâteau, les bougies, il saisit ma main et me glisse qu'il voudrait prendre une colocation avec deux copains, l'année prochaine. Je lui souris. Peut-être qu'il est temps que chacun prenne sa route. Il ne se verrait sans doute pas choisir entre son père et moi, ou alors le hasard fait bien les choses. Il me détrompe instantanément. "Si toi aussi tu déménages, on pourrait habiter le même quartier", dit-il en m'embrassant.

Tandis que la soirée se termine doucement, Claire et Éva me prient de leur faire part de mes dernières découvertes sur la terre des Sorciers. Je leur raconte quelques-uns des épisodes des plus étranges, tout en lorgnant Nicolas d'un air inquiet. Mais il écoute sans manifester la moindre exaspération, se penche parfois vers Richard assis à côté de lui, sans doute pour lui demander quelques précisions. Ils me semblent bien proches, ces deux-là ! Richard explique le principe de ces maisons qui paraissent hostiles à leurs propriétaires ou visiteurs, et qui parfois abritent quelques incongruités physiques, géologiques, ou, tout

simplement, sont peuplées d'âmes errantes.

Quand il les raconte, ces phénomènes ont l'air tout à fait normaux. Ou alors je me suis habituée, et je ne trouve plus rien dans son récit qui soit ésotérique, délirant ou impossible. Je suppose que c'est le danger, quand on commence à rencontrer des phénomènes de plus en plus étranges. Certains autres deviennent à la longue tout à fait insignifiants. Richard propose que nous allions tous ensemble examiner le manoir à la lumière du jour. À ma grande surprise, Nicolas trouve ça très réjouissant. "Moi je suis chaud", nous déclare-t-il, déclenchant l'hilarité de mes amis, peu habitués à son vocabulaire de post-adolescent. "Tu seras plus froid quand nous serons sur place", lui signale Richard en lui parlant des courants glacés qui ne manquent jamais de parcourir ces maisons pleines d'entités mystérieuses. Ce sont des âmes qui auraient comme une mauvaise haleine, précise-t-il posément.

Malgré moi, je frissonne. Je ne sais pas si c'est la fraîcheur du soir ou la perspective du lendemain. Richard, décidément très en verve, nous fait une démonstration de la technique de progression du mal. Je sens Nicolas prodigieusement intéressé. Il faut dire que la démonstration ne manque ni de panache, ni de pertinence. Les autres arborent des airs polis de circonstance qui me font penser que, dès demain, leur scepticisme va en prendre un coup.

Là où l'obscur gagne du terrain, c'est en marketing en quelque sorte. On ne parle plus que du côté sombre du monde ; le fracas de la déprime est à la mode. Tous se font l'écho d'un univers sinistre, perdu, irrécupérable. Le bonheur, l'amour, la bienveillance, la bonté, complètement mièvre ce mot-là, la tendresse, la délicatesse, l'attention se sont couverts d'une pellicule vaguement méprisante, voire ridicule. Dans la vraie vie, comme dans l'art ou la fiction, une cape noire déploie ses ailes

en ricanant. Les héros du bien s'en sortent à peine en éliminant tout sur leur passage. Hors de cette destruction colérique et agressive qui s'érige en salvatrice de l'humanité, point de salut. Nous voilà portant aux nues ces héros du bien qui ressemblent au mal et œuvrent sans amour pour abattre leurs futurs copains. Or rien n'est innocent dans ce procédé.

L'ombre gagne du terrain parce qu'on parle moins de la lumière. La déprime a la cote, le trash bat des records d'audience, et si quelqu'un trouve quelque charme à la compassion, il passera pour un doux allumé. Voici la victoire paradoxale de l'ombre : le monde ne va pas plus mal qu'autrefois, il irait même plutôt mieux, mais personne n'est au courant. C'est plutôt malin, non ? On a même réussi à faire croire que le bonheur appartient aux riches et que cette richesse aux biens sans envergure est devenue un but honorable pour tous. Des mots nouveaux, d'autant plus vides et peu dangereux qu'ils ont été sucés jusqu'à la moelle, sont apparus : bien-être, zen, épanouissement, travail sur soi, approfondissement intérieur. Et tout ça commence dès l'enfance : on valorise le costume du méchant dont personne n'aurait voulu il y a quelques années. Il n'était même pas en vente. La vilaine sorcière de Blanche-Neige ou Dark Vador n'auraient eu aucun succès dans les rayons. Être le méchant prépare en douce l'avenir du futur adulte à ne pas combattre un désespoir obscur qu'il a adopté depuis l'enfance. Amusez-vous en douce à regarder *Quai des brumes* ou *Les Enfants du paradis* avec quelques adolescents : les déclarations d'amour sont jugées ridicules, obsolètes. Oh, bien sûr, l'amour existe dans les films d'aujourd'hui : il s'arrache, se soudoie, avoue, se déchire, mais ne donne rien spontanément. C'est l'attitude qu'il faut adopter, même quand notre cœur est touché. L'émotion, ce sera pour plus tard ; quand on pleurera dans une longue maladie, quand

toutes les larmes retenues dans ce corps seront enfin expulsées de cette prison de l'âme et se répandront en flaqes d'amour jamais donné.

— C'est tellement réjouissant que moi je vais me coucher, annonce Philippe si solennellement qu'il nous ramène au rire.

Avant que nous nous séparions, Nicolas hésite un peu avant de me dire qu'il ne faut pas que je m'en fasse pour Stan, qu'il se calmera. Je n'ose pas lui demander s'il espère une réconciliation ou s'il me dit ça par affection. Je n'ai pas envie d'ajouter du drame à la détresse et je choisis de ne pas commenter ses impressions de fils.

## CHAPITRE 14

Les conditions dans lesquelles les hommes vivent sur terre sont le résultat de leur état de conscience. Vouloir changer les conditions sans changer de conscience est une vraie chimère.

### LA MÈRE I

Claire, Philippe et Éva ont passé une merveilleuse nuit dans ma maison et j'en suis soulagée. J'étais un peu tendue en venant les rejoindre ce matin. Je n'aurais pas aimé découvrir que je les avais livrés à des angoisses que je n'avais pas expérimentées. En ce qui me concerne, la nuit n'est plus le repos, mais le lieu d'un sommeil sans fond où je m'abandonne en l'absence des fantômes qui hantent mes journées ; car les questions ne cessent de tarauder mon esprit inquiet. Pour m'endormir je vais au bout d'un certain épuisement et je m'évanouis comme on s'évade.

Je ne sais pourquoi, j'ai craint que tout le terrain ne soit envahi par ces ondes curieuses que j'avais moi-même ressenties la première fois. Certes, la maisonnette n'était guère dans le même état qu'aujourd'hui et j'ignore ce que les autres peuvent percevoir sur cette terre magique. Dire que je me sens un peu nerveuse serait un doux euphémisme, mais comme je n'ai pas l'intention d'être la victime de ma peur, je décide de calquer mon attitude sur celle de Richard et de faire fi des précédentes expériences désagréables vécues dans la maison du Maléfique. À commencer par son nom. Je m'interdis désormais de lui laisser la propriété ; cette maison, c'est la mienne ! Et là, nous allons être sept pour l'affronter. Sept rationnels bien décidés à lui faire cracher ses boyaux et son secret. Depuis mon réveil, je sais que j'ai rêvé du manoir cette nuit, mais je ne me souviens

plus exactement de la teneur de mon rêve. Cela avait un rapport avec le mur et la fenêtre de la fameuse chambre où Jean-Pierre s'est trouvé enfermé et dans laquelle l'ouvrier a eu son accident. La fenêtre ouverte, le mur, la cheminée... Qu'ai-je bien pu rêver qui ait une importance dans ce que nous allons chercher ce matin ?

Je n'ai même pas besoin de signaler à mes amis où commence le terrain maudit, chacun d'eux me gratifie d'un coup d'œil averti quand nous arrivons dans la partie de la forêt la plus obscure. Fort heureusement, il fait beau et cela enlève un peu de son côté sinistre à l'environnement. Comme toujours, je remarque l'absence des chants d'oiseaux aux abords de la maison. Les travaux semblent s'être arrêtés en pleine action, des outils laissés en vrac sur le sol traînent devant la porte d'entrée, comme si quelqu'un les avait lâchés en s'enfuyant. Impressionnés, mes amis pénètrent en silence dans l'enceinte du manoir. Éva se tient raide et serre la main de Claire tandis que Nicolas furète en examinant les lieux. Richard est aux aguets tout en ayant l'air de discuter avec le mari d'Éva. De temps en temps, je regarde Jean-Pierre pour vérifier que nos sensations sont les mêmes. Je suis reprise par ce malaise et cette envie de vomir qui me saisissent aux tripes chaque fois que je viens ici. Par réflexe, je me dirige vers la tenture antérieurement souillée de sang, mais il n'y a aucune trace visible sur le mur. Tout paraît calme.

Nous montons à l'étage après avoir plaisanté devant cette étonnante cheminée surmontée de sa poutre grouillante de diables. Jean-Pierre précise qu'il préfère que nous ne rentrions pas tous dans la pièce qui a tendance à emprisonner ses visiteurs. Une fois sur le seuil, nous remarquons en même temps que le visage qui était gravé dans le morceau de miroir au-dessus de la cheminée a disparu. Je regarde la fenêtre, le mur, l'espace

entre la fenêtre et le mur, et soudain je reprends l'escalier en courant. Nicolas, inquiet, m'emboîte le pas. "Maman ? Ça va ?" Je me précipite dehors pour examiner la fenêtre de l'extérieur. C'est bien ce que je pensais : comme l'avait signalé Jean-Pierre, l'espace entre la fenêtre et le mur est beaucoup plus important qu'à l'intérieur, mais je viens de comprendre que derrière le mur, au bout de la chambre, il y a encore une épaisseur de maison, voire une autre pièce. Une fois revenue là-haut, je fais part de mes impressions à Richard, qui sans attendre se met à chercher un passage dans le mur. Par défi sans doute, je me suis perchée sur l'escabeau qui traîne dans la pièce et je laisse toutes les perceptions maléfiques que je perçois m'entourer tout en respirant calmement. Aidé par Éva, Richard appuie sur le côté de la cheminée, il tâtonne, fouille et finit par déclencher un mécanisme qui fait pivoter un pan du foyer. Nous sommes pris d'un haut-le-cœur général. L'air qui s'échappe de cette ouverture est une exhalaison méphitique. Insurmontable... Nous avons beau tenir un mouchoir sur nos narines, il est difficile d'envisager d'entrer dans cet endroit dont la putréfaction suggère l'horreur. Mais nous n'avons guère le choix : muni d'une lampe, Richard passe le premier, suivi de Jean-Pierre. Nicolas voudrait les suivre, mais je ne suis pas d'accord. Il vit mal mon interdiction. C'est plus fort que moi. J'ai encore en mémoire le visage de l'ouvrier, livide dans son coma. Je me méfie, je ne veux pas voir mon fils pénétrer dans cet endroit. Je réussis finalement à le convaincre, aidée par Philippe, qu'il faut qu'un grand costaud reste de ce côté-ci du mécanisme pour le faire basculer si jamais il se refermait. Éva et Philippe sont avec Nicolas tandis que Claire et moi, nous nous faufilons dans l'escalier de bois dissimulé dans ce mur à double fond.

Plus nous descendons, plus l'odeur est atroce. Moisissures ?

Cadavres ? Des vers énormes sortent de la partie basse où l'escalier de bois fait place à de la pierre. Nous les avons rejoints dans une sorte de crypte où le froid nous saisit. Il y a des présences, je les sens nettement et j'ai l'impression d'être touchée, on chuchote à mon oreille, ça gémit devant moi et Richard parle d'une voix forte, mais je ne comprends pas à qui il s'adresse. La peur me fait grelotter. La lampe de Jean-Pierre éclaire des ossements, des squelettes de petite taille. Ce que mon esprit refuse d'admettre est pourtant sous nos yeux. Ces enfants qui avaient disparu ont dû être enfermés là. Richard a un brusque mouvement de recul, il bouscule Jean-Pierre, qui à son tour m'écrase. Sur le mur d'en face, je vois du sang dégouliner entre les pierres. Claire pousse un cri strident et bat en retraite. Richard continue de dialoguer avec je ne sais qui tandis que Jean-Pierre et moi revenons sur nos pas. Certaines marches vermoulues cèdent. Je m'agrippe in extremis à la rampe, le cœur au bord des lèvres. La porte s'est refermée. Comme nous l'avions craint, le mécanisme a fait basculer le panneau et nous sommes prisonniers de cette pestilentielle ambiance. De l'autre côté du mur, je perçois la voix de Nicolas qui crie qu'ils vont nous sortir de là. Je sens à son timbre une certaine angoisse. Je tente de joindre Éva sur son portable, comme une ultime tentative de nous remettre dans un temps moderne, mais il n'y a évidemment pas de réseau. Au bout d'un moment, des coups violents nous parviennent. Ils doivent tenter de traverser le mur à la pioche ou à la hache. En situation de crise, on devient vite moyenâgeux. Crispée par l'attente, je me libère de Claire agrippée à mon bras et reviens en arrière pour rejoindre Richard, qui m'informe de la situation. Selon lui, il y a eu dans cette crypte des sacrifices humains et les petites âmes des enfants sont encore là. Est-ce que ce sont elles que je perçois, qui m'agressent en tirant mes cheveux ? Je sens de la peur et de

l'hostilité. Sont-elles seules ? Le sorcier est-il là lui aussi ? Comment peut-on en arriver à discuter d'une situation aussi incongrue ?

Richard n'a pas l'air prêt à m'accorder sa patience. Il doit savoir ce qui m'agite, mais ce n'est pas le moment d'avoir des états d'âme, justement !

— Écoutez ce que vous ressentez, ouvrez-vous, ne jugez pas, ne vous enfermez pas. Ce que nous allons faire là ensemble doit être connecté au dialogue, au partage, à l'échange entre deux mondes. Ils sont morts et vous êtes vivante. Mais contrairement à ce que vous pouvez penser, c'est vous qui détenez les clés que ces âmes n'ont pas. Ce sont des enfants, ils ont connu une fin violente, ils ignorent jusqu'à leur mort. Ils hantent les lieux où ils habitaient ou ceux du drame qui a engendré leur disparition. Ils sont loin de se douter que vous pouvez les aider. Ils viennent vers vous parce que vous êtes une référence de vie. Ils viennent vers vous parce qu'il est manifeste que vous les percevez et ce n'est pas le cas de la plupart des humains. Ils ne peuvent pas comprendre votre peur, votre hostilité. Accueillez-les. Dialoguez, expliquez-leur qu'ils sont dans une situation intermédiaire et que vous pouvez les aider.

Je voudrais lui demander pourquoi c'est moi qui dois faire tout ça et comment, car je ne suis pas sûre de pouvoir dialoguer aussi facilement qu'il a l'air de le dire avec des esprits. Mais à mesure que Richard me parle, je sens se regrouper autour de moi quelques présences. Comme si elles étaient à la fois une et divisées. Ce qui n'était qu'une forme indistincte d'entités désagréables et effrayantes s'organise en un groupe apeuré. Je perçois à présent que ce sont des enfants. Leurs paroles, que j'entends comme si nous échangeions à l'intérieur de mon être, sont désordonnées. Ils veulent sortir de cet endroit. J'essaie de visualiser de la lumière, de faire le vide en moi. Je ne sais pas ce

que je peux faire d'autre, mais je pense que ceux qui m'ont aidée lors de l'accident vont revenir. Soudain, sur la gauche devant moi, je la vois physiquement, sa forme est nette. C'est ma tante. Elle est telle que je l'ai rencontrée la première fois. Son image est un peu tremblante, mais elle me sourit et je sens qu'elle m'encourage. Je lui demande mentalement d'emmener ces enfants avec elle, de leur montrer le chemin pour qu'ils puissent partir en paix. Je ne sais pas si je fais ce qu'il faut faire, mais une sorte de confiance s'installe. Je ne frissonne plus. Je n'ai absolument plus peur. À mes côtés, Richard récite quelque chose que je ne comprends pas. J'ai les mains très chaudes. Même l'odeur épouvantable du lieu ne me gêne plus. Je m'en aperçois parce qu'à un moment je perçois très nettement ce parfum de fleurs blanches qui m'a accompagnée depuis le début de cette aventure. Tout se déroule en pleine conscience. Et parallèlement à cet étrange exercice durant lequel je sens ces êtres partir vers un ailleurs où je ne peux pas aller pour l'instant, je me dis que cette question que chacun se pose : "Où allons-nous après la mort ?" n'est absolument pas la bonne. La question serait plutôt : "Qu'avons-nous à faire tant que nous sommes là ?" Malgré tout ce qui se passe devant et en moi, la question suit son chemin, mes pensées accélèrent leur rythme, comme si j'allais enfin savoir.

Quand je croyais que nous n'allions nulle part et que la vie était une sorte de parenthèse sans aucun sens, je ne me demandais pas ce que j'avais à faire là. J'étais comme la plupart des autres, croyants compris, et ce sont peut-être les pires. Car ils avancent en faisant des gestes, en accomplissant des rites qui ne dépassent pas le bout de leur pensée. Ils ne remettent rien en question, gobent l'Église, le catéchisme, Dieu... Mais en fait, ils restent des sortes de crédules et finalement des terroristes de la croyance qui ne touchent en rien à la réalité d'un esprit dans une

quelconque explication logique, ni même dans une réalité toute simple qui dépasserait la construction alambiquée d'une religion. Comme Claire. Où est-elle passée, d'ailleurs ? Pourquoi n'est-elle pas revenue ici avec moi ?

Si nous n'étions pas celui ou celle que nous croyons être, si nous devions nous construire au-delà de ce que l'on a imaginé pour nous, à partir de cette seule petite voix intérieure reliée à ce que nous ignorons de nous-mêmes et du monde, tout serait plus facile. Tout ça me traverse tandis que je contemple, émerveillée, car je les vois, ces petites formes gazeuses à présent, qui deviennent de plus en plus brillantes et s'éloignent en compagnie de ma tante. C'est une sorte de métamorphose qui irradie puis s'évapore en un voile bleuté, comme à la charnière d'un rêve. À mesure que Richard récite, je sens à travers cette mélodie quelque chose de très doux, une joie intérieure, les petites âmes ont cessé d'avoir peur, il me semble qu'elles chantent. L'intensité vibratoire, presque physiquement palpable, diminue autour de nous. Les âmes se sont éloignées. Je sens un apaisement, une joie qui a grandi, comme si pendant quelques instants j'avais été la mère de ces enfants torturés. Le plus étrange, c'est que je n'ai jamais eu de fibre maternelle très développée. Bien sûr, j'ai eu mes moments d'émerveillement quand Nicolas était bébé, mais je n'étais pas si éblouie. Je n'ai jamais voulu ou pris le temps, ou je ne sais pas ce qu'on dit dans ces cas-là, de réfléchir à la présence d'un second enfant. J'en avais un, je l'aimais, c'était une expérience que je n'avais pas envie de renouveler. Mais ce que je viens de ressentir est tout autre. C'est une sorte de miracle, d'osmose, comme si les molécules de mon corps s'unissaient à d'autres, distinctement. Cela tient de la fusion maternelle ressentie fugitivement avec mon enfant, et d'une autre sensation, plus universelle. Ce qui vient de m'arriver a fragmenté cette armure de certitude que

j'avais construite au fil des années. Même après l'accident, qui était déjà assez perturbant, j'ai tenté de reconstruire pièce par pièce ce canevas d'aveugle que je croyais protecteur, mais qui n'était qu'un enfermement de plus. Dans le naufrage de mes dernières convictions, je sais que la prison matérielle de l'existence limite la confiance en soi et m'a entraînée dans une sorte de spirale menant à la confusion.

Une nuée bleutée flotte maintenant dans la pièce. Je souris à Richard, qui a arrêté de psalmodier et pousse de larges soupirs. C'est à ce moment-là que les coups s'arrêtent et qu'un grincement déchirant se fait entendre. Le mécanisme s'est à nouveau déclenché. Nous nous empressons de remonter. Quand nous nous retrouvons à nouveau dans la pièce, je vois que Nicolas est très blanc et tout en sueur. À côté de la cheminée, il a abattu une partie du mur à la hache et je comprends qu'il a eu très peur. Je le serre dans mes bras et j'essaie de lui raconter de la façon la plus fluide possible ce que nous avons découvert en bas. Soudain des vers de terre énormes sortent des plinthes et la maison se met à siffler et à geindre. Je regarde Richard, qui hoche la tête affirmativement. L'âme torturée et hostile du sorcier est encore là. Les enfants lui ont échappé. Je ne sais pourquoi, mon attention glisse vers la porte, qui se claque instantanément. Je le savais. Il va falloir l'affronter, celui-là, et son agressivité ne me dit rien de bon car je doute que ce soit la peur qui le conduise. Quelque chose de plus maléfique existe. C'est un esprit foncièrement destructeur, une créature souillée dont j'ignore les pouvoirs et possibilités sur les vivants que nous sommes. J'aurais moins peur d'un meurtrier en chair et en os. Comme s'il avait entendu mes pensées, Richard me murmure très doucement que c'est là-dessus qu'il va jouer, la peur.

Claire est livide et n'a pas l'air d'avoir digéré son stage dans la crypte. Ce qui est curieux, c'est l'innocence de nos réactions

face à ce que nous ne savons pas être le danger. Éva, pas spécialement effrayée par une simple porte qui a claqué, tente d'ouvrir le battant, qui reste clos. À croire qu'elle n'a pas entendu les manifestations sonores. Jean-Pierre, qui a déjà vécu la situation, est plongé dans une profonde réflexion. Soudain une sorte de cri déchirant monte du rez-de-chaussée. Philippe s'exclame nerveusement que si on voulait faire un test pour une prochaine soirée flippante avec Éva, on est tout à fait au point et qu'on va sûrement remporter l'appel d'offres. Éva, toute blanche depuis le hurlement, lui répond qu'elle est en train de perdre le sens de l'humour. Il fait jour pourtant, mais la pièce est sombre et, pour tenter de nous relier à l'extérieur, à la nature, au soleil, je tends la main vers la fenêtre avec l'idée de l'ouvrir au maximum. À quelques centimètres de mes doigts, le rideau délabré de la tenture s'enflamme.

Nicolas pousse un cri mi-effrayé, mi-admiratif :

— Putain, maman, comment tu fais ça ?

Le calme que m'avait communiqué Richard dans la crypte s'est fait la malle et je retire brusquement ma main en glapissant.

— Je ne fais pas ça ! Je n'ai rien fait du tout !

Les autres tapent sur le rideau, qui s'éteint rapidement en libérant une fumée noire et une odeur de soufre. Tandis que Jean-Pierre empoigne la hache et se précipite sur la porte en criant "Écartez-vous", Richard, toujours calme, me tire à l'écart.

— Il faut que tu m'aides, visualise l'amour, ce que tu sais de l'amour, ce qui te remplit le cœur et te bouleverse. Visualise la plus belle sensation d'amour que tu connais et ne la quitte plus. Imagine la paix, le bonheur, tout ce que tu peux émettre de tendresse. Visualise ce sorcier comme étant ton ancêtre. Envoie-lui ton pardon, de l'amour filial, de la douceur, nous sommes ses descendants. Je sens qu'il a du mal à me parler, mais je ne sais pas pourquoi il est essoufflé à ce point. Le sorcier est là, plein de

haine. Essaie de te dire qu'il a besoin de nous. Il faut le rassurer, l'aimer et, surtout, ne pas le combattre. Si tu entends une voix insidieuse, n'écoute rien et ne réponds rien. Renvoie de l'amour. Peux-tu faire ça ?”

Je crois que oui. Je me concentre, jette un coup d'œil à Nicolas, qui est mon fils aimé, et je sens mon cœur qui se gonfle de reconnaissance pour tout ce que j'ai vécu de beau avec lui jusqu'à aujourd'hui. Je pense à mon père que j'adore et qui est quelque part à New York, je pense à Francesca. Et soudain je pense à ma mère et la haine qu'elle avait envers ce terrain m'envahit. Ça ricane quelque part à côté de moi. Un autre feu plus intense se déclenche sur l'autre tenture. Jean-Pierre abandonne la porte pour l'éteindre. C'est donc ça, perdre le fil. Je me reconcentre sur l'amour. Je revois notre rencontre avec Stan, nos premiers rendez-vous... Mais sa trahison fait brusquement surface ; ça ricane plus fort à côté de moi. Je comprends alors ce qui est en train de se passer. Richard a l'air de parler à quelqu'un avec autorité. J'entends gémir et râler. Soudain, un cri s'étrangle dans ma gorge. Devant nous, près de la cheminée, je distingue une sorte de forme spectrale sombre. Elle est métallique et parsemée de chair saumâtre à vif. Une sorte de rictus aux traits déformés surmonte ce réceptacle de chairs vaporeuses. Comment envoyer de l'amour à ce moribond fétide, dont les miasmes me parviennent maintenant plus clairement ? Il ne peut qu'engendrer de la haine, mais nous ne devons pas faiblir maintenant. Je visualise la rivière, les arbres, l'extase de mon premier bain ici, l'atmosphère change et je vois soudain un peu de lumière jaunâtre entourer cet égrégore tragique. Je pense à la délicatesse de Jean-Pierre, à l'amour de mes amis venus me rejoindre pour mon anniversaire. La nitescence accentue son effet, et mentalement j'encourage ce spectre à rejoindre ceux qu'il a aimés. Je vois une très jeune femme innocente, je

pourrais presque entendre sa voix. Puis, jaillissant brusquement dans un bruit d'eau, une sorte de nuée verdâtre passe dans la pièce et s'évanouit. La porte s'ouvre, alors qu'elle était déjà bien entamée par la hache de Jean-Pierre. Nicolas se précipite sur moi et me demande si ça va. Tous ont vu la nuée qui m'a, paraît-il, traversée. Moi, je n'ai pas eu cette impression.

Désormais, il n'y a plus que nous, et même la maison que nous traversons pour atteindre la porte d'entrée semble désormais différente. Le poids qui m'étreignait la poitrine a disparu. J'ai juste la sensation d'être anéantie, vidée de toute substance. J'entends distraitement Richard signaler qu'il faudra combler la crypte avec de la terre et abattre ce double mur afin de ne pas laisser un couloir d'air nocif. Moi, j'aurais plutôt envie de raser la maison.

Une fois dehors nous nous retrouvons tous assis au soleil dans la cour. Nous sommes abasourdis. Nous avons vécu quelque chose qui est impossible à nier, à raconter, quelque chose qui dépasse l'entendement et qu'aucun de nous ne peut mettre à distance. Nicolas m'explique qu'à un moment, avant que la tornade de M. Propre ne disparaisse, celle-là au moins tout le monde l'a vue, j'étais entourée d'une sorte de halo bleuté. "Je dirais plutôt un rayonnement un peu lumineux, très léger", corrige Claire.

Je suis sceptique car je n'ai rien senti autour de moi, tant j'étais concentrée sur mes exhortations envers cette ombre prostrée dans le coin de la pièce. Le Sorcier, je suis apparemment la seule à l'avoir vu. Richard lui parlait tandis qu'il dégueulait ses réponses dont je n'ai saisi qu'un magma d'insultes et de tutoiements, comme si le Maléfique connaissait déjà Richard et ne s'adressait pas à lui pour la première fois. Quand je lui pose la question, il sourit et se racle la gorge. Éva,

toute à ses souvenirs récents et indicibles, intervient avant qu'il ait le temps de me répondre.

— En tout cas, merci pour nous avoir tous embarqués dans cette histoire d'amour. À partir du moment où vous nous avez expliqué comment faire, j'ai pu ressentir tout l'amour que je portais en moi, et plus encore quand je l'ai projeté sur cette chose dans la pièce en faisant comme vous l'aviez recommandé, envoyer aide et désir d'amour pour lui comme s'il était un ami ; j'ai senti une paix, un apaisement, et même j'ai eu l'impression qu'il y avait un parfum de fleurs dans la pièce.

Je comprends alors que Richard a demandé aux autres de se concentrer tout comme il l'a fait avec moi.

— Moi aussi, je l'ai senti, renchérit Philippe, et je dois dire que ça m'a aidé. Parce que votre histoire d'amour sur commande, je la comprenais sur le papier, mais ça ne me paraissait pas si évident dans cette pièce où nous étions enfermés avec ce putain de fantôme sordide, et Jean-Pierre essayant d'abattre la porte à la hache.

À cette évocation, nous piquons un fou rire, comme une sorte de libération, comme si nous partagions nos dernières peurs d'enfants après une course au trésor remplie de péripéties. Jean-Pierre reconnaît qu'il a dû s'arrêter un moment pour se connecter à cette communion de sentiments positifs ; et c'est justement à ce moment-là que la porte a cédé après que la fumée sulfureuse a traversé la pièce.

— On pourrait peut-être boire quelque chose, rejoindre l'autre maison, propose Éva.

Je me lève d'un bond. J'ai envie d'entrer à nouveau dans le manoir pour vérifier une dernière fois si je ressens cette même oppression, ou si tout n'est désormais qu'un troublant souvenir. Au début, je ne m'aperçois pas que Claire m'a suivie. Je parcours les pièces du rez-de-chaussée avec légèreté. Plus rien

n'est étrange. C'est un inoffensif manoir délabré dans lequel se risque une petite mésange bleue que j'aperçois sur le bord d'une fenêtre et dont la présence confirme mon ressenti. Plus de vers de terre, plus de cet air acide. Je monte à l'étage pour revoir la pièce dont nous sommes sortis comme des diables. Claire est toujours sur mes talons et ne dit rien. Nous ouvrons la fenêtre sans effort. Puis nous nous regardons.

— C'était comme un désenvoûtement, n'est-ce pas ? Cette âme avec laquelle Richard s'est battu, c'était comme le diable. J'ai entendu ce qu'il lui disait, cela ressemblait à un exorcisme, à part qu'il n'y avait pas de possédé.

— C'était ça, en quelque sorte, confirme Richard, que nous n'avions pas entendu arriver.

Et je lutte de toutes mes forces parce que pour moi, qui ne crois ni en Dieu ni en rien, toutes ces choses sont de la pure fiction.

— Ça ne fonctionne pas comme vous le croyez, continue Richard, décidément toujours connecté à mes pensées. S'incarner, avoir un corps, ne veut pas dire être à l'abri total à l'intérieur. Nous sommes en communication constante avec tout ce qui nous entoure, l'invisible et ses âmes, les énergies négatives et positives, le cosmos, les plantes... Vous remarquerez d'ailleurs la configuration particulière de la végétation qui étouffe cette maison. Pour un sorcier aguerri, il est clair que nous sommes dans un lieu négatif. Vous verrez dans les semaines qui viennent que d'autres plantes vont se mettre à pousser. Vous aurez sans doute, Gabrielle, l'occasion de rencontrer à nouveau notre ancêtre diabolique. Sous cette forme ou une autre, il vous traitera de salope, vous dénigrera et cherchera à vous atteindre par tous les moyens. Votre seule arme, c'est de ne pas le détester. Il faut le prendre comme une énergie perdue, quelqu'un qui a besoin d'aide. C'est ce qui le

chasse le plus sûrement et c'est, surtout, ce qui désamorce son pouvoir. Parfois les négociations sont longues parce qu'il n'y a pas de concession ou de compromis à faire avec l'ombre. C'est la lumière et son départ ou rien. C'est sans illusion non plus. Les parts sont égales, l'équilibre ne se rompt jamais. Les lois de la physique l'attestent. Imaginez un terrain plat : pour faire une colline, vous devez creuser un trou. La colline représente l'énergie positive, la fosse que vous avez creusée est votre énergie négative. La somme est nulle. Dans l'espace, on trouve beaucoup d'énergie négative. Une maison, une ville, un lieu où on se sent mal, c'est juste la preuve d'un déséquilibre entre ces forces.

Soudain, pendant que nous parlons, je sens une présence. Sur la gauche, à mon oreille quelqu'un se plaint et murmure. J'essaie de calmer mon excitation ; ça n'échappe pas à Claire et à Richard, qui interrompent leur conversation. Je me concentre sur cette petite voix. Elle est plaintive et douce. Elle a peur, elle est seule. Je comprends qui elle est. C'est la jeune femme du sorcier qui devait être encore en ces lieux. L'aïeule qui a donné naissance à Armand, celui qui a fui son père. Elle est morte ici, dans cette maison. Elle saignait beaucoup et le monstre ne lui a apporté aucun soin. Il s'est contenté de confier le bébé à une nourrice en laissant crever la mère. Très vite, je raconte à Richard ce que je suis en train d'entendre. Pourquoi ne capte-t-il rien ? Je la vois maintenant. Elle est frêle, ensanglantée, dans une sorte de chemise blanche et longue, cheveux bruns épars sur ses épaules. C'est la toute première fois que je vois aussi distinctement... un spectre, un esprit, un être mort ? Je pourrais la toucher. Je ne sais pas quoi faire ou dire. Richard récite quelque chose dont je ne comprends pas la signification. Je suis désemparée car je voudrais aider cette petite créature. J'appelle Francesca, je demande intérieurement que quelqu'un vienne

chercher cette si jeune aïeule. L'odeur des fleurs blanches envahit l'atmosphère. Je crois que ce n'est pas ma tante mais cette présence qui était à mes côtés lors de l'accident, qui me paraît à des années-lumière d'aujourd'hui. Comment mon esprit a-t-il pu s'ouvrir à ce point-là ? Quel monde limité était le mien ! Je vois une femme qui s'approche de la jeune fille. Il y a soudain dans la pièce une forte densité d'énergie, des sphères de lumière et le visage d'un homme à leurs côtés. Je ne vois que son visage. Est-ce Armand ? La jeune femme dit qu'elle va partir. Claire a saisi ma main avec nervosité. Je ne sais pas ce qui se passe, mais j'ai envie de pleurer. Je ne lui réponds rien. Nommer reviendrait à accréditer les faits, leur accorder une véracité, et nous sommes dans l'interdit. Pourquoi notre essence la plus pure en est-elle arrivée à être niée par chacun de nous et ignorée collectivement ? Pourquoi n'aurait-on pas droit à une âme, hors des codes et des dogmes des religions ? Pourquoi ces phénomènes, qui n'ont rien de si étrange si on les relie à une science dont nous ne sommes pas instruits pour le moment, sont-ils réfutés ? Je songe soudain à mon père. Je me demande ce qu'il penserait de tout ça. J'aimerais lui raconter. Je me souviens de ses colères contre les chercheurs qu'il côtoyait et qui ne voulaient absolument pas faire cas de la physique quantique. Le monde n'est pas comme nous le croyons parce que nous n'en voyons qu'une toute petite partie. Mon père pourrait-il apporter quelque éclairage scientifique sur certains points qui me paraissent encore obscurs ?

Jean-Pierre ramène Éva et Philippe chez lui. Nicolas a été très éprouvé par les événements et mes amis me rassurent discrètement. Ils vont discuter avec lui, ne pas le laisser seul. Claire et moi repartons avec Richard, qui veut absolument me montrer un portrait du Maléfique afin que j'identifie si c'est bien

lui que j'ai vu. Tandis qu'il nous prépare un thé, je serre Claire contre moi. Elle essaie de rire et de plaisanter, disant que, pour une sceptique, je ne fais rien à moitié, que jamais elle n'aurait imaginé vivre des événements aussi, aussi... Et le mot suivant ne vient pas. Blasée, je la coupe :

— Ne cherche pas, il n'y en a pas. Ou alors ils sont inadaptés. Ésotériques ? Magiques ? Paranormaux ? Quand pourra-t-on dire "inconnu" ou "étranger" de ce qu'on ne connaît pas encore, mais qu'on accrédite comme possible ? Nous aurons alors franchi un cap non négligeable.

Ma lassitude l'étonne.

— Tu ne peux pas reprocher aux gens de ne pas croire à quelque chose que pendant des années tu as réfuté.

— Ah, pardon, je ne demande à personne de croire, justement. C'était cela que je réfutais. Tu vois, je n'ai pas changé. Je voudrais qu'on arrête de croire et qu'on se penche sur une réalité possible.

— Mais c'est très difficile, ce que tu voudrais là.

— Ah bon ? Plus difficile que de croire aux anges, au paradis, à l'enfer, à ces bondieuseries abracadabrantes ? On croit bien à la mort, non ? Pourquoi ne pourrait-on penser que la vie poursuit son chemin sans le corps ?

— On ne peut pas discuter avec une âme, Gabrielle, ça ne simplifie pas les choses. Et moi qui suis croyante, comble du paradoxe, je me retrouve à débattre avec toi de ce sujet en jouant le rôle de la sceptique !

— Tu affirmes ce qu'on t'a enseigné, mais tu ne crois pas vraiment ! Écoute-toi parler ! Je discute avec les âmes, Claire, et je suis loin d'être la seule. Depuis des centaines d'années, nous sommes un grand nombre à discuter avec les âmes et à pouvoir le prouver, grâce au fait que les proches de ces morts peuvent confirmer qu'ils nous ont donné des détails que nous ne

pouvions pas connaître. C'est tout ça que je ne comprends pas. Qu'est-ce qui pousse les humains à refuser la réalité de quelque chose qui est finalement une bonne nouvelle : nous avons maintenant l'éternité devant nous. Mais à quoi ça sert ?

Claire me regarde et soupire.

— Peut-être que c'est ça le problème.

Je ne lui réponds pas. Nous sommes installées dans la bibliothèque de Richard, cette pièce où il me reçoit chaque fois que je viens chez lui, et sur le bord d'une table, dépassant d'un tissu noir qui la recouvre, je viens d'apercevoir un morceau de mon rideau. Cette fameuse tenture tachée de sang. Je me lève brusquement, je marche vers la table et j'arrache le voile noir sous lequel s'alignent des fioles, des vieux cahiers écrits en italien, aux pages couvertes de compositions pharmaceutiques. Quelques livres sont empilés, je parcours rapidement les titres, tous traitent de magie noire, de sorcellerie, de diable. Je ne pourrais pas le jurer, mais je suis presque sûre que deux de ces livres sont ceux que j'avais aperçus sur les étagères dans la pièce maudite, et que je n'ai plus jamais revus.

“Le thé est prêt !” La voix de Richard agit comme un électrochoc. Je replace le tissu noir, fais signe à Claire en posant un doigt sur ma bouche et me concentre sur les rayonnages les plus proches.

— Il y a là des ouvrages fort intéressants, il faudra me faire quelques prêts...

— Il faudra consulter sur place, chère amie, les livres de cette bibliothèque ne quittent jamais l'endroit. C'est un principe mesquin mais salvateur, auquel je tiens.

Pour la suite de la discussion, nous nous en tenons aux choses banales de la vie. Je n'ai pas la moindre envie d'évoquer des événements vécus au manoir, et Claire, sans doute perplexe à la suite de ma découverte, parle le moins possible. Le portrait

de notre ancêtre que me montre Richard est fidèle ; c'est à la fois le visage qui s'était dessiné sur le miroir et ce masque terrifiant que j'ai vu s'incarner dans un coin de la pièce, il y a une heure à peine. Nous prenons rapidement congé pour rejoindre la maison de Jean-Pierre. Mine de rien, nous n'avons rien mangé depuis ce matin et il est déjà 15 h 30. Richard a décliné mon invitation en précisant qu'il a du travail, et je ne peux m'empêcher de penser que ce mot "travail" désigne peut-être ce que j'ai aperçu sous le tissu noir.

Claire attend que nous ayons quitté les lieux pour me bombarder de questions. "Je croyais que c'était un ami. Un allié. Ne fait-il pas partie de ta famille ? N'as-tu donc pas confiance en lui ? Pourtant, il nous a aidés dans le manoir..." Je secoue la tête. La vérité, c'est que je ne sais pas, je ne sais plus. Je ne m'explique pas pourquoi Richard détient un morceau de mon rideau taché de sang. Pourquoi ne m'en a-t-il rien dit ? Est-ce celui que Jean-Pierre avait subtilisé pour le faire analyser ou un autre ? Après tout, depuis le début, il est ma seule source de renseignements, celui qui connaissait ma tante, mais rien ne nous empêche de le soupçonner de jouer un double jeu. Peut-être n'est-il pas du tout le médium innocent que j'imaginai ? Je repense à la façon étrange dont ma tante est morte. L'enquête a été bouclée sur cette évidente constatation : implosion de son téléviseur ! Comme ça, juste après mon arrivée, juste au moment où j'avais besoin d'elle. Le hasard fait curieusement les choses, non ? Pourquoi tous ces livres sur la magie noire étaient-ils cachés aux yeux des visiteurs que nous sommes ? Pourquoi ne pas m'en avoir parlé s'il ne fait que les étudier ? Claire m'écoute, perplexe elle aussi. "Tu penses que..." À ce stade, j'ai arrêté de penser. La situation d'étrangeté de ma vie a atteint son maximum, si bien que toute logique s'est trouvée reléguée aux oubliettes. C'est peut-être là que le bât blesse. Il faudrait que

je revienne à un niveau plus réaliste, que j'arrête de faire un usage déraisonnable du hasard. Et si Richard avait manigancé tout ça : la maison hantée, la crypte, sa part dans le désenvoûtement... le feu dans la pièce ? C'est au niveau de n'importe quel prestidigitateur... Et me voilà moi-même enflammée par l'idée que tout ce que j'ai vu aujourd'hui ou d'autres jours n'aurait rien de surnaturel. Mais beaucoup de choses clochent dans cette supposition, et Claire me le fait elle-même remarquer, à commencer par le nombre de témoins en présence. En plus, dans ce beau déballage concret, je ne tiens plus aucun compte de ma médiumnité. Comme un ultime effort de rationalisation, une capacité bien malmenée ces temps-ci.

Sous prétexte de l'aider pour notre déjeuner, je rejoins Jean-Pierre dans la cuisine. Tout en le remerciant pour son sens de l'hospitalité, je salue machinalement les nombreux saladiers éparpillés sur la table et dont chacun contient une composition différente. Saveurs et couleurs y sont mêlées avec grâce.

— Tu devrais ouvrir une maison d'hôtes...

— Pour apprentis sorciers ? Dans ta maison ? Allez, dis-moi, qu'est-ce qui te chiffonne ?

— Richard, tu le connaissais déjà ?

— Tu veux dire avant de le voir pratiquer un nettoyage de maison hantée ?

— Par exemple, oui.

— Avant de le fréquenter par ton intermédiaire, nous nous étions croisés au marché. Nous avons échangé quelques recettes, culinaires... De vraies conversations de célibataires. Rien de bien ésotérique dans ces échanges, j'en ai peur. Je savais qu'il était d'origine italienne. Je le prenais pour une sorte de professeur, archéologue à la retraite. Pourquoi ? Quelque chose te chagrine le concernant ?

— Je ne sais pas encore. Lui as-tu remis un morceau du

rideau sur lequel il y avait, selon toi, du sang humain ?

— Absolument pas. Je ne lui en ai jamais parlé...

— Moi je lui en avais touché deux mots et, apparemment, il détient un morceau de ce rideau. Je l'ai vu sur une table chez lui, caché sous un tissu, avec des flacons de produits que je n'ai pas eu le temps d'identifier. Il y avait aussi quelques ouvrages sur la magie noire et le diable. Penses-tu qu'il puisse être à l'origine de quelque chose de mauvais dans cette maison ?

— Il a pourtant œuvré pour nous aider. Ne m'as-tu pas dit qu'il avait la confiance de ta tante ?

— Elle ne m'a jamais parlé de lui. Tout ce que je sais, je le tiens de lui.

Jean-Pierre paraît profondément perplexe.

— Il a eu cette phrase étrange quand il m'a informé de l'accident de l'ouvrier.

— C'est lui qui t'a averti ? Mais pourquoi ?

— Il était sur place quand ça s'est passé. Et ensuite il m'a déclaré : "Je suis arrivé trop tard."

Je suis sonnée. Celui que je prenais pour mon allié, voire mon professeur, dans cette aventure ne serait-il qu'un sombre escroc, peut-être un sorcier aussi dangereux que notre ancêtre ? Et si tout venait de lui ? Si tout n'était qu'une blague sordide ?

Nicolas et Philippe sont repartis à Paris. Éva et Claire n'avaient guère envie de dormir seules dans la maison de la forêt. Elles ne l'ont pas dit clairement, mais Jean-Pierre, qui a deviné leurs réticences, leur a proposé de nous rejoindre chez lui. Secrètement, j'estime qu'elles ont eu leur lot d'émotions. Dans un moment d'abandon, entre le café et la vaisselle, Éva m'a avoué que pour une cartésienne pur jus, je l'avais carrément malmenée cette fois. "En termes d'imagination, cette maison a fait bien pire que toi, en beaucoup moins cher, a-t-elle ajouté, pour détendre l'atmosphère. Prends-en de la graine, pour notre

contrat avec le musée !” Sous son rire et malgré la plaisanterie, j’ai perçu sa frayeur. Ce que nous avons vécu ne renvoie pas seulement à une simple peur de l’invisible, elle préside à cette catégorie de terreurs qu’on peut avoir quand on est enfant. Celles qui vous font courir et sauter sur le lit à cause du monstre caché en dessous et capable de saisir votre pied. Celles qui vous inculquent la haine du noir total comme si l’obscurité était un gage d’agonie obligatoire, de meurtres inévitables. Les nuits ne sont belles qu’éclairées d’un rayon de lune, la pénombre n’est sensuelle qu’à la douceur d’une clarté qui la rend possible. Nous n’aimons le noir absolu que lorsqu’il s’éclaire. Nous aimons le début de la lumière ou sa fin, l’aurore ou le couchant, ce léger flirt avec l’obscurité, bien loin des épousailles. Ne dit-on pas “entre chien et loup”, entre ce qui est apprivoisé, fidèle, et la bête sauvage qui hurle à la mort ?

Je le sens. Je ne peux pas leur demander de retourner avec moi discrètement chez Richard. Il faut que j’y aille seule, que je sache de quel côté il balade son savoir. Je veux découvrir ce qu’il a l’intention de faire avec ce morceau de tissu, ou ce qu’il a déjà fait. Je me repasse le film de notre séquence d’épouvante dans le manoir, mais à aucun moment je ne vois quoi que ce soit qui puisse incriminer Richard dans ce que nous avons vécu là-bas. C’est peut-être justement ce qui le rend suspect. Qu’a-t-il fait quand il est resté seul dans la crypte et que nous avons battu en retraite avec Jean-Pierre et Claire ?

Le doute est une chose terrible parce qu’on ne sait pas très bien comment il grandit ni à quel moment il fout en l’air toutes nos certitudes. Mais ce dont on peut être sûr, c’est que pour l’éliminer, il faut aller le chercher à sa racine. La fragilité qu’induit en nous le doute finit par peser comme une enclume. La voix de Claire me saisit dans cette évidence.

— À moins que tu n’aies l’intention de méditer comme ça

toute la nuit, je crois que nous pouvons passer au salon. Jean-Pierre propose un petit armagnac de vingt ans d'âge qui sera le bienvenu !

— Je ne savais pas que tu aimais les p'tits jeunes !

— Tu as l'intention d'y retourner, n'est-ce pas ?

— Jolie façon de détourner les questions gênantes ! De quoi parles-tu ?

— Je te connais, Gabrielle. Tu es triturée par cette histoire de magie noire et de rideau taché et tu as l'intention d'aller revoir Richard en douce...

— Douce, je ne sais pas, mais fermement décidée à obtenir une explication !

— Et si c'est dangereux ?

— Tu seras là...

[1 Née en 1878 à Paris, elle fait ses premières expériences spirituelles à l'âge de cinq ans, découvre à vingt ans le Râja Yoga et la Bhagavad Gitâ. Elle travaillera avec Sri Aurobindo pendant trente ans. ☑](#)

## CHAPITRE 15

Vos disputes viennent presque toujours de ce que vous ne vous entendez pas sur les mots, parce que votre langage est incomplet pour les choses qui ne frappent pas vos sens.

ALLAN KARDEC

Claire est partie. Je n'arrive pas à le croire quand Jean-Pierre me l'apprend ce matin en me préparant un café qu'il me tend avec insistance, comme si son subtil arôme allait me faire oublier ce départ subit. Elle m'a laissé une lettre, mi-excuse, mi-fuite, qui explique, sorte de mission frisant l'impossible, les raisons de son absence à mon réveil. Comme toujours, Jean-Pierre fait tout pour me distraire, s'infiltrer dans l'espace de mon chagrin pour le dissoudre.

— Laisse faire le temps. L'amour des autres, le vrai, n'a rien à voir avec la tendance flasque à aimer ou à accepter l'affection de n'importe qui. L'amitié est une considération humaine profonde, une prédisposition à être relié à la lumière d'un être différent de toi.

— L'empathie des allumés, en quelque sorte ? Que cherches-tu à me dire que je n'ai déjà compris ? Claire n'était pas une vraie amie, mais une gourance qui se serait prolongée ? Une erreur d'aiguillage, tout comme mon couple ?

— Pas du tout. Tu es en colère et triste, et tu dis n'importe quoi ! Ce que j'essaie de t'expliquer, moi, c'est qu'il n'est ni utopique ni déraisonnable de penser que ce que nous vivons depuis plusieurs jours a ébranlé des certitudes si profondes en elle qu'il lui faut prendre le large ; ce n'est pas toi, ce sont les circonstances. Rien ne prouve que votre amitié soit terminée.

— J'aimerais te croire, mais dans le sillage de son départ j'ai quelques blocages qui rendent ce principe moins fluide.

— Nos fuites sont des actes injustifiables. Nous avons du mal parfois à en percevoir nous-mêmes les raisons. L'argumentation subtile que nous développons à leur égard est une preuve que notre petite personne a besoin de retrouver ses aises, de se disculper. Tu as expérimenté les deux extrêmes. Être désavouée par les plus proches et consolée ou aimée par ceux qui n'étaient rien pour toi. Quelle est la plus illogique de ces attitudes ? Peut-être que tout s'équilibre et que tu dois accorder à tes amis le temps d'intégrer certains désagréments qu'ils subiront en te côtoyant désormais.

— Ton café est amer ce matin...

— Comme le reste... Ne goûte pas mes tartines, elles vont te paraître infectes ! Et tant que je suis dans le registre désagréable, tu devrais noter que ces villageois que tu tenais pour crédules et arriérés ont une connaissance bien plus pointue que nous de ces mondes invisibles. Ils ne se trompaient pas tant que ça en jugeant ton manoir ! Tu vois le résultat d'un monde cartésien qui s'écroule, alors que les gens de la campagne, eux, n'ont jamais cessé de vivre avec ce savoir...

— Je sens que je déteste tout le monde ce matin...

— Allez, ne joue pas trop à la misanthrope, c'est le partage qui allège nos peines.

— Pour l'instant je suis une femme atrocement blasée, oublieuse des émerveillements sublimes de l'amour et pleinement consciente des perfidies de l'amitié... Et toi, tu voudrais me faire admettre...

— ... que l'amour est la seule chose qui vaille la peine qu'on s'y attarde. En tout cas celui qu'on porte aux autres. Pas celui que l'on mendie. Et tu sais pourquoi ?

— ...

— Parce que c'est la seule chose qu'on emmène dans la mort. C'est ce qui survit de part et d'autre.

— Pardon, je suis désolée, mais je suis devenue hermétique. Je ferais bien d'aller me revigorer.

— Méfie-toi, c'est hostile, c'est la campagne, ici !

Je pensais que j'allais ruminer le départ de Claire, la mort de mon mariage avec Stan et tomber dans une mélancolie tragique orchestrée par la nature, l'accumulation de mes déceptions et le contrecoup de mes quarante ans, mais rien ne se passe de la sorte. Alors que je m'étais presque préparée à affronter le concert de mes lamentations intérieures, je me suis demandé quel intérêt pouvait bien avoir ma vie quand je ne pouvais recevoir la lumière d'un arbre, appeler le hasard comme on convoque un ami ou croire à l'impossible parce qu'il suffit d'influencer le destin pour qu'il se mette à faire mentir ou ridiculiser ceux qui le croient incontournable. L'univers a de l'humour quand il gère les coïncidences et, pour peu qu'on ait envie de s'y frotter, il n'est pas facile de lui rendre la pareille. On reste chatouilleux en évoquant l'incompréhension de ce qui nous entoure. La désertion de Claire me paraît moins lourde que je ne l'aurais cru, et je lui envoie mentalement quelques pensées positives, tachées d'un reproche irrépressible et, je l'espère quand même, d'un certain sourire.

J'ai marché longtemps et mes pas m'ont menée sans que je le décide consciemment à la maison de Richard. Sa voiture n'ayant pas l'air d'être là, je suis entrée dans le jardin, ai contourné la maison et, tout en gardant les oreilles aux aguets, j'ai glissé un œil par la fenêtre du salon-bibliothèque. Deux assiettes vides, une bouteille de vin et deux verres traînent sur la table principale, puis j'ai un brusque mouvement de recul en apercevant face à moi un homme attablé devant le morceau de

rideau taché de sang. Il a des pommettes hautes, un regard opaque, une chevelure longue et blanche. Devant lui, plus de tissu pour cacher les livres, mais plusieurs tubes à essai contenant des liquides de couleurs différentes. Il paraît très absorbé et il se lève pour aller vers la bibliothèque placée derrière lui. Sa maigreur accentue sa démarche d'échassier. Il a passé son doigt sur les rayons de la bibliothèque et il en sort un ouvrage qu'il ouvre et consulte, debout devant les volumes alignés. Il crie quelque chose que je ne comprends pas et Richard le rejoint. Il était donc là et je n'avais pas vu sa voiture, ou encore il vient de revenir et je n'ai rien entendu. Je sens une présence derrière moi et presque avec lassitude je me retourne pour vérifier qu'il n'y a personne, comme j'en ai l'habitude à chacune de mes visites ici. Mais cette fois, ce n'est pas le cas : un homme aux yeux bleu acier me regarde sévèrement et me demande ce que je fous là d'un air fort peu sympathique. Un petit frisson balaie mon échine et je regrette amèrement de ne pas avoir prévenu Jean-Pierre de cette visite impromptue chez Richard. L'homme m'invite à le suivre dans la maison d'une voix qui n'admet pas de protestations. Son visage anguleux, son regard impénétrable ne donnent aucune envie d'en savoir un peu plus sur ses hobbies. Il doit avoir environ mon âge, mais je n'ai pas sa corpulence. J'obéis donc sans discuter, et quand il raconte à Richard qu'il m'a trouvée le nez à la fenêtre, ce dernier part dans un grand rire.

— À quoi jouez-vous, chère Gabrielle ? Il me semble que vous avez passé hier l'âge des enfantillages.

— On peut qualifier ma présence de zèle imbécile ou d'espionnage mal placé, mais certainement pas d'enfantillages. Pourquoi ne pas m'avoir parlé de vos recherches sur ce tissu taché de sang ? Et que faisiez-vous au manoir le jour de la chute de l'ouvrier ?

Je ressemble à une enquêtrice un peu niaise qui grille ses cartouches, mais la curiosité est trop aiguë et, au point ridicule où j'en suis, autant poser les questions qui me taraudent.

— Vous ne savez pas tout et vous ne pouvez pas tout savoir en un seul jour ! Nous sommes plusieurs scientifiques à travailler ensemble pour élucider certains phénomènes. Le manoir, je m'y étais déjà rendu seul plusieurs fois, bien avant que vous ne débarquiez pour le vendre. Mais cette fois, je venais de comprendre où le mal pouvait avoir lieu et sous quelle forme. Je suis arrivé trop tard. Je vais vous raconter une histoire pour vous faire accéder à ce que vous vous obstinez à nier depuis que je vous connais. Jouons à un petit jeu : essayez d'imaginer que vous êtes éternelle et que ceux qui vous entourent le sont également. Imaginez qu'on capture un groupe de gens parmi vous, tous différents de culture, de langue, d'origine, de religion. On vous enferme dans un lieu limité, disons un peu plus restreint que celui dont vous avez l'habitude. Vous êtes ensemble, mais chacun dans votre propre cellule. On vous dit que vous allez rester là un moment, mais on ne vous dit pas combien de temps. Ce sera différent pour chacun de vous. Ensuite, on vous tuera. Mais vous ne savez pas comment non plus. Ce sera également différent pour chacun de vous. En attendant, vous avez un certain nombre de choses à votre disposition. Vous pouvez vous occuper, et comme vous n'êtes pas coupés les uns des autres, vous pouvez aussi entrer en contact, vous parler, vous toucher même. On ne vous dit pas si, après votre mort, vous retrouverez cette éternité, cette liberté ; vous savez seulement que vous allez mourir. Je vous ai donné le contexte et la situation, que feriez-vous ?

— Je crois que j'essaierais de savoir pourquoi nous sommes là ?

— “Nous”... ?

— Oui... Pourquoi ce groupe de gens-là, qu'avons-nous en commun pour qu'on nous ait capturés ensemble ? Cela pourrait m'éclairer sur les raisons pour lesquelles je suis là, moi. Nous en discuterions avec les autres et nous essaierions de savoir comment nous en sortir ; comment retrouver notre éternité. Oui, je crois que nous passerions notre temps à comprendre et à imaginer comment faire ensemble.

— Vous y êtes !

— J'y suis ? Où ?

— Dans cette situation ! C'est la terre et votre cellule corporelle que je vous ai décrites. C'est cet endroit où vous êtes dans un espace limité, prisonnière avec d'autres... Mais ce que vous décrivez, vous, dans cette situation, n'est pas du tout ce que nous faisons sur terre. Nous nous consacrons à autre chose, et pourtant, vous l'avez judicieusement remarqué, ce qui prévaut, c'est de comprendre ensemble ! Voilà pourquoi nous devons prendre en compte celui qui va mal et qui est là en même temps que nous, parce que s'il va mal, nous irons moins bien.

— Pourquoi me racontez-vous cette histoire ?

— Pensez-vous que chacun d'entre nous puisse répondre si nous nous demandons ce que nous sommes venus faire sur terre ? Nos choix sont empreints d'une origine fondamentale. De quel côté sommes-nous ? Chaque fois que nous avançons d'un pas, nous marchons dans la direction de cette origine. C'est pour cette raison que ce n'est pas le but qui importe, mais le chemin à parcourir. Votre but peut être infiniment noble, mais le chemin que vous emprunterez le sera plus ou moins. Ce qu'il vous faut retenir, ce n'est pas ce que je lis, ce que j'entrepose sur cette table, c'est la façon dont je m'en sers. Vous pouvez choisir d'ignorer le mal, la souffrance, la misère, la peine, la torture, l'angoisse, mais vous serez alors au service de ce que vous désirez fuir. L'ignorance fait de vous une victime, la choisir

accorde votre consentement à son emprise. La neutralité est un leurre. En matière de conscience, si vous n'êtes pas pour, vous serez contre. Et il y aura un moment où, quoi que vous fassiez, vos actes crieront si fort qu'on n'entendra plus ce que vous dites. Car vos actes sont empreints de vos pensées les plus profondes, et ce sont eux qui en suscitent d'autres chez les humains qui vous entourent, et non ce que vous leur racontez. La mauvaise foi, ce n'est pas se tromper de croyances, c'est faire penser aux autres qu'on n'a rien compris. Ce que vous imaginez combattre en affirmant votre refus, ce qui dérange votre petite vie installée, c'est ce que vous avez choisi, mais vous ne vous en souvenez plus. Toute l'information est à la disposition de ceux qui veulent savoir, je ne dis pas croire, je dis bien savoir. Tout est écrit partout par ceux qui ont expérimenté, par ceux qui font des recherches, et même dans les romans des écrivains, dans la musique, dans les peintures. Tout est là, sous nos yeux, déployé. Nous sommes les aveugles de notre propre existence. Voyez cette vieille femme qui raconte à son ophtalmologue qu'elle n'y voit plus depuis que son mari est mort et que son fils est parti, elle exprime clairement le résultat des événements récents, ce que ses yeux ne veulent plus voir, ce qu'elle vit mal. Mais lui, il n'écoute rien, il cherche des raisons physiques tout en lui faisant un fond d'œil, notez bien les termes, ils ajoutent de l'humour à l'histoire. Elle lui parle de sa vie et il soigne son organe. Regardez la mort, Gabrielle, regardez comment on maltraite la mort, ce grand plongeon vers l'Éternel. Soixante-dix pour cent d'entre nous meurent à l'hôpital. Pas d'intimité, pas d'accompagnement, si ce n'est celui de ces êtres immatériels qui viennent nous chercher. De timides tentatives de quelques humains se mettent en place, mais pour combien d'abandons ? Choisir de ne pas dire au revoir à ceux qui nous précèdent, et de ne parler de rien, est une façon de ne pas hurler,

de ne jamais avoir affaire à notre propre mort. Et pourtant ce Grand Passage, ce Grand Retour, plutôt, ne devrait-il pas s'entourer de la tendresse la plus délicate ? Ce que l'on perçoit et qui est stratégiquement invisible, et donc négligeable, gouverne l'univers entier, les portes de la vie, les mondes parallèles et le nôtre, dans lequel tout le monde sait et fait semblant de ne pas savoir. La tombe est la porte d'un retour à l'esprit, comme le berceau est l'entrée d'une expérience matérielle.

— Vous avez des preuves de tout ce que vous avancez ?

— Des preuves ? Je n'en ai pas besoin pour convaincre les humains de continuer à nier l'évidence. C'est parce que nous ne relient pas les choses qu'elles nous semblent dénuées de sens. Les dimensions subtiles de l'être humain sont corrélées aux bleus de l'âme, à ce que ses douleurs infligent au corps dont on l'a affublée. Étrange de voir que ce mot, "être humain", définit en deux parties ce que nous ne voulons voir qu'en une seule. Humain, un corps, une présence physique incarnée, et être, qui serait l'âme, l'identité de ce corps qui a fini par se laisser absorber par l'enveloppe et son cerveau, d'où émane la pensée. Et pourtant, être ce n'est pas rien, mais où est-ce ?

Je ne dis plus rien. Je sais qu'il a raison. La fuite éperdue est le lit dans lequel nous creusons notre devenir. J'ai voulu ramener à quelque chose d'acceptable ce que nous avons vécu hier et, de façon plus large, ce que j'ai rencontré depuis que je suis arrivée dans cette région. Tout aurait été plus simple s'il avait été un prestidigitateur, un manipulateur, un faiseur de magie noire. J'ai peur de me sentir très seule face aux vivants d'un monde moderne dans lequel ces manifestations, qui relèvent d'un autre temps, seraient absentes. J'ai peur d'affirmer dans quel camp je me trouve pour ne pas avoir à combattre les

railleries de ces contemporains qui m'apprécient et louent mon humour sceptique, ma distance toute matérielle. J'ai aimé toute ma vie cette infecte originalité dans ce qu'elle avait d'attirant ou de valorisant. Mais cette aptitude à se faire remarquer que je chérissais n'avait qu'un rien d'extravagance, sans aucun parti pris. Je n'ai pas envie d'être la bannière, la folle, la timbrée ; celle qu'on vient consulter parce qu'on en a besoin, mais qu'on craint, voire qu'on méprise. Richard m'a laissée à mes pensées en restant silencieux, puis très doucement il murmure :

— L'“être-soi”, ce n'est pas quelque chose qui se décide. Ça peut vous prendre à la gorge, ou naître naturellement quand vous avez peu de résistance à ce qui survient. Mais c'est, selon le cas, impérieux, tenace, imposant et incontournable. Je connais des “être-soi” qui sont combattus pendant longtemps par leurs “hébergeurs”. C'est ainsi que je nomme les êtres humains pour les distinguer de leurs âmes. La contradiction s'installe avec l'envie égotique et sournoise d'être un autre, plus facile, plus valorisé par le regard des autres. Et puis l'“être-soi” peut demander à son hébergeur une certaine écoute, une attention envers cette petite voix intérieure qu'on n'est pas décidé à lui accorder. Je ne vous ai pas dit que ce sera facile. Vous ferez beaucoup de bien, mais ceux-là mêmes à qui vous en ferez auront tendance à vous renier. Il faudra de la patience. Les plus mauvais coups viendront des plus proches, je crois que vous le savez déjà. Vous serez combattue comme si vous étiez Guignol par ceux qui se servent de l'arsenal ridicule de l'impossible. Réduire à un cirque comique notre puissance véritable de vie spirituelle est l'arme classique du monde des ombres grimaçantes. Ondes guimauves, magnétisme à roulette, irrationnel grandiloquent, l'inexplicable avec ce qu'il faut de breloques et de frissons lugubres, voici la principale voie qui taille sa route aujourd'hui dans un monde prévisible, cruel et

privé de force intérieure. Ainsi, les humains se conduisent de façon paradoxale, recherchant incessamment une spiritualité avec son panel de mots à la mode. Toute la panoplie des concepts qui ont du succès : méditation, livres sur le bien-être, lieux zen, références asiatiques, symboles ésotériques, qui ne sont que les vœux pieux d'un monde qui a perdu son âme et, par-dessus tout, ne croit plus à l'amour et à son pouvoir. Vous n'êtes pas la première à résister. Je suis moi aussi passé par là. Je suis entré petit à petit dans une lente négociation avec l'éternité. Elle me prend mon temps tandis que je mendie un peu du sien. Mais ce n'est pas bien grave car le temps n'est qu'un reflet dans lequel se mire la vie terrestre. Le seul temps de la lumière est celui de l'éternité. Et au milieu de ces constatations sordides, j'ai une bonne nouvelle pour vous. Nous attirons les esprits avec lesquels nous avons des affinités, tout comme nous sommes aimantés par ces derniers. Vous allez donc rencontrer de plus en plus d'êtres avec lesquels échanger et vous sentir moins isolée. Et je ne parle pas de l'amour infini que vous ressentirez à mesure que vous ferez des pas sur ce chemin majestueux. J'espère que vous voilà rassurée sur le camp dans lequel je me trouve. Et tant que nous y sommes, si vous voulez vraiment savoir, moi aussi je trouve la mort de votre tante suspecte, et moi aussi je voudrais savoir si les lettres de menace avec passages de la Bible qu'elle recevait ont un lien avec sa disparition !

Il s'est brusquement relevé de l'appui qu'il avait pris sur le canapé durant ses longues explications et me tend la main comme s'il voulait sceller une réconciliation.

— Bien, maintenant que la situation est éclaircie, je vous présente le professeur Breinstein, généticien, professeur en biologie moléculaire à l'université de Cincinatti, et le molosse qui vous a ramenée à nous est le professeur Mullroy, astrophysicien et par ailleurs grand maître d'aïkido. Comme

vous, il est à moitié américain, à moitié français. Messieurs, comme vous l'aviez deviné, Gabrielle est l'héritière de la terre des Brumes et d'un don de médium magnifique qui lui pèse un peu trop par moments.

Je serre la main aux deux hommes, qui s'inclinent courtoisement en ayant l'air d'avoir oublié que j'ai débarqué, prise en flagrant délit d'indiscrétion, comme une vulgaire intruse.

— Charles et Christopher ont accepté de me prêter main-forte pour analyser la situation de votre forêt, le manoir et ses forces. Comme vous l'aurez remarqué, la terre des Brumes est un curieux mélange : quelques hectares de ténèbres contre quelques arpents de lumière, le combat enragé d'une forêt maléfique et bienveillante à la fois. La matière ne fait pas obstacle aux esprits. Ils pénètrent tout : l'air, la terre, les eaux, le feu même leur sont également accessibles. Mais sur votre terre, ils semblent se scinder en deux parties distinctes. On peut dire que les esprits sont les êtres intelligents de la création. Ils peuplent l'univers en dehors du monde matériel. Or le grand spirite brésilien Chico Xavier a écrit que des milliers d'âmes, dépourvues de leur enveloppe dense, pratiquent le vampirisme auprès des incarnés qui demeurent sans vigilance, dans le simple but de rester collées aux sensations du champ physique, ne se sentant pas suffisamment de courage pour s'en libérer. Pour être plus clair, certaines âmes errantes et maléfiques sont un danger pour nous, encore incarnés. Ce que veulent les maléfiques, c'est un désastre, un monde incompréhensible et noyé. Le chaos est le maître de la fourberie et, dans un univers en ruine, une partie des humains, les plus faibles, abandonnent leur liberté et leur raison au désespoir. Nous essayons donc d'étudier ces phénomènes et de repérer les causes physiques et scientifiques de leur présence. Nous faisons donc des analyses précises de tout ce qui peut

émaner de ces lieux ensorcelés. Les substances, les plantes, les régurgitations surnaturelles, tout ce qui est matériel sert de base pour nos travaux immatériels. Vous voyez, ce n'est pas très simple.

— Et qu'avez-vous découvert jusqu'à maintenant ?

— Que le sang qui suintait du manoir n'était pas toujours le même. Dans ce que nous avons pu analyser, il y avait du sang humain d'enfants ou de femmes... enceintes.

— Quelle horreur !

— Actuellement, nous essayons de regrouper d'autres phénomènes du même type qui auraient pu avoir lieu ailleurs, dans d'autres murs. Et nous souhaiterions savoir aussi quel est l'avenir d'une maison qui a vu tant de noirceur, une fois qu'elle est "débarassée" de ses esprits maléfiques. Vous serez, je suis sûr, de mon avis si je vous dis qu'il est urgent de se poser la question pour votre manoir.

Ce soir-là, je laisse Jean-Pierre et Éva dans une discussion philosophique sur l'avenir compromis des religions. J'ai besoin d'un bon lit, d'être seule. Avant de me glisser entre les draps, je sors sur le balcon pour respirer l'air de la nuit. Le discret vibreur se fait entendre deux fois. J'ai reçu deux messages, l'un de Stan et l'autre de Claire. Les deux traîtres me demandent, chacun à leur façon, de ne pas me laisser emporter par mes impressions. Des deux, c'est celui de Claire qui me trouble le plus. Elle met en doute Richard, mais n'avance aucun argument plus pertinent que l'étrangeté de son comportement dans la maison hantée. Elle a beaucoup réfléchi, dit-elle comme pour justifier le message. Je me mets à lui parler mentalement, alors que je n'ai pas la force de lui envoyer le moindre mot ; en espérant que mes pensées volent vers elle.

Alors, la croyante, où en es-tu ? Toujours à croire avec une

rigueur soporifique parce qu'on t'a appris que c'est mieux que rien ? Avec ce que tu viens de traverser, ça ne doit plus être simple. Pourtant, de l'autre côté c'est comme ici, dans une dimension différente. On est la même personne avec ses défauts, ses qualités et, surtout, son parcours. On a une connaissance de chaque particule vivante, on sait la puissance de l'amour. On situe mieux la matière et l'esprit, qui sont exactement la même chose, de l'énergie, mais sous une forme différente. Par exemple, ici dans ta religion, on parle d'amour, mais on a l'impression que ce sont des mots vides. Or l'énergie que tu expérimentais l'autre jour dans la pièce hantée, tu pouvais l'éprouver physiquement. Il y avait un combat entre l'amour concret que nous devions tous ressentir en nous reliant, et cette profonde haine qui essayait de nous noyer. C'était une énergie pleine de conscience, celle d'une lumière qui allait resplendir, ou celle d'un nuisible qui allait nous engloutir. Ta religion, si tu y croyais vraiment, tu te rendrais compte qu'elle raconte des vérités fondamentales. Notamment sur les possibilités immenses de l'amour et de la relation à l'autre. Te souviens-tu de ces passages de la Bible où le Christ fait apparaître des poissons et du vin ? En physique quantique, mon père appellerait ça de la matérialisation, pas un miracle ! Et cette phrase : "Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu." Ça veut tout simplement dire que la matérialité n'est rien face à l'amour et que, si tu n'y renonces pas, tu ne peux pas accéder à l'extraordinaire pouvoir de l'âme. Tout ce qui est écrit peut se traduire en termes de lumière, d'énergie, de connexions, de communication entre les êtres, de beauté, de création, de force. La religion n'existe pas, mais tout ce qu'elle transmet est vrai parce que les hommes en ont eu besoin un jour pour laisser parler tranquillement leurs âmes sans être dérangés par leurs

corps. Le monde, c'est Bach, c'est l'infini, c'est Mozart, c'est l'amour et encore l'amour ! Et puisqu'il porte ce nom si prédestiné, Richard, qui te paraît si louche, et ses amis scientifiques, ainsi que les esprits des morts que j'ai côtoyés, m'ont ouvert les yeux.

Jamais auparavant nous n'avons été aussi proches que nous ne le sommes maintenant. Alors, que s'est-il passé dans ton cœur ? Pourquoi as-tu abandonné cet indéfectible désir d'être à mes côtés quoi qu'il arrive à nos vies, à nos envies ? Est-ce que je t'ai perdue ? On peut tout entendre d'une amie, si ce n'est le silence de sa désertion... Ta trahison me fragilise parce qu'elle induit la crainte d'un désistement des autres. De ces êtres qui comptent et dont il faut prendre soin.

Je ne peux m'empêcher de repenser à mon père. Est-ce parce que, ayant déjà perdu l'un de mes parents sans avoir pu lui dire au revoir, mes pensées m'entraînent naturellement vers celui qui me reste ? Si nous nous téléphonons régulièrement, voilà plus d'un an que je ne l'ai pas vu.

La dernière fois, c'était pour l'enterrement de ma mère dans le Sud de la France. Il était abattu et depuis, à chacun de mes appels, je m'efforce de deviner, au son de sa voix, s'il a surmonté la perte de son ex-femme, si sa retraite se passe bien. Rien ne filtre. Et comme par hasard, ni lui ni moi n'avons depuis traversé l'Atlantique pour rendre visite à l'autre.

## CHAPITRE 16

La vie, ce n'est pas les molécules, mais les liens qui existent entre elles.

PR LINUS PAULING,  
Prix Nobel de chimie  
et Prix Nobel de la paix.

Je me sens partagée. Je n'ai jamais été aussi joyeuse et angoissée d'avoir une communication avec mon père. Je ne sais par où commencer. Bien qu'il déteste qu'on puisse l'observer pendant une conversation téléphonique, sous le prétexte fallacieux qu'il n'en a pas l'habitude, j'ai exigé qu'il branche sa webcam, arguant qu'il n'est pas sous la douche et que j'ai besoin de voir ses réactions quand je vais lui raconter tout ce que j'ai à lui dire.

Après avoir longuement réfléchi, j'ai décidé de lui livrer en détail toute mon histoire. J'ai imaginé que je pourrais ainsi parer aux réticences qu'il manifesterait en tant que scientifique à l'égard de ce monde paranormal qui a envahi ma vie. Il ne connaît que sa fille organisatrice d'événements très matériels et ne sait rien de cette nouvelle personne qu'il a engendrée et qui cause aux défunts.

Durant mon récit, je le vois s'agiter nerveusement sur sa chaise à plusieurs reprises, mais je constate qu'il m'écoute attentivement et résiste au désir de m'interrompre. Quand mon silence lui octroie son tour de parole, il se penche en avant et me murmure, comme si quelqu'un espionnait notre conversation :

- Tu l'as vue ?
- Qui ?
- Ta mère !

Je fronçe un sourcil avant de répondre que non, pourquoi serait-ce le cas ?, et à mon tour je lui demande s'il connaissait l'existence de Francesca. Oui, il en avait entendu parler mais le différend avait l'air sévère et mon père a toujours été un homme discret qui ne veut surtout pas s'immiscer dans les histoires de famille. Il ne savait rien de la terre des Brumes ou d'un quelconque don que je pourrais avoir reçu, ce qui ne me surprend guère.

Mais le plus étrange, c'est que mon père s'intéresse lui aussi à l'après-vie, et s'il me paraît tout à fait plausible qu'en toute synchronicité, à 7 000 kilomètres de moi, lui aussi fasse joujou avec les esprits, ce sont les raisons qui l'ont poussé à travailler scientifiquement sur l'au-delà qui me laissent rêveuse.

C'est toujours l'amour qui est la plus grande force de toute découverte, m'a soufflé Richard avant que nous ne nous quittions la dernière fois. Ce sont donc les manifestations surnaturelles que ma mère a déployées pour entrer en contact avec mon père qui l'ont poussé à s'intéresser à ces domaines. Comme il ne fait jamais rien à moitié, il consacre désormais tout son temps de jeune retraité à des enquêtes précises. Il a donc suffi qu'après sa mort ma mère dérègle tous les instruments munis de quelques ondes dans son appartement, balance des étagères les quelques ouvrages dont les titres avaient un sens dans leur histoire, ou fasse apparaître sur son ordinateur de façon totalement anarchique quelques mails reçus autrefois, mais qui auraient pu fort bien être écrits de là où elle se trouvait, pour qu'il se penche sérieusement sur la question.

À partir de quand considère-t-on que les signes reçus ne sont plus des hasards ? Il m'explique qu'il y a des lois mathématiques de probabilités que mon excessive mère a largement dépassées afin d'alerter son mari pas si rationnel que ça sur sa présence posthume indiscutable. Et quand un homme

brillamment intelligent met ses connaissances scientifiques pointues au service de l'amour et du manque, ça donne des résultats époustouflants. Mon père me cite donc toutes les études les plus récentes sur les NDE, Near Death Experiences, "que tu appelles en français « expériences de mort imminente »", me précise-t-il avec son accent new-yorkais le plus charmant. Il a patiemment répertorié celles qui ont été menées par des médecins et chercheurs de tous pays, tous persuadés que si quelque chose continue à comprendre et à mémoriser quand le cœur est arrêté et le cerveau mort, c'est qu'une conscience, nichée on ne sait où, continue de fonctionner. "Comprends-tu, ma chérie, c'est un peu comme si notre cerveau ne faisait qu'accueillir notre conscience profonde, le temps de la vie terrestre. Pour le dire simplement, ton cerveau serait comme ton ordinateur, qui héberge Internet mais n'est pas Internet, m'explique mon père avec passion. Si ton ordinateur meurt, Internet existe toujours. Eh bien, notre âme serait de la même façon nichée dans notre corps jusqu'à sa mort. Et ce que rapportent ceux qui ont vécu ces aventures hors de ce corps en état de mort clinique donne des indications qui se rapprochent de tout ce que peuvent dire les médiums, si j'en crois ton récit, sur ces consciences ou esprits... Pour le scientifique que je suis, il s'agit naturellement de comprendre ce principe : la matière éthérée et subtile qui forme cette conscience est impondérable, mais n'en intègre pas moins le principe de notre matière pesante. Vois-tu, la pesanteur est une propriété relative ; en dehors des sphères d'attraction des mondes, il n'y a pas de poids, de même qu'il n'y a ni haut ni bas. En réalité, tout ce qui appartient au monde de l'au-delà fonctionne parfaitement bien avec la physique quantique. Ainsi, on pourrait dire que tout est particule... plus ou moins visible. Beaucoup de physiciens considèrent que les particules subatomiques, comme les

électrons, sont capables de communiquer instantanément ensemble, quelle que soit la distance qui les sépare. Nous serions dans un système où tout est en connexion. Visible et invisible, vivants et soi-disant morts, nous, humains, et l'environnement naturel... Et ce n'est pas tout, ce principe pourrait aussi s'appliquer à la façon dont nous fonctionnons les uns par rapport aux autres. Toutes les études menées récemment accréditent que le monde dans lequel nous vivons est en fin de course. Il nous faudrait retrouver au plus vite notre principe de base d'une vie où nous sommes une part de l'autre, tous en interconnexion. Quand des Occidentaux observent un tableau, ils décrivent le personnage central, mais quand des Orientaux prennent le relais, ils parlent du contexte tout autour. Pour que tout aille bien pour le groupe, il nous faudrait en tout domaine choisir des solutions qui tiennent compte de l'autre. Ce serait comme réunir l'individualité forcenée de l'Occident, où l'arbre cache la forêt, et la grande masse informe de l'Orient et sa forêt dont on ne voit jamais les arbres.”

Le plus étrange, c'est de constater que mon père, tout au long de ses recherches, continue à bénéficier de l'aide surprenante de l'esprit de ma mère et qu'il m'en parle avec beaucoup de naturel, comme s'il était admis et normal qu'un être disparu converse sous forme de coïncidences, de rencontres, de grâces du hasard qui accompagnent ses travaux sur l'au-delà depuis la disparition de son grand amour. Ainsi, pendant que je pensais que son état s'améliorait avec le temps depuis qu'il ne parlait plus d'elle, mon père, de plus en plus persuadé qu'elle était vivante quelque part, et plus présente qu'elle ne l'avait jamais été, retrouvait, grâce à ses travaux, un moral de jeune homme ! Sa culpabilité de ne pas l'avoir sauvée s'était en partie dissoute dans la certitude qu'ils étaient sans doute plus proches maintenant qu'ils ne l'avaient été au début de leur mariage.

Même si parfois cette communication, qui repose sur sa foi en des signes concordants, lui souffle encore quelques doutes.

Au bout de cette longue conversation, nous éprouvons le désir de nous taire et d'échanger un long regard. Tout s'exprime sans les mots. Comme si nous communiquions d'âme à âme. Ses yeux ont un éclat doux et serein, je sens des larmes au coin des miens. Je ne sais pas si c'est l'apaisement de mon père dans sa culpabilité, ou la communion de nos découvertes, mais dans cette conversation muette, tout est implicite. Il doit être soulagé de parler de ses recherches à sa fille, tellement matérialiste et rationnelle, comme je le suis de voir qu'il ne me prend pas pour une folle New Age. Mais surtout, ce que nous avons appris l'un et l'autre tient dans cette révélation : nous serons toujours proches, toujours ensemble, toujours en communication quoi qu'il arrive à l'un ou à l'autre, quelle que soit la durée de vie de nos enveloppes terrestres. Nous étions là pour le découvrir et maintenant que c'est chose faite, la mort peut bien survenir, ce n'est ni un obstacle, ni une frontière, juste un changement d'état. Nous réalisons la chance qui nous est offerte...

Je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi si peu de personnes se penchent sur la question de notre devenir possible dans l'au-delà. Est-ce que certains se demandent si ne pas mourir tout de suite signifie qu'on a encore quelque chose à faire, à dire, à donner ? Et mourir très vite, qu'est-ce que ça peut bien signifier ? Même si j'ai fini par admettre que c'est un sujet qui ne me concernait pas du tout autrefois, j'aimerais cerner mieux cette indifférence, qui fut aussi la mienne. Autour de moi, des gens meurent, sont malades et vont disparaître, sont touchés par les décès de leurs proches, mais tout ça passe et semble admis ou peu commenté. Quand j'essaie d'en savoir plus, on me répond : "Quelle misère, c'est la vie, plus on avance dans le temps et plus c'est comme ça", bref un lot de phrases toutes

faites qui évitent à chacun d'épiloguer et de nommer sa propre disparition, en commentant celle des autres. Et je vois bien que si j'insiste, je dérange. L'idée qu'une structure d'esprit générale et bien rodée préside à ces lacunes m'effleure.

Lors d'une conversation avec mon père, car nous nous téléphonons plus souvent depuis le jour de nos révélations communes, je lui demande si notre cerveau régule les phénomènes que nous refusons d'accréditer, et s'ils nous sont rendus invisibles à cause de notre refus. Mon père rit.

— Je vais te raconter une histoire très simple que j'ai expérimentée dans un laboratoire. Je cherchais un bouchon bleu sur une table presque entièrement dégagée et je ne le trouvais pas. J'étais pourtant sûr d'avoir ouvert ce flacon et de l'avoir posé là. Et puis, en regardant les autres bouteilles, je me suis aperçu que les bouchons étaient rouges et non pas bleus, comme je le pensais. Quand j'ai cessé de chercher un bouchon bleu dans cet espace, je l'ai vu tout de suite, ce bouchon rouge, en plein centre de la table carrelée blanche, juste devant moi. Le cerveau est un outil redoutable ; plus on réduit le champ de nos recherches et plus on se ferme à tout ce qu'on a décidé d'estampiller de la notion d'impossible. C'est en partie pour ça, et sans doute pour des raisons de vibrations différentes et d'accès à ces vibrations, que tu vois les morts, que d'autres ne voient pas.

Tout étonnée qu'il soit aussi à l'aise avec ce que je peux voir et qui n'est pas si accessible, je lui demande s'il est envisageable que nous accédions tous à ces visions un jour. Il a l'air de penser que ce n'est pas impossible. Tout est une question de temps. Il est vrai que j'ai commencé par entendre les voix avant d'apercevoir des formes, puis des corps, qui me semblent maintenant aussi réels que des êtres qui sont là.

Mais que va devenir le monde quand il sera évident pour tous

que ceux qui ont disparu sont encore là ? Et plus encore, qu'il est possible de communiquer parfois avec eux ? Quand on va se rendre compte qu'il est nécessaire de ne pas quitter le bout d'un chemin qui est parfois beaucoup plus proche qu'on ne le pense ? Découvrir qu'on peut être encore là quand on n'y est plus va changer toute notre vision de la vie et de la mort. Je le sens. L'évolution a commencé, mais elle est longue et lente, à la mesure de notre grande peur. L'après-vie appartient aux religions et notre vie corporelle aux médecins. Deux colossales maisons se partagent ainsi un pouvoir indiscutable et jamais remis en jeu sur la totalité de notre vie, et elles ont tout intérêt à ne jamais laisser passer des informations déstabilisantes, fussent-elles extraordinaires pour leurs disciplines. Entre les deux propriétaires, pas de lien, une hostilité même. Pour les religions, un corps impur, un fardeau qui doit disparaître ou nous perdre, pour les médecins, pas d'âme, des organes qui pensent !

Faire le choix de l'obscurantisme pour pouvoir régner sur une population de gens qui ignorent leurs propres pouvoirs, voilà l'idée consternante qui écrase notre grand besoin d'éternité. Combien de jugements négatifs faudra-t-il surmonter pour revendiquer une vraie communication entre les âmes énergétiques que nous sommes ? En me risquant prudemment sur ce terrain, j'ai pu constater les précautions que prennent les gens qui nous parlent de signes après la mort de leurs proches. On n'est pas des fous, on n'est pas dans une famille branchée sur ces trucs-là, moi qui ne crois pas, j'ai constaté que... Aucun d'eux ne pense qu'on peut parler de choses sérieuses et scientifiques en n'abordant pas des sujets qui appartiendraient au paranormal, mais à notre vie de tous les jours !

Mon père, lui, se désole que toute une partie de la communauté scientifique soit indifférente voire violemment

hostile à ces recherches. “Moi-même, me dit-il, je dois faire attention à ne pas passer pour un type gâteux que la mort de sa femme a rendu peu fiable. Pour un peu, ils me convaincraient que je suis sénile ! Ça me rend fou de rage ! Cela dit, je devrais être habitué, toute ma vie j’ai rencontré des scientifiques qui couchaient leur ignorance dans le linceul de leur savoir. C’est pourtant le principe de toute découverte que de commencer par naviguer en terre inconnue. Comment découvrir quoi que ce soit sans aller dans la direction de l’impossible ?”

Je souris. Je vois le reflet abstrait de sa vie dans la mienne, les fragments épars d’un amour en absence. J’ai la sensation fugace d’avoir reproduit quelque chose, d’avoir refusé l’amour frivole, une vie de surface pour aller à l’os de l’existence, comme à l’époque douloureuse où il s’est séparé de ma mère.

Je n’ai pas revu Stan et je ne réponds pas à ses messages, qui ne viennent jamais pour réparer mais pour accuser ou détruire. Je ne lui en veux pas. Je suis aussi fautive que lui.

Je me souviens d’une rencontre que j’avais faite dans la salle d’attente de sa clinique. Une femme que j’avais trouvée très belle était là et avait fini par me parler, une de ces actrices en mal de nouvelle peau. Ses mots lucides n’étaient pas des plaintes, mais un constat sur la place tragique où se trouvaient celles que la lumière a transfigurées en icônes de papier glacé. À l’époque, je n’avais pas bien saisi son raisonnement.

“À mon âge, les stars ne vieillissent pas, madame, elles durent. On recoud, on rafistole, on refait les façades. Mais qu’y a-t-il encore à sauver derrière ces façades ? Qu’essaie-t-on de dire quand on cache les corps vieillissants, les gueules que le temps a façonnées, l’expérience des années qui passent ? Tout ça pour un jour se retrouver sans ce corps tyrannique, transparents comme les autres âmes, égaux, ce que finalement nous sommes.” Ce n’était pas une question pour elle seulement.

C'était une question qui en amenait d'autres, comme toutes les questions qui nous font avancer en ouvrant des chemins auxquels nous n'aurions jamais pensé.

Au fil de mes jours, que je trouve si nouveaux, je finis par comprendre qu'on ne retrouve jamais ce qu'on a perdu, mais on peut adopter la distance nécessaire pour apprécier ce que cette perte nous a donné. Une certaine sérénité. La chance d'explorer le deuil avant qu'il ne soit définitif. J'apprends à me déprendre de ce moment où tout a fondamentalement changé, où le retour en arrière n'est plus possible parce qu'on a fait un trop grand bond dans un autre monde. J'ai abandonné la supercherie des artifices et je commence à ne plus souffrir du manque de ce vide habituel et rassurant. Ma peine, je ne la mets pas dans un terrier qui m'isolerait et me rendrait égoïste et fatalement vulnérable. Je la porte en moi et je sais celle des autres.

L'anéantissement d'un être humain n'est rien si celui qui lui porte amour et compassion peut lui redonner de la confiance, de l'espoir, voire de l'espérance. Alors la force d'un sourire et parfois d'un embrassement, comme on serre un être cher sur son cœur, ne m'est plus étrangère. Je les pratique quand j'en sens le besoin face à moi et j'ai l'impression de me faire du bien en ne refusant pas ce geste étrange à ceux qui le reçoivent et le prennent comme un cadeau. Je m'arrête pour parler avec les plus démunis, je prends le temps de regarder les autres dans les yeux. Je pratique au quotidien une chirurgie réparatrice sans bistouri, seule l'ouverture du cœur lui est nécessaire. Je me nourris de l'énergie que je donne et ma vie en est changée. Je reçois dix mille fois plus que je ne distribue et l'avoir découvert sans aucun calcul est plus émouvant encore. Quand je marche dans la rue, désormais, il y a ce fil entre les autres et moi, le regard qui se plante dans leurs yeux, ce qui s'échange, ce qu'ils veulent soustraire parfois. Entre ma réalité incertaine et les rêves

flous, il existe cet espace entre les êtres que j'investis de mon nouveau regard sur la vie.

Nicolas se fiche de moi quand je lui en parle, mais il a fini par m'avouer que dans sa propre vie, il essaie d'être un mec bien parce qu'il se sent mieux en étant cohérent avec des actes qui lui ressemblent. Il doit faire partie d'une génération particulière. Pas la même que la mienne, plus égoïste, plus individualiste.

L'histoire de Richard ne me quitte pas, ces êtres capturés ensemble qui doivent chercher pourquoi ils sont là et comment retrouver leur éternité. Cela me paraît de plus en plus pertinent. Je pense à Claire aussi, à notre discussion sur sa laideur le soir de mon anniversaire, à sa peur, à sa fuite ; je lui ai écrit une longue lettre pour lui dire sans faux-semblant combien j'aimais notre amitié, et que peu m'importe ce qu'elle a pensé de ce qui s'est passé dans le manoir. Quelle que soit la peur ou je ne sais quoi d'autre, elle me manque. Je n'ai pas encore eu sa réponse, mais je suis sûre que ça viendra. Après notre aventure angoissante avec le Maléfique, Philippe a avoué à Éva qu'il avait toujours eu envie de soigner et il a commencé une formation en ostéopathie. Je ne l'ai jamais vu aussi épanoui. Lui qui ne parlait jamais de son travail de commercial en informatique est intarissable sur ses nouvelles études. Éva et moi nous sommes refusées à faire un lien scabreux entre ces deux aventures, mais l'intensité de son désir nous a paru comme la conséquence logique d'une certaine prise de conscience.

Est-ce que les ondes peuvent changer de camp ? La forêt sombre a commencé à devenir plus claire et plus belle. En ce qui me concerne, je ne me sens pas prête à vivre dans l'ex-demeure du Maléfique, fût-elle débarrassée de ses mauvaises ondes. C'est l'autre que j'aime, plus modeste, plus joyeuse et dans laquelle je sens la présence de Francesca. Je voudrais la revoir et, cette fois,

l'interroger sur les circonstances de sa mort. Peut-être est-ce elle qui me donnera la clé de ce que je n'arrive toujours pas à considérer comme un hasard.

Je suis revenue au manoir, avec Jean-Pierre et même seule. Les murs ont une mémoire. Mes frissons aussi. Le sentiment que j'éprouve est indéfinissable, comme si je pouvais y mesurer dans un murmure l'opacité du temps, la douleur latente, la détresse larvée et, qui sait, le mal en attente. Richard ne répond que partiellement à mes questions. Oui, l'essentiel du démoniaque, le plus bruyant, est parti, mais quelque chose est encore là, menaçant. Et ce quelque chose pourrait se matérialiser s'il trouvait à sa portée des âmes faibles ou, pire, des âmes noires qui s'ignorerait et lui offrirait une occasion de détruire. C'est maintenant à cela que je veux m'attaquer. La place de l'obscur... Et ce manoir sera sans doute mon terrain d'exploration. Comme s'il m'attendait au tournant. Comme si nous n'avions gagné que la première manche...

Pour faire front, j'ai encore besoin de m'entraîner dans les sillons de la bienveillance. Alors, je ne refuse plus le don. Beaucoup d'esprits que je rencontre ont de l'humour, bien plus de compassion et de tolérance que je n'en vois de ce côté-ci du monde. Et même ceux qui sont dans la détresse n'ont plus la terrible aigreur des vivants. Ils ont cessé de pleurer leurs rêves non réalisés sur terre. Leur désarroi est touchant, leur angoisse vide de toute agressivité.

Les personnes dont je rencontre la famille ou les amis décédés reçoivent plus de preuves que nécessaire pour comprendre qui est en train de leur parler. Pour ma part, je n'en ai plus besoin pour croire à ce que je vois et entends. Je voudrais que les choses aillent plus vite, que l'on raconte à tous les humains ce

qu'on leur cache pour je ne sais quelles raisons obscures, alors que c'est ce qu'il y a de plus important à savoir. Je dis à ceux qui peuvent l'entendre de ne pas dissimuler à ceux qui sont à la fin de leur vie qu'ils le sont. "Proposez-leur de l'aide dans ces derniers moments partagés, dites au revoir, parlez de la séparation que vous allez connaître en toute lucidité. Offrez-leur le droit de faire de même, sans avoir peur."

Je rêve que chacun comprenne que nous allons vers des temps nouveaux, où des découvertes fondamentales vont éclairer une partie de ce que nous n'avons jamais voulu envisager et détruire de vieilles croyances obsolètes. Il est difficile de rassembler sous les yeux incrédules de la plupart de ceux qui m'entourent les innombrables études qui sont menées depuis quelque temps et qui, pour la première fois, s'intéressent au bonheur en essayant de savoir non pas s'il dépend de l'argent ou d'un facteur individuel, mais de la proximité positive dans laquelle vit un être.

L'idée que le bonheur ne dépend pas d'une personne et de sa situation personnelle, mais des connexions que nous établissons entre nous est récente. On commence tout juste à réaliser que le regard heureux ou triste que l'on porte sur soi ou sur les autres est un facteur d'évolution si forte qu'il en devient un pouvoir.

Sans presque rien changer dans ma vie, tout a changé. Tout est une question de regard porté sur les choses et sur les gens. Pourtant, penser à Stan me plonge dans une mélancolie sidérale, un mal-être qui me dévaste. Si je ne regrette pas mon insouciance égoïste d'autrefois, j'aimerais retrouver la légèreté qui accompagnait le sentiment d'être aimée. Même si ce n'était pas vrai, ce que je croyais de ma vie d'amoureuse me portait au sourire. Et c'est cette joliesse qui me manque.

Une femme m'a demandé si ce n'est pas difficile de vivre

avec des morts qu'on voit. La Gabrielle d'autrefois lui aurait répondu que c'est moins pénible que de vivre avec des vivants qui posent des questions idiotes ou des morts qu'on croit définitivement disparus. Quelle différence y a-t-il entre les vivants et les morts quand on admet que l'on est indifféremment d'un côté ou de l'autre de cette barrière légère ?

D'ailleurs, contrairement à ce que pense cette femme, ma vie ne se partage pas entre vivants et morts. Je peux rester des semaines dans une vie sans voir un spectre. Même si je demeure attentive aux signes. Je vis avec, comme on habite au milieu des livres sans être obligé chaque jour de vérifier que tous les mots qu'ils contiennent sont au garde-à-vous à l'intérieur des pages.

Hier, j'ai enfin découvert pourquoi j'avais engagé Gwenaëlle, cette étourdie. J'ai compris pourquoi j'étais plus indulgente qu'Éva devant ses incompétences, pourquoi l'idée qu'elle soit virée ne me convenait pas. Je l'ai retrouvée plantée sur le trottoir, en larmes, serrant dans sa main droite son téléphone portable. Nous sommes parties à Villejuif dans ma voiture. Elle est restée silencieuse pendant tout le trajet, tandis que je comprenais, sans qu'elle ne dise rien, ses bourdes à répétition, ses absences, son manque d'ardeur dans un travail qu'elle avait autrefois semblé désirer plus que tout. Quand nous sommes arrivées dans le service des soins palliatifs, elle a pris sa mère dans ses bras et autour d'elles j'apercevais ces êtres de lumière qui venaient la chercher. Je lui ai dit leurs prénoms et elle a souri ; elle savait de qui je parlais. Et puis nous l'avons sentie s'en aller. C'était la première fois que je voyais une âme s'élever au-dessus de son corps, nous regarder tendrement et disparaître. Gwenaëlle ne distinguait pas tout, mais elle a aperçu cette nitescence spectrale bleutée si particulière de sa mère lors de son départ. J'ai réalisé que le parfum des fleurs blanches n'était pas

au rendez-vous. Comme si désormais je n'en avais plus besoin.

Après la mort de sa mère, Gwenaëlle ne m'a parlé qu'une seule fois de ce moment étrange passé à son chevet. Elle voulait savoir, mais je ne pouvais pas expliquer grand-chose. Est-ce que je peux dire, moi, pourquoi je les vois, ces Invisibles qui sont dans la lumière ou qui aspirent à la rejoindre ? “Cette histoire de particules, vous voyez, j'y pense tout le temps. Vous croyez vraiment que notre âme est une forme d'énergie, liée à l'univers, au cosmos, à tous les êtres autour de nous ?” Je ne sais pas, Gwenaëlle. Je te dis ce que j'ai senti, ce que ceux de l'au-delà me transmettent. Je ne suis sûre de rien. Je cherche, mais je n'ai pas encore de réponse exacte. Est-ce que ce n'est pas déjà énorme de savoir que ceux que nous aimons sont quelque part dans l'univers et qu'ils ne sont pas dans le néant ? N'est-ce pas merveilleux de se dire que dépendre les uns des autres, c'est être un petit grain de sable qui a du pouvoir dans une grande immensité que nous pouvons faire briller ? Ce serait un peu comme chanter dans une immense chorale. Bien sûr, on n'est qu'une voix. Mais ce chant qui s'élève, cette beauté qui fait pleurer et dont nous sommes une partie, n'est-ce pas l'essentiel ? Et savoir que les désirs les plus intenses qu'on peut éprouver peuvent soulever des montagnes ? Et se dire qu'on peut appeler un être de lumière pour être secouru, n'est-ce pas un bel espoir ? Je n'avais pas envie de lui parler des choses obscures et elle ne m'a pas posé la question de toute cette souffrance, de ces horreurs qui sont au monde et qui devraient avoir un sens, elles aussi.

Chacun doit avancer avec son expérience et ses perplexités. Je ne pouvais rien dire de plus à Gwenaëlle. J'aurais surtout voulu m'excuser de l'avoir si mal comprise, d'avoir oublié qu'on n'est

pas seulement une fonction, un poste, une fille qui doit oublier pour un boulot que sa mère est en train de souffrir et mourir. J'ai soudain partagé avec cette employée que j'avais jugée médiocre un moment de vie si intense que nos rapports en ont été changés. En sortant de cet hôpital, je me fichais bien de savoir si elle allait s'améliorer ou si son vécu professionnel au sein de cette entreprise était une erreur. Elle n'était qu'une enfant qui venait de perdre sa mère et, si douce ait été la fin, ce n'en était pas moins une séparation.

## CHAPITRE 17

1. Je descends la rue... Il y a un trou profond dans le trottoir : je tombe dedans. Je suis perdu... Je suis désespéré. Ce n'est pas ma faute. Il me faut du temps pour en sortir.

2. Je descends la même rue. Il y a un trou profond dans le trottoir : je fais semblant de ne pas le voir. Je tombe dedans à nouveau. J'ai du mal à croire que je suis au même endroit. Mais ce n'est pas ma faute. Il me faut encore longtemps pour en sortir.

3. Je descends la même rue. Il y a un trou profond dans le trottoir : je le vois bien. J'y retombe quand même... C'est devenu une habitude. J'ai les yeux ouverts. Je sais où je suis. C'est bien de ma faute. Je ressors immédiatement.

4. Je descends la même rue. Il y a un trou profond dans le trottoir : je le contourne.

5. Je descends une autre rue...

SOGYAL RINPOCHÉ,  
extrait du Livre tibétain  
de la vie et de la mort.

Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai dit oui. Je serais pourtant bien restée seule à Paris ce week-end. Je n'aurais rien fait. J'aurais bu un café en terrasse à Montmartre. J'aurais laissé mes yeux voguer dans le vague. J'aurais observé les touristes, si différents des Parisiens. Ou alors j'aurais traîné dans des expositions et le soir venu j'aurais poussé la porte d'un cinéma de quartier, pour aller voir un film oublié. Mais je ne sais pourquoi, quand Gwenaëlle m'a proposé de la rejoindre, je n'ai pas eu envie de

refuser.

J'ai dit oui pour une raison qui pour l'instant m'échappe, mais ça n'a guère d'importance. C'est un paramètre qui fait désormais partie de ma vie quotidienne. Ne pas pouvoir justifier une impulsion, ne pas même en avoir le désir, c'est presque un luxe nécessaire. Imaginer des raisons aussi incongrues que mes décisions ne me dérange plus. J'avais envie de me relier à un autre paysage, une envie de contempler la mer d'un endroit que je ne connais pas. La réponse, je l'ai donnée dans un souffle. Peut-être parce que, sur le pas de la porte, Gwenaëlle a hésité avant de revenir vers mon bureau pour me dire : "Je vais à Saint-Malo pour le départ d'une course à la voile. Mon oncle a un grand bateau là-bas. Vous voulez venir ?"

Je ne connais pas la Bretagne. Je ne navigue pas. Je devrais passer le week-end à chercher un appartement à Paris. Je suis perturbée d'envisager mon déménagement. Il va falloir revenir dans le lieu de vie de ma famille éclatée. Revoir cette chambre qui fut la nôtre et dans laquelle je n'ai plus mis les pieds depuis ce fameux matin où je suis partie de Sainte-Anne. Même mes vêtements m'ont été apportés par Nicolas ; je ne voulais pas y retourner. Parfois, nos espaces deviennent des moments de notre vie. Chez moi, c'était avant. Chez moi, je ne sais plus où c'est. J'ai envie d'une chambre d'hôtel, d'une ville inconnue, d'un ailleurs qui ne sera ni chez moi, ni chez quelqu'un que je connais.

J'aime l'idée de partir quelques heures sur un bateau pour suivre le départ d'une course, comme si moi aussi j'allais traverser l'Atlantique, quitter la France par la mer pour rejoindre un monde nouveau. J'ai envie de cette ville sans la connaître,

parce que son nom évoque les corsaires, l'aventure et le voyage. On ne sait pas toujours dire ce qui nous paraît le plus désirable dans une lubie. Parfois, c'est la lubie elle-même. Je ne sais même pas si l'oncle de Gwenaëlle verra d'un bon œil le fait d'embarquer une Parisienne, marin néophyte, à bord de son vieux gréement. Je crois qu'elle s'en fiche. J'ai été bouleversée par son sourire quand j'ai répondu : "Pourquoi pas ?" Elle a reposé son sac et, en deux temps trois mouvements, elle a réservé mon billet de train et une chambre. Elle avait peur que je change d'avis, je crois.

C'est l'air qui me saisit d'abord à la gorge à mon arrivée. Respirer ici doit être un acte volontaire, en pleine conscience de ce qui nous traverse. Au pied des remparts se trouve le port. Comme si, une fois le mur franchi, le départ était possible. Je me sens ridicule sur ce ponton avec ma petite valise à roulettes dont le boucan jure avec les battements cristallins et délicats des drisses dans les haubans. La foule compacte qui se presse sur les quais a rendu l'approche difficile. J'ai de plus en plus l'impression étrange que je viens pour embarquer. Gwenaëlle m'a donné rendez-vous au bateau. Maintenant, je regrette de ne pas lui avoir suggéré de me laisser poser ma valise à l'hôtel.

Un regard m'arrache à mes réflexions idiotes. Un regard bleu intense, au milieu de la foule. Mais ce n'est pas le regard ou le bleu des yeux, c'est cet éclat perçant qui me fait stopper ma marche au milieu du ponton. Ils viennent vers moi, ces yeux, au milieu de quelques personnes et arrimée à eux, je ne peux les quitter. Puis tout va très vite, Gwenaëlle est devant moi, saisit ma valise, s'excuse de n'avoir pas pu venir me chercher à la gare. Elle m'entraîne à sa suite, fend la foule et me désigne le bateau : le Lys Blanc. Encore perturbée par cet échange, incapable de me

souvenir même d'un visage autour des yeux qui me fixaient, j'écoute à peine ce qu'elle me dit. Nous montons à bord, il n'y a personne sur le pont. Nous descendons un petit escalier très raide et Gwenaëlle me fait traverser ce qu'elle appelle le carré, une petite cuisine, une grande table, tout est en bois verni. Je note la présence des livres rangés derrière les sièges, bardés de protections en bois, les lampes en cuivre, une guitare, un parfum d'iode et de tabac mêlé à des odeurs de gasoil.

Je me laisse porter par mes sensations. Je ne vais pas avoir de chambre à l'hôtel durant mon week-end. En période de départ de course, tout était complet. Je suis donc invitée à dormir à bord. Je suis sûre que Gwenaëlle le savait déjà, mais qu'elle n'a pas osé me le dire à Paris. Je m'empresse de la rassurer. Ça me plaît. Pendant deux jours, je vais avoir une chambre flottante, une chambre dans le même état que moi. C'est une cabine toute en bois, avec un grand lit encastré comme un berceau. Il paraît que certains lits de bateaux se nomment "couchettes-cercueil", décidément...

Je me familiarise avec les bruits, le claquement des drisses que j'aime particulièrement parce qu'il mesure la force d'un souffle de vent. Les bruits de voix et, par-dessus tout, cette sensation enracinée : sur les quais, les hommes vivent ensemble, se parlent, rient. Leurs voix sont pleines, leurs questions cruciales, leurs rires rauques et francs. Le reste de l'équipage, plutôt jeune, se présente au fur et à mesure de son arrivée. Gwenaëlle dit "ma boss" avec une tendresse qui m'empêche de détester cette forme de présentation. Je tends une main, dis "Gabrielle" et glisse que c'est une découverte pour moi d'être là. Et quand je déplore mon ignorance, Loïc, le plus vieux de la bande, me rassure, il n'y a pas de bouches et de bras inutiles à bord. On apprend en naviguant. "Avec la mer, on ne fait pas semblant", ajoute-t-il

avec malice. Tout semble rugueux. Certains ont des gueules de taiseux mais des sourires d'enfants, d'autres sont bavards comme des perroquets. À part Gwenaëlle et moi, il n'y a qu'une femme. Marie, une rebelle à la voix de baryton, qu'elle lance au-dessus de la table à la fin du repas pour me faire connaître mon premier chant marin. Le capitaine n'est pas là ; il a d'autres obligations ce soir. Gwenaëlle part dormir chez sa tante et m'embrasse timidement avant de me souhaiter bonne nuit à bord. Je rejoins ma cabine en titubant. J'aime ce petit roulis qui oblige à avoir conscience d'habiter son corps, même en marchant, même allongée sur ma couchette. Je revis les sons et les images de cette soirée. Et la rencontre de ce regard si intense, que je ne peux oublier. Il y avait longtemps que je n'avais pas été interpellée par un regard si habité... chez les vivants. Je sais que ce n'est pas un regard amoureux que j'ai croisé, c'est toute l'intensité d'une force qui me manque. Je ne cherche pas l'amour. Je suis trop défaite. Inapte à aimer un homme. Je ne sais même plus comment ils sont faits, les hommes. Dans ma vie, il n'y avait que Stan, et lui n'était pas un homme, il était mon homme, mon mari, mon amant, mon habitude aussi... Mon... Ce petit mot qui prône l'appartenance et couve l'ignorance. Une dernière pensée chemine comme pour imprégner ma nuit. Refuser c'est : ne pas être prêt à accueillir ce qui vient. Et ce qui vient le sait et alors s'en va, sans nous avoir abordé.

Clapotis de l'eau contre la coque, rires dans la nuit, je m'endors dans le ventre d'un bateau, lovée comme un fœtus dans sa mère.

Ce sont des bruits de pas sur le pont, une agitation que je ne connais pas, des ordres jetés, des voix qui se répondent, des frottements, des bruits sourds dans l'habitacle et le balancement plus inégal du bateau qui me sortent de la ouate du sommeil. J'ai

l'impression d'avoir dormi très tard, d'avoir été capturée par un voyage sans rêve et sans fin. Je dois être la dernière à me lever. Rapidement, je profite du petit lavabo de ma cabine, saute dans un jean, traverse le carré déserté ; des tasses sales abandonnées un peu partout témoignent de l'urgence du départ. J'entends une voix qui crie de débarrasser la table. Je le fais et récupère le fond d'une cafetière encore tiède. Pieds nus, je me hisse sur le pont avec ma tasse. Nous avons quitté le port, à ce qu'il semble. Je vacille un peu dans un brusque tangage du bateau. Les voiles claquent sèchement. Derrière moi, un homme que je n'avais pas remarqué crie : "Attention ! Poussez-vous !", me pousse, saute au-dessus de moi, en deux enjambées rejoint le mât, grimpe, tire d'un coup sec une corde emmêlée puis rebondit à côté d'un moulinet qu'il tourne à toute vitesse. Médusée par ce corps en action, mi-léopard, mi-singe, je vois alors les voiles se déployer, le vent s'engouffrer dans cet espace et le bateau bondir à l'assaut des vagues. Le spectacle est stupéfiant. Déséquilibrée par l'élan, je me rattrape in extremis, renverse la moitié de mon café. Je suis encore vacillante quand la créature homme, torse nu en pantalon de toile, me rejoint, s'excuse pour sa brusquerie, me tend une main large et franche et dit dans un immense sourire : "Erwan, capitaine de ce bateau et oncle de Gwenaëlle. Bienvenue à bord du Lys Blanc. On s'est vus hier, non ?"

Je subis pour la deuxième fois l'intensité de son regard bleu perçant. Mais cette fois, je détaille le visage mal rasé, la masse informe et bouclée de ses cheveux poivre et sel, cette mâchoire carrée, ce nez imposant qui a l'air de vouloir flairer celle qui lui fait face. Je balbutie en m'excusant de m'être levée si tard ; Gwenaëlle nous rejoint. Erwan rit de mon embarras et son rire est un monde. "Retard du mousse le premier matin, note ça dans le cahier de bord, ma nièce. Disons qu'on mettra cette faute impardonnable sur le compte d'une acclimatation à l'air

malouin !”

Pas de corde sur un bateau, rien que des bouts qui ont chacun des noms. Moi qui voulais être en terre inconnue, je suis servie ! Les mots même, dont la sonorité m’enchante, disent cet univers étrange dont j’ignore tout. À bord il y a la balancine, la vergue, les winchs (mon moulinet de tout à l’heure), le tangon, le foc, les écoutes, la bastaque, la batayole. J’en ai plein la bouche. J’apprends. Je ne retiens pas tout, mais ce vocabulaire est aussi puissant que ce qu’il nomme. Chaque pièce du bateau a sa place, son rôle, sa force, les égards de ceux qui la manient. Erwan me laisse prendre la barre. Cette roue large, si différente d’un volant, me donne l’impression de mener un paquebot. J’en tremble et suis fascinée par cette sensation de pénétrer les vagues en douceur et avec tant de panache. Debout, derrière moi, parce que je ne voulais pas être seule, il imprime de temps en temps un petit changement de cap en effleurant ma main tandis que je sens son corps comme s’il faisait un rempart autour du mien.

Le spectacle du départ de ces grands bateaux qui vont rallier les Antilles est sublime. Nous les suivons à distance ; nous sommes un des derniers voiliers à les accompagner. Les autres ont déjà fait demi-tour depuis longtemps pour rentrer au port. Dès que le soleil décline, nous en faisons autant. En les quittant, je pense à ces marins qui vont chacun aborder leur première nuit, seul à bord. Que s’y passe-t-il ? À quoi pense-t-on ?

Erwan est trop occupé pour que je lui pose la question. Durant les manœuvres, je me sens inutile, toujours à la mauvaise place. Gwenaëlle est dans son élément. Elle qui paraît si timide, si embarrassée quand nous sommes au bureau a la même agilité que son oncle, la même autorité aussi. Je la regarde souvent, avec le souvenir encore si frais de ces derniers moments auprès

de sa mère. A-t-elle senti mon regard ? Elle se retourne, radieuse. On se sourit.

Erwan est tout entier à ce qu'il fait. Je l'ai observé durant toute la journée : barrer, lire une carte, mordre dans un fruit, et son ardeur à vivre pleinement la plus infime miette de ce qui est en train d'arriver me fascine.

Ce soir, les plus jeunes ont quitté le bateau après le dîner, Loïc est parti dormir. Dans la quiétude du port désormais vidé de ses promeneurs, j'écoute les récits d'Erwan, troublée.

— Je suis un baroudeur contemplatif, un échappé de la planète bitume. Au début, j'aimais la mer parce que c'était plus grand que la terre, et proportionnellement je pensais y trouver moins de cons. Aller au bout du monde, vous comprenez, ça ne peut se faire que sur un bateau. Aux confins de nulle part, il y a toujours un marin qui tend la main, et puis sur l'océan on n'érige pas de murs. Les seules hauteurs sont celles de vagues monstrueuses, grandes comme des immeubles, qui se brisent sur les imprudents qui les défient. J'étais un jeune prétentieux qui avait voulu s'échapper, et par un pertinent hasard j'ai été ramené à cette immensité qui cultive l'humilité.

Son sourire étincelle comme la morsure d'un regret...

À la fin de la nuit, Erwan referme ses bras sur moi comme une évidence. Avant tout, c'est sa chaleur qui me bouleverse. Les morts sont froids. Si leur lumière est amour, leur cocon physique chaleureux s'en est allé. Ils ont laissé une empreinte glaciale dans ma vie. Et si j'ai promis de ne plus fuir, de passer leurs messages, je dois vivre aussi. Ressusciter. J'ai envie de ce mot-là, comme si j'étais un peu partie de l'autre côté sans m'en apercevoir. C'est l'homme et son regard, son rire et sa force que j'étreins. C'est le marin et sa tendresse, le charnel et sa

sensualité qui m'emportent.

Ses lèvres posées sur les miennes, ses mains, légères... J'avais oublié que c'est doux et désirable, les caresses d'un inconnu. Toutes ces souffrances m'ont ouverte différemment ; elles m'ont offert ce que je ne savais pas de moi-même. Le balancement du bateau s'accorde à nos hanches. Il faut du temps pour apprendre l'amour. Tout est mouvant, l'homme, son histoire, et moi qui ne suis plus cette femme immuable, une image sûre à laquelle on revient. Je ne suis plus fiable. Plus si friable non plus. Ce qui compte maintenant, c'est le temps où tout peut s'écrire.

Le vent s'est levé. Dans les haubans, quelque chose s'impatiente, bâte la mesure, rythme nos caresses dans un roulis complice. Il chuchote à mon oreille, embrasse, emprisonne mes mains, libère mes entrailles, déplie mon chagrin qui s'éparpille dans la puissance du désir. Je croyais que je ne savais plus aimer avec mon corps. Je croyais que la mort avait tué la jouissance.

À la fin de la nuit, il enlace ses doigts aux miens. "Je vais partir naviguer, un petit morceau d'Atlantique à franchir, pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi ?" Je dis sans réfléchir que j'ai promis à mon père de le rejoindre à New York la semaine prochaine. Sa réponse est un éclat de rire. Un rire qui raconte une vérité de joie qu'on ne peut taire. "Parfait. Tu vas juste mettre un peu plus de temps qu'en avion. Moi aussi, je vais à New York !" Et déjà il me raconte le vent, la beauté des soleils levants, la douceur de la pluie, la singulière harmonie des tempêtes. Il trace sur ma peau nue les navigations à venir.

Je ne lui parle pas des esprits. Nous aurons tout le silence de ces nuits étoilées que j'imagine déjà. Je n'ai pas peur. Je vais vivre et non plus exister. Et l'amour ? Il faut arrêter de croire. Il

existe un sourire réservé à ceux qui savent.

Juin 2013.

L'auteur tient à remercier :

Les fantômes qui ont accompagné chaque jour ce roman en se manifestant par des signes relativement clairs.

La tribu d'amour qui ne s'étonne jamais des brusques absences que provoque l'écriture.

Éva Chanet, mon éditrice, pour son soutien intuitif, pertinent et lumineux.

Françoise Nyssen, Alzira Martins, Jean-Paul Capitani et Bertrand Py pour leur amitié pleine de sourires.

Régine Lemeur pour ce qui fut et ce qui vient.

Yves Lecat, pour sa lecture très concernée à haute voix de la dernière version.

Didier Van Cauwelaert pour avoir insisté et m'avoir fait rencontrer Marie-France.

Les passionnés de la maison Actes Sud, qui bichonnent et communiquent mes romans quand je ne peux plus rien pour eux.

Les lecteurs, les libraires et les bibliothécaires, dont la bienveillance est un cadeau de chaque jour.

Les professeurs qui sont des passeurs de nos histoires auprès des plus jeunes.

Note de l'auteur : Toute apparence, similitude, coïncidence de ce livre avec des faits réels ne peuvent être considérées comme des hasards.

## LES MUSIQUES QUI ONT ACCOMPAGNÉ LES MOIS D'ÉCRITURE

L'album "Think Bach", d'Édouard Ferlet.

Mystic Rumba, d'Arthur H, album "Mystic Rumba".

Private Eyes, de Brazilian Love Affair Project, album "Brazilian Lounge".

Brother, de Brian Blade, album "Mama Rosa".

Viva la vida, de Coldplay, album "Viva la vida".

Overjoyed, de Corneille, album "Corneille Live".

Cancion danza n° 8, moderato cantabile con sentimento, de Gustavo Romero et Federico Mompou, album "Complete canciones y danzas".

Cançons I. Danses : VI. Original, de Mompou, interprété par Jean-François Heisser, album "Cançons I. Danses & suburbis & cants mágics".

Requiem op. 48 de Fauré, "Introït", interprété par Laurence Equilbey, Orchestre national de France et Accentus.

Cantique de Jean Racine op. 11 de Fauré, "In Paradisum", interprété par Laurence Equilbey, Orchestre national de France et Accentus.

2 a.m. Big Wish, de Revolver, album "Revolver".

Fantasiestücke op. 73 de Schumann, I, Zart und mit Ausdruck, interprété par Sol Gabetta et Hélène Grimaud.

Sonata for Cello and Piano No. 1 in E Minor op. 38 de Brahms, II, Allegretto quasi minuetto, interprété par Sol Gabetta et Hélène Grimaud.

Sonata for Cello and Piano in D Minor de Debussy, II, "Sérénade", interprété par Sol Gabetta et Hélène Grimaud.

Twilight Song, de Stéphane Spira et Giovanni Mirabassi, album "Spirabassi".

Étude/Study No. 1 (E minor), de Turibios Santos, album “The Magic of the Guitar Classical”.

Am I Free, de Wax Tailor, album “Tales of the Forgotten Melodies”.

Follow the Sun, de Xavier Rudd, album “Spirit Bird”.

Your Eyes et From Afar, de Yaron Herman, album “Alter Ego”.

Saturn Returns, de Yaron Herman, album “Follow the White Rabbit”.

Lonely, de Yaël Naïm, album “Lonely”.

Ouvrage réalisé  
par le Studio [Actes Sud](#)

# Table of Contents

[Le point de vue des éditeurs](#)

[Frédérique Deghelt](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Les musiques qui ont accompagné les mois d'écriture](#)

[LA MÈRE1](#)

[1 Née en 1878 à Paris, elle fait ses premières expériences spirituelles à l'âge de cinq ans, découvre](#)